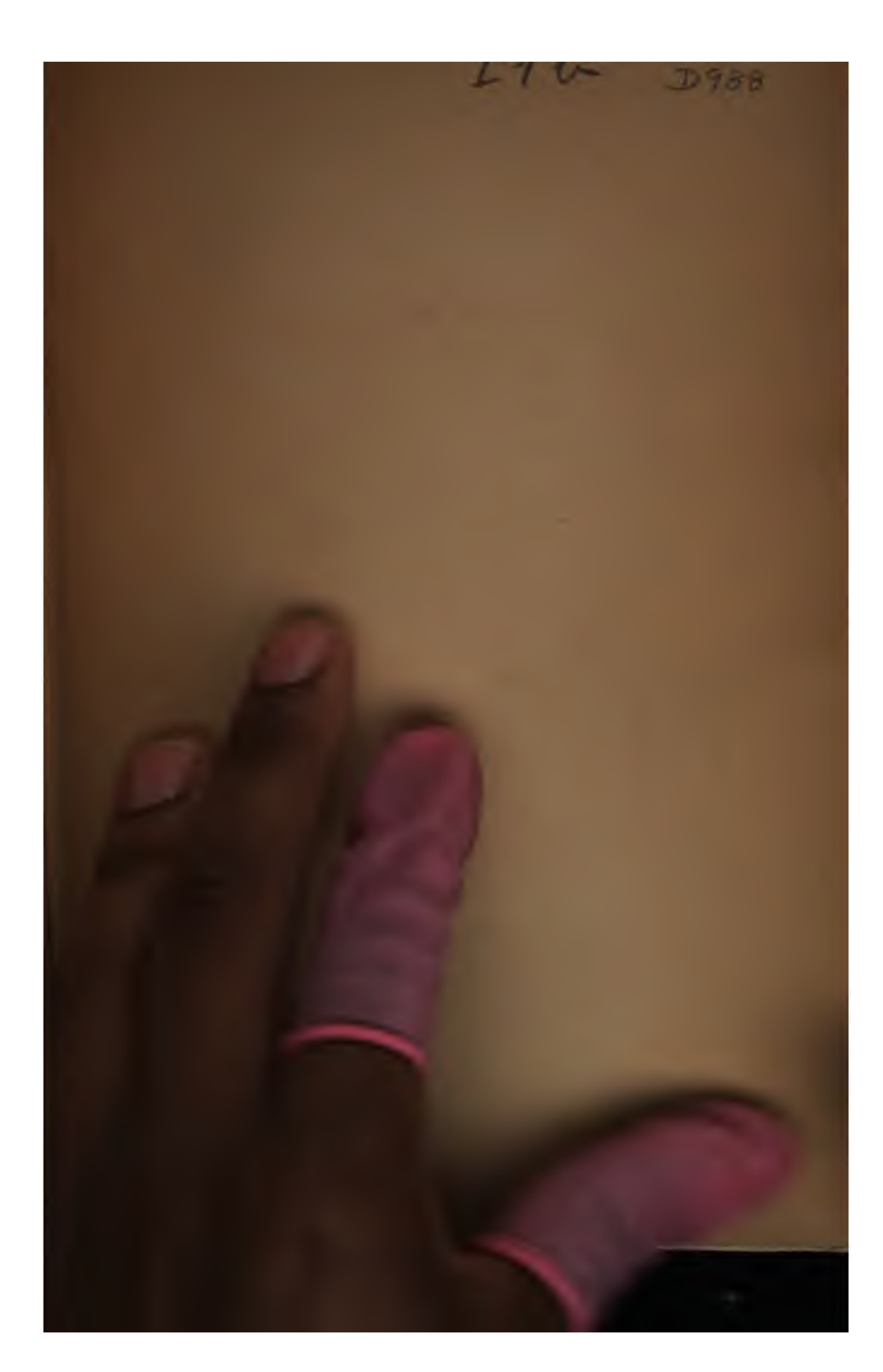

A 935,513


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


D988

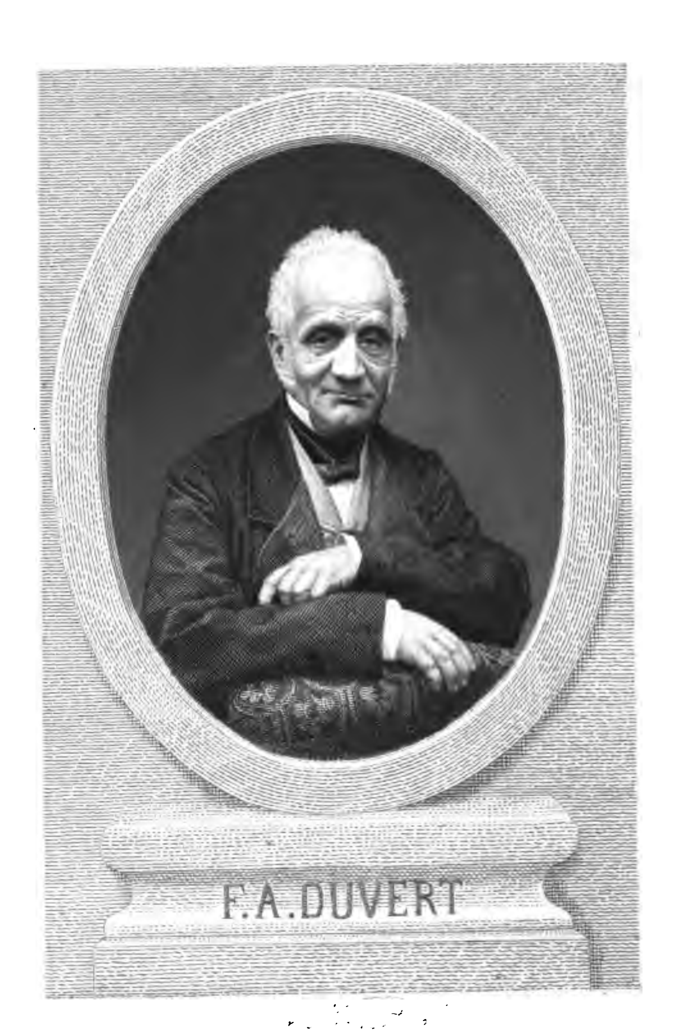
THÉATRE CHOISI

DE

F.-A. DUVERT

IV

PARIS. — IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET V. RENAULT
6, rue des Poitevins, 6.


F. A. DUVERT

THÉÂTRE CHOISI

DE

F.-A. DUVERT

TOME

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1877

THÉATRE CHOISI

DE

F.-A. DUVERT

TOME QUATRIÈME

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1877



LA

SŒUR DE JOCRISSE

VAUDEVILLE EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS

**Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,
le 17 juillet 1841.**

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER

PERSONNAGES

DUVAL[1].
JOCRISSE, domestique de M. Duval[2].
DUCHANEL[3].
CHARLOTTE, sœur de Jocrisse[4].
HERMINIE, fille de Duchanel[5].

1. M. Leménil. — 2. M. A. Tousez. — 3. M. Grassot. — 4. Madame Dupuis. — 5. Mademoiselle E. Biron.

LA

SOEUR DE JOCRISSE

Le théâtre représente le salon de Duval; porte au fond, portes à droite et à gauche, au second plan; au troisième plan, à gauche, une fenêtre ouverte. Entre cette fenêtre et la porte du fond, une grande cage est suspendue, contenant un perroquet. Près de la fenêtre, un filet à papillons; à droite de la porte du fond, un petit secrétaire à cylindre dont le haut s'ouvre et forme buffet. Sur le secrétaire sont placés un bougeoir et un vase antique en terre rouge; à gauche du spectateur et près de l'avant-scène, un guéridon. A droite, une table couverte d'un tapis, et sur laquelle sont placées une écritoire et des gravures éparses. Sur une chaise, au fond, à droite, un habit bleu à boutons de métal; sur une autre chaise, à gauche, une housse en toile verte destinée à couvrir la cage.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLOTTE, JOCRISSE.

Au lever du rideau, Charlotte est occupée à épousseter; Jocrisse, assis devant une table, regarde attentivement les gravures qui y sont déposées. On entend sonner.

JOCRISSE.

Ma sœur, je crois qu'on sonne.

CHARLOTTE.

Eh bien! va ouvrir.

JOCRISSE.

Je ne peux pas; je regarde des estampes.

On sonne de nouveau.

CHARLOTTE.

Mais va donc!

JOCRISSE.

Ils peuvent bien attendre un instant; je regarde le passage des Thermopyles.

CHARLOTTE.

J'aurai plus tôt fait d'y aller moi-même; est-il endormi!

Elle sort par le fond.

JOCRISSE.

Est-elle vive!... (On entend sonner encore.) Je ne sais pas qui est-ce qui a inventé les sonnettes; mais je lui souhaite, à celui-là, d'en avoir une pendue à chaque oreille, pour qu'il jouisse de son invention. (Regardant la gravure.) Passage des Thermopyles!... Ah! c'te bêtise! ils se battent tout nus!... (Se reprenant.) Ah! non, non, ils ont des casques... c'est peut-être des pompiers qui se couchent... enfin, je ne sais pas, quoi; je ne sais pas ce que c'est.

CHARLOTTE, rentrant avec une corbeille de mariage.

Voilà déjà la corbeille! (Elle la dépose sur une chaise, près de la fenêtre.) Pour quelle heure as-tu commandé les remises pour la noce?

JOCRISSE, se levant.

Les remises?... Tu sais bien qu'il n'en faut pas... Hier, monsieur a dit devant moi : Je me marierai après-demain, sans remise... (Mouvement d'impatience de Charlotte.) Si M. Duval ne sait plus sa langue... (On entend sonner.) Tiens! c'est lui qui sonne; va donc, Charlotte; monsieur sonne!

CHARLOTTE.

Je le sais aussi bien que toi.

On sonne encore.

JOCRISSE, avec humeur.

Ah! mais, il a la rage des sonnettes, cet homme-là; il faut qu'il ait été mordu par un serpent à sonnettes... (Criant.) On y va!

DUVAL, dans la coulisse.

Tu ne m'as pas donné mon habit.

JOCRISSE, prenant l'habit et le brossant vivement.

Je vous brosse, Monsieur.

CHARLOTTE.

Ça devrait être déjà fait.

JOCRISSE.

Ce ne sera pas long... Il est tout neuf, on l'a apporté ce matin... il n'a pas eu le temps de ramasser beaucoup de poussière, et si je ne l'avais pas laissé tomber... Allons, bien, v'là un bouton qui me reste dans la main, à présent!

CHARLOTTE.

Parce que tu y mets de la brusquerie.

JOCRISSE.

Du tout!... il ne tenait pas... Pourquoi est-ce que j'irais brusquer ce bouton?... je n'ai jamais rien eu avec lui, je ne le connais pas.

CHARLOTTE.

Encore une bêtise!... Donne, que je le rattache.

Elle prend l'habit, s'assied près du guéridon et recoud le bouton.

JOCRISSE.

Voilà, ma petite sœur... Toi, t'es adroite, t'as de l'esprit, tu répares tout c'que j'fais de mal... et Dieu sait si je te donne de l'occupation!

CHARLOTTE, en soupirant.

Oh! oui.

JOCRISSE.

Mais ici c'est pas ma faute, les tailleurs cousent si mal!... ils veulent trop fignoler, et à force de faire des points imperceptibles, ils n'en font plus du tout! à présent ils collent les boutons.

CHARLOTTE.

Laisse donc!

JOCRISSE, *avec humeur.*

Je prouverai qu'ils collent les boutons, ces gueux-là!... ils secouent l'habit devant vous, et si les boutons ne tombent pas, ils vous disent : C'est très-solide!... Si j'étais quelque chose dans l'État, vois-tu?...

CHARLOTTE.

Eh bien?

JOCRISSE.

Je mettrais tous les tailleurs aux galères : autant de tailleurs, autant de galériens... Voilà mon caractère.

CHARLOTTE.

Imbécile!... et qui est-ce qui t'habillerait?

JOCRISSE.

Je ne m'habillerais pas; je louerais un petit logement dans le passage des Thermopyles, où il paraît que c'est le costume.

SCÈNE II

CHARLOTTE, DUVAL, *en robe de chambre, entrant par la droite;* JOCRISSE.

DUVAL.

Eh bien! mon habit?... je ne puis donc pas l'avoir aujourd'hui?...

CHARLOTTE.

Dans une minute, Monsieur.

JOCRISSE.

Je m'en vas vous dire : c'est qu'il y a un bouton qui a manqué, et qui manque même encore.

DUVAL.

A un habit neuf?... Il faut qu'on l'ait arraché!... Qui a fait cette maladresse?

LE PERROQUET.

Jocrisse.

DUVAL, à Jocrisse.

Tu l'entends?

JOCRISSE.

Si monsieur écoute les propos d'un oiseau, je n'ai plus qu'à me taire.

DUVAL.

Tu devrais toujours commencer par là.

JOCRISSE.

Monsieur, cet animal m'en veut; nous avons eu des mots, et voilà pourquoi il pratique la calomnie à mon endroit.

DUVAL, d'un air de dédain.

Des mots!... avec le perroquet?

JOCRISSE.

Oui, Monsieur; hier, je lui demande s'il a déjeuné, Jacquot?... C'est une question qu'on peut se permettre, même avec les premiers perroquets. (S'avançant d'un air révérencieux vers la cage.) Je ne crois pas vous avoir manqué en vous disant cette parole... (Il revient près de Duval.) Eh bien! Monsieur, il m'a répondu une chose grossière et mal placée dans une bouche d'oiseau... Vous comprenez bien que je n'irai pas me prendre

de bec avec lui; je lui ai tourné le dos, et nous sommes en délicatesse... voilà la vérité... (Avec conviction.) Si je mens, qu'à l'instant même je sois couvert de boutons à vos yeux.

DUVAL, riant.

Tu serais plus heureux alors que mon habit.

JOCRISSE, riant aussi.

Je pénètre votre pensée.

DUVAL.

C'est que quand il y a une bêtise à faire, pas de danger que tu la cèdes à un autre.

JOCRISSE.

C'est vrai que je suis cassant; c'est vrai que j'ai la main un peu... frivole.

CHARLOTTE, allant porter l'habit sur la chaise.

C'est pas sa faute, Monsieur; faut lui pardonner... il est venu au monde sous une mauvaise étoile.

JOCRISSE.

En 1821, l'année de la grande éclipse... Vous savez bien qu'on disait que le monde devait être brisé, cassé en mille miettes cette année-là; il paraîtrait que j'ai été envoyé pour commencer la chose.

DUVAL.

Prends garde que je ne t'envoie finir ta mission ailleurs que chez moi...

JOCRISSE.

Oh! Monsieur! plus souvent.

DUVAL.

Comment, plus souvent!... Il ne faudrait pas trop m'en défier.

AIR *d'Yelva.*

Car il se peut qu'à la fin je me lasse ;
N'en ai-je pas sujet à tous moments ?
Voyons! réponds, enfin, si je te chasse,
Que feras-tu ?

JOCRISSE.

Je f'rai... des gémiss'ments.

DUVAL.

Mais tu seras sans asile.

JOCRISSE.

Oh ! n'importe !
J' connais vot' cœur, ça n' vous f'rait pas plaisir,
Et si quelqu' jour vous m' mettez à la porte,
Je sonn'rai tant que vous viendrez m'ouvrir.

DUVAL, lui pinçant l'oreille en souriant.

Drôle que tu es ! si ce n'était en souvenir des services de ta famille, pour ta sœur, qui est douce, adroite, soigneuse...

CHARLOTTE.

Ah ! Monsieur, que de bontés !...

DUVAL.

Voyons, passe-moi mon habit !... Quand tu me regarderas comme un imbécile...

JOCRISSE, allant chercher l'habit.

Monsieur, je ne vous regarde pas comme ça du tout... au contraire.

Il présente la manche droite de l'habit, et Duval y engage le bras gauche.

DUVAL, fâché.

Encore !... Va-t'en, tiens, va-t'en !

JOCRISSE, effrayé, et s'éloignant.

Dame, Monsieur, vous m'ahurissez.

DUVAL, *passant son habit lui-même.*

Va-t'en, te dis-je!... S'il est permis... un garçon de cet âge-là, n'être bon à rien!...

JOCRISSE, *pleurant.*

Mais, Monsieur, je ne suis encore qu'un enfant; je n'ai que vingt ans.

DUVAL, *avec humeur.*

Vingt ans!... c'est un peu vieux pour un enfant.

JOCRISSE, *en sortant.*

Mais c'est bien jeune pour un octogénaire.

SCÈNE III

CHARLOTTE, DUVAL.

CHARLOTTE.

Ce pauvre garçon!... comme vous le tarabustez!

DUVAL.

C'est malgré moi; mais il est impossible de vivre avec lui... je serai obligé de le renvoyer; j'en aurai du regret, car je lui suis attaché; il le sait, il y compte... et voilà pourquoi il fait tant de sottises.

CHARLOTTE.

C'est sa timidité qui le rend maladroit; il n'a pas beaucoup d'esprit... et alors...

DUVAL.

S'il savait seulement la moitié de ce que tu sais...

CHARLOTTE.

Monsieur, c'est que vous m'avez gâtée, moi... vous m'avez fait donner de l'éducation; lui...

DUVAL.

L'ai-je pu pour lui?... une nature rebelle...

CHARLOTTE.

Soyez patient, Monsieur, je vous en prie, il se corrigera.

DUVAL.

Je le désire; il est le fils d'un vieux serviteur de mon oncle; vous êtes nés tous deux dans cette maison, et je voudrais que vous n'en sortissiez jamais.

CHARLOTTE, avec intention.

Oh! vous allez vous marier; ça change bien des choses.

DUVAL.

Quoi?... Je prétends bien rester le maître.

CHARLOTTE.

Des idées de garçon, ça... Enfin, Monsieur, vous le voulez.

DUVAL.

Et ce projet n'a pas ton approbation?

CHARLOTTE.

Je n'ai pas de conseils à donner à Monsieur.

DUVAL.

Mais puisque je te consulte, c'est pour avoir ton avis... Un vieux garçon sans famille, il n'y a rien de plus inutile au monde... c'est... je ne sais pas, moi... c'est... une truffe qui n'a point de racines et qui ne produit pas de fleurs! Je suis seul... et c'est pour mettre un terme aux ennuis de cette solitude que je me suis décidé à prendre une femme.

CHARLOTTE.

Si c'est comme ça, vous avez eu raison, et sans doute mademoiselle Duchanel...

DUVAL.

Mais tu me dis cela d'un air... Du reste, je n'ai pas choisi... le hasard a tout fait... j'ai rencontré ma future en diligence...

CHARLOTTE.

Tiens !

DUVAL.

Je revenais de Nancy à Paris, peu de temps après la mort de mon oncle ; j'étais triste, préoccupé... Herminie et son père, M. Duchanel, étaient placés sur la banquette vis-à-vis de moi... Entre Nancy et Bar-le-Duc, ils remarquèrent mon air abattu ; le père m'en demanda la cause en soupant à Bar ; je ne répondis rien. Cependant, en arrivant à Saint-Dizier, je lui dis : « Monsieur, vous me demandez ce que j'ai ? » Je lui contai l'affaire. La confiance vient vite en diligence.

CHARLOTTE.

Plus vite que les réponses, à ce qu'il paraît.

DUVAL.

Une fois à Vitry, nous étions les meilleurs amis du monde. J'avais échangé plusieurs coups d'œil avec sa fille entre Châlons et Épernay ; c'est là que j'en devins éperdument amoureux...

CHARLOTTE.

Amoureux !

DUVAL, *se reprenant vivement.*

Ou plutôt, non ! je n'éprouvai ce sentiment violent qu'un peu avant Château-Thierry, ce qui me contrariait beaucoup, ayant encore vingt-deux lieues à faire.

CHARLOTTE.

Ah! vous vous êtes alors enhardi?

DUVAL.

Pas trop, je suis timide; cependant je me hasardai à lui serrer la main à Meaux, et à Bondy le père m'engagea à venir les voir. Depuis mon arrivée tout s'est arrangé, et demain...

CHARLOTTE, en soupirant.

Demain? Vous l'aimez donc bien, cette demoiselle Herminie?

DUVAL.

Je le crois.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JOCRISSE.

JOCRISSE, dans le fond du théâtre.

Monsieur!...

DUVAL.

Qu'est-ce encore?...

JOCRISSE.

Le clerc de votre notaire vient de venir.

DUVAL.

Fais-le entrer.

JOCRISSE, faisant un pas pour sortir.

Le faire entrer? Oui, Monsieur. (Revenant avec embarras.) C'est que... je l'ai renvoyé.

DUVAL.

Allons!... je te reconnais là.

JOCRISSE, tirant un papier de sa poche.

Mais j'ai pris un papier qu'il apportait.

DUVAL, prenant le papier.

C'est bien heureux ! Et pourquoi avoir renvoyé ce jeune homme?

JOCRISSE.

Dame, Monsieur, vous m'avez dit : « Ne laisse jamais entrer les gens de mauvaise mine, » et c'est un petit maigre...

DUVAL, à lui-même.

Il est inconcevable!

JOCRISSE, avec douleur.

Mais je ne sais plus où donner de la tête, moi! il est maigriot, il est pâlot! si c'est ça avoir bonne mine !...

DUVAL.

Mais tu le connais, tu sais que c'est le clerc de mon notaire.

JOCRISSE.

Oui, mais je lui ai dit de revenir quand il se porterait mieux, vu que j'avais ordre...

DUVAL.

Tais-toi! il a dû rire et se moquer de toi...

JOCRISSE, se remettant et d'un air gai.

Il a ri tout de même; nous avons ri tous les deux assez gentiment.

Ici, Charlotte va prendre le vase qui est sur le secrétaire, elle le pose sur la table à droite, pour l'épousseter, et l'y laisse.

DUVAL, dépliant le papier.

Ah! c'est le contrat de mariage; voyons si la fameuse clause à laquelle le beau-père tient tant est bien... Oui... (Il lit.) « Le futur époux s'engage à verser aux mains de la future, et ce, la veille de la célé-

bration, une somme de quinze mille francs, en espèces, pour épingles. »

JOCRISSE, *à part.*

Quinze mille francs d'épingles!... Elle a donc bien des choses à attacher pour la noce?

DUVAL, *à part.*

Cette clause est un peu rude; mais j'ai promis et je veux que ce soir même M. Duchanel ait ce contrat en sa possession. Ils vont venir.

CHARLOTTE.

Ah! Monsieur, vous faire comme ça donner une grosse somme d'avance!

DUVAL.

Il me croit avare, intéressé, je tiens à le désabuser.

JOCRISSE, *à part.*

Avare, lui? un homme qui donnerait sa chemise pour nourrir les indigents. Oh! j'enrage, je bisque!

Il frappe du pied.

DUVAL.

Qu'est-ce donc?

JOCRISSE, *tranquillement.*

Rien, Monsieur.

DUVAL.

Mais tu frappes du pied.

JOCRISSE.

Oui, c'est... c'est une araignée que je... chagrinais légèrement dans sa promenade.

Il remonte la scène.

CHARLOTTE, *en soupirant.*

Ainsi, Monsieur, il n'y a pas à revenir là-dessus?

DUVAL.

Non, ma chère enfant; demain, à midi précis, monsieur le maire proclamera le mariage de ton maître. (A Jocrisse.) A propos, as-tu fait ce que je t'avais dit pour la mairie?

JOCRISSE.

Oui, Monsieur, c'est fait; j'y suis été.

DUVAL.

Donne-moi ma montre.

JOCRISSE, étonné.

Votre montre?

DUVAL, avec impatience.

Comment! tu n'as pas ma montre?

JOCRISSE.

Dame, Monsieur, j'ai fait ce que vous m'avez commandé. Qu'est-ce que vous m'avez dit? Jocrisse, v'là ma montre; comme je tiens à être exact à l'heure, prends-la, et va la mettre sur la pendule de la mairie.

DUVAL.

Eh bien?

JOCRISSE.

Eh bien! je vous ai obéi; j'ai mis votre montre sur la pendule de la mairie. Elle y est.

DUVAL, furieux.

Imbécile! double bûche!

CHARLOTTE, se plaçant entre eux.

Monsieur, grâce pour lui, il n'a pas compris.

DUVAL.

Il faut que je coure à la mairie, à présent, pour retrouver ma montre; une montre qui vient de mon oncle... Le stupide animal!

JOCRISSE, à part, d'un air scandalisé.

Oh! comme il traite son oncle !

DUVAL.

Voyons, ma canne, mon chapeau.

JOCRISSE.

Voilà, Monsieur, voilà !

Il donne à Duval son chapeau, et lui présente sa canne du côté du bout. Duval la prend sans s'apercevoir que la canne est renversée.

DUVAL, à lui-même.

Je ne pourrai pas garder ce malheureux! (A Jocrisse.) Tu as donc perdu la tête?

JOCRISSE, regardant la canne.

En effet, la tête n'y est plus.

DUVAL.

Quoi ? (Il regarde la canne.) Tu mériterais que je te la cassasse sur les épaules.

CHARLOTTE, se plaçant entre eux.

Monsieur !... Monsieur !...

DUVAL, furieux.

Je sors, car... imbécile..... homme inepte !..... crétin !

JOCRISSE, humblement.

Avec plaisir, Monsieur.

Duval sort par le fond.

SCÈNE V

JOCRISSE, CHARLOTTE.

JOCRISSE, descendant la scène avec humeur.

En v'là-t-il des maîtres ingrats? un homme qui prend tout de travers! tout, notamment les cannes.

CHARLOTTE.

Dis plutôt que c'est un ange pour la patience.

JOCRISSE.

Lui, un ange? Il n'en a pas le physique. Ah! si j'avais seulement douze cents livres de rente (c'est pas grand' chose), j'irais m'établir dans une forêt, et je ne vivrais que de feuillages.

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu!

JOCRISSE, *criant.*

Oui, que de feuillages! et je ne mangerais des insectes que pendant les jours gras!

CHARLOTTE.

Tu me quitterais?... c'est comme ça que tu m'aimes?

JOCRISSE, *avec tendresse.*

Toi, Charlotte? mais je te chéris, je t'adore et je te vénère! quand tu me parles, ça me porte au cœur, comme si j'entendais... (*il cherche sa comparaison*) battre la caisse, quoi? et pour un rien, vois-tu? je crois que je t'épouserais... si ça t'allait... si ça t'allait.

CHARLOTTE, *souriant de pitié.*

Nigaud!... est-ce qu'on peut épouser sa sœur?

JOCRISSE.

Pourquoi pas?

CHARLOTTE.

On est trop proches parents.

JOCRISSE, *avec éclat.*

Ah! c'te bêtise! mon père a bien épousé ma mère; c'est bien plus proches parents ça, mari et femme!

CHARLOTTE.

Ah! mon pauvre Jocrisse, que tu es bête!

LE PERROQUET.

Oui, oui, oui!

JOCRISSE, avec fureur.

Ah! gueux de perroquet!... que je lui tordrais le cou avec complaisance!

CHARLOTTE.

Encore une mauvaise pensée!

JOCRISSE.

C'est vrai; mais sacrelotte, c'est mon ennemi, je ne peux pas l'aimer... Il y a des moments où je voudrais cueillir du persil à son bénéfice.

CHARLOTTE.

Ne t'avise jamais de faire une infamie comme ça; Monsieur qui y tient tant...

JOCRISSE.

Oh! quand c'est empaillé, ça vit très-vieux! on a vu des perroquets vivre très-longtemps au moyen de cette préparation.

CHARLOTTE.

Voyons! allume-moi un bougeoir, pour que j'aille à la cave.

JOCRISSE.

Tout de suite, ma petite sœur... laisse-moi seulement remettre ce vase à sa place.

CHARLOTTE, l'arrêtant vivement.

Au contraire... n'y touche pas... J'ai trop peur qu'il ne te glisse des mains.

JOCRISSE.

Eh bien! voyons! je n'y toucherai pas... je n'aurais qu'à le casser, monsieur dirait encore que c'est moi. Voilà les maîtres! les voilà!

CHARLOTTE.

Ah çà! et cette lumière que je t'ai demandée?

JOCRISSE.

Tout de suite, ma petite sœur. (Il prend sur la table et d'un air furieux le contrat que Duval y a laissé, puis il le chiffonne en forme de torche, il va prendre le bougeoir sur le secrétaire, sort un instant par la porte à droite et rentre avec le papier enflammé, et allumant la bougie qu'il présente à Charlotte.) Voilà!

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que tu tiens encore là?

JOCRISSE.

C'est rien, c'est le papier.

CHARLOTTE.

Quel papier?

JOCRISSE.

Je ne sais pas... mais il était tout barbouillé d'écriture....on ne pouvait plus rien y mettre. (L'éteignant.) Vois plutôt.

CHARLOTTE, poussant un cri.

Ah! mon Dieu!

JOCRISSE.

Quoi qu'il y a?

CHARLOTTE.

C'est le contrat de mariage de monsieur!

JOCRISSE, au comble de la frayeur.

O ciel! (En étendant les bras, il fait tomber le vase antique, qui se brise. Il jette un nouveau cri.) Ah!

CHARLOTTE, désespérée.

Mais, malheureux Jocrisse, tu ne regardes donc pas ce que tu fais?

JOCRISSE, regardant les morceaux avec stupeur.

Tu vois bien que si... (D'une voix émue.) Charlotte! j'ai des chagrins intestins!

CHARLOTTE, ramassant les morceaux.

Et monsieur qui tenait tant à ce vase-là!

JOCRISSE.

Heureusement il n'est qu'en trois morceaux.

CHARLOTTE.

La belle avance!

DUVAL, en dehors.

Charlotte! Charlotte!

CHARLOTTE, effrayée.

C'est la voix de monsieur.

JOCRISSE.

Il paraît qu'il est rentré. (Avec effroi.) Charlotte! il va me dévorer.

DUVAL, en dehors.

Charlotte!

JOCRISSE, allant et venant d'un air égaré.

Le v'là! ne lui dis pas que j'ai cassé le vase.

CHARLOTTE.

Il faudra toujours bien qu'il le sache... Ah! mon Dieu! mon Dieu! que faire?

Le vase n'étant brisé que d'un seul côté, Charlotte, qui en a ramassé les fragments, le pose sur le guéridon à gauche, de manière à ce que la brisure ne se voie pas du côté de la scène.

JOCRISSE.

Charlotte! Charlotte! cache le vase; je te cacherai quand tu seras vieille... et cassée.

Il sort par la droite.

CHARLOTTE.

Pauvre garçon! si je pouvais trouver quelque moyen de le disculper... mais comment?

SCÈNE VI

CHARLOTTE, DUVAL.

DUVAL, entrant par le fond, et déposant sa canne sur le guéridon à gauche.

Ah! Charlotte... ma future et son père ne viendront pas dîner... il faudra seulement servir du thé et des gâteaux.

CHARLOTTE.

Ça suffit, Monsieur.

DUVAL.

Tu as tout ce qui est nécessaire?

CHARLOTTE.

Certainement... j'ai de l'eau qui bout, et quand on voudra...

DUVAL.

Ah çà! qu'as-tu donc?... je te trouve une mine toute singulière...

CHARLOTTE, avec un embarras calculé.

Moi?

DUVAL.

Oui... tu as un air de contrainte et d'embarras qui ne t'est pas ordinaire.

CHARLOTTE.

Tenez... c'est que je suis encore émue de ce qui s'est passé en votre absence.

DUVAL.

Quoi donc?

CHARLOTTE, avec effort.

Mon pauvre frère... est fou!...

DUVAL.

Comment, fou?

CHARLOTTE.

Ou à peu de chose près... et c'est l'excès de son attachement pour vous qui lui tourne la tête... il a, comme on dit, une idée fixe... impossible de la faire changer... Vous avez vu comme il a tapé du pied quand vous lisiez ce contrat qu'on vous a apporté...

DUVAL.

Oui... et j'avoue que je ne l'avais jamais vu si animé.

CHARLOTTE.

C'était bien pis quand vous avez été parti... Il revenait toujours sur ce qu'on vous faisait payer une si grosse somme pour consentir au mariage... c'est affreux, qu'il disait!... c'est indigne!... Monsieur ne peut pas signer ça...

DUVAL.

Vraiment!... pauvre Jocrisse!

CHARLOTTE, d'un accent pénétré.

Oh! oui, Monsieur, et ça lui fait bien du chagrin! oh! bien du chagrin!

AIR *du Baiser au porteur.*

Car ce garçon, quoiqu'il soit un peu bête,
Il me disait avec bien d' la candeur ;
Je ne crois pas à l'amour qu'on achète,
Not' pauvre maîtr'! c'est une horreur!
On veut lui vendre son bonheur;
Puis il disait : Oui, ça m' fend l'âme
De l' voir ainsi s'humilier,
Baissant les yeux avec intention.
Lui qui trouv'rait si bien un' femme
Et sans avoir rien à payer.

DUVAL.

Il a dit cela?

CHARLOTTE.

Et il a eu raison; il ne faut pas lui en vouloir, c'est le cœur qui parle.

DUVAL.

Je ne lui en veux pas, mon Dieu; c'est sa maladresse qui m'anime contre lui. Un garçon qui me casse la moitié de mon revenu.

CHARLOTTE.

Je sais bien.

DUVAL.

Et ce qu'il ne casse pas, il le brûle. Enfin, hier je l'envoie chercher une cravate dans mon armoire, il met le feu à mon linge.

CHARLOTTE.

Oh! ce n'était rien.

DUVAL.

Parce que nous sommes arrivés. Je ne peux pourtant pas porter des gilets en fer-blanc et des chemises en toile métallique.

CHARLOTTE.

Ce qu'il vient de faire est bien pis que ça

DUVAL.

Comment?

CHARLOTTE.

Je n'ose pas vous le dire.

DUVAL.

Parle! je le veux!...

CHARLOTTE.

Il s'est emparé du contrat, il l'a déchiré en morceaux et l'a jeté dans le feu.

DUVAL.

Est-il possible!

CHARLOTTE.

Je n'ai pas eu le temps d'arrêter son bras. (Montrant le morceau à demi-brûlé.) Voilà tout ce que j'ai pu sauver!

DUVAL.

Quelle abomination!... Me voilà dans un affreux embarras.

CHARLOTTE.

C'est ce que je lui ai dit.

DUVAL.

Et qu'a-t-il répondu, le drôle?

CHARLOTTE.

Il m'a dit : Ça ne fait rien; c'est un petit malheur qui ne change rien aux sentiments de la demoiselle, puisqu'elle aime monsieur pour lui.

DUVAL.

Il t'a dit cela?

CHARLOTTE.

Et ce n'est pas trop mal raisonner.

DUVAL.

En effet. (A part.) Ah çà mais! il garde donc tout son bon sens pour le dépenser en mon absence? (Haut.) Tiens, Charlotte, c'est un affreux malheur qui m'arrive là; le père est un homme méticuleux...

CHARLOTTE.

Qu'importe, si la fille vous aime?

DUVAL, d'un air de doute.

Oh!

CHARLOTTE.

Vous n'avez pas l'air d'en être sûr.

DUVAL.

Puis-je l'être? je n'ai pas osé lui faire ma déclaration formelle.

CHARLOTTE.

Vrai?

DUVAL.

Sur l'honneur.

CHARLOTTE.

Et pourquoi?

DUVAL.

Parce que... elle m'impose... elle a le maintien si sévère! et moi qui suis si emprunté quand il s'agit de ces choses-là!

CHARLOTTE.

Il faut pourtant bien que quelqu'un commence, et ce n'est pas elle.....

DUVAL.

Sans doute.

CHARLOTTE.

Dame! rappelez-vous ce que vous faisiez autrefois, et faites de même.

DUVAL.

Moi? mais, je n'ai jamais fait de déclaration d'amour.

CHARLOTTE.

Jamais?

DUVAL.

Jamais.

CHARLOTTE, à part.

Oh! cette idée! (Haut.) C'est égal, Monsieur; il me semble que quand on a vos qualités, qu'on est aimable, on ne doit pas être en peine pour ça.

DUVAL.

Je voudrais bien te voir à ma place.

CHARLOTTE.

A votre place, non; mais si j'étais à celle de votre fiancée...

DUVAL.

Que ferais-tu, Charlotte? voyons!

CHARLOTTE.

Je tâcherais de ne pas trop vous effrayer.

DUVAL.

C'est là justement ce qu'elle ne fait pas.

CHARLOTTE, avec finesse.

Elle a tort! Dame, aussi, peut-être qu'elle ne vous aime pas assez pour ça.

DUVAL.

Non, c'est moi qui manque d'aplomb, d'habitude.

CHARLOTTE, riant d'un air railleur.

A votre âge, et avec une jeunesse... Ah!

DUVAL.

Air *de Céline.*

Oui, je manque de hardiesse.

CHARLOTTE.

Tenez, Monsieur, je vois votre embarras;
En fait d' déclarations, d' tendresse,
L' plus difficil', dit-on, c'est l' premier pas.
Pour bannir tout' crainte importune
Essayez, avec moi seul'ment,
P't-êt' quand vous en aurez fait une,
Qu' la s'cond' viendra plus facil'ment.

DUVAL.

Oh! avec toi je ne serais pas embarrassé.

CHARLOTTE, avec moquerie.

En vérité!

DUVAL.

Je commencerais...

CHARLOTTE.

Par où?

DUVAL.

Par te demander un bon baiser.

CHARLOTTE.

Vous allez vite.

DUVAL.

Et qu'est-ce que tu répondrais à ça?

CHARLOTTE.

Je refuserais.

DUVAL.

J'en serais quitte pour le prendre.

CHARLOTTE, se sauvant.

C'est ce qu'il faudrait voir!

DUVAL, la poursuivant.

Oh! tu aurais beau te sauver...

CHARLOTTE, courant.

Finissez, Monsieur... c'est assez plaisanter comme ça.

DUVAL, de même.

Il faut absolument que je t'attrape.

Charlotte se sauve en riant, et fait le tour de la chambre en évitant Duval; parvenue auprès du guéridon, au moment où Duval lui saisit le bras, elle pousse le vase et le fait tomber.

CHARLOTTE, jetant un cri.

Ah! (A part.) J'ai réussi!

SCÈNE VII

CHARLOTTE, DUVAL, JOCRISSE.

JOCRISSE, entrant vivement par la porte à droite.

Qui est-ce qui casse quelque chose ici? (A part.) Monsieur sait tout.

CHARLOTTE, montrant le vase et le relevant.

Oh! que je suis fâchée!...

DUVAL, embarrassé de la présence de Jocrisse.

Ne te tourmente pas, ce n'est rien.

JOCRISSE, étonné.

Rien! un vase superbe!... Ah! Monsieur, c'était un beau morceau, et je suis bien désolé...

DUVAL, à Charlotte.

D'ailleurs ce n'est pas ta faute.

CHARLOTTE.

Si, Monsieur...

JOCRISSE.

Sa faute?... Du tout, Monsieur; elle prend toujours tout sur son compte; c'est une gausse qu'elle fait... par vertu.

CHARLOTTE, bas à Jocrisse, et passant entre eux.

Veux-tu te taire!

JOCRISSE, avec énergie.

Oui, Monsieur; l'auteur de la chose est un malheureux, un sacripant, un abominable polisson à qui je donnerais...

DUVAL, fort étonné.

Quel est ce langage?

JOCRISSE, continuant.

Si je pouvais...

CHARLOTTE, bas à Jocrisse.

Mais, imbécile, tais-toi donc! tu gâtes tout!

JOCRISSE, n'écoutant rien.

Non, je ne veux pas qu'on t'accuse... Je dirai à tout le monde ce qui est arrivé.

DUVAL, avec autorité.

Je t'ordonne de te taire.

JOCRISSE, étonné.

Tiens!... (A lui-même.) Homme généreux! je te bénis intérieurement.

DUVAL.

Charlotte, je t'en prie... est-ce que tu m'en veux? mon intention n'était pas de te faire de la peine.

JOCRISSE, à part.

Je crois que monsieur devient légèrement idiot.

DUVAL, à Charlotte.

Reprends ta gaieté, et qu'il ne soit plus question de ce qui s'est passé.

JOCRISSE, criant comme pour reprendre Duval.

Cassé!... (D'un air de pitié.) Il dit *cassé* pour *passé*.

CHARLOTTE, tristement.

Oui, Monsieur.

DUVAL.

Allons! sois donc gaie; tu auras une bonne maîtresse, il n'y a pas là de quoi s'attrister.

CHARLOTTE.

Oh! Monsieur, ce n'est pas la même chose.

DUVAL.

Je vais m'arranger pour recevoir plus convena-

blement ma nouvelle famille. (Il lui tend la main.) Sans rancune !

CHARLOTTE, lui prenant la main.

Oh ! sans rancune, Monsieur.

Duval secoue avec affection la main de Charlotte en la quittant.

JOCRISSE, à part.

Il secoue la main à Charlotte ! faut-il qu'il soit malade !

Duval sort.

SCÈNE VIII

CHARLOTTE, JOCRISSE.

CHARLOTTE, à part.

C'est singulier ! j'éprouve un serrement de cœur... je n'avais pas encore senti ça.

JOCRISSE.

Hein, Charlotte ! c'est ça un bon maître, c'est ça un fameux maître !

CHARLOTTE, rêveuse.

Oh ! oui.

JOCRISSE.

Si celui-là n'est pas aimé de sa femme, par exemple !... un homme qui ne veut pas qu'on lui parle de ce qui est cassé.

CHARLOTTE.

Oh ! oui, tu as raison ; il mérite bien d'être aimé.

JOCRISSE, à part.

Quel dommage qu'un homme comme ça devienne imbécile... un homme si rempli de moyens ! Ah ! ça sera un imbécile de mérite !...

CHARLOTTE, à part.

Décidément, c'est plus fort que moi, je ne peux pas rester ici; ça me fait trop de peine. Je vas écrire à Geneviève; c'est ma payse, c'est ma parente, il faut qu'elle me trouve une place. (A Jocrisse.) Eh bien! tu restes là?

Elle va au secrétaire, en tire un livre de dépenses et une feuille de papier à lettre; puis s'assied devant la table à droite, et se met à écrire pendant le monologue de Jocrisse.

JOCRISSE.

Moi, je vais faire un bout de toilette; je veux faire honneur à mon maître. Je vas aller endosser la belle livrée qu'il m'a achetée. Ah! j'aime ça, moi, les habits galonnés! on a tout de suite l'air de quelque chose. J'ai toujours eu l'ambition d'être suisse... dans une paroisse... (D'un air de regret.) Mais je n'ai pas fait mon droit.

Il prend la canne que Duval a déposée sur le guéridon, à gauche.

AIR : *Je viens de voir notre comtesse* (*Léocadie*).

Oui, tout's les fois que je regarde
Ce beau suisse à grain's d'épinards,
Ses bas d' coton et son hall'barde,
J' sens des pleurs voiler mes regards;
Alors je m'dis : ah! si défunt mon père
M'avait donné l'instruction nécessaire,
Ah! ah! grand Dieu! sauf les mollets,

Il se pose gravement, frappe deux coups par terre avec sa canne, et lève la main gauche comme s'il tenait une hallebarde.

Voilà pourtant comme je serais! (*ter.*)

Il sort par la gauche, et frappe encore deux coups de sa canne avant de disparaître.

CHARLOTTE, relisant ce qu'elle vient d'écrire.

« Ma chère Geneviève, je vous écris ces lignes

pour vous dire que je suis très-malheureuse, et qu'il faut que vous me trouviez une place. Je ne manque de rien chez M. Duval, au contraire... mais je ne peux pas y rester, parce que je lui suis trop attachée. Quand il m'a dit qu'il allait se marier, j'ai senti que j'allais pleurer... je m'en suis cachée pour ne pas faire de la peine à monsieur, qui ne se doute de rien... mais il est grandement temps que je parte!... Ainsi, ma chère Geneviève, je compte sur vous, et de crainte que monsieur ne s'oppose à mon départ... (d'une voix plus émue) je prendrai la diligence sans rien dire. »

JOCRISSE, rentrant par la gauche; il a une veste rouge galonnée au collet.

Mais, Charlotte, monsieur t'attend pour lui nouer sa cravate.

CHARLOTTE.

J'y vais. (Elle met sa lettre dans le livre, et remet le tout dans le secrétaire.) Cachons cela, que personne ne se doute de mes projets... je finirai ma lettre tantôt. (Haut.) Quand M. Duchanel et sa fille arriveront, fais-les attendre ici, et n'oublie rien de ce que je t'ai recommandé...

JOCRISSE.

Sois tranquille, ma petite Charlotte... (Se redressant d'un air fier.) Comment me trouves-tu comme ça?

CHARLOTTE.

Tu es beau comme le soleil.

Elle sort par la droite.

SCÈNE IX

JOCRISSE, *seul.*

Qu'elle est bonne, c'te Charlotte!... Je suis sûr qu'elle n'a jamais vu le soleil en grande livrée, mais elle dit ça pour me flatter. (Regardant le secrétaire.) Elle me dit de ne rien oublier, et elle laisse la clef sur son tiroir... Ah! c'est jeune...

Il prend la clef et la met dans sa poche.

LE PERROQUET.

As-tu déjeuné, Jacquot?... non, non, non.

JOCRISSE.

Ah! celui-là, il n'y a pas de danger qu'on l'oublie. Il déjeune toute la journée... Ah! voilà un sale oiseau, par exemple!... c'est ça, un sale oiseau!... J'ai une haine pour lui... (Le perroquet crie.) C'est bon, c'est bon... tu vas avoir ton biscuit, animal!... Ça m'humilie des fois de penser que je suis le valet de chambre d'un être pareil!... ça me dégrade à mes yeux quand je nettoie sa cage. Mais monsieur y tient, c'est sa future qui lui en a fait cadeau, et alors... je le respecte... car sans ça, il y a longtemps que je l'aurais envoyé rejoindre ses ancêtres. Il a tous les vices, ce gueux-là!... Il est menteur, il est voleur et ivrogne... Ah! il ne mangerait pas son biscuit s'il n'était pas trempé dans du vin... V'là sa bouteille... (Il ouvre le secrétaire et en tire une bouteille et un biscuit.) Ah! monsieur est trop bon! (Au perroquet, qui crie.) On y va, on y va!... (Il trempe un biscuit dans le vin et en mange la moitié.) Il est à la vanille encore!... Si ce n'est pas une horreur de

donner des choses de cette nature à une si méprisable volaille !... (Il mange le reste du biscuit.) Ça m'indigne, moi ! (Il boit le reste du vin, et dit d'un air indigné :) Du vin de Madère !... Il me semble qu'on ferait mieux de donner ça à des pauvres qui en manquent. (Au perroquet, qui crie.) Voilà ! voilà !... Ah ! si je pouvais le griser comme un Auvergnat !... c'est ça qui ferait une fameuse affaire !... Monsieur qui n'aime pas l'ivrognerie... Essayons ! (Il ouvre la cage.) Viens, Jacquot, viens. (Il met le perroquet sur la cage, verse du vin et trempe un biscuit.) Tiens, mon Jacquot !... (Au moment où il va donner le biscuit au perroquet, celui-ci s'envole par la fenêtre.) Ah ! grand Dieu ! (Il avale d'un trait le verre de vin.) Il est envolé !... je suis mort !... (Il regarde par la fenêtre.) Ah ! le v'là, il est posé sur la fenêtre d'en face... Si je pouvais !... (Il prend tout doucement le filet à papillons.) Viens, mon Jacquot, viens voir ton ami... Tu sais, ton ami qui t'aime tant ? (Il lance son filet, le retire aussitôt, et s'aperçoit qu'il a pris un chat au lieu de prendre le perroquet.) Sac à papier ! Je me suis trompé d'oiseau... Monsieur me tuera... (Il pleure.) Qu'est-ce qu'il va dire en voyant qu'il y a si peu de perroquet que ça dans la cage ?... (Avec désespoir.) C'est fini, je m'en vas de la maison ; je déserte, je passe au service des puissances étrangères... (Après une pause.) Mais ma réputation, mon honneur !... Ah ! soyons honnête, mettons le chat dans la cage ; du moins, monsieur ne perdra pas tout. (Il met le chat dans la cage, et couvre la cage d'une housse.) Voilà l'affaire... C'est triste ce qui m'arrive là... Mais je ne puis pas m'en aller sans prévenir... Écrivons à monsieur... (Il prend l'encrier.) Ah ! la main me tremble.. (Il frappe violemment l'encrier sur la table, et couvre d'encre la gravure.) Dieu ! j'ai renversé de l'encre sur cette gravure.....

Allons, bon!..... j'ai du bonheur aujourd'hui. (Il regarde la gravure.) Comme elle est arrangée!... Cachons-la quelque part pour qu'elle sèche en cachette... Pauvre Jocrisse! je suis sûr que j'ai la tête enflée, et que si je me regardais dans une glace, je me prendrais pour un autre, et je me saluerais! (Ici, on entend la voix de Duchanel; Jocrisse effrayé cache précipitamment la gravure toute tachée d'encre dans la corbeille de mariage, et la recouvre avec précaution.) Voilà le père et la future de monsieur; rendons-lui un dernier service : disons du bien de mon malheureux maître!

SCÈNE X

JOCRISSE, DUCHANEL, HERMINIE, *un bouquet de roses à la main, et entrant par le fond.*

DUCHANEL, à sa fille, sans voir Jocrisse.

Ce cocher est un homme sans tenue et sans éducation; me faire payer dix sous de plus; ce n'est pas pour les dix sous, mais c'est le procédé!... J'en écrirai aux Chambres! (Apercevant Jocrisse.) M. Duval est-il visible?

JOCRISSE.

Il va comparaître à l'instant, Monsieur... il est en train de s'habiller décemment.

DUCHANEL.

Fort bien!... (A Herminie.) La maison est bien!

HERMINIE.

Bien triste.

JOCRISSE, à Duchanel.

C'est vous, Monsieur, qui *vient* pour épouser mon maître?

DUCHANEL.

Pas moi, mais ma fille.

JOCRISSE, souriant.

Bien entendu!... Ah! Monsieur, c'est une bien belle créature que mademoiselle votre fille; j'en suis bien aise pour Monsieur.

DUCHANEL.

Ah! ah!...

JOCRISSE.

Car c'est un homme qui mérite diablement d'être heureux!... c'est le roi des maîtres, quoi! Oh! ça fera un fier mari!... il a si bon cœur!

DUCHANEL, à Herminie.

Tu l'entends, ma fille; de la fortune et un bon caractère; je te l'avais bien dit: c'est une excellente affaire que nous faisons là.

HERMINIE, avec humeur.

Sans doute, si je l'aimais.

DUCHANEL.

Ça viendra... Quand j'ai épousé feu madame Duchanel, je ne pouvais pas la sentir; eh bien! ça est venu... à la longue... et je l'ai aimée sans interruption.

JOCRISSE, à part.

Continuons à faire l'éloge de Monsieur. (Haut, et en soupirant.) Quel dommage qu'un homme comme ça ait tant de qualités!

DUCHANEL, étonné.

Comment?

JOCRISSE.

C'est sa perte, Monsieur; si mon maître n'était pas aussi bienfaisant, il serait deux fois plus riche;

mais il fait du bien à tout un chacun; ça le ruine.

DUCHANEL.

C'est donc un dissipateur?

JOCRISSE.

Par obligeance... ce qui fait qu'il mourra sur la paille (avec importance) qui est une vilaine manière de décéder.

HERMINIE.

Eh bien! mon père, que pensez-vous de cela?

DUCHANEL.

Oh ! avec tes conseils il se corrigera.

JOCRISSE.

Des conseils!... Oh! Monsieur ne suit les conseils de personne, il n'en a pas besoin... (A Herminie.) Vous pouvez dire que vous avez un mari qui a de l'esprit... comme un singe... et une fidélité... de caniche. Jamais une femme n'est entrée ici...jamais, jamais!... d'abord ma sœur ne l'aurait pas souffert.

HERMINIE, d'un air dédaigneux.

Votre sœur?... Qu'est-ce donc que votre sœur?

JOCRISSE.

Ma sœur Charlotte, la bonne de Monsieur.

HERMINIE.

Ah! ah!

JOCRISSE, avec onction.

Elle aime tant Monsieur, et Monsieur l'aime tant!... il n'y a pas de danger qu'il la renvoie, elle!... il renoncerait plutôt à tout, même à se marier, ah! ah!

HERMINIE.

Il y tient tant que cela?

JOCRISSE, de même.

Elle est si gentille!... et mise les dimanches!

Ah! elle a une montre et une chaîne que Monsieur lui a données; vous verrez, Mademoiselle, que vous en serez contente.

DUCHANEL, *impatienté.*

C'est bien, c'est bien... Allez prévenir M. Duval que nous sommes là depuis longtemps, et que nous l'attendons...

JOCRISSE.

J'y vas, Monsieur. (*A part.*) La fille me plaît assez, mais je trouve que le père a un physique désobligeant! (*D'un air désolé.*) Ah! que le père a un physique désobligeant!

Il sort par la droite.

SCÈNE XI

DUCHANEL, HERMINIE.

HERMINIE.

Il me semble, mon père, qu'il n'est pas difficile de voir ce qui en est.

DUCHANEL.

Écoute, ma fille; je devine ta pensée, mais il ne faut pas se hâter de condamner un homme sur les rapports d'un valet.

HERMINIE.

Mais vous voyez bien que, non-seulement le caractère de M. Duval le conduira à sa ruine, mais qu'il a chez lui une...

DUCHANEL.

Une quoi?

HERMINIE.

Une... servante maîtresse.



DUCHANEL.

Tu la mettras à la porte.

HERMINIE.

Vous voyez bien que cela est impossible, d'après ce que dit ce domestique.

DUCHANEL.

Est-ce qu'il faut s'en rapporter à de pareils propos?... cette classe de fonctionnaires est menteuse et cancanière. N'ai-je pas eu moi-même un domestique qui s'en allait partout disant que j'étais une bête?... Je lui ai donné son compte, et l'opinion publique n'a point varié sur le mien.

HERMINIE.

Je sais que M. Duval est riche, mais ce n'est pas la fortune, mon père, qui fait le bonheur.

DUCHANEL.

Non, mais c'est elle qui fait l'aisance, et ce brave Duval a accepté avec tant de bonne grâce toutes mes conditions, qu'il y aurait de la barbarie, mon amie, à repousser cette union. Songe qu'il doit me remettre, ce soir, le contrat signé, et que demain il me compte quinze mille francs.

HERMINIE.

Oh! je crois que vous ne les tenez pas encore.

DUCHANEL.

Tu as une déplorable opinion de ton futur.

HERMINIE.

C'est précisément ce titre-là qui lui nuit à mes yeux.

DUCHANEL, à part.

Tout le portrait de sa mère. (Haut.) Voici Duval, sois aimable.

SCÈNE XII

LES MÊMES, DUVAL *et* JOCRISSE, *entrant par la droite ;* CHARLOTTE, *entrant par la gauche.*

DUVAL.

Pardon, pardon, Mademoiselle, de m'être fait ainsi attendre... Bonjour, beau-père, enchanté de vous voir.

DUCHANEL.

Moi aussi.

JOCRISSE, à part.

Comment!... il est enchanté de se voir?

DUVAL, à Herminie.

Mademoiselle Duchanel, c'est un beau jour que celui de demain!... c'est le plus beau jour de la vie...

HERMINIE.

On le dit, Monsieur.

DUVAL.

Et moi j'en suis sûr. (A Duchanel, en passant à gauche.) Nous allons prendre du thé, tout en causant de nos petites conventions.

Ici Charlotte sort par le fond.

DUCHANEL.

Avec plaisir ! (Bas à Herminie.) Tu vois bien que ça marche à merveille !

HERMINIE.

Hélas ! oui...

DUVAL.

Jocrisse ! débarrasse Mademoiselle de son bouquet.

HERMINIE, remettant son bouquet à Jocrisse.

Prenez bien garde de le faner.

JOCRISSE, le prenant avec précaution.

Je vais le mettre dans l'eau fraîche.

CHARLOTTE, rentrant par le fond, et portant un plateau couvert de gâteaux et d'un service de thé, à Jocrisse.

Aide-moi à approcher la table.

JOCRISSE.

Oui, ma sœur.

Il pose le bouquet sur le fauteuil qui est devant la table à droite. Puis il place le guéridon au milieu de la scène et Charlotte y dépose le plateau.

DUCHANEL.

A table on est très-bien pour parler affaires.

Jocrisse approche un fauteuil pour Herminie et une chaise pour Duval.

HERMINIE, à mi-voix.

J'espère pourtant que nous n'y resterons pas deux heures, comme c'est votre habitude.

DUCHANEL, lui prenant le menton.

Quelques instants seulement.

CHARLOTTE.

Quand ces Messieurs voudront!

DUVAL, offrant la main à Herminie.

Mademoiselle!

Jocrisse approche de Duchanel le fauteuil sur lequel il a placé le bouquet de roses; Duchanel s'y assied, et se relève brusquement en jetant un cri de douleur.

DUCHANEL, avec un cri.

Oh! sacrebleu!

DUVAL.

Qu'est-ce que c'est?

JOCRISSE, prenant le bouquet, et d'un air calme.

Je sais, je sais.

DUVAL.

Quoi?... tu sais?

JOCRISSE, montrant le bouquet tout aplati.

C'est le bouquet de Mademoiselle.

HERMINIE, fâchée.

Ah! mon bouquet!... il est joliment arrangé.

DUCHANEL, douloureusement.

Ce n'est pas le bouquet que je plains.

DUVAL, à Jocrisse.

Imbécile! pourquoi as-tu mis le bouquet de Mademoiselle sur ce siége.

JOCRISSE, avec embarras.

Dame! Monsieur, je l'ai mis là, moi, par manière d'acquit, sans penser que Monsieur allait le fouler... aux pieds, comme ça...

DUVAL, avec indignation.

C'est odieux, l'imprévoyance de ce garçon!

Air *de Partie et Revanche.*

Des bêtis's de ce misérable
On pourrait faire un étonnant recueil.

JOCRISSE.

Mais c'est pas moi qu'est le coupable
A tout je n' peux pas avoir l'œil!

DUVAL.

Mettre un bouquet sur un fauteuil!

JOCRISSE, à Duchanel, d'un air piteux.

Que je vous plains, malheureux père,
D'un accident...

DUVAL.

Tu n'es qu'un soliveau!

JOCRISSE, regardant le bouquet, s'adressant à Duchanel.

Mais ça reviendra, je l'espère,
En le faisant tremper dans l'eau.



DUVAL, à Duchanel.

Asseyez-vous donc, je vous prie.

DUCHANEL, s'appuyant sur la table sans s'asseoir.

Je suis très-bien; permettez-moi de causer debout un instant.

DUVAL, à Jocrisse, lui montrant Duchanel.

Vois-tu ce que tu as fait, drôle!

JOCRISSE.

Je ne le vois pas, mais je le devine.

HERMINIE, bas à Duchanel.

Parlez-lui, mon père, afin que nous ne restions pas là jusqu'à demain.

DUCHANEL, bas à Herminie.

Tout de suite. (A Duval.) Mon cher gendre, nous allons donc signer le petit acte en question?

DUVAL, à Herminie.

Vous offrirai-je des gâteaux, Mademoiselle?

HERMINIE.

Mille grâces, Monsieur.

DUCHANEL, continuant.

Le petit acte en question.

DUVAL.

Ce thé est fort bon : je le tire directement de la Porte... chinoise...

DUCHANEL, s'asseyant.

Il a l'air de ne pas m'entendre.

JOCRISSE, à part.

Il y a du mieux.

DUCHANEL.

Mon cher monsieur Duval, le notaire a dû vous envoyer le contrat de mariage.

DUVAL, avec embarras.

En effet, oui, le contrat...

DUCHANEL, d'un air satisfait.

Ah!

DUVAL.

Je n'entends pas grand' chose à ces sortes d'actes.

DUCHANEL.

Ni moi, mais enfin...

CHARLOTTE, bas à Duval.

Tenez bon, Monsieur.

DUCHANEL.

Il y a des notaires pour cela, et on peut s'en rapporter à eux.

DUVAL, d'un air de doute.

Pas toujours.

DUCHANEL.

Comment cela?

DUVAL, avec hésitation.

Car j'ai consulté mon homme d'affaires et il a été d'avis que...

DUCHANEL.

Que?...

CHARLOTTE, à part.

Bon! cela s'arrange.

DUVAL, de même.

Que ce contrat avait besoin d'être modifié...

CHARLOTTE, d'un air résolu.

Et Monsieur l'a déchiré.

Tout le monde se lève, et pendant la fin de la scène, Charlotte et Jocrisse remettent les fauteuils en place, et le guéridon où il était d'abord; Charlotte emporte les tasses, la théière, etc. Ce mouvement doit être très-rapide.



DUCHANEL.[1]

Déchiré !...

HERMINIE, *éclatant.*

Je l'avais prévu... je l'avais dit que Monsieur était un avare... qu'il regarderait plus à son argent qu'à son bonheur... et vous voyez par l'affront qu'il nous fait...

DUVAL.

Mademoiselle, je n'ai point eu l'intention...

HERMINIE, *furieuse.*

Eh ! que m'importent vos intentions !

DUCHANEL.

Modère-toi, ma fille, modère-toi... nous parlons affaires.

DUVAL, *à Herminie.*

Permettez-moi de vous expliquer...

HERMINIE.

Non, Monsieur... j'en sais assez... j'en sais trop !... tout est fini entre nous, et je suis confuse de la démarche que je n'ai faite aujourd'hui que pour obéir à mon père ; et si je m'écoutais, je crois que je me porterais à quelque excès.

Elle fait un geste menaçant, Duchanel cherche à la contenir.

DUVAL, *confondu.*

Ah ! Mademoiselle !

DUCHANEL, *à Duval.*

Ce sont les nerfs, ça n'aura pas de suites. Dans ces accès-là, elle frappe tout le monde, mais le cœur n'y est pour rien.

JOCRISSE, *à part.*

C'est encore heureux !

DUVAL.

Je suis persuadé que Monsieur votre père appréciera plus justement mes motifs.

DUCHANEL.

Certainement. (Bas à Herminie.) Tu vas faire tout manquer, vois-tu?

HERMINIE.

Que m'importe!

DUVAL.

Quand les bans sont publiés, quand la corbeille est achetée...

DUCHANEL.

Une corbeille magnifique! (A mi-voix, à Duval.) Montrez-la!

DUVAL.

Tout de suite.

Il fait signe à Charlotte de l'apporter, Charlotte la place sur une chaise près du guéridon.

HERMINIE.

C'est inutile, Monsieur.

DUCHANEL.

Ma fille, ma fille, voyons! sois raisonnable, que diable! (Il prend la corbeille.) Tiens, regarde!

Il ouvre la corbeille.

JOCRISSE, à part.

Ah! je voudrais être au fin fond du puits de Grenelle.

DUCHANEL, tirant de la corbeille tous les objets, qui sont tachés d'encre.

Grand Dieu!

DUVAL, scandalisé.

Qu'est-ce que c'est que ça?



HERMINIE, d'un air dédaigneux.

Quelle affreuse mystification!...

JOCRISSE.

Je sais, je sais, c'est de l'encre.

DUVAL, à Jocrisse.

Parbleu! je le vois bien... (A Herminie.) Mademoiselle, je suis confus... de cet accident, et je vous prie de croire!...

HERMINIE.

Épargnez-vous le soin de vous excuser, Monsieur; vous avez voulu vous jouer de nous, c'est clair.

DUVAL.

Mademoiselle!...

DUCHANEL, tirant l'un après l'autre tous les objets de la corbeille.

Tout, tout est abîmé... ah!...

DUVAL.

Qui est-ce qui a pu faire une chose pareille?...

HERMINIE, regardant fixement Duval.

Il n'est pas difficile de le deviner.

DUVAL.

Quelle idée!

AIR : *Ah! j'étouffe de colère* (du *Philtre champenois*).

ENSEMBLE.

HERMINIE.

Oui, trop longtemps j'ai dû feindre;
Je cesse de me contraindre;
Je pourrai, Dieu merci!
Mieux trouver qu'un tel mari!
Je veux bien tâcher de faire
Ce qui convient à mon père,
Il le sait, mais son cœur
Ne peut vouloir mon malheur.

DUCHANEL.

Tu cesses de te contraindre
Lorsqu'il fallait encore feindre!...

Un peu plus, aujourd'hui,
Et tu trouvais un mari !...
Ta douceur imaginaire
A ses yeux semblait sincère...
Par malheur, ta fureur
Vient dissiper son erreur.

DUVAL.

ENSEMBLE.

Quelle adresse à se contraindre !
Et comme elle avait su feindre !
Un peu plus, aujourd'hui,
Je devenais son mari.
Sa douceur imaginaire,
Moi, je la croyais sincère...
Par bonheur, sa fureur
A dissipé mon erreur !

JOCRISSE et CHARLOTTE.

La gaillarde savait feindre...
Quelle adresse à se contraindre !
Un peu plus, aujourd'hui,
L' bourgeois dev'nait son mari !
Elle ornait son caractère
D'un' douceur imaginaire...
Par bonheur, sa fureur
Vient de dissiper l'erreur.

L'orchestre continue piano, et joue le milieu de l'air, jusqu'à la reprise de l'ensemble.

JOCRISSE, avec exaltation.

Eh bien! non! non! je ne souffrirai pas qu'on accuse mon maître; faites-moi conduire chez le commissaire, qu'on me garrotte, qu'on me lie les pieds sur le dos, ça m'est égal; c'est moi qui a tout fait, voilà la vérité dans son costume inconvenant.

DUVAL, furieux.

Toi, malheureux?

JOCRISSE, avec aplomb.

Moi, malheureux. C'est de l'encre, quoi! c'est de l'encre!

CHARLOTTE, à part.

Il est perdu.

HERMINIE, avec ironie.

Le dévouement de ce domestique est louable, mais je ne crois pas, Monsieur, au conte qu'il nous fait. Partons, mon père.

DUCHANEL.

Partons, ma fille.

Reprise de l'ensemble.

DUCHANEL.

Tu cesses de te contraindre, etc.

HERMINIE.

Oui, trop longtemps j'ai dû feindre, etc.

DUVAL.

Quelle adresse à se contraindre! etc.

JOCRISSE et CHARLOTTE.

La gaillarde savait feindre, etc.

Duchanel et Herminie sortent ensemble.

SCÈNE XIII

DUVAL, JOCRISSE, CHARLOTTE.

DUVAL.

Quelle effroyable catastrophe!... (A Jocrisse.) J'imagine, monsieur Jocrisse, que vous n'avez pas la prétention de rester plus longtemps chez moi?

CHARLOTTE, à part.

Pauvre garçon!...

JOCRISSE, avec calme.

Non, Monsieur, je me retire; je sens toute la turpitude de ma position... Je vais déposer mes effets.

Il ôte rapidement sa veste.

CHARLOTTE.

Que fais-tu?

JOCRISSE.

Tout ce que j'ai appartient à Monsieur, cet habit, ce gilet, cette culotte, mon linge, tout!... je vais tout lui rendre.

CHARLOTTE, l'empêchant de se déshabiller.

Arrête!

JOCRISSE, avec dignité.

Ne crains rien, Charlotte, mes jarretières sont à moi.

CHARLOTTE.

Quoi! Monsieur, vous le chassez?

DUVAL.

Sans rémission! qu'il emporte ses habits et que je n'entende jamais parler de ce drôle... M'avoir fait manquer un mariage... Va-t'en!...

JOCRISSE, rajustant sa veste.

Oui, Monsieur...

Il fait quelques pas pour sortir.

CHARLOTTE, suppliante.

Oh! non, Monsieur, non! vous n'aurez pas ce courage-là.

JOCRISSE, redescendant la scène, et avec dignité.

Laisse, Charlotte, j'ai des peines de cœur; tu ne connais pas toute la dimension de mon infortune.

CHARLOTTE, tristement.

Mais où vas-tu?

JOCRISSE, avec résignation.

J'ai mon plan! je pars pour l'Afrique.



AIR : *Aux rochers de Sainte-Avelle.*

Adieu, Charlott'! pense à ton frère !
Je pars pour oublier mes maux,
Je vais sur la plage étrangère
Passer ma vie à traire des chameaux.

CHARLOTTE.

Que vas-tu fair'? mais c'est une folie !

JOCRISSE.

Ce que j'vas fair', quand j'm'exile si loin ?
Lui prenant la main avec tendresse.
J'vais embrasser ma sœur chérie
Et la profession de Bédouin !
Il lui donne des baisers sur le front.
J'vais embrasser ma sœur chérie
Et la profession de Bédouin !
Tristement en se dirigeant vers la porte.
Fession de Bédouin,
Fession de Bédouin.

CHARLOTTE, *pleurant.*

Pauvre Jocrisse! (*A elle-même.*) Non, je ne peux pas me séparer de lui, c'est plus fort que moi!... (*Duval s'est assis et paraît affligé.*) Monsieur, puisque le repentir de mon frère ne vous touche pas... puisque vous consentez à le laisser quitter cette maison où il est né...

DUVAL.

Eh bien!

CHARLOTTE, *d'une voix émue.*

Je ne l'abandonnerai pas : je resterai avec lui... Vous pouvez, Monsieur, chercher une autre bonne.

DUVAL.

Que dites-vous?

JOCRISSE, *redescendant la scène et se plaçant à l'extrême droite.*

Oh! quel trait!...

DUVAL, avec effort.

Eh bien!... (Après une pause.) Eh bien! soit!... partez tous deux!

CHARLOTTE, à elle-même, avec douleur.

Ah!

JOCRISSE, avec exaltation.

Charlotte! ta conduite te grandit! tu as quinze pieds à mes yeux (qui est une belle taille pour une femme!) Va, va faire ton porte-manteau, pauvre petite malheureuse infortunée Charlotte que tu es! Tu *est* une héroïne! (Se rapprochant de Duval, et se plaçant entre Duval et Charlotte.) Oui, Monsieur, c'est une héroïne; et si je ne craignais pas de dire une chose déplacée, je la comparerais à Jeanne d'Arc... (Mouvement de Charlotte, Jocrisse continue avec importance.) Pour le courage!..... Va, Charlotte, va!..... je me charge du reste.

CHARLOTTE, à part, en sortant, et avec émotion.

Il me laisse partir aussi!

Elle sort par la gauche.

SCÈNE XIV

JOCRISSE, DUVAL.

DUVAL, se levant.

Ainsi... ta sœur me quitte, et c'est encore à toi que je dois cela!...

Il marche à grands pas avec agitation.

JOCRISSE, le suivant côte à côte, et d'un air tout à fait résigné.

C'est vrai, Monsieur, c'est un malheur; c'est l'éclipse qui influe sur moi.

DUVAL, marchant toujours.

Dis que c'est ton incurable bêtise, ta maladresse, ta stupidité!...

JOCRISSE, accompagnant toujours Duval.

Oui, Monsieur.

DUVAL, marchant toujours accompagné de Jocrisse.

Me laisser ainsi tout seul! me condamner à l'isolement, moi qui avais l'habitude de la voir, d'être servi par elle...

JOCRISSE.

Oh! Robinson était tout seul, et ça ne l'a pas empêché d'être très-heureux dans son île. (Quittant Duval, et à part.) Il est vrai qu'il avait un perroquet et que ce malheureux homme en est veuf! (Haut.) Monsieur, si c'était un effet de votre bonté, je vous prierais de me faire un certificat, pas pour moi, mais pour ma sœur.

DUVAL, avec force.

Jamais!..... une ingrate, un mauvais sujet..... qui m'abandonne...

JOCRISSE, avec fierté.

Monsieur!...

DUVAL.

Eh bien!

JOCRISSE.

Elle est petite, Monsieur.

DUVAL.

Eh bien?

JOCRISSE.

Elle est boulotte, Monsieur...

DUVAL.

Eh bien?...

JOCRISSE.

Elle a le nez en trompette, Monsieur; mais elle est honnête, elle est incapable d'avoir détourné une panse *d'a* de votre maison, incapable d'avoir mis un cheveu dans sa poche.

DUVAL.

Je suis loin de l'accuser...

Il s'assied devant la table à droite.

JOCRISSE.

Voilà son livre de dépenses, Monsieur.

Il ouvre le tiroir et en tire le livre.

DUVAL, le repoussant.

Je n'ai pas besoin...

JOCRISSE, insistant et plaçant le livre sur la table, malgré Duval.

Si, Monsieur. Regardez comme c'est net et propre, comme elle écrit en moyen c'te petite-là!

DUVAL, prenant le livre et trouvant la lettre.

Qu'est-ce que cela? une lettre?

Il se lève et lit rapidement des yeux.

JOCRISSE, à part.

Qu'est-ce qu'il a trouvé?

DUVAL, après avoir parcouru la lettre.

Qu'ai-je lu?... est-il possible!... Charlotte!... Ah! courons!...

Il sort précipitamment par le fond.

SCÈNE XV

JOCRISSE, *puis* CHARLOTTE.

JOCRISSE, étonné.

Qu'est-ce qu'il a donc?... pourquoi donc qu'il se sauve comme s'il avait le feu... au séant?



CHARLOTTE, *entrant par le côté gauche, un petit paquet à la main.*

Es-tu prêt, Jocrisse?

JOCRISSE.

Oui, ma sœur!

CHARLOTTE, *avec tristesse.*

Monsieur n'est pas là? je n'aurais cependant pas voulu partir sans lui dire adieu.

JOCRISSE.

Et sans avoir de certificat.

CHARLOTTE.

Oh! je n'en ai pas besoin.

JOCRISSE, *d'un air triomphant.*

Eh bien! moi, je lui en ai demandé un, je lui ai montré ton livre de dépenses.

CHARLOTTE, *jetant un cri.*

Ah! mon Dieu!

JOCRISSE, *frappé de stupeur.*

Quoi! ton Dieu?

CHARLOTTE.

Tu m'as perdue.

JOCRISSE.

Toi?

CHARLOTTE.

Il ne me reste plus qu'à fuir cette maison.

JOCRISSE.

Charlotte! il y avait donc quelque chose qu'il ne devait pas voir?

CHARLOTTE.

Hélas! oui.

JOCRISSE, *désespéré.*

Charlotte, frappe-moi! (*A part.*) Aurait-elle fait danser l'anse?... (*Haut.*) Charlotte, si tu es fautive, il

vaudrait peut-être mieux lui avouer la chose de vive bouche.

CHARLOTTE.

Jamais!... plutôt mourir!...

JOCRISSE, à part.

C'est tragique, ça! (Haut.) Charlotte, tu as été généreuse, c'est mon tour à présent... je prends tout sur moi... Voilà Monsieur... n'aie pas peur.

CHARLOTTE, à part.

Que lui dire?

SCÈNE XVI

JOCRISSE, CHARLOTTE, DUVAL, *entrant avec agitation par le fond, et la lettre de Charlotte à la main.*

DUVAL, accourant.

Charlotte! Charlotte! est-il possible?

JOCRISSE.

Oui, Monsieur, c'est vrai; c'est moi qui *es* le coupable.

CHARLOTTE, timidement.

Monsieur... un moment d'erreur...

DUVAL, avec entraînement.

D'erreur, dis-tu? Eh! non, non, je tiens cela pour sérieux. Ce n'est point une erreur : cette lettre...

JOCRISSE, à lui-même.

Une lettre?... (Haut.) C'est moi qui l'*a* écrite.

DUVAL.

Ce sentiment qu'elle exprime?...

JOCRISSE, à part.

Un sentiment?... (Haut.) C'est mon sentiment, à

moi, à moi! Oui, Monsieur, ce qu'il y a dans cette lettre c'est moi qui l'a écrit; ce sentiment dont vous parlez, c'est moi qui l'éprouve, moi, Jocrisse, le coupable Jocrisse, et je tombe à vos pieds.

Il tombe à genoux.

DUVAL.

Ah çà! je n'y suis plus du tout!...

CHARLOTTE.

Ne l'écoutez pas, Monsieur, le pauvre garçon! il veut me disculper, et il ne sait pas la faute que j'ai commise.

DUVAL.

Une faute?... Ah! Charlotte!... tu ne saurais croire...

CHARLOTTE.

Comment, Monsieur! vous ne me chassez pas?

DUVAL.

Charlotte! il me faut une femme bonne, sage, rangée, aimante...

CHARLOTTE, les yeux baissés.

Monsieur...

DUVAL.

Veux-tu ma main?

JOCRISSE, à part.

Pourquoi faire?

CHARLOTTE, prenant sa main avec bonheur.

Ah! Monsieur!...

DUVAL.

Demain tu seras ma femme!

JOCRISSE, jetant un cri.

Sa femme! elle? quoi! lui?... Ah!... (Il va pour tomber sur le fauteuil, qui s'éloigne en roulant, et il tombe assis par terre.) Ne

faites pas attention ; c'est l'éclipse qui continue son travail.

CHARLOTTE.

Mais, Monsieur, je n'ai rien, moi, et si mademoiselle Duchanel revenait vous offrir sa main, elle qui est riche...

DUVAL.

Ne crains rien, Charlotte ; et pour te prouver que je ne veux plus la revoir, je vais lui renvoyer à l'instant même le présent que j'ai reçu d'elle.

CHARLOTTE.

Oh ! c'est bien à vous, c'est une bonne pensée...

DUVAL, appelant.

Jocrisse !...

JOCRISSE.

Monsieur !

DUVAL.

Tu vas reporter cette cage chez M. Duchanel.

JOCRISSE, à part.

Ah ! ciel de Dieu ! je suis mort !

DUVAL.

Qu'as-tu donc ?

CHARLOTTE, avec intérêt.

Es-tu incommodé ?

JOCRISSE.

Je le suis très.

DUVAL.

Parle. Qu'y a-t-il ?

Duval et Charlotte paraissent inquiets.

JOCRISSE, après avoir été décrocher la cage, couverte de la housse, et l'apportant sur le devant de la scène, d'un air abattu.

Monsieur, je ne suis pas un savant, mais je sais



qu'il y a des chenilles qui deviennent des papillons, je sais qu'il y a des vers qui deviennent des hannetons, et ça m'explique la chose.

DUVAL ET CHARLOTTE.

Quelle chose?

JOCRISSE.

Depuis longtemps je m'apercevais que ce perroquet changeait beaucoup, il ne parlait presque plus; ses plumes tombaient, Monsieur, que c'était une pitié...

DUVAL.

Ah ça! où veux-tu en venir?

JOCRISSE.

Monsieur, je vous préviens que c'est triste, je vous prie de ne pas vous effrayer. Ce matin, quand j'ai été pour lui donner son biscuit, voilà dans quel état j'ai trouvé le perroquet!

Il ôte la housse et on aperçoit un chat qui saute dans la cage.

DUVAL ET CHARLOTTE, riant.

Un chat?

JOCRISSE, tristement et faisant un signe de tête négatif.

Ça en a l'air, au premier abord... Mais j'ai pris des informations... c'est...

DUVAL.

Quoi?

JOCRISSE, toujours tristement.

C'est une chatte, un chat du beau sexe.

DUVAL, riant.

C'est encore toi qui as fait des tiennes; tu auras laissé envoler le perroquet.

Jocrisse fait un signe affirmatif.

CHARLOTTE, d'un air suppliant.

Eh bien! Monsieur, vous en serez quitte pour en acheter un autre.

DUVAL.

Allons! je veux oublier toutes tes bêtises.

JOCRISSE, avec fierté.

Mais moi je ne le veux pas, beau-frère! (surprise de Duval et de Charlotte) puisqu'elles ont fait votre bonheur. (A Charlotte.) Charlotte, te voilà madame Duval; tout ce que je te demande, c'est de donner à ton premier-né le nom de Jocrisse.

CHARLOTTE, souriant.

Nigaud! et si c'est une fille?

JOCRISSE.

C'est vrai! (S'éloignant, et à part.) Quel dommage qu'on ne sache pas ça d'avance!... Je vas être encore pendant huit à dix mois à savoir si je serai oncle... ou tante!

AIR *du Galop de Gustave.*

ENSEMBLE.

Secondez notre espoir.
Quand la sœur vous implore,
Puisse le frère encore
Trouver grâce ce soir!

JOCRISSE, au public.

AIR *de Turenne.*

Voyez, messieurs, notre union fraternelle!
J' fais toujours mal, Charlott' fait toujours bien.
Dans cette occasion solennelle,
Qu'ell' soit encor près d' vous mon ang' gardien.

CHARLOTTE, au public.

Qu' votre indulgenc' lui serve de soutien!

JOCRISSE.

Du père Adam vous savez l'anecdote,
Par vous qu' ce soir l'usag' soit retourné :
C'est par un' pomm' qu'il fut damné,
Que j'sois sauvé par un' *Charlotte!*

ENSEMBLE.

Secondez notre espoir, etc.

FIN DE LA SŒUR DE JOCRISSE.

CORNARO

TYRAN PAS DOUX

TRADUCTION EN QUATRE ACTES ET EN VERS

D'ANGELO

TYRAN DE PADOUE

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 18 mai 1835.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPEUTY

PERSONNAGES

CORNARO, homme farouche et crédule [1].
MOLLEFFO, poëlier-fumiste, moyen âge [2].
PSALMODI, paillasse sentencieux et vindicatif [3].
CASTORINE, épouse de Cornaro, vertueuse et adultère [4].
MALAGA, danseuse de corde, faible femme [5].
POLICHINELLA, femme de chambre de Castorine [6].
CACHNÉ, autre femme de chambre [7].
UN NOTAIRE, officier public [8].
UNE VOIX dans la salle [9].
LE SOUFFLEUR du théâtre [10].

La scène se passe à Paris; le premier acte, dans le jardin de Tivoli; le deuxième et le troisième, chez Cornaro; le quatrième, chez Malaga.

1. M. Lepeintre jeune. — 2. M. Ch. Potier. — 3. M. Fontenay. — 4. Mademoiselle C. Stéphany. — 5. Mademoiselle Brohan. — 6. Mademoiselle E. Stéphanie. — 7. Mademoiselle Caroline. — 8. M. Ballard. — 9. M. Cassel. — 10. M. Achille.

CORNARO

TYRAN PAS DOUX

ACTE PREMIER

Le théâtre représente le jardin de Tivoli illuminé d'un lampion, au-dessus duquel on lit : *Ceci est une illumination.*

SCÈNE PREMIÈRE

CORNARO, MALAGA, PSALMODI.

Psalmodi est endormi, il a un violon auprès de lui.

MALAGA, entrant avec Cornaro par la droite.

Quoi! père Cornaro, mais je n'en reviens pas!
Vous ici? dans ces lieux?

CORNARO.

Oui, je suis sur tes pas;
Oui, Tivoli, ce soir, ouvre à ton bénéfice.
De mes trois francs dix sous j'ai fait le sacrifice ;
Pour obtenir un mot, un regard simple et doux,
Je t'apporte mon cœur et mes trois francs dix sous.

MALAGA.

Un homme marié! Quelle horreur!

CORNARO, avec passion.

Eh! qu'importe!
Beaucoup plus que la loi, la passion est forte;

6.

Te suivre est mon bonheur, souvent quand je suis seul
Je donnerais vingt francs pour être un épagneul,
Et malgré mes vieux jours, je crois, miséricorde!
Que j'apprendrais, cruelle, à danser sur la corde,

D'une grosse voix.

Pour te suivre encor là. Si ton cœur le voulait,
Que je serais heureux d'être ton beau valet!...

MALAGA.

Arrêtez! quelle voix! quels cris d'hippopotame!
Êtes-vous le cousin du bourdon Notre-Dame?

CORNARO.

Non. Quant à mon amour, nous sommes à Paris;
La loi sur le cumul n'atteint pas les maris.

MALAGA.

Oui, mais l'indigne objet de ce feu ridicule,
Le connaissez-vous bien? Moi, je suis funambule;
Le hasard à Paris n'a point conduit mes pas,
J'y viens pour des projets que l'on ne connaît pas.
Répondez! savez-vous ce que c'est qu'une mère?

CORNARO, *un peu étonné.*

La question, ma belle, est extraordinaire.

MALAGA.

J'en conviens... Répondez, et parlez sans détour.

CORNARO.

Communément, c'est celle à qui l'on doit le jour.

MALAGA.

Votre réponse est juste et pleine de mérite;

Lui serrant la main.

Vous êtes très-malin, je vous en félicite.

CORNARO, *s'inclinant.*

De rien!

MALAGA.

Ce n'est pas tout, en fait de questions,
J'ai de quoi vous fournir, j'ai des provisions.
Dites-moi, savez-vous ce que c'est qu'une femme?

CORNARO, finement.

J'en ai quelque soupçon. Demandez à madame
Cornaro, vous verrez qu'en mainte occasion...

MALAGA, l'interrompant vivement.

Très-bien ; vous le savez.

CORNARO, à part.

Quelle obstination
Met-elle à m'adresser des phrases saugrenues,
Des questions sans suite, et qui tombent des nues?

MALAGA.

Vous ne devinez pas où je veux en venir?

CORNARO.

De comprendre cela je n'ai pas le plaisir.

MALAGA.

C'est pour vous dire donc que j'avais une mère...

CORNARO.

Eh bien, je m'en doutais, ça c'est très-ordinaire;
Même on ne peut venir au monde en sûreté,
Sans avoir accompli cette formalité.
Votre mère ?...

MALAGA, d'un air modeste.

Chantait sur la publique voie.
Il faut prendre l'état que le ciel nous envoie.

CORNARO.

Bon! Chanteuse en plein vent, c'est un fort bel état.

MALAGA.

Surtout quand on l'exerce avec un tel éclat;
D'un pouvoir ombrageux elle bravait l'attaque,
Car de la préfecture elle portait la plaque;
D'un petit violon en cuivre non doré
Le poitrail maternel se trouvait décoré.
Heureuse si sa voix, au son de la cymbale,
N'eût jamais entonné que la chanson légale;
Mais dans la politique elle fit un écart;
De là tous nos malheurs.



CORNARO, avec sentiment.

J'y prends beaucoup de part.

MALAGA.

Un gendarme passait, sa fureur fut sans bornes...
Oh! qu'ils sont embêtants ces juges à trois cornes!

CORNARO.

Je suis de votre avis.

MALAGA.

Il empoigna maman,
Et le tambour de basque, et tout le tremblement;
Et, d'un air triomphant, il l'emmenait au poste,
Lorsqu'une jeune fille au même instant l'accoste...

CORNARO.

Ah! c'est fort dramatique!

MALAGA.

Ange échappé du ciel,
Et tombé tout exprès sur le pont Saint-Michel,
Un affreux coup de poing, emplâtre salutaire,
Est par elle appliqué sur ce nez militaire.
Le gendarme roulant, honteux et tout confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

CORNARO.

Ce récit est touchant, la chose est bien certaine,
Il rappelle de loin un vers de La Fontaine;
Mais, n'importe aux Français, le narré d'un tel fait
Ferait, étant bien fait, un effet très-parfait.
Il faudra voir.

MALAGA.

Ma mère, en cette circonstance,
Transportée et de joie et de reconnaissance,
Regarde avec dédain sa plaque de métal,
Détache de son sein l'objet préfectoral,
Puis, saisissant la main de sa libératrice:
Vous venez de me rendre un énorme service,
Prenez! ceci toujours vous portera bonheur.

Elle est morte depuis, ma mère.

CORNARO.

Ah !

MALAGA.

Sur l'honneur,
Et depuis ce temps-là, comme feu Télémaque,
Je cours pour découvrir la maternelle plaque ;
Je ne puis la trouver.

CORNARO.

C'est avoir du malheur !

On entend Psalmodi ronfler.

Qu'est-ce que j'entends-là ? Quel est donc ce ronfleur ?

MALAGA.

C'est mon pauvre paillasse, un homme assez bizarre,
C'est le plus grand dormeur de France et de Navarre.
Ce cadeau me fut fait (car c'est un vrai trésor)
Par un de mes anciens de Dijon (Côte-d'Or),
Riche négociant, ayant le privilége
De fournir le premier la moutarde au Saint-Siége.

CORNARO, souriant avec malice.

Connu !

MALAGA.

Ce... Dijonier, pour plaire aux amateurs,
Sait fabriquer un tas de petites liqueurs...
Et pour échantillon, en m'adressant cet homme,
Il m'envoya pour lui deux sortes de rogome,
L'un extrait de Lucrèce et l'autre de Tudor :
Le premier asphyxie et l'autre vous endort.

CORNARO, enchanté.

Mais cela peut servir en mainte circonstance,
J'en voudrais posséder un peu de cette essence.

MALAGA, étonnée.

Pourquoi ?

CORNARO, avec légèreté.

Mais pour tuer, oui, pour faire mourir.

Selon ses appétits chacun prend son plaisir.

MALAGA.

Ah! c'est particulier, vous êtes donc féroce?

CORNARO, de même.

Oui, quand je fais du mal mon cœur est à la noce.

MALAGA.

Oh! je n'aurais jamais pensé cela de vous.

CORNARO, de même.
D'une voix sombre.

Oui, je suis un tyran... mais un tyran pas doux.
Il ne faut pas juger l'arbre sur son écorce.
J'ai mérité cent fois qu'on me mît à la Force,
Tel que vous me voyez... aussi de toutes parts,
Je ne vois que sergents... et je rêve mouchards,
Tendrement.
Et pourtant je vous aime...

MALAGA, riant.

Elle est assez étrange
Votre transition...

CORNARO, d'un air très-sérieux.

J'y suis forcé, mon ange,
Quand je ne trouve pas à rompre des chrétiens,
Je change de sujet, vois-tu? je romps les chiens.

MALAGA.

C'est fort ingénieux.

CORNARO.

Ah! voici votre frère!
Il arrive à propos pour me tirer d'affaire.
Je sors; en attendant quelques instants plus doux,
Je vais tyranniser.

MALAGA.

Bien des choses chez vous.

Cornaro sort par la droite.

SCÈNE II

MALAGA, *seule.*

Mon frère, plus souvent ! moi qui suis fille unique.
C'est mon amant à moi, c'est bien plus dramatique.
Oui, c'est mon va-nu-pieds, oui, c'est mon vagabond!
Mon tout, mon Piémontais! car il est du Piémont!
Poétique Piémont! paradis des artistes,
D'où l'on tire le riz et les poêliers-fumistes.

SCÈNE III

MOLLEFFO, MALAGA.

Il entre les bras croisés et d'un air sombre.

MALAGA.

Ah! c'est toi, mon trésor?... oui, c'est bien Molleffo :
Sois toujours mon Phaon! moi je suis ta Sapho!

MOLLEFFO, détournant la vue.

Va-t'en, je n'aime pas les femmes caressantes;
Je dirai même plus... je les trouve embêtantes.

MALAGA.

Parmi tant de poêliers mon cœur te distingua,
Tu voudrais t'éloigner en vain de Malaga.
Je demande un regard, que ton œil me l'accorde;
Moi, je ne sais qu'aimer et danser sur la corde...
Pauvres femmes, hélas! vers le particulier
Nous allons sans détour, comme sans balancier.

On entend la trompette.

Mais voici le signal, on attend mes services,
Je sors pour me livrer à d'autres exercices.



MOLLEFFO, avec joie.

Comment! on vous attend?

MALAGA.

Oui, pour l'ascension.

MOLLEFFO.

Ce n'est que dans deux mois.

MALAGA.

Quelle observation!
Qu'elle part d'un cœur sec! qu'elle est d'une âme froide!
C'est pour l'ascension, mais sur la corde roide,
Ou sur la corde lâche, ou le fil de laiton...
C'est pour ça que je sors.

Elle baisse son balancier, et en donne involontairement un coup à Molleffo.

Prends garde à mon bâton!

Elle se retourne et fait des petits pas en sortant comme si elle marchait sur une corde.

SCÈNE IV

MOLLEFFO, *seul.*

Ah! ma position me fait perdre la tête!

SCÈNE V

MALAGA, MOLLEFFO.

MALAGA, rentrant gaiement.

Encor moi!

MOLLEFFO.

Que veux-tu?

MALAGA, en minaudant.

Je t'aime!

Elle lui fait des agaceries comme on en fait aux oiseaux.

MOLLEFFO, à part.

Est-elle bête
De revenir exprès! Je vois avec chagrin
Qu'elle veut me priver à l'égal d'un serin.

MALAGA, même jeu.

Adieu! je t'aime! adieu!

Elle sort.

MOLLEFFO, seul, s'asseyant d'un air abattu.

Couverte de mystère
Ma vie est à secret... ainsi qu'un secrétaire.

Il reste pensif.

SCÈNE VI

MOLLEFFO, PSALMODI.

PSALMODI, se levant, allant vers Molleffo, et lui frappant sur l'épaule.

Vous ne vous nommez pas Molleffo!

MOLLEFFO, se retournant effrayé.

Comment ça?

PSALMODI.

Je le tiens d'un houlan qui jadis vous berça.
Vous n'êtes point poêlier; un jour vous serez riche;
Vous êtes un bâtard de l'empereur d'Autriche.

MOLLEFFO, qui paraît d'abord fort surpris, lui répond tranquillement.

Je le sais.

PSALMODI.

Bien! de plus, vous fûtes amoureux
D'une jeune fillette, une brune aux yeux bleus;
Vous ignorez son nom, chose assez peu croyable.

MOLLEFFO, d'un ton solennel.

Le vrai peut quelquefois n'être pas véritable.
Ça s'est vu!

PSALMODI.

Bien! item, je dois vous dire ici

Qu'elle est, depuis un mois, en pouvoir de mari;
Elle m'en a fait part, à moi, par une lettre
Qu'entre vos mains, monsieur, je ne veux pas remettre.

MOLLEFFO, à part.

Mais je sais tout cela! quelle est donc sa fureur
De venir me conter ce que je sais par cœur?

PSALMODI.

Son mari, dont le nom pour vous est un mystère,
Sous clef, par jalousie, a mis sa ménagère.

MOLLEFFO, se levant.

Se peut-il? ah! grand Dieu! mes mollets ont frémi.

PSALMODI, vivement.

Contenez vos mollets, mon respectable ami;
Je sais où l'on a mis celle qui vous est chère,
Si vous voulez la voir ce soir, j'ai votre affaire.

MOLLEFFO, avec passion.

Quoi! je pourrais la voir, lui parler et l'ouïr,
Ah! vous venez du ciel!

PSALMODI, tranquillement.

Non, je viens de dormir.

MOLLEFFO, d'un air mystérieux.

Ce soir, à l'Opéra!

PSALMODI.

Le grand?

MOLLEFFO.

Non! le Comique;
On n'y redoute point l'affluence publique,
On est bien plus tranquille.

PSALMODI.

A minuit!

MOLLEFFO.

A minuit!

PSALMODI, à part.

En attendant le soir, je vais finir ma nuit.

Il se remet à dormir.

SCÈNE VII

MOLLEFFO, *puis* MALAGA.

MOLLEFFO, d'abord seul.

Je n'ai pas demandé le nom de ma princesse!
C'est discret de ma part... Encor l'autre drôlesse!

MALAGA.

Ingrat! si vous aviez une place au trésor,
Si vous aviez un toit, des habits et de l'or,
Je pourrais avec vous songer aux convenances;
Mais tu n'as pas le sou, je te fais des avances!
A toi, si laid, si maigre, et de si mauvais ton;
Ah! vois-tu? je suis folle... à mettre à Charenton!

MOLLEFFO, avec expansion.

Ange!

MALAGA.

Démon!

MOLLEFFO.

Houri!

MALAGA.

Comète lumineuse,
Qui jette sur mes nuits tes doux rayons!

MOLLEFFO, avec beaucoup de tendresse.

Farceuse!
Ah! je voudrais toujours demeurer dans tes bras,

Brusquement.

Ne te quitter jamais... C'est pourquoi je m'en vas.

Il sort.

SCÈNE VIII

MALAGA, *puis* PSALMODI.

MALAGA, d'abord seule.

Amant problématique! est-il donc nécessaire
D'envoyer sa conduite en charade au *Corsaire*,
Car je n'y comprends rien ; je pense qu'il est fol,
Ou qu'il a du chagrin de n'avoir pas le sol.

PSALMODI.

Pour la seconde fois je me réveille encore,
Le désir de parler m'oppresse et me dévore.

Il lui frappe sur l'épaule.

MALAGA.

Que veux-tu?

PSALMODI, d'un air sentencieux.

L'imbécile est un homme d'esprit.
Tel qu'on crut attraper, bien souvent nous surprit;
C'est parfois la boisson qui nous met en goguette ;
Souvent le chat qui dort n'est qu'un matou qui guette.

MALAGA.

Que diable dit-il là? Vient-il de Nuremberg?
Il s'exprime à présent comme Mathieu Lænsberg.
D'où vient donc, Psalmodi, ce langage d'oracle,
De *rébus* d'almanach quelle horrible débâcle!
Qu'as-tu donc mangé?

PSALMODI.

Rien, je suis encore à jeun.
Mais vous avez perdu certain jeune homme brun.
Voulez-vous le trouver ce soir chez une blonde?
Ou bien chez une brune, à votre choix?

MALAGA, s'éloignant avec noblesse.

Immonde!

Crois-tu donc que mon cœur soit un frêle instrument,
Dont on puisse à son gré jouer impunément.

PSALMODI, gravement.

On peut pincer d'un cœur comme d'une guitare.

MALAGA, gaiement et à part.

Cette comparaison est d'un genre assez rare.

Haut.

Tu mens! Comme il ment! oh!

PSALMODI.

Oui, dans une maison
Dont je ne vous dis pas l'adresse pour raison...
Je ne vous dis que ça. Cornaro qui vous aime
Va revenir ici pour la scène dixième,
Il porte d'habitude un bijou précieux
Qu'avec soin il dérobe aux regards curieux,
Une petite clef, oui, clef de nécessaire,
Clef de petit coffret ou bien de secrétaire,
Tâchez adroitement de vous en emparer.

MALAGA.

Et qu'en ferais-je après?

PSALMODI, appuyant.

Vous devez l'ignorer.

MALAGA.

Ah! bon! parfait! C'est juste. A vous je m'en rapporte.

A part.

Si c'était par hasard pour ouvrir une porte!
Ce serait fort plaisant! Une clef pour cela!

PSALMODI.

Pour la troisième fois, je vais me coucher là;
Allons continuer mes sommes léthargiques;
Je débute ce soir dans les ronfleurs tragiques.

Il se couche et s'endort.

SCÈNE IX

MALAGA, CORNARO, *portant une énorme clef suspendue à son cou.*

MALAGA, d'abord seule.

Si ce qu'il dit est vrai, Molleffo n'est qu'un gueux,
Un horrible trompeur, un petit malheureux,
Et cette main saura, pour venger mon outrage,
Casser trois balanciers sur le dos du volage.

Apercevant Cornaro qui entre légèrement.

Qu'avez-vous, Cornaro ? D'où vient cet air mutin ?
Auriez-vous avalé des mouches ce matin ?

CORNARO.

Être plus que parfait ! Fée à qui rien ne manque !
Oui, je suis très-joyeux ; bonjour, ma saltimbanque !

MALAGA.

Que portez-vous donc là... *dessus* votre gilet ?

CORNARO, légèrement.

C'est un petit bijou, gentil dans ce qu'il est.

MALAGA.

Coquet, un tel bijou, c'est bon pour une dame.

CORNARO.

Ce serait un peu lourd sur le cou d'une femme.

MALAGA.

Aussi je n'en veux pas, je me garderais bien
De vous le demander.

A part.

Ingénieux moyen !

CORNARO.

De porter ce joyau j'ai la longue habitude...

MALAGA.

Serait-ce pas la clef du cachot de Latude ?

CORNARO.

Mais non, vous vous trompez; l'objet est peu léger,
Mais je ne sais pourquoi, j'aime à m'en surcharger.

MALAGA.

Oh! je m'en moque bien de votre clef colosse.

A part.

Tâchons adroitement qu'il donne dans la bosse!

Haut.

Je la refuserais, si vous me l'offriez.

CORNARO.

C'est dire finement qu'on la jette à vos pieds.

MALAGA.

Eh bien! faisons tous deux un pari dramatique.

CORNARO.

Eh bien! lequel? parlez, je suis à la réplique.

MALAGA.

Gageons, si je voulais que vous m'en fissiez don,
Que vous refuseriez tout net.

CORNARO.

Gageons que non!

MALAGA.

J'en jure par le ciel qu'en ce moment j'atteste.
Oh! oui, je vous méprise! oh! oui, je vous déteste.

CORNARO.

Allez! allez toujours, je n'en crois pas un mot.

MALAGA.

Vous êtes un poussah! vous êtes un magot!

CORNARO.

Je n'en crois pas un mot.

MALAGA.

Un vieux cheval hors d'âge!

CORNARO.

Très-bien!

MALAGA.

Un animal à manger du fourrage.



Eh bien! faites-moi donc des cadeaux maintenant!

CORNARO, avec galanterie.

Si je t'en refusais, je serais un manant,
Et pour te mieux prouver comme ta voix de femme
Sut percer le sentier qui conduit à mon âme,
La voilà cette clef, c'est ma propriété,
Elle est tienne à présent, je l'ai dit, déité!

MALAGA, à part, prenant la clef.

O! *Raoul Barbe-Bleue!* O! *Gageure imprévue,*
Qu'au Théâtre-Français depuis longtemps j'ai vue!

Haut.

Maintenant de filer faites-moi le plaisir.

CORNARO.

Puisque vous l'ordonnez, selon votre désir,
Je vais lever le camp, c'est un mot militaire;
Quand on bat en retraite, on l'emploie à la guerre.

Il sort.

SCÈNE X

MALAGA, PSALMODI.

MALAGA.

Oui, va-t'en, vieillard type et stupide à l'excès!
Espèce retrouvée au Théâtre-Français,
Et dont défunt Cuvier aurait fait ses délices!
Descendant de Gribouille, au moins pour ses malices!
Concombre jeune encor captif sous le bouchon,
Et, que vulgairement on nomme...

Elle cherche le mot.

UNE VOIX, dans la salle.

Cornichon!

Malaga cherche des yeux qui a pu prononcer le mot et salue avec reconnaissance.

PSALMODI, s'éveillant et apercevant Malaga.

A-t-il donné la clef?

MALAGA.

Je possède la chose.

PSALMODI.

Eh bien! servez-vous-en, et surtout bouche close!

MALAGA.

Que je m'en serve! à quoi?

PSALMODI.

Vous allez le savoir :
Vous vous introduirez dans un profond couloir,
Alors vous ouvrirez une première porte...
La gâche est bien rouillée.

MALAGA.

Oh! j'ai la poigne forte!

PSALMODI.

Et puis une seconde, une troisième...

MALAGA.

Après?

PSALMODI.

La quatrième alors vous ouvrira l'accès
D'un obscur corridor qui mène à la cinquième,
Puis vous arriverez tout droit à la sixième.

MALAGA.

Une sixième encor! ah! c'est original!
Qui donc peut habiter un semblable local?
Si les fenêtres sont en nombre égal aux portes,
Les impositions doivent être bien fortes.

PSALMODI.

Ce n'est pas encor tout.

MALAGA.

Quoi! ce n'est pas fini?

PSALMODI.

Ce n'est pas encor tout. Retenez bien ceci :
Arrivée une fois dans une voie étroite,
Quand vous n'y verrez plus, vous tournerez à droite.

MALAGA.

Bon! je comprends, j'y suis.

PSALMODI.

Et quand vous serez là,
A droite, et puis, à droite, à gauche, enfin voilà!
Un enfant trouverait.

MALAGA.

Oh! rien n'est plus facile!
La carte cependant serait assez utile,
Car c'est pour parvenir le moyen le plus bref,
Je pourrais m'égarer; n'importe j'ai la clef,
Non celle de l'intrigue, effroyable corvée!
Car le public la cherche et ne l'a point trouvée.

Au public.

Messieurs! ça n'est pas clair; ce sujet exigu
Offre peu de gaîté, mais beaucoup d'ambigu!
Pour opérer vos yeux de cette cataracte,
Nous allons, s'il vous plaît, entrer au deuxième acte.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Le théâtre représente la chambre à coucher de Castorine; à droite, un lit, près duquel est une table; portes au fond et de chaque côté; à gauche, au fond, une fenêtre donnant sur un balcon; les murs sont partout percés de trappes invisibles qui se referment d'elles-mêmes.

SCÈNE PREMIÈRE

CACHNÉ, POLICHINELLA, *achevant de faire le lit.*

POLICHINELLA.

Voilà son lit bien fait, maintenant ma maîtresse
Peut venir se coucher, si le sommeil la presse.

CACHNÉ.

Oui, se coucher... mais seule... et l'affreux Cornaro...

POLICHINELLA.

Ah ! Cachné ! de ces lieux je redoute l'écho !
Pouvez-vous vous livrer à des phrases pareilles !
Ignorez-vous qu'ici les murs ont des oreilles,
Des bouches... et des nez ?

CACHNÉ.

Je ne le savais pas,
Mais personne ce soir n'a pu suivre nos pas,
Non, Polichinella; j'ai tout fermé, ma chère,
Et les portes surtout, notamment la cochère.

Psalmodi descend du cintre assis sur un banc portant cette inscription : *Porte secrète.*



SCÈNE II

PSALMODI, POLICHINELLA, CACHNÉ.

CACHNÉ.

Au voleur! au voleur!

PSALMODI.

Taisez-vous, cadédis.

Femmes jeunes!...

Il pose sur la table une grande clef qu'il a apportée.

CACHNÉ.

Qui donc êtes-vous?

Psalmodi ouvre sa veste et montre l'Inscription : K. D. 10.

POLICHINELLA, CACHNÉ.

K. D. dix!

PSALMODI.

Et ma façon d'entrer, je crois, n'est pas commune.

POLICHINELLA.

Par quelle porte donc vîntes-vous?

PSALMODI.

Par aucune!

Les chemins usités ne sont pas de mon goût.
Moi, je suis un lézard, un vrai passe-partout;

D'un ton solennel.

Et le chat joue avec la souris. C'est sensible!

CACHNÉ, avec crainte.

Pardon, votre langage est peu compréhensible.

PSALMODI, brusquement.

La souris! et le chat! vous n'avez pas compris?
Je vous dis que le chat joue avec la souris,
Et que même parfois il la tue... et la croque...

POLICHINELLA.

C'est peut-être fort beau; mais c'est un peu baroque...

Que venez-vous parler de souris et de chats?

PSALMODI.

Je comprends qu'en effet vous ne compreniez pas;
Je suis un sphynx vivant, un homme-hiéroglyphe,
Et quand je ne dors pas, je fais du logogriphe,
J'ai même l'habitude (et jamais je n'en ris)
De prendre pour sujet les chats et les souris:
C'est une idée. Allons, laissez-moi, mes commères,
J'ai besoin d'être seul; je veux parler d'affaires,
Détalez promptement, sans bruit et sans éclat,
Ainsi que deux souris fuyant devant un chat.

POLICHINELLA.

Allons-nous-en, Cachné, sa manie est fort triste!
Peut-être c'est un fou.

CACHNÉ, bas à Polichinella.

C'est un naturaliste.

Elles sortent par le fond.

SCÈNE III

PSALMODI, MOLLEFFO.

Psalmodi prend la clef et ouvre une trappe pratiquée dans le plancher. Molleffo paraît.

PSALMODI.

Entre! personne ici ne viendra te chercher,
Te voici chez l'objet; c'est sa chambre à coucher:
Pas de bruit! ne va pas faire craquer tes bottes.

MOLLEFFO.

Mais son époux...

PSALMODI.

Il dort... à L'égal des marmottes
Qu'on attrape en Sardaigne.

MOLLEFFO.

Eh! mais en ce moment,

D'où vient pour moi, mon cher, ton rare dévoûment ?

PSALMODI, avec mystère.

L'autre jour dans la nuit, un trio redoutable
M'arrête en me disant : La bourse, misérable !
Entouré par ces gueux, criant tous à la fois,
J'écoutais... sans plaisir, ce nocturne à trois voix ;
Et déjà mes bandits tiraient leur tabatière
Pour me jeter aux yeux leur caustique poussière.
J'allais être aveuglé, vrai comme il n'est qu'un Dieu,
Lorsqu'un grand maigriot, arrivant sur le lieu,
Tombe sur ces coquins, les frappe, les conspue,

Il se jette dans les bras de Molleffo.

Cet homme, c'était toi... tu m'as sauvé la vue !

MOLLEFFO, l'embrassant à plusieurs reprises.

Est-il possible, ô ciel ! comment ! voilà pourquoi ?...

PSALMODI.

Tu fis ceci pour moi, je fais cela pour toi.
Te voici dans la chambre aux émotions fortes,
Où l'on entre partout... excepté par les portes.

MOLLEFFO.

Ah ! c'est original !

PSALMODI.

Et quand on veut partir,
On ne trouve jamais de porte pour sortir ;
C'est là le plus joli.

MOLLEFFO.

C'est fort désagréable !

PSALMODI.

Je te devais, mon cher, cet avis charitable,
Au cas où tu voudrais t'éloigner de ces lieux ;
Car un homme averti, comme on dit, en vaut deux.
On vient... Vite, au balcon !

MOLLEFFO.

Ah ! c'est bien vieux de forme,
C'est ce que fait Didier chez Marion Delorme.

PSALMODI, le conduisant au balcon.

Que t'importe, après tout, ergoteur ennuyeux !
Les places de balcon, c'est ce qu'on a de mieux.

Après avoir fermé la fenêtre qui cache Molleffo, il revient sur le devant de la scène.

Ainsi, je mets dedans la drôlesse et le drôle.

Il dépose sur la table une lettre qu'il tire de sa veste.

Ils sont bloqués tous deux ; ma haine carambole.

Indiquant le mur à gauche.

Et je m'en vais par là, comme faisait, dit-on,
Feu Gusman dans le *Pied* surnommé *de Mouton*.

Il sort par le mur à gauche.

SCÈNE IV

CASTORINE, seule, une chandelle à la main.

Depuis un mois qu'ici je suis ensevelie,
Sans pouvoir me livrer à la moindre folie ;
Que, par l'ordre cruel de mon mari jaloux,
Je n'entends que le vent et le chant des coucous,
J'ai cessé de le voir, mon trésor, mon illustre,
Lui, dont la noble jambe, arrondie en balustre,
Ressemble à ces longs bas que des siècles entiers
Ont vu servir d'enseigne aux marchands bonnetiers.
Il est bien jeune encor : mais aux jambes bien nées
Le mollet n'attend pas le nombre des années.

D'un air mutin.

J'adore mon mari : d'honneur, il est charmant !
Monsieur, il ne veut pas que sa femme ait d'amant ;

D'un air sentimental.

C'est du neuf... Quels transports, lorsque dans sa demeure,
Nous causions tous les deux pendant une simple heure !
Une heure est bien étroite, hélas ! je m'en souviens,
Une heure n'est vraiment pas plus large que rien.



(Même ceci m'inspire un trait fort poétique !)
Cette heure-là, c'était le soupirail unique
Par où le ciel d'amour, saluant mon réveil,
M'envoyait le matin pour un sou de soleil.
Ah ! si pour endormir mes ennuis et ma crainte,
Si je me rappelais la suave complainte
Dont souvent à mes pieds il chantait un couplet,
Tout en s'accompagnant avec le flageolet !...

On entend Molleffo chanter avec accompagnement de flageolet.

MOLLEFFO.

Écoutez, peuple de France ;
Peuple de Russie aussi,
De Bretagne et du Chili,
Du Cap de Bonne-Espérance...

CASTORINE, avec enthousiasme.

O sons mélodieux ! musique aérienne !
Je suis dans le Tyrol !... on me transporte à Vienne !

MOLLEFFO, continuant.

Le mémorable accident
D'un drame très-conséquent.

CASTORINE.

Ah ! je le reconnais : c'est son accent si doux !
Je vais donc le revoir !

SCÈNE V

MOLLEFFO, CASTORINE.

MOLLEFFO, sautant dans la chambre et avec le plus grand sang-froid.

Comment vous portez-vous ?

CASTORINE, effrayée.

Vous, en ces lieux, grand Dieu ! quelle audace est la vôtre ?

Vous jouez votre tête, et n'en avez pas d'autre.

MOLLEFFO.

Parbleu! je le sais bien; c'est un désagrément,
Car je ne perdrais pas grand'chose au changement.

CASTORINE.

Mais c'est fort indécent de venir dans ma chambre...

MOLLEFFO.

Quand on ne s'est pas vu depuis défunt novembre...

CASTORINE, tendrement.

T'es-tu bien ennuyé?

MOLLEFFO.

Ma parole d'honneur!
J'ai bâillé comme on bâille à *Chaumière et son cœur!*
L'existence sans toi, c'est un bateau sans voiles;
C'est un caveau sans lampe, une nuit sans étoiles.
J'étais un chien errant, allant je ne sais où,
Comme un aveugle, ayant égaré son bambou;
La nuit, en prononçant des syllabes sans suite,
Je sautais dans mon lit comme une carpe frite.

CASTORINE, avec entraînement.

Pardonne l'hiatus que je vais faire ici.
Tu sautais! moi aussi, moi aussi, moi aussi:
Je crois que c'est bien là la preuve que je t'aime.

MOLLEFFO.

Eh bien! appelle-moi par mon nom de baptême.

CASTORINE, tendrement.

Ils se regardent avec tendresse.

Arbogaste! Un projet! Mettons-nous à genoux,
Et, sans dire un seul mot, tous deux regardons-nous.

MOLLEFFO, d'un air très-posé.

Je voudrais le pouvoir; je ne puis, mon amante,
Car de mon pantalon la panne est menaçante;
Je craindrais que sous moi l'étoffe ne manquât,
Et que peu décemment le genou ne craquât.



CASTORINE.

Ah! c'est une raison ; redoutons de tels risques ;
Et restons tout debout comme deux obélisques :
J'aime à te regarder!

MOLLEFFO.

O ma poule!

CASTORINE.

O mon coq!
Comme de tes regards mon cœur ressent le choc.

MOLLEFFO, avec sentiment.

Quelles mains! et quels pieds! quelle taille élégante!
Quels yeux! quel front! quel nez!

CASTORINE, avec expansion.

Quelle boule étonnante!

Apercevant le billet sur la table.

Qu'est-ce que je vois là? j'aperçois un poulet...

MOLLEFFO, vivement.

Rôti?

CASTORINE.

Non, cacheté. C'est un petit billet.

MOLLEFFO, immobile et avec crainte à part.

Une lettre! qui donc dans ces lieux l'a placée?
Je me sens investi d'une sueur glacée.

CASTORINE, lisant.

« Avez-vous rêvé chat?

Ils se regardent tous deux avec surprise.

Celui qu'on a jeté
« Court encor dans sa force et dans sa liberté.
« Vous crûtes me briser... Eh bien! vous vous trompâtes;
« On sait qu'un chat toujours retombe sur ses pattes. »
J'entends!

MOLLEFFO.

J'entends aussi; mais je ne comprends pas.

CASTORINE, continuant de lire.

« Je me suis plu, madame, à tendre sous vos pas

« Un hameçon cruel auquel il faudra mordre,
« Et qui vous donnera quelque fil à retordre.
« Votre amant pourra bien emporter son chapeau,
« Mais laissera chez vous les trois quarts de sa peau. »

MOLLEFFO, marchant à grands pas.

Je voudrais m'en aller.

CASTORINE.

Pourquoi ?

MOLLEFFO.

Cet horoscope
Me paraît peu flatteur, touchant mon enveloppe.

CASTORINE, d'un air effrayé.

On grimpe l'escalier ! fuyez !

MOLLEFFO.

Avec plaisir.
Seule au moins dans ces lieux on pourra vous saisir.

CASTORINE.

C'est mon mari qui vient, éteignez la chandelle !

MOLLEFFO, cherchant sur la table, avec inquiétude.

Je n'ai pas d'éteignoir.

Ils se regardent tous deux avec l'expression de la plus grande anxiété.

CASTORINE.

Position cruelle !
Comment donc faire, hélas ! pour éteindre cela ?
Soufflez : mais soufflez donc !

MOLLEFFO, essayant de souffler la chandelle.

Je n'ai pas de souffle !

CASTORINE, après un moment de silence.

Ah !
Un projet lumineux m'apparaît et m'éclaire.

Au souffleur.

Vous, qui soufflez toujours, soufflez cette lumière !

Elle pose le flambeau devant le souffleur.

LE SOUFFLEUR, sortant de son trou.

Comment ! mais vous allez, par cette absurdité,



Augmenter de la scène encor l'obscurité ;
Et je n'y verrai plus.

CASTORINE.

Ce n'est pas votre affaire.
Pour un souffleur, la pièce est toujours assez claire.

Le souffleur souffle la chandelle.

Merci !

MOLLEFFO.

Moi, je voudrais me mettre n'importe où !

Il parcourt la scène d'un air fort inquiet.

Ah ! si monsieur voulait me cacher dans son trou !

Il essaie d'entrer dans le trou du souffleur.

LE SOUFFLEUR, *le repoussant violemment.*

Du tout, Monsieur, du tout.

MOLLEFFO, *tristement au souffleur.*

En ce cas, je détale ;
Je retourne au balcon pour occuper ma stalle.

Il retourne sur le balcon. Castorine ferme la fenêtre sur lui ; il la rouvre, vient mettre son chapeau par terre et retourne au balcon.

SCÈNE VI

CASTORINE, *seule.*

Moi, je vais me coucher sur ce lit... de repos.
Mon lit se trouve là justement à propos ;
Mon mari, l'œil au guet et la puce à l'oreille,
En voyant que je dors, croira que je sommeille.
Oui ; mais, pour me coucher, il faut absolument
Que je ne garde ici qu'un léger vêtement.
On le fait aux Français. Mais je ne suis pas seule,
Et, dussé-je passer pour être un peu bégueule,
Je ne le ferai pas ; c'est, je crois, meilleur ton.
Dans le monde bien né, tous les jours que fait-on ?
Enfin, lorsque le soir elle quitte sa robe,

Une femme toujours aux regards se dérobe;
Et je crois bienséant, sur un pareil tableau,
En vous disant bonsoir, de tirer le rideau.

Elle se couche et tire les rideaux.

SCÈNE VII

CASTORINE, *couchée*, MALAGA.

MALAGA, entrant par le mur du fond, une chandelle à la main et la grosse clef dans l'autre.

J'arrive en apportant la seconde chandelle.
Eh bien ! me voilà propre avec mon infidèle!

Elle pose sa clef sur la table, écarte les rideaux et regarde Castorine, qui feint de dormir.

Seule? Ah! le tour est bon. Où donc est mon coquin?
S'il était sous le lit, ou sur le baldaquin !
Cherchons.

Elle parcourt lentement la chambre.

CASTORINE, se dressant sur son lit.

Ce n'est pas lui. Quelle est cette étrangère,
Qui de mon mobilier vient dresser l'inventaire?

Haut.

Mais qu'est-ce donc ici que ceci?

MALAGA, sans la regarder.

C'est cela!

CASTORINE.

La femme à la chandelle! eh! que cherchez-vous là?

MALAGA.

Ce que je veux trouver.

A part.

Est-elle curieuse!

CASTORINE.

Sortez, ou bien je vais crier : A la voleuse!

MALAGA, apercevant le chapeau et le prenant.

Haut.

Ah! voilà son chapeau. Votre amant est le mien;

Cette chambre est la vôtre, et ce chapeau le sien.

CASTORINE, *avec dignité.*

Ce feutre m'appartient.

MALAGA, *avec ironie.*

Il est à vous, Madame?
Il est un peu pointu pour un chapeau de femme.

D'un ton décidé.

Il est un être ici que vous voulez cacher;
Car jamais un chapeau tout seul ne peut marcher.
Il faut quelqu'un dessous, la chose est incomplète.

CASTORINE.

Mais vous vous méprenez, car je suis femme honnête.

MALAGA.

Honnête? Eh bien! moi donc, pour qui me prenez-vous?
Ah! Madame a chapeau! comme son cher époux.
Pudeur de similor, vertu de chrysocale!

CASTORINE, *avec dignité.*

Avez-vous donc vendu des harengs à la halle?
A-t-on jamais vu scène indécente à ce point?
Il y manque un seul trait... ce sont les coups de poing.

MALAGA.

Fausse femme!

CASTORINE.

Comment? l'épithète me vexe.
Croyez-vous donc que j'aie ici caché mon sexe?

MALAGA.

Rendez-moi mon amant, rendez-le, je le veux;
Oui, rendez-moi mon jeune, ou j'appelle le vieux.

CASTORINE.

Y pensez-vous, grand Dieu! quand mon mari repose,
Vous oseriez troubler son sommeil?

MALAGA.

Oui, je l'ose.
Coiffé d'un casque à mèche, il doit être fort laid:
Il est couché, n'importe, il viendra comme il est!

Et quand il vous battrait? Vos raisons sont étranges!
Je m'en ris, je m'en joue.

CASTORINE.

O marchande d'oranges!
Tenez, pour vous calmer, acceptez ce bijou.

Elle lui offre la plaque, qu'elle tire de son sein.

MALAGA, saisissant la plaque.

Quel est cet instrument que vous portez au cou?
D'où vient-il?

CASTORINE.

Je le tiens d'une ancienne gaillarde,
Que j'arrachai jadis aux griffes de la garde;
Prenez-le, vendez-le, c'est de peu de valeur;
Mais c'est délicieux pour vous porter bonheur,
Vous en voyez la preuve.

MALAGA, à part.

O rare circonstance!
Voilà ce que j'appelle une reconnaissance
Première qualité. Ce hasard vaut du neuf;
On n'a rien vu de tel depuis quatre-vingt-neuf.

Haut.

Me voilà disposée à vous rendre service;
La paix soit entre nous!

CASTORINE, étonnée.

Comment?

MALAGA.

Dieu vous bénisse!
De tromper votre époux j'ai trouvé le moyen;
Comprenez-vous cela?

CASTORINE.

Pas trop.

MALAGA.

Ça ne fait rien;
Ça tient à des raisons de plaque maternelle.



SCÈNE VIII

MALAGA, CASTORINE, CORNARO.

CORNARO, entrant une chandelle à la main ; il est coiffé d'un bonnet de coton et porte un sabre de cavalerie.

J'arrive en apportant la troisième chandelle.
J'ai cru dans le silence entendre quelque bruit ;
Quelqu'un *dedans* mon mur s'est-il donc introduit?
Dans l'ombre, j'aperçois deux êtres ridicules,
Sont-ce des malfaiteurs ou bien des somnambules ?
Qui vive? répondez, ou sinon je fais feu.

MALAGA.

Ami !

CORNARO.

Qui ?

MALAGA.

Malaga.

CORNARO, posant la pointe de son sabre en terre et examinant Malaga.

Je vous attendais peu.
Enchanté de vous voir... Quoi qu'il en soit, ma chère,
Je vais chercher partout, je connais mon affaire.

Il cherche partout, tenant son sabre d'une main et sa chandelle de l'autre.

CASTORINE, à part, avec onction.

Ciel ! fais que mon mari tombe dans quelque trou !
Qu'il se rompe une jambe ou se casse le cou !

CORNARO, cherchant toujours, et à part.

Le poisson ne mord pas : continuons ma pêche.

MALAGA, à part.

Mais c'est l'ogre en fureur, et qui sent la chair fraîche.

CORNARO, à part.

Il m'échappe ! et pourtant, moi qui suis bien armé,
De lui ravir le jour j'aurais été charmé !

CASTORINE, bas à Malaga.

Ah ! là-bas qu'il doit dire, en ces lieux pourquoi vins-je?

MALAGA, bas à Castorine.

Faites partir l'oiseau, je me charge du singe.

Bas à Cornaro.

Approchez-vous?

CORNARO, d'un air surpris.

Pourquoi ?

MALAGA, avec mystère.

Je veux vous parler bas.
Surtout que votre femme ici n'entende pas.

CORNARO.

C'est dit.

A Castorine d'un ton sévère.

Allez au fond !

CASTORINE, avec modestie.

J'obéis à mon maître,
Puis-je, pour prendre l'air, ouvrir cette fenêtre?

CORNARO, avec autorité.

Tu le *puis!*

MALAGA, bas à Cornaro.

Je venais vous dire que demain,
Contre vous le parquet doit faire un coup de main.

CORNARO.

Ah ! bah !

MALAGA.

L'on doit saisir, et j'en suis consternée,
Ceux qui vont découvrir la Méditerranée.
En êtes-vous ?

CORNARO.

Qui ? moi ? du tout, pas si gascon !

SCÈNE IX

LES MÊMES, MOLLEFFO, *entrant par la fenêtre que Castorine vient d'ouvrir.*

MOLLEFFO, bas à Castorine.

Que je te remercie, ouvreuse du balcon !

Il lui donne des baisers sur la main.

CORNARO, bas à Malaga.

Et moi, moi qui croyais, ayant martel en tête,
Que c'était pour ma femme...

MALAGA, bas à Cornaro.

Ah ! que vous étiez bête !

CASTORINE, bas à Molleffo.

Fuyez ! mais fuyez donc !

MOLLEFFO, bas à Castorine.

Rassurez-vous, j'ai peur,
Et je file... à l'instar des bateaux à vapeur.

Il s'élance dans le mur à gauche et disparait.

SCÈNE X

CORNARO, CASTORINE, MALAGA.

CORNARO, entendant la trappe se refermer, regarde du côté opposé à celui par lequel Molleffo est sorti.

C'est là... si c'eût été quelque homme illégitime.
Ah ! qu'avec volupté j'aurais commis un crime !

CASTORINE, bas à Malaga.

Il s'est sauvé !

MALAGA, bas à Castorine.

Bravo !

CASTORINE, à part.

Le ciel en soit loué !

On entend le bruit d'une porte cochère qui se ferme.

On a fermé la porte !

MALAGA, avec joie.

Il sort !

Pendant ces derniers vers Castorine a passé deux flambeaux à Malaga, qui, à son tour, en remet un à Cornaro ; tous trois ont un flambeau à la maiu.

CORNARO, regardant les deux femmes avec inquiétude.

Je suis floué,

Comme dit Frédérick : ma femme est infidèle !

Je ne tiens pas l'amant... mais je tiens...

Il montre avec indignation aux spectateurs la chandelle qu'il porte.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

Même décoration que celle du second acte.

SCÈNE PREMIÈRE

CORNARO, UN NOTAIRE.

CORNARO.

Approchez, bon notaire, orné d'une écritoire,
J'avais un grand besoin d'un mauvais accessoire.
Ayant à consommer une horrible action,
Je veux avoir un bout de conversation
Avec vous. Vous sentez que la chose est exacte;
Un notaire est parfait pour commencer un acte.
C'est commencé; partez, et partez promptement.

LE NOTAIRE.

De quoi s'agit-il donc?

CORNARO, lui donnant un coup de pied.

De faire un testament!

Le notaire entre dans la chambre à gauche.

SCÈNE II

CORNARO, seul.

Je suis asphyxié par ma fureur jalouse,
Oui, je vais enfouir ma légitime épouse.
Pourquoi, me dira-t-on, vieillard trop rancunier,

Veux-tu donc te livrer à cet acte grossier?
Qu'est-ce que ça vous fait?... chacun a sa manière;
Je suis ce que je suis, je fais ce qu'il faut faire.
J'aime beaucoup cela! ce n'est qu'un polisson
Qui peut venir ici me faire la leçon!
J'ai bien le droit, je crois, de faire un petit crime,
D'autant plus que...

Il reste un instant la bouche béante.

SCÈNE III

CORNARO, MALAGA.

MALAGA, entrant par le mur du fond.

C'est moi! j'arrive pour la rime;
C'est gentil de ma part!

CORNARO.

La rime! qu'est cela?
Qui m'ose encor parler de ces saletés-là?

MALAGA.

Mais songez que jadis, à la raison absente,
Souvent on suppléa par la rime élégante.

CORNARO, d'un air décidé.

On écrit maintenant en prose et sans façon...

MALAGA, à part.

De sorte qu'on n'a plus ni rime ni raison.

CORNARO.

Savez-vous, Malaga, la chose qui m'arrive?
Un malheur trois fois plus ennuyeux que... la *Juive*.
Je dormais, je ronflais... et tout ce qui s'en suit,
Ne me croyant coiffé que d'un bonnet de nuit,
Lorsque dans mon logis ma femme a la bassesse
D'introduire un gamin de la dernière espèce.

MALAGA.

Ah! vous vous abusez!

CORNARO, s'inclinant.

C'est comme j'ai l'honneur
D'être, avec dévoûment, votre humble serviteur.

MALAGA.

Alors vous êtes donc?...

CORNARO.

Vous avez dit la chose;
Je suis un Actéon après métamorphose.

MALAGA.

C'est juger votre femme avec trop de rigueur.
Et tenez, franchement, vous êtes un...

CORNARO, avec fierté.

Blagueur!

MALAGA.

Oui, même un vieux.

CORNARO.

Non, non, mon épouse me joue;
Elle me fait la queue en ruban de Padoue!
Depuis deux mois passés ma femme me trompait!
Tout est dans ses discours faux, tout... Paix!

Il remonte la scène avec inquiétude.

MALAGA, à part, étonnée.

Faux toupet!

CORNARO, redescendant la scène.

J'ai cru qu'elle venait. Pour rentrer en matière,
J'ai saisi ce billet aux mains de la portière;
Un cruel incident dont je suis indigné,
C'est que ce billet-là n'est pas du tout signé.
Connaissez-vous la main de ces pattes de mouche?
Regardez cet écrit.

Il lui donne la lettre.

MALAGA, fort émue et à part.

C'est de lui! Dieu! je louche!
Je donnerais mes jours pour un oui, pour un non.

CORNARO, tirant sa tabatière et d'un air furieux.

Ah! de cet écrivain pour connaître le nom,
Moi, je donnerais...

MALAGA.

Quoi?

CORNARO.

Mon œil droit, ma main droite
Et mon pied gauche avec... et mon nez, et ma boîte...
Savez-vous qui traça ce billet?

MALAGA.

Non!

CORNARO, avec force.

Tant mieux!
L'exécrable femelle alors paiera pour deux.

Prenant une prise.

J'ai pour me priver d'elle un moyen homicide,
Mais un crâne moyen, un fameux, un solide!

Il met le doigt à son front d'un air malin.

J'ai ma petite idée...

MALAGA, à part.

Et moi la mienne aussi.

Haut.

Vous voulez la tuer! bien! j'approuve ceci.
Mais il faudrait sans bruit escoffier madame;
J'aimé fort l'arsenic, un demi-kilogramme
Serait assez, je crois, pour son tempérament.

CORNARO.

Je ne demanderais pas mieux certainement;
Mais le poison d'abord est un point nécessaire;
Eh bien! vous me croirez si vous voulez, ma chère,
J'ai tant empoisonné de femmes et de rats,
Que dans cette maison il ne m'en reste pas,
(De venin) pas un brin, pas la moindre parcelle,
Pour aller seulement à la saison nouvelle.

MALAGA.

Qu'importe ? moi j'en ai, vous le savez très-bien...

CORNARO, avec joie.

Oh ! sacrebleu ! c'est vrai ! qui vient de votre ancien !
Somnifère et poison...

MALAGA, d'un ton mystérieux.

Voulez-vous bien vous taire ?
Vous devez oublier que j'ai le somnifère.
Hier, fort longuement j'ai pu vous en parler ;
Ce n'est pas un motif pour vous le rappeler.

CORNARO.

Alors je n'en sais rien, c'est convenu d'avance !
Allez donc la chercher cette horrible substance.
Conclusion : Voilà ce qui nous prouve bien
Qu'un bon tyran doit être un peu pharmacien.

Malaga remonte la scène, Cornaro la retient.

Autre conclusion : Pour obtenir la vogue,
Que faut-il composer, bien souvent ? Une drogue !

Elle sort.

SCÈNE IV

CORNARO, *puis* CASTORINE.

CORNARO, d'abord seul.

Descendra-t-on bientôt ? (Faisons ma grosse voix ;
Pour faire de l'effet c'est très-bon quelquefois.)
Descendra-t-on bientôt ? madame, êtes-vous prête ?

CASTORINE, entrant.

Prête à quoi ?

CORNARO.

La demande est passablement bête.
Je suis, et maintes fois vous l'avez éprouvé,
Un vieux lapin farouche et qui n'est pas privé.
Savez-vous ce qu'on fait aux femmes trop sensibles ?

CASTORINE.

Non !

CORNARO.

On leur fait passer le goût des comestibles.

CASTORINE.

Comment ça?

CORNARO, tirant sa montre.

Je vous dis que je veux être veuf,
A dix heures sonnant, et comme il en est neuf...
Faites votre calcul, vous savez votre affaire.

CASTORINE, étonnée.

Mais comme il me dit ça! quel vieux Robert Macaire!

CORNARO.

Je vous accorde une heure!

CASTORINE.

Et si je ne veux pas!
Monsieur vous dit: Madame, il faut sauter le pas.
Sans façon, comme on dit: Allons-nous à la noce?

CORNARO.

Mais vous me faites dire une bêtise atroce!
Je n'ai pas dit: *Madame*; et de vos tours affreux,
Si je voulais parler, nous vous aimons à deux;
Dirais-je donc les traits et les tours de *madame*;
Je dirais tout au plus les tours de *notre dame.*
Je crois savoir ma langue.

CASTORINE, à part.

Affreux grammairien!

CORNARO, s'appuyant sur la table et prenant une attitude tragique.

Cependant, notre dame, il vous reste un moyen
D'échapper au décès.

CASTORINE.

Lequel?

CORNARO.

Il faut me dire
Quel est le paltoquet qui s'est permis d'écrire



Le billet que voici.

CASTORINE, à part.

J'ai froid! j'ai froid! j'ai froid!

CORNARO, après avoir été la regarder de très-près.

Si c'est un calembourg, il est fort maladroit.

CASTORINE.

Grâce!

CORNARO, avec force.

Grâce pour vous! cet objet-là, ma chère,
Je le refuserais même aux os de ma mère!
Voyez un peu!

CASTORINE.

Grand Dieu! que c'est de mauvais goût!

CORNARO, d'un ton très-calme.

Parce que j'ai dit ça? ça ne fait rien du tout;
Puisque je suis tyran, il faut que mon ramage,
Pour être conséquent, ressèmble à mon plumage.

CASTORINE, à part.

Absurde scélérat!

Haut.

Mais vous ignorez donc
Que pour un pareil trait il n'est point de pardon?

CORNARO.

Qu'importe? vous savez? chez vous, de mère en fille,
L'adultère toujours fut un mal de famille :
Défunt votre grand-père, et certes il eut raison,
Fit condamner sa femme en trois ans de prison;
Sa fille, quoique borgne et rousse de naissance,
Du panier conjugal fit très-bien danser l'anse;
Son époux invoqua l'article Thomassin,
Et l'appliqua lui-même...

Il fait le geste d'appliquer des coups de canne.

CASTORINE.

Exécrable assassin,

CORNARO.

Vous avez sur mes jours renversé du cirage.
Ma vie en est noircie à sa plus belle page.
Notre dame! en vos mains je laisse ce billet,
Vous écrirez au bas le nom du gringalet.

CASTORINE.

Eh bien! non!

CORNARO.

Vous avez une heure!

CASTORINE.

Malhonnête!
Je vous ai déjà dit que je ne suis pas prête,
M'habiller, déjeuner, mourir et cætera,
Et vous ne me donnez qu'une heure pour tout ça?

CORNARO.

C'est tout le temps qu'il faut.

CASTORINE.

Je demande une année,
Un mois, huit jours, un jour, une demi-journée.

CORNARO, *en sortant et d'une voix éclatante.*

Je vous accorde une heure, et vous le dis tout sec;
Je vous accorde une heure et pas un fichtre avec.

Il sort.

SCÈNE V

CASTORINE, *seule.*

Mais il faudrait aller dans l'Afrique centrale
Pour trouver un coquin d'une humeur si brutale.
Et c'est qu'il le ferait vraiment comme il le dit!
Pourvu que Molleffo, ce maladroit maudit,
Ne vienne pas ici... quelqu'un gratte à la porte...
C'est lui! ça tombe bien! que le diable l'emporte!



SCÈNE VI

MOLLEFFO, CASTORINE.

MOLLEFFO, *entrant par le mur du fond.*

C'est moi, mon cher amour, je viens mal à propos.

CASTORINE.

Mais pourquoi donc viens-tu?

MOLLEFFO.

Pour troubler ton repos.

CASTORINE.

Parlons raison. Sais-tu ce qui te reste à faire?
Va fermer en dehors notre porte cochère.

MOLLEFFO, *étonné.*

En dehors? c'est me dire alors de m'en aller?

CASTORINE.

C'est mon intention; ton jeu, c'est de filer;
Pour ton dos, Molleffo, le temps est à la pluie,
Je crains de coups de canne une averse inouïe.

MOLLEFFO.

Mais mon guignon, vraiment, commence à m'abrutir,
Quand j'entre dans ces lieux, c'est toujours pour sortir.
Vite! allons! mettez-moi ma canne sur la tête,
Mon chapeau dans la main!... Mais non! que je suis bête!

CASTORINE.

Attends encore un peu! tu sais que ma pudeur
N'accorda jamais rien à ta brûlante ardeur.

MOLLEFFO, *étonné.*

Eh bien?

CASTORINE, *d'un air résolu.*

Ce n'est plus ça; j'ai changé de nature,
Par-dessus les moulins je jette ma coiffure.
Allons! ferme! un baiser!

MOLLEFFO, de plus en plus étonné.

Un baiser?

CASTORINE.

Je le veux.

MOLLEFFO.

Ah! je me sens ému des orteils aux cheveux!

CASTORINE.

C'est mon idée, à moi, je bannis toute crainte,
Il me faut un baiser...

MOLLEFFO, à part et avec joie.

Étrange coloquinte!

Il lui donne un baiser.

Le baiser demandé? voilà!

CASTORINE.

Bien! pars sans bruit.

MOLLEFFO, à part en sortant et d'un air triste.

Quoi de plus attristant qu'un amoureux qui fuit!

Il sort par le mur du fond.

SCÈNE VII

CASTORINE, MALAGA, CORNARO.

CASTORINE, d'abord seule.

Ah! j'entends mon jaloux!

CORNARO, portant deux bouteilles, et un verre à champagne.

Avez-vous, notre dame,
Fait vos réflexions?

CASTORINE.

Non, Monsieur.

CORNARO.

Je vous blâme!
Me faites-vous aller?

MALAGA, à part.

Elle a bien ses raisons!

CORNARO, à part, regardant les deux bouteilles qu'il porte.

Je me sens mal à l'aise entre ces deux poisons.

Il pose les bouteilles sur la table et se met à en déboucher une.

D'une voix caverneuse.

Ah! c'est fini de rire! il faut gober la chose
Avec délicatesse... Ah! ah! tout n'est pas rose
Dedans la vie humaine; il est des jours foncés.

MALAGA, à part.

Des jours jaunes...

CORNARO, toujours d'une voix sombre.

Couleur des maris enfoncés!

Il présente un verre plein à Castorine.

Buvez à ma santé ceci.

CASTORINE, avec dignité.

Je vous méprise!

CORNARO, étonné.

Ah! la réplique est bonne et vaut qu'on la redise...
Vous me méprisez?

CASTORINE.

Oui.

CORNARO.

J'avais bien entendu;
Mais je ne m'étais point à ce style attendu!

CASTORINE.

Parlons plus simplement! vous êtes un gros cuistre
Parfaitement infâme... Offrir d'un ton sinistre
Un verre à pied rempli de ce coco mortel!
Mais jamais sur l'honneur on ne vit rien de tel.
Vous êtes un tyran, un Turc de mélodrame!

A Malaga.

De ce mâle hideux que pensez-vous, Madame?

MALAGA.

que je pense? hélas! ne m'interrogez point.

CASTORINE.

Si ! je veux le savoir ; j'insiste sur ce point.

MALAGA.

Pour lui, si je pouvais, vu sa rare furie,
J'obtiendrais une bourse à la ménagerie ;
Oui, je voudrais qu'à l'arbre on le fît travailler,
Et que sur ses vieux jours on le fît empailler,
Puis mettre au cabinet d'histoire naturelle.

CORNARO, à part.

Le mot est dur pour moi.

CASTORINE, à Cornaro.

Vous, que pensez-vous d'elle?

CORNARO.

A part.

Ce que j'en pense?... Ah! ah ! je ne m'attendais pas
A cette question. Ça me casse les bras...

Haut.

Je pense qu'il faudrait vous dépêcher de boire,
Au lieu de vous lancer dans l'interrogatoire ;
Allons! ferme! avalons! voici le vrai moment!

CASTORINE.

A Malaga.

Non ! je ne boirai pas. Quel affreux garnement!

Elle se jette aux pieds de Malaga.

Madame, vous voyez ses desseins malhonnêtes !
Il veut m'empoisonner. Est-ce que vous en êtes,
Vous? parlez, répondez !

CORNARO, brusquement.

Avalez vite et prompt!

CASTORINE, vivement.

Ah ! vous m'interrompez !

A Malaga.

Hein! comme il m'interrompt?

Elle se relève, et dit au public :

M'interrompt-il assez?



CORNARO, lui tendant le verre.

Faut-il qu'on vous contraigne?
Je suis las! pour un bras prenez-vous mon enseigne?
Serai-je donc réduit à vous pincer le nez
Comme on fait quelquefois aux enfants obstinés?

CASTORINE.

Je n'ai pas soif du tout; je l'ai dit : j'y persiste.

CORNARO, à Malaga.

Alors, c'est à nous deux; et puisqu'elle résiste,

Il pose le verre sur la table.

Prenez-la par les bras, je vais pincer l'objet,
Et lui jeter ceci dans le cou tout d'un jet.

CASTORINE, d'un ton menaçant.

Eh bien! osez venir, je mords et j'égratigne,
Et je fais un sabbat, mais un sabbat indigne.

MALAGA, à Cornaro, le prenant à part.

Au fait, ses cris pourraient faire accourir quelqu'un.

D'un air important.

Il est un précédent : l'anguille de Melun.

CORNARO, interdit.

La remarque est puissante! Il me faut du mystère,

A Castorine.

Attendez un instant!

CASTORINE, avec crainte.

Quoi donc?

CORNARO, à part.

J'ai mon affaire.

Il sort d'un air sombre.

SCÈNE VIII

CASTORINE, MALAGA.

MALAGA.

Mais pourquoi donc ainsi faites-vous des façons?

CASTORINE.

Je crois avoir pour ça d'excellentes raisons.

MALAGA.

Pourquoi faire l'enfant? Pourquoi tant vous débattre?
On le boit en deux fois.

CASTORINE.

Je vous le donne en quatre,
A vous.

MALAGA.

Buvez toujours?

CASTORINE.

Quelle est cette boisson?

MALAGA.

Vous ne le saurez pas, et voilà ma raison,

Elle s'assied tranquillement.

Je n'en ai pas le temps; je suis par trop pressée.

CASTORINE.

Vous n'avez pas le temps? L'excuse est déplacée.
La raison...

MALAGA, d'un air prophétique.

Est une île escarpée et sans bords,
Où je ne rentre plus dès que j'en suis dehors.

CASTORINE.

Vous ne me dites rien? Eh bien! ce sont des leurres,
Vous voulez me donner quelque bouillon d'onze heures.
Je saisis le travail...

MALAGA, se levant effrayée, et allant au fond.

Il revient... Ah! grand Dieu!
A-t-il l'intention de mettre ici le feu?

SCÈNE IX

MALAGA, CASTORINE, CORNARO; *il a une pièce de canon sur le dos et une mèche allumée à la main.*

CORNARO, à part.

Cette pièce est très-lourde et supportable à peine !

A Malaga.

Je lui veux infliger le trépas de Turenne.

A Castorine.

Je vais la canonner. Mettez-vous dans le coin !

A part.

Organisons ma pièce, et pointons avec soin.

MALAGA.

Pour venger vos affronts, prendre l'artillerie !

CORNARO.

C'est l'arme que je crois le plus près du génie,
Et la charge est complète.

CASTORINE, indignée.

Eh ! mais, tête à l'envers,
Me prenez-vous ici pour la chose d'Anvers?

MALAGA.

Voulez-vous donc, usant d'un affreux privilége,
L'assiéger ?

CORNARO.

Oui, ma femme est en état de siége...

A Castorine.

Mettez-vous dans le coin !... A vos pièces !... pointez !...

MALAGA, à Castorine.

Boirez-vous ?

CASTORINE, vivement.

Je boirai.

CORNARO, approchant la mèche de la lumière.

Garde à vous !

MALAGA, à Cornaro.

Arrêtez !

Elle pense, à présent, comme défunt Grégoire...

Cornaro reste interdit.

Vous ne comprenez pas?

CORNARO.

Non.

MALAGA.

Elle aime mieux boire.

CORNARO, posant sa mèche dans un coin, et donnant le verre à Castorine.

Très-bien ! alors, ma chère, avalez-moi cela...

CASTORINE, avec sentiment.

Ah! c'est du propre, allez, ce que vous faites là !!!

Elle boit.

Tiens! c'est assez piquant. Oh! que la mort m'est douce!

Il lui verse à boire.

Encore un verre, allons!... jusqu'au bord!... tiens! ça mousse!

Elle boit.

CORNARO, la regardant boire.

Tudieu! comme elle boit!... gaillarde! sa façon
Rappelle les flûteurs de monsieur Vaucanson...

MALAGA, à part, et d'un air chagrin.

Tant il est vrai pourtant qu'en matières semblables,
On peut faire avaler des choses incroyables...

CASTORINE, gaiement.

Ah! ventrebleu! c'est bon!

MALAGA, à part.

Ce farouche animal
Vraiment la fait sortir de son état normal...
Elle jure à présent?

CORNARO, à Castorine.

Ferme! doublons la dose.

Il verse.

CASTORINE, *le verre à la main.*

Que vous êtes joli !

Elle tombe sur la chaise

CORNARO, *à Malaga.*

C'est l'effet de la chose ;
La potion déjà lui tape le cerveau.

Il se frotte les mains d'un air satisfait.

Je vais donc être veuf! bravo! trois fois bravo!

MALAGA, *à part.*

Est-ce donc un tyran? ou bien est-ce un Jocrisse?
Dramatique Janus! ah! dans son double office,
Qu'il pourrait sur la scène obtenir de succès!

Gaiement.

C'est un nouvel emploi : le Jocrisse à forfaits.

CORNARO, *regardant Castorine.*

Elle tourne de l'œil! plus elle devient pâle,
Plus je jouis, je suis une Brinvilliers mâle.

Castorine fredonne à demi-voix l'air : Trou la la !

CORNARO, *avec joie.*

Ah ! c'est le chant du cygne !

MALAGA, *étonnée.*

Elle dit : trou la la !

CORNARO, *d'une voix sombre.*

Écho sombre et lointain d'une âme qui s'en va !
La farce est accomplie... elle a cessé de vivre,
Ma vengeance triomphe, enfin... elle est morte!...

MALAGA, *à part.*

Ivre !

SCÈNE X

LES MÊMES, POLICHINELLA, CACHNÉ.

CORNARO, *d'un air triomphant.*

Viens, Polichinella ! venez aussi, Cachné !
Emportez cet objet par nous empoisonné...

Et comme aux curieux il faut que l'on réponde,
Vous direz : c'est ainsi qu'elle est venue au monde !
Si l'on ne vous croit pas, envoyez aux Français...
Là, tout devient croyable.

MALAGA, à part, levant les mains au ciel.

Excepté les succès !

Polichinella et Cachné emportent Castorine évanouie qui fredonne toujours l'air : *Trou la la!* Cornaro offre son bras à Malaga, en chantant avec elle le même air que répète l'orchestre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

La chambre à coucher de Malaga : une alcôve au fond, fermée par des rideaux; à droite du spectateur, un divan, sur lequel est placée une brochure.

SCÈNE PREMIÈRE

MALAGA.

Messieurs, excusez-nous ; c'est encore une alcôve !
Il faut bien du décor, quand l'intérêt se sauve.
Trois lits, me direz-vous, c'est dur à concevoir...
Trois lits dans une pièce ! alors c'est un dortoir ;
Et l'on peut y dormir ? oui, Messieurs, je m'en vante ;
(Remarquez-vous, parfois, comme je suis méchante?)
J'ai fait placer ici l'objet sur le duvet ;
(Vous savez cet objet ! cet objet qui buvait!)
Voyons ! voyons un peu comment elle se porte...

On entend Castorine ronfler très-bruyamment.

Elle ronfle ! bravo ! c'est bien pour une morte !
C'est très-bien de sa part !

SCÈNE II

MALAGA, CACHNÉ.

CACHNÉ.

Eh bien ! le Cornaro,
Que devient-il?

MALAGA.

Eh mais! un superbe zéro;
Il est allé souper, ayant fini son rôle,
Ainsi que Psalmodi.

CACHNÉ.

Tiens! tiens! c'est assez drôle.

MALAGA.

Je suis de ton avis.

CACHNÉ.

Comment? ils n'en sont plus?
Plus du tout?

MALAGA.

Plus du tout. On a soufflé dessus;
Disparus! comme on fait envers une muscade,
Que sous un gobelet on envoie à Grenade.

CACHNÉ.

Comment? anéantir deux héros vertueux!
Avant le dénoûment? c'est assez dangereux.
Et, pour sauver la pièce, en ce péril extrême,
Vous arrivez, vraiment, comme mars en carême.

MALAGA.

Va, Cachné, ferme tout bien hermétiquement.
Ne laisse entrer personne, excepté mon amant.

CACHNÉ.

Si quelque autre venait?

MALAGA.

Dans cette conjoncture,
Pour le faire sauver, montre-lui la brochure
Que voici.

Elle prend la brochure.

CACHNÉ.

Qu'est-ce donc?

MALAGA.

C'est un in-octavo,
Qu'assez vulgairement on appelle *Angelo*.



Et tu le lui liras, sans décors, sans actrices,
Entièrement privé de tous ses artifices,
Je te réponds du reste. Allons, va-t'en, Cachné,
Et comme on cache tout ici, cache ton né.

SCÈNE III

MALAGA, MOLLEFFO.

MALAGA.

Ah! qu'une pauvre femme!...

MOLLEFFO, entrant d'un air furieux.

A bas le monologue!

MALAGA, jetant un cri.

A part.

Ah! vous m'avez fait peur. Je l'ai pris pour un dogue.

Haut.

Quoi! plus de gras de jambe!

MOLLEFFO, d'une voix sombre.

Ah! mon cœur est aigri;
Vous en voyez l'effet! mes mollets ont maigri,
Réduits par le chagrin (et j'ai honte à le dire)
Au format révoltant de deux bâtons de cire
A cacheter.

MALAGA, pleurant.

Hélas! Quel malheur!

MOLLEFFO.

Être abject!

MALAGA, à part.

Mais qu'a-t-il donc?

MOLLEFFO.

Je viens vous manquer de respect.

MALAGA.

Ah! tu l'aimais donc bien, dis-moi, ta Castorine?

MOLLEFFO.

Si je l'aimais! autant que je vous abomine ;
Je l'aimais comme un pauvre aime un morceau de pain.
Et vous, je ne peux pas vous sentir.

MALAGA, avec mépris.

Galopin!...

MOLLEFFO.

Je l'aimais, je l'aimais comme une cuisse d'oie,
Comme un poulet sauté, comme un pâté de foie
Gras.

MALAGA.

Ah! tu l'aimais donc? et tu ne m'aimais pas...
Eh bien! oui, c'est par moi qu'elle a sauté le pas.

MOLLEFFO, à part.

Elle le dit... très-bien! elle le dit sans rire!
On ne me dira pas que je le lui fais dire.

MALAGA.

Oui, c'est moi qui, sans crainte...

MOLLEFFO.

Eh bien?

MALAGA.

Hier, mardi,
Lui fis prendre un bouillon d'une heure avant midi.
Ah!

MOLLEFFO.

Ah!

MALAGA.

Ah!

MOLLEFFO.

Ah! très-bien! enchanté de l'apprendre.
Vous jouez ce jeu-là, nous pouvons nous entendre.
Vous avez dit tantôt : Moi, j'en ai du poison...

MALAGA.

Après?



MOLLEFFO.

Moi, pour rimer, je possède un poinçon!

MALAGA.

Quoi! par cet instrument faut-il donc que je meure?

MOLLEFFO.

Et pour t'y préparer, je vous donne un quart d'heure.

MALAGA.

Castorine eut une heure, au moins, de son mari;
Le temps depuis tantôt est donc bien renchéri?
Tu veux me poinçonner? eh bien! moi, je t'arrête,
Scélérat moyen âge; à la fin, ça m'...*ennuie.*
Eh! qui m'a donc bâti tes drames actuels,
Où les gens innocents sont toujours criminels,
Où l'absurde renaît, où le bon sens expire?...
Vous retournez Schiller, vous retapez Shakspeare;
S'ils pouvaient revenir, hélas! des sombres bords,
Ils crieraient: au voleur! Vous détroussez les morts!
Malheureux! Et pour mieux déguiser leur dépouille,
Vous mettez hardiment du vernis sur la rouille!
Du moins, monsieur Fétis, aux concerts ennuyeux,
Ne nous prend pas en traître, il nous dit: c'est du vieux.
Mais vous! Champollions des muses endormies,
Est-ce donc innover qu'exhumer des momies?
Un seul titre est à vous, gardez-le tout entier!
Inventeurs de la barbe à la François premier.

MOLLEFFO.

Te tairas-tu?

MALAGA.

Le meurtre et l'affreux suicide
Nous poursuivent partout de leur face livide.
Chatterton s'empoisonne au lieu de travailler,
Et quelle est la morale, enfin? un escalier!
Escalier curieux! espèce de symbole,
Qui semble nous montrer comment l'art dégringole...

MOLLEFFO.

Encor...

MALAGA.

Ce n'est pas tout. Les modernes faiseurs
Évoquent maintenant l'art des magnétiseurs;
Et l'on ose endormir, au milieu du prétoire,
Un procureur du roi, sur son réquisitoire.
Ah ça! c'est du nouveau, car nous avons, hélas!
Des procureurs du roi qui ne s'endorment pas!

MOLLEFFO.

Ah! tu poursuis toujours! eh bien! tiens, enragée,
Vlan! vlan! voilà pour toi.

Il la frappe de son poinçon.

MALAGA.

Merci, bien obligée!
C'est au cœur, j'ai senti!

MOLLEFFO.

Quoi! tu ne tombes pas?
Allons donc! tombe donc!

MALAGA.

Pourquoi? j'ai fait deux pas!
Tout doucement, vois-tu, sous moi je me dérobe,
Car je ne voudrais pas trop chiffonner ma robe.

Elle tombe doucement sur le divan.

MOLLEFFO, à part.

O femme archi-soigneuse! et quel plaisir on a
De poignarder quelqu'un qui tombe comme ça!

MALAGA.

Je suis morte, à présent! ta main! que je la baise!

MOLLEFFO.

Si ça te fait plaisir, ma foi, j'en suis bien aise.
Ne mords pas!

MALAGA, à part.

Un seul mot de moi l'eût retenu!



Mais j'ai voulu jouir d'un trépas saugrenu...
Chacun, comme il l'entend, se conduit et se venge!

SCÈNE IV

CASTORINE, MOLLEFFO, MALAGA.

CASTORINE, sur le lit.

Coucou!

MOLLEFFO, étonné.

Coucou!

MALAGA, d'un air affirmatif.

Coucou!

MOLLEFFO.

Quels accents! Dieu! qu'entends-je?
Castorine sur pied! revenant féminin?...

Castorine se jette dans les bras de Molleffo.

MALAGA.

Elle a bu du champagne et non pas du venin!

CASTORINE.

Pardonne, Molleffo, si je suis peu gazée...
Quand on a bu...

MOLLEFFO.

Comment?

MALAGA.

C'est moi qui l'ai grisée;
Moi-même, moi pour toi!

MOLLEFFO.

Toi pour moi?

CASTORINE, à Malaga.

Vous pour lui!

MALAGA.

MOLLEFFO.

Toi?

CASTORINE.

Vous?

MOLLEFFO.

De pronoms quel déluge inouï!

MALAGA, *se relevant vivement.*

Ne vous amusez pas; faites comme les autres.

CASTORINE.

Qu'entendez-vous par là? quels projets sont les vôtres?

MALAGA, *tirant sa bourse.*

Voilà chacun six sous; prenez un omnibus,
Et faites-vous mener barrière des Vertus.

SCÈNE V

LES MÊMES, CORNARO, *sortant d'une trappe souterraine.*

CORNARO, *d'un air furieux.*

Je veux en être, moi!... l'on osera peut-être
Finir un mélodrame en l'absence du traître!
Pardon si je le dis; mais c'est fort idiot,
Suis-je un père Sournois, Cassandre ou Goriot?
Suis-je donc un hors-d'œuvre, un inutile article?
Une cinquième roue ajoutée au tricycle?
Ma femme se marie... ah! parbleu! c'est fort neuf;
Sans mon consentement!

MALAGA.

Vous vouliez être veuf,
Voilà, selon vos veux, les choses arrangées,
Vous n'aurez dans neuf mois qu'à payer les dragées.

CORNARO, *serrant la main de Malaga.*

Ah! vous me convainquez!... et sans crier haro!
J'y consens... aussi vrai que je suis Cornaro!



CASTORINE.

Mais mon vieux bêta d'homme, êtes-vous en démence?

CORNARO, d'un air sentimental.

Il faut toujours finir ainsi que l'on commence...
Au lever du rideau, je n'étais pas très-fin,
Je fus sot au milieu, je suis bête à la fin.

MALAGA, d'un air inspiré.

Écoutez mes conseils! qu'ils vous soient profitables!

CORNARO, étonné.

Quoi donc?

MALAGA.

Sollicitez un lit aux Incurables.

Cornaro fait un mouvement pour sortir, Malaga le retient.

Vous y verrez un couple à vos destins uni,
Le vieux de Marion et le vieux d'Hernani.

CORNARO, d'un air étonné.

Mes cousins! qu'on s'embrasse et que tout ça finisse!
Épousez mon épouse.

Il offre une prise à Molleffo et à Castorine, qui éternuent.

Et que Dieu vous bénisse!

Il les bénit. L'orchestre joue l'air : *Où peut-on être mieux?*

MALAGA, au public.

Messieurs! voici la chose! au théâtre voisin,
On a fait de cet homme un curieux coquin;
Ce farouche est censé tyranniser Padoue,
Lorsqu'au fond, de lui seul tout le monde se joue.
Chacun le fait aller, ma parole d'honneur,
Comme l'on fait aller un pauvre rémouleur.

Castorine, Cornaro et Molleffo rient.

Comment se fait-il donc que la foule s'y porte?
J'en conviendrai, Messieurs, l'objection est forte;
C'est que, pour faire admettre une absurde action,
Le drame s'est placé sous l'invocation
De deux noms protecteurs, anges de notre scène,
ainte Kettybell et sainte Célimène.

La critique à leur vue expire sans écho :
On voit Mars et Dorval; on oublie Angelo.

CORNARO.

Enfin, résumons-nous, et malgré vos malices,
Faut-il le voir ce drame?

MALAGA.

Allez voir les actrices,

Au public.

Et vous aussi! pourtant revenez dans ces lieux,
Parodistes hardis de talents gracieux,
Heureux si nous pouvons, effeuillant leur couronne,
Recueillir quelques-uns des bravos qu'on leur donne!

FIN DE CORNARO.

UN

DOCTEUR EN HERBE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er avril 1847.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE.

PERSONNAGES

DERBIGNY, 50 ans[1].
ISIDORE, son fils, étudiant en droit[2].
LAMBERT, jeune médecin, 26 ans[3].
DE LA PIERRE MEULIÈRE, 50 ans[4].
UN GARDE CHAMPÊTRE[5].
PAULINE, jeune fille de 17 ans[6].
PAMÉLA, grisette[7].
DEUX GARÇONS D'HÔTEL (au premier acte).
HABITANTS DE BRIARE (au second acte).

La scène est, au premier acte, dans un hôtel garni, à Paris ; au deuxième acte, chez Derbigny, à Briare.

1. M. Kalekaire. — 2. M. Levassor. — 3. M. Germain. — 4. M. Sainville. — 5. M. Augustin. — 6. Madame Durand. — 7. Madame Leménil.

UN

DOCTEUR EN HERBE

ACTE PREMIER

Une pièce commune d'hôtel garni. Porte au fond, donnant à l'extérieur; à gauche, au premier plan, une fenêtre; au troisième plan, la chambre de Lambert. A droite, au premier plan, la chambre d'Isidore; au troisième plan, celle de Derbigny et de Pauline; à gauche, premier plan, une table faisant face au public, sur laquelle sont des cahiers et tout ce qu'il faut pour écrire. — Une autre table à droite, en face du public, près de la chambre d'Isidore.

Au lever du rideau, il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

DERBIGNY, ISIDORE, *hors de vue ; puis* LAMBERT.

Derbigny sort de chez lui à droite, en robe de chambre ; il apporte une lampe de travail allumée qu'il pose sur la table à gauche.

DERBIGNY.

Il n'est pas levé, j'en étais sûr, le garçon de l'hôtel aura oublié de le réveiller. (Il va frapper à la porte du premier plan à droite.) Isidore !... Isidore !... allons, mon garçon, allons, allons.

ISIDORE, hors de vue, s'éveillant en bâillant.

Hein ?



DERBIGNY.

Voilà six heures; il faut se lever, c'est demain que tu passes ton premier examen, et tu as à travailler.

ISIDORE, bâillant.

Oui, mon papa.

DERBIGNY, apercevant Lambert, qui entre par le fond.

Eh! c'est notre jeune docteur!...

LAMBERT, tenue négligée, habit, cravate de couleur, moustache et favoris.

Comment, monsieur Derbigny, déjà levé?

DERBIGNY.

Eh bien! et vous?

LAMBERT.

Moi, je reviens du bal.

DERBIGNY.

Ah! vous revenez du bal... A votre âge, moi, je n'en revenais pas.

LAMBERT.

Comment cela?

DERBIGNY, riant.

J'y restais toujours.

LAMBERT, souriant.

J'avoue que je ne suis pas de cette force-là :... travailler d'abord, s'amuser ensuite, voilà mon système.

DERBIGNY.

Ah! ah!

LAMBERT.

Je compare l'étude à une machine à vapeur, dont le plaisir est la soupape de sûreté.

DERBIGNY, gaiement.

Et, chez vous, la soupape fonctionne passablement?

LAMBERT, gaiement.

Mais oui, ce qui ne m'a pourtant pas empêché de quitter le bal avant la fin. Je me suis dit : Mon garçon, tu as dans ce moment-ci un catarrhe...

DERBIGNY, avec intérêt.

Et vous êtes sorti par ce froid ?

LAMBERT, continuant.

Une pleurésie, deux fièvres typhoïdes, une paralysie, trois hépatites dont deux aiguës... tu as besoin de te ménager, et je suis rentré.

DERBIGNY, riant.

Que le bon Dieu vous bénisse ! vous m'avez effrayé... Je comprends; ah ! malgré votre amour pour le plaisir, vous êtes laborieux, vous !

LAMBERT.

C'est que je n'ai pas été élevé dans du coton. Je n'ai pas eu, comme votre fils Isidore, une tante pour me dorloter, pour me tenir toujours comme un *Kings-Charles* dans son manchon.

DERBIGNY.

Isidore était si chétif.

LAMBERT.

Et de plus par une femme dévote qui a cultivé l'esprit d'Isidore à sa manière... Culture de serre chaude... qui craint le grand air... Tenez, monsieur Derbigny, puisque vous me faites l'honneur de m'entretenir de ces détails, je vous dirai franchement que je ne conçois pas un grand dadais de dix-neuf ans, naïf et timide comme une jeune fille. — Com-



ment diable avez-vous souffert que l'intelligence de votre fils fût ainsi mise sous le boisseau?

DERBIGNY.

J'avais mes raisons... Je ne voulais pas mécontenter ma sœur dont Isidore était l'héritier; elle lui a laissé une ferme qui vaut deux cent mille francs.

LAMBERT.

Ah! j'ignorais...

DERBIGNY.

Et pour laquelle, par parenthèse, j'ai déjà eu bien des ennuis; un procès qui n'est pas encore vidé; mais ce qui m'inquiète, voyez-vous, c'est de laisser Isidore faire son droit ici tout seul; vous comprenez que je ne peux pas rester à Paris, moi.

LAMBERT, gaiement.

Et que l'École de Droit ne peut pas aller à Briare!

DERBIGNY.

Bien entendu.

LAMBERT.

Vous voudriez quelqu'un pour piloter votre fils?

DERBIGNY.

C'est ça.

LAMBERT.

Eh! ne suis-je pas là, moi!

DERBIGNY.

Vous me rendrez un service d'ami!... vous qui avez de l'expérience...

LAMBERT.

Je le mettrai dans la bonne voie, soyez tranquille.

DERBIGNY.

Il y est, tâchez seulement qu'il ne s'en écarte pas.

LAMBERT.

Il faut qu'un homme sache un peu de tout.

DERBIGNY.

Pas trop, pas trop, pas trop !

LAMBERT.

Comptez sur moi.

DERBIGNY.

Merci, merci ! (S'impatientant.) Mais voyez s'il sortira de sa chambre aujourd'hui... (Il va à la porte d'Isidore.) Isidore !... allons donc, paresseux !... (Isidore entre par la droite, premier plan, en étendant les bras et en bâillant.) Allons donc, monsieur le dormeur !...

SCÈNE II

LAMBERT, DERBIGNY, ISIDORE.

ISIDORE. (Perruque blonde frisée, habit noir de forme passée de mode, gilet blanc, pantalon gris clair, un peu court; bas blancs, souliers.)

Me voilà, mon papa, me voilà !... c'est que je m'habillais, et j'avais égaré mes bretelles... elles étaient tombées dans mes bottes !...

DERBIGNY, avec humeur.

Il lui arrive toujours des choses comme ça !...

ISIDORE, embrassant Derbigny.

Bonjour, mon papa... Tiens ! c'est Lambert ! Comme vous êtes beau ! Vous dînez en ville ?

LAMBERT, qui s'est assis sur l'angle de la table à gauche.

A six heures du matin, c'est un peu tôt, mon jeune ami; je rentre.

ISIDORE.

Ah !



DERBIGNY.

Allons, garçon, c'est demain le grand jour, le jour où ton répétiteur vient pour t'examiner; serons-nous prêt?

ISIDORE.

Oh! oui! papa.

DERBIGNY, à Lambert.

Je vous en supplie, interrogez-le donc un peu, docteur.

LAMBERT.

Tout ce que vous voudrez.

DERBIGNY.

Allons, travaille bien, moi, je rentre. (Il salue Lambert.) Bon courage, garçon.

Il sort à droite, troisième plan.

SCÈNE III

ISIDORE, LAMBERT.

ISIDORE.

Ce n'est pas le courage qui me manque; mais c'est que ce titre des hypothèques est si ennuyeux.

LAMBERT.

Vous n'avez pas de goût pour le droit?

ISIDORE.

Pardonnez-moi, je l'aimerais beaucoup... s'il ne fallait pas l'étudier : — ah! j'aurais mieux aimé apprendre la peinture; mais papa dit que cela fait faire des connaissances dangereuses...

LAMBERT.

Ah! ah! je le reconnais bien là.

ISIDORE.

Et puis, il paraît qu'il y a beaucoup de peintres de mérite qui meurent de faim, tandis que les avocats gagnent tous de l'argent; on dit que le talent est inutile pour ça, et qu'il ne faut que pouvoir parler longtemps sans s'arrêter et sans boire : on dit ça, c'est peut-être vrai. Un état que je n'aurais pas aimé, c'est la médecine... Passer les nuits, rentrer à six heures du matin, comme vous.

LAMBERT.

Moi, je sors du bal... ici en face. (Il indique la fenêtre à gauche.) Je n'avais que la rue à traverser.

ISIDORE.

Un bal, finir si tard que çà !

LAMBERT.

Il n'est pas fini; j'ai laissé la danse au moment le plus intéressant, quoique j'y aie eu beaucoup de plaisir : une petite femme charmante qui m'a captivé toute la nuit...

ISIDORE, allant à lui avec intérêt.

Une petite femme, dites-vous?... Vous la connaissiez, bien entendu?

LAMBERT.

Nullement, elle s'est qualifiée de princesse russe...

ISIDORE.

Une princesse?

LAMBERT.

Oh ! princesse de la rue Saint-Jacques, petite noblesse qui ne compte qu'un quartier, le quartier Latin. Moi je lui ai dit que j'étais Égyptien, neveu d'Ibrahim Pacha, et que je venais en France étudier la polka pour la propager sur les bords du Nil.



ISIDORE, *scandalisé.*

Grand Dieu ! vous l'avez trompée ! vous vous êtes mis dans le cas de subir l'application (*avec volubilité*) de l'article 405, section 2 du chapitre 2 du code pénal.

LAMBERT, *légèrement.*

Oh ! nous autres médecins, nous ne sommes pas légistes... et puis, dans un bal de grisettes, on n'y regarde pas de si près.

ISIDORE, *avec étonnement.*

Un bal de grisettes ? qu'entendez-vous par un bal de grisettes ?

LAMBERT, *gaiement.*

Ah ! c'est vrai, vous n'avez aucune idée de rien, vous.

ISIDORE, *naïvement.*

Pardonnez-moi, depuis huit jours que je suis à Paris, j'ai vu les Invalides, la colonne Vendôme... et puis bien des petites choses, mais pas de bal de grisettes.

LAMBERT.

Un bal de grisettes, mon ami !... c'est le paradis de Mahomet, plus le punch, qui n'était pas inventé du temps de ce célèbre Bédouin !

ISIDORE.

Vraiment ? jamais mon papa ne m'a parlé de ça.

LAMBERT, *gaiement.*

Je le crois. Figurez-vous une réunion charmante de trente, de quarante, de cinquante jeunes gens et d'autant de demoiselles, tous plus ingambes, plus alertes et plus joyeux les uns que les autres...

ISIDORE, *avec intérêt.*

Ah !... Et puis ?

LAMBERT.

Où chacun dit toutes les folies qui lui passent par la tête, sans gêne, sans façon d'une part, sans pruderie de l'autre ; (*riant*) c'est un pêle-mêle, un tohu-bohu général, où chacun danse à sa guise et selon sa science.

Il imite un pas d'étudiant.

ISIDORE, *vivement et avec naïveté.*

Malgré l'article 330 ?...

LAMBERT, *gaiement.*

Malgré l'article 330.

ISIDORE, *avec volubilité.*

Section 4, paragraphe 3, chapitre I du titre 2... Et puis ?...

LAMBERT.

Ah ! mon cher ami !... le rire, la joie circulent dans toute la salle... On donne un baiser à sa danseuse... v'lan !

ISIDORE, *s'animant.*

Un baiser !... Et puis ?...

LAMBERT.

Elle vous agace, pour s'en faire donner un autre.

ISIDORE, *plus animé.*

Oh !... Dieu !... Oh !... Dieu !... Oh ! Dieu !...

AIR : *Ah ! si ma dame me voyait !*

Et vous, fûtes-vous entraîné ?

LAMBERT.

De la façon, mon cher, la plus joyeuse !

ISIDORE.

Quoi, vous-même, à votre danseuse,
Avez ?...



LAMBERT.

Quoi ?

ISIDORE.

Vous avez donné...

Il fait avec les lèvres le signe de donner un baiser.

LAMBERT, riant.

Parbleu, non ! je me suis gêné !

ISIDORE, scandalisé.

Dieu !... j'en rougis jusqu'aux oreilles !...
Peut-on s'abandonner sans frein
A des extrémités pareilles !...

Avec naïveté.

Et s'en aller avant la fin.

Lambert, vous me trompez ; il n'est pas possible qu'on ose embrasser comme ça une demoiselle... de but en blanc... Oh !

LAMBERT, raillant.

Ah ça ! mon cher ami, vous êtes donc né sous un chou ?

ISIDORE, très-animé.

C'est que... voyez-vous ?... si c'était vrai !... (S'animant davantage.) Oh ! ça serait trop !...

LAMBERT, l'examinant.

Trop quoi ?

ISIDORE, avec confusion.

Trop affreux !... non !... vous vous serez trompé... d'abord, papa ne m'a jamais rien dit de tout ça... au contraire...

LAMBERT, riant.

La belle raison. Du reste, je n'ai pas mission de vous convertir. (Il fait un mouvement pour sortir.) Ah !... avez-vous fini de lire la Physiologie de l'étudiant, que je vous ai prêtée ?

ISIDORE.

Oui, oui... je l'ai même finie... trois fois, elle est dans ma chambre.

LAMBERT.

N'oubliez pas de me la remettre, j'en ai besoin... je rentre chez moi.

Il rentre dans sa chambre, au troisième plan à gauche.

SCÈNE IV

ISIDORE, *seul, allant s'asseoir à la table à gauche.*

Oui, j'ai à travailler, j'ai encore à repasser tout le titre 18 et une composition à faire !... voyons, voyons, mettons-nous à la besogne... Où en étais-je ?... (Il ouvre un livre, après l'avoir feuilleté, il lit :) « L'hypothèque est un droit réel... » (S'interrompant.) Quel dommage qu'il ait besoin de sa Physiologie de l'étudiant... j'aurais voulu la lire une quatrième fois... (Il cherche à se remettre.) « L'hypothèque est un droit... » Il y a le chapitre de l'enlumineuse surtout qui est bien intéressant !... mais il paraît qu'il en a besoin... (Il cherche à se remettre.) Voyons donc, voyons donc... « L'hypothèque est un... » C'est ce que m'a dit Lambert, qui est bien étonnant ! des hommes et des femmes qui s'embrassent en dansant, pendant toute une nuit... quel dérèglement !... c'est en face, à ce qu'il m'a dit... (Sans se lever, il jette les yeux sur la fenêtre à gauche.) Oui, ces salons encore éclairés... Je voudrais bien savoir si c'est aussi abominable qu'on le dit... (Avec une plume qu'il tient à la main il écarte le rideau.) Ah ! oui, c'est là, je vois !... (Il regarde avec attention, jette un cri de surprise et se



lève.) Oh !... oh ! la belle danseuse !... que de grâces en tournant... comme elle tient son cavalier à deux bras !... Eh ! mais... quelle étoffe a-t-elle donc sur les épaules ?... Dieu !... (Il redescend la scène avec confusion.) Elle n'a rien !... elle n'a rien... c'est elle-même !... Oh ! comment ose-t-on regarder ça ?... (Il se remet à la fenêtre.) Mais c'est qu'elles sont bien blanches ses épaules, ça joue le satin à s'y tromper !... c'est abominable !... (Il regarde de nouveau et se met à rire tout à coup.) Eh ! eh ! eh ! eh ! eh ! eh ! un cavalier qui danse sans bouger de place !... Eh ! eh ! eh ! eh ! eh ! eh ! Ils sautent tous sur une jambe à présent !... Ils s'en vont... Ah ! c'est fini... quel dommage ?... Si je pouvais seulement la voir encore... Non, la voilà qui quitte le bal. Dieu ! la belle femme... je la reconnaîtrais entre mille... En voilà un qui danse sur le trottoir.

Il se remet à rire et reste le visage collé à la vitre. Derbigny entre et le surprend dans cette attitude.

SCÈNE V

ISIDORE, DERBIGNY, *venant de la droite, ensuite* LAMBERT.

DERBIGNY, il a passé un habit.

Eh bien !... Que fais-tu donc là ?

ISIDORE, interdit descendant en scène.

Moi, mon papa... rien... je réfléchissais... à mes hypothèques.

DERBIGNY, allant à la table de gauche.

A la fenêtre ?

ISIDORE, à part.

Un mensonge !... ô Dieu !...

Il gagne à droite.

DERBIGNY.

Une lampe allumée, et il fait grand jour... (A part, en éteignant la lampe.) Pauvre garçon ; c'est l'ardeur au travail. (Haut.) As-tu fini ta composition ?

ISIDORE, interdit.

Oui, oui, mon papa ! (A part.) Encore un ! J'abuse de sa confiance, article 406. (Haut, avec énergie.) Article 406, papa !

DERBIGNY.

Article 406, tant mieux !... Ah ça ! je voulais te dire... Tu sais que La Pierre Meulière m'a chargé de ramener à Briare sa fille Pauline, qui était allée passer quelques mois chez sa marraine, à Auteuil. J'ai été la chercher hier, elle est ici ; j'espère que tu ne vas plus être gauche avec elle : te voilà Parisien, il faut te montrer galant.

ISIDORE.

Elle se moque toujours de moi ; ça ne pousse pas à la galanterie, ça.

DERBIGNY.

Parce que tu es maladroit, emprunté ; les jeunes personnes n'aiment pas ça... un mot aimable, un cadeau, cela fait très-bien.

ISIDORE.

Un cadeau, avec mes trente sous par mois...

DERBIGNY.

J'y ai pourvu... tiens, offre-lui ce bijou.

Il lui donne une broche.

ISIDORE.

Oh ! la jolie broche !

DERBIGNY.

Je tiens à ce que tu plaises à Pauline... Il le faut pour gagner l'affection de son père.

ISIDORE.

Oui, mon papa.

DERBIGNY.

Il y a entre nous certain projet... que tu n'as pas besoin de connaître.

ISIDORE.

Non, mon papa.

DERBIGNY.

Tu vois ma confiance en toi...

ISIDORE.

Oui, mon papa.

DERBIGNY.

La Pierre Meulière est riche, il a le bras long...

ISIDORE.

Ah ! je n'ai pas remarqué...

DERBIGNY.

C'est une façon de parler.

ISIDORE.

Ah ! bien ! bien !

DERBIGNY.

Il veut faire de toi un magistrat... un procureur du roi... Tu deviendras la bête noire des accusés, tu requerras contre eux les peines les plus... affligeantes... C'est gentil, ça !

ISIDORE.

Oh ! oui, mon papa.

DERBIGNY.

Sois donc bien aimable avec Pauline.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, PAULINE, PAMÉLA.

PAULINE, en entrant, par la droite du troisième plan, à Paméla.

Mais, je vous répète, Mademoiselle...

DERBIGNY.

Qu'est-ce donc?

ISIDORE, vivement à part.

Dieu ! la belle danseuse de tout à l'heure !

PAULINE.

N'êtes-vous pas envoyée par ma couturière?

PAMÉLA.

Juste.

PAULINE.

Eh bien ! Mademoiselle, ma robe va très-mal.

PAMÉLA.

Très-mal ? non-seulement ça m'étonne, mais ça me surprend. Enfin, qu'est-ce qu'il manque à cette robe ?

DERBIGNY.

Elle n'est pas assez montante, puisqu'il faut vous dire le mot.

Pendant ce qui suit, Pauline va au fond et met son chapeau.

PAMÉLA.

On les porte comme ça..., voyez, moi?... ça avantage.

Elle ouvre son châle.

DERBIGNY, sévèrement.

C'est immodeste, Mademoiselle... Je vous prie d'y ajouter quelques millimètres...

PAMÉLA.

Comme vous voudrez ; chacun son goût... mais vous avez tort.

DERBIGNY, sévèrement.

Mademoiselle... je vous prie d'y ajouter quelques millimètres !

PAMÉLA.

Ne vous fâchez pas... je la ferai montante jusqu'au bout du nez... qu'est-ce que ça me fait ?

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Du bon goût, je n' suis pas l'enn'mie,
Mais ça m'est bien égal, ma foi !
En s'env'loppant comme un' momie,
Mam'zelle y perdra plus que moi ;
Je respect' vos scrupul's barbares,
Mais je tiens à mes opinions ;
Et je déteste les avares
Qui cachent leurs napoléons.

Elle remonte.

DERBIGNY.

Eh bien ! et Pauline ? tu ne lui souhaites pas le bonjour ?

ISIDORE.

Si, mon papa...

PAULINE, qui a redescendu la scène, et d'un ton railleur.

Oh ! moi, j'ai l'habitude d'être oubliée d'Isidore... Il me traite en ami... Je ne compte pas.

ISIDORE, allant à Pauline.

Bonjour, Pauline... (Regardant Paméla.) Elle est encore mieux de près.

PAMÉLA, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder, ce petit ? (Haut.) Et cette robe, Mademoiselle ?

PAULINE.

Là, dans ma chambre.

PAMÉLA.

Ça sera fait en deux temps... J'ai laissé de l'étoffe en dedans.

Elle entre dans la chambre de droite, troisième plan.

ISIDORE, à part, désolé.

Oh !... elle s'en va !...

DERBIGNY.

Ah ! ça, avant de retourner à Briare, nous avons quelques emplettes à faire, offre ton bras à Pauline. (Bas, en passant derrière lui.) Tu feras ta paix en route.

ISIDORE, embarrassé.

Mon papa... c'est que...

DERBIGNY.

Quoi encore ?

ISIDORE.

C'est demain l'examen.

DERBIGNY.

Ne m'as-tu pas dit que ta composition est faite ?

ISIDORE.

Oui, papa, oui... mais on croit être prêt, et puis... il arrive... vous comprenez...

DERBIGNY.

Pas trop !

PAULINE, riant.

Mon Dieu, Isidore, que vous avez l'air drôle !... Dites donc tout de suite que vous avez besoin de revoir votre travail... nous sortirons bien sans vous... On ne vous en voudra pas...

ISIDORE.

Oh ! merci, mademoiselle Pauline !



PAULINE.

Il n'y a pas de quoi, allez!

DERBIGNY.

Que ne le disais-tu?... le devoir avant tout.

Il donne le bras à Pauline.

Air *de Lucie de Lamermoor.*

ENSEMBLE.

Allons, courage, et persévère;
Sois bien attentif, et demain,
Avec succès, oui, je l'espère,
Tu passeras ton examen.

ISIDORE.

Je tremble et je me désespère,
Quand je songe que c'est demain
Que, devant un juge sévère,
Je dois passer mon examen.

PAULINE.

Je vois ce qui le désespère,
Quand je songe que c'est demain
Que, devant un juge sévère,
Il doit passer son examen.

Derbigny et Pauline sortent. Isidore les reconduit jusqu'au fond.

SCÈNE VII

ISIDORE, *puis* LAMBERT.

ISIDORE, seul.

Elle est là!... Oh! rien que cette idée-là, ça me fait un effet...

LAMBERT, sortant de chez lui, à la cantonade.

Le temps de faire deux visites, et je reviens.

ISIDORE, allant vivement à lui.

Ah! Lambert! Lambert!... mon ami!... J'ai vu

une femme! une femme charmante!... une femme adorable, un ange... une...

LAMBERT.

Diable! seriez-vous amoureux?

ISIDORE, baissant les yeux.

Oh! Lambert, pouvez-vous supposer?... J'admire, mais je ne suis pas... ce que vous dites!... Oh! non! Je désirerais seulement pouvoir causer avec elle; on dit qu'on se forme dans la société des femmes, qu'on devient spirituel... Je voudrais bien me former; et devenir spirituel... Oh! j'ai bonne envie d'apprendre, allez!

LAMBERT, riant.

Je vois!... et vous avez besoin d'un avis, pour entrer en relations?

ISIDORE.

Ah! oui, Lambert.

LAMBERT.

D'abord, quelle est cette dame?

ISIDORE, scandalisé.

Une dame? me croiriez-vous capable d'entraîner une malheureuse épouse dans l'article 337... Oh! non!... c'est une demoiselle... et qui a un état bien joli... couturière!

LAMBERT, gaiement.

Couturière?... Cela aplanit bien des difficultés.

ISIDORE, avec joie.

Vous croyez?

LAMBERT.

Mon ami, il y a trois moyens de se faire écouter des femmes.

ISIDORE, avec joie.

Trois! oh! tant mieux! je les prends tous les trois.

LAMBERT.

Le premier, c'est l'esprit.

ISIDORE, un peu déconcerté.

L'esprit?... Ah! c'est l'esprit?

LAMBERT, vivement.

Soyez vif, brillant, léger... toutes les femmes vous écouteront!

ISIDORE.

Oui, oui, je crois bien... (Ingénument.) Lambert, si ça vous était égal, j'aimerais mieux le second moyen.

LAMBERT.

Il est plus infaillible encore;... c'est l'audace, la témérité!...

ISIDORE, effrayé.

Comment l'audace?

LAMBERT, avec gaieté et vivement.

Braver tous les obstacles, sauter à pieds joints sur les pères, sur les oncles... mâles ou femelles... séduire les portiers, faire parvenir des déclarations par des voies inconnues, tenir les patrouilles pour des chimères, considérer l'écharpe municipale comme un simple préservatif contre l'obésité... au besoin, triompher par escalade, avec ou sans effraction!

ISIDORE, vivement.

Arrêtez!... Et le code pénal, mon ami?... Oh! si c'est ce genre d'audace qu'il faut déployer... décidément, je préfère le troisième moyen!

LAMBERT.

Le troisième moyen, c'est le plus sûr de tous, surtout avec une grisette.

ISIDORE.

Il paraît qu'ils sont tous très-bons... Voyons donc! voyons donc! Qu'est-ce que c'est?

LAMBERT.

Ce sont les cadeaux !

ISIDORE, scandalisé.

Mais c'est de la corruption, ça!

LAMBERT, gaiement.

D'accord; mais que voulez-vous?... Il faut attaquer l'ennemi par son côté faible... Et, généralement, la beauté capitule quand on la canonne avec de la bijouterie.

ISIDORE.

Vraiment?

LAMBERT.

J'en suis sûr. Maintenant, vous voilà renseigné, je vous laisse. Je donne, ce matin, un punch d'adieu à d'anciens camarades de l'école, et il faut que je voie mes malades auparavant, dans leur intérêt.

ISIDORE.

Dites-moi, Lambert, c'est que je n'ai pas de bijouterie pour... canonner, comme vous dites...

LAMBERT.

Tant mieux; vous essaierez de mes deux premiers moyens... ils sont économiques.

ISIDORE, s'animant.

Oui, Lambert!

LAMBERT.

Je n'emploie que ceux-là...



ISIDORE, *s'animant davantage.*

Oui, Lambert!

LAMBERT.

Allez! poussez ferme!

ISIDORE, *avec assurance.*

Oh! oui, Lambert!

Lambert sort et ferme la porte du fond.

SCÈNE VIII

ISIDORE, *puis* PAMÉLA.

ISIDORE, *d'abord seul, très-animé.*

Il m'a électrisé!... oui!... si elle était là, je sens que je serais très... spirituel et très-audacieux... Ah! quel dommage qu'elle ne soit pas là!

PAMÉLA, *venant de la droite.*

On n'y voit goutte là-dedans... c'est d'un sombre...

ISIDORE, *interdit.*

Dieu!... c'est elle!... Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu!...

Il recule effrayé jusque derrière la chaise qui est à la table à gauche.

PAMÉLA.

Tiens, vous voilà!

Elle travaille à la robe de Pauline.

ISIDORE, *avec embarras.*

Oui, oui, mam'zelle, oui... (*A part.*) Si j'essayais du premier moyen... (*Haut, en jouant avec la chaise pour se donner une contenance.*) Oui, oui, mam'zelle... (*A part.*) Je ne trouve rien, quel ennui!... moi qui avais tant de choses à lui dire... Je ne me rappelle plus au juste... mais, bien sûr, c'était plus drôle que ça!

PAMÉLA, lui prenant la chaise des mains.

Bien obligée, jeune homme! (Elle s'assied un peu à gauche et coud.) Ah! j'ai une envie de dormir à quarante sous par tête... C'te scélérate de *Polkanka*, ça vous confond les jarrets!...

ISIDORE, cherchant à faire l'aimable.

Polkanka?... J'ignore cette manière de prononcer... Je vous l'ai vue danser cette nuit, de cette fenêtre... et je me disais en vous voyant... Si vous saviez ce que je me disais... en vous voyant!...

PAMÉLA.

Eh! ben!... qu'est-ce que vous disiez!... (A part en riant.) A-t-il l'air bête, ce pauvre garçon!

ISIDORE, changeant d'intention.

Mademoiselle, savez-vous ce que je pense dans ce moment-ci?

PAMÉLA.

Ah ben! en v'là une salée, de question!... Et comment diable voulez-vous que je le devine?

ISIDORE.

Je pense que vous avez bien de l'esprit.

PAMÉLA, sans le regarder et travaillant à part.

Ah ben! je ne pourrais pas lui rendre le réciproque, comme on dit.

ISIDORE.

Et que, ayant de l'esprit comme vous en avez, si jamais vous vous mariez, vous rendrez votre mari bien heureux!

PAMÉLA, piquée.

Comment? si jamais je me marie? Eh bien! je vous trouve gentil... Vous croyez donc que je ne trouverai pas à me marier?

ISIDORE, *vivement.*

Oh! Dieu! plutôt dix fois qu'une!... tout l'esprit étant d'un côté, votre mari sera doublement heureux de trouver dans sa femme...

PAMÉLA.

Eh ben! c'est encore pas trop mal gracieux! c'est-à-dire, à vous entendre, que je ne trouverai jamais qu'une oie!... Merci!

ISIDORE, *désolé.*

Mais non!... mais non!... ah! j'ai du malheur!... je vous ai déplu... moi qui aurais tant voulu...

PAMÉLA.

Me plaire, peut-être?...

ISIDORE, *comme malgré lui.*

Oh!

PAMÉLA, *riant.*

Ah ben!... vous y êtes drôlement!... Vous prenez par Pantin pour aller à Arpajon, mon cher!...

Elle continue de coudre sans s'occuper d'Isidore.

ISIDORE, *à part.*

Décidément, je crois que je n'arriverai pas par ce moyen-là!... Essayons de l'audace, qui réussit toujours, à ce que dit Lambert. (*Il tourne autour de Paméla sans oser l'aborder.*) Allons, de la témérité... (*Il tourne toujours.*) Qu'est-ce que je pourrais bien lui faire? (*Il prend son essor comme pour s'élancer vers elle, puis il s'arrête interdit.*) C'est étonnant comme on a peur quand on est audacieux!

Il tourne toujours derrière Paméla.

PAMÉLA, *travaillant sans le regarder.*

Jeune homme!... comment est-ce qu'on vous appelle?

ISIDORE, vivement.

Isidore, Mademoiselle...

PAMÉLA, sans le regarder.

Eh ben! puisque je jouis de votre nom, actuellement, je vous dirai, monsieur Isidore, que vous me tournez au cœur, en tournillant autour de moi, comme un chien qui fait son lit...

ISIDORE, déconcerté.

Ah! j'ignorais... je suis bien fâché... je ne voulais pas... vous incommoder...

PAMÉLA.

Il n'y a pas d'offense.

ISIDORE, à part.

Quel beau col elle a!... et blanc!... un cygne!... J'en vois justement un; mais il est noir celui-là, et si ce n'était le nœud de ce bonnet... (Il le relève.) Oh! que c'est joli là-dessous!... (Il fait, avec la bouche le geste d'embrasser et n'ose pas.) Muh!... muh!...

PAMÉLA.

Voilà qu'il me chatouille, à présent!... (Elle se retourne, voit Isidore derrière elle et se lève vivement.) Comment! vous alliez m'embrasser?

ISIDORE, vivement et avec confusion.

Non!... oh! non, Mademoiselle... n'allez pas croire... je n'aurais jamais osé... oser!... vous êtes bien trop respectable...

PAMÉLA, scandalisée, elle a posé la robe sur la table à droite.

Respectable!... ah! voilà le bouquet! j'ai donc quatre-vingts ans, à vous entendre? M'embrasser, passe encore, ça se fait, mais me traiter de respectable!... vous êtes un mal appris, mon cher!

ISIDORE.

Mon Dieu! mon Dieu? vous avez mal interprété... (Il fouille machinalement dans sa poche et en retire la broche.) Je suis désolé... Oh! comme ça se trouve... troisième moyen!... la broche à papa!...

AIR *des Artistes par occasion.*

Si ma conduite est une injure,
Daignez oublier mon erreur;
Je voulais vous laisser, j'en jure,
Un souvenir bien plus... flatteur!

Il montre la broche.

J'avais là... cette... bagatelle!
Je disais : C'est bien peu pour elle!...
Je voulais vous l'offrir... pourtant
Je ne l'ai pas osé...

PAMÉLA.

Vraiment?

ISIDORE.

On craint d'offenser une belle,
Quand on s'y prend trop brusquement.

PAMÉLA.

Même air.

Votre conduit' fut très-légère,
Mais tout gît dans l'intention;
Il n'est de règle si sévère
Qui n'admette une exception...
Quand douc'ment de moi l'on s'approche...

ISIDORE, avec joie.

Quoi! sans me faire aucun reproche,
Vous acceptez?...

PAMÉLA, avec sévérité.

Un p'tit moment!...

ISIDORE, avec chagrin.

Vous refusez?...

PAMÉLA, avec dignité.

Certainement!...

Je la refuse... comme broche,
Mais j' l'accepte... comm' sentiment.

ENSEMBLE.

ISIDORE, avec joie.

Ell' la refuse comme broche,
Mais ell' l'accepte comm' sentiment.

PAMÉLA.

Je la refuse... etc.

ISIDORE, au comble de la joie.

Vrai? est-il possible!... vous acceptez?... Elle accepte!... j'ai réussi!... Si vous saviez la joie que j'éprouve, le plaisir que ça me fait!... Et vous vous souviendrez de moi?...

PAMÉLA, mettant la broche.

Toujours et encore!... (A part.) C'est une chose étonnante qu'il n'y a que les très *jeun-hommes* et les hommes respectables qui donnent dans c'te quincaillerie-là... ça ne fait pas l'éloge du moyen-âge, savez-vous?

ISIDORE, la regardant avec admiration.

Et vous me laisserez causer avec vous?... c'est que, voyez-vous, je suis très-timide...

PAMÉLA, riant.

Ah! vous êtes jeune!...

ISIDORE, naïvement.

Dix-neuf ans.

PAMÉLA.

Je ne vous demande pas si vous êtes jeune, je vous dis que vous êtes jeune! et j'ajoute que, par la suite des temps, vous deviendrez un fameux mauvais sujet!

ISIDORE, effrayé.

Oh ! je ne veux pas le devenir... on m'a toujours dit qu'on détestait les mauvais sujets.

PAMÉLA.

Des fois ! des fois !...

Elle le lutine.

ISIDORE, riant.

Hé ! hé ! hé !... Je suis timide. (Elle le lutine.) Eh ! eh ! mais je suis chatouilleux aussi !...

PAMÉLA, le lutinant encore.

Vous verrez, petit sournois !...

ISIDORE.

Hé ! hé ! hé ! (A part, avec exaltation.) Je la trouve de plus en plus belle !

LAMBERT, au dehors.

Oui, quatre bols de punch... au rhum, chez moi !

PAMÉLA, effrayée, à part.

Ciel de Dieu !... c'est la voix de mon étranger de cette nuit... (A Isidore.) Jeune homme...

ISIDORE.

Mademoiselle...

PAMÉLA.

Si vous avez un cœur, cachez-moi !

ISIDORE.

Dedans ?

PAMÉLA, à part.

Lui qui me croit princesse, je ne peux pas me démonétiser à ses yeux ! (Haut.) C'est là votre chambre ?

ISIDORE.

Certainement.

PAMÉLA.

Merci, j'accepte.

ISIDORE.

Comment !... Mais, Mademoiselle, permettez...

PAMÉLA.

Pas de façon, allez... on sait bien ce que c'est qu'une chambre de jeune homme.

Elle entre dans la chambre d'Isidore, premier plan, et en pousse la porte.

ISIDORE.

Ah ! mon Dieu ! Elle y est !

SCÈNE IX

LAMBERT, ISIDORE, *deux garçons d'hôtel portant un punch et une corbeille couverte d'une serviette.*

LAMBERT.

Portez ceci par là (les garçons entrent à gauche, troisième plan) et servez chaud !

ISIDORE, allant vers Lambert, au fond.

Lambert !... Lambert !... vous ne savez pas ! Elle a accepté une broche.

LAMBERT.

Parbleu !... c'était sûr !... Mais, pardon, j'attends des amis, je rentre.

ISIDORE, le retenant.

Ce n'est pas tout ! quand elle a entendu que quelqu'un venait, elle s'est réfugiée dans ma chambre, mon ami... dans ma chambre !

LAMBERT.

Pour vous forcer de l'y rejoindre.

ISIDORE, fort surpris.

Croyez-vous ?

LAMBERT, gaiement.

Fausse retraite, je vous dis... vieille ruse de guerre !... Bonne chance !... au revoir !...

Il entre chez lui à gauche, troisième plan.

SCÈNE X

ISIDORE, *puis* DERBIGNY *et* PAULINE.

ISIDORE, d'abord seul.

Ruse de guerre !... Je comprends, mais moi, aller dans ma chambre tandis qu'elle y est ! (Avec naïveté.) Ce n'est réellement pas convenable... et cependant, si on la surprenait là !

Il s'élance vers la porte, lorsque Derbigny et Pauline entrent par le fond.

DERBIGNY.

Allez, ma chère Pauline, ne perdez pas un instant !

ISIDORE, à lui-même.

Papa !... Je suis perdu si elle bouge !

DERBIGNY.

Préparez tout pour notre départ.

PAULINE.

Oui, mon ami. (Apercevant sa robe sur une chaise, elle redescend.) Ah ! et ma robe !

ISIDORE, la prenant sur la chaise et la mettant en paquet.

La voilà, Pauline... Vous sortez tout de suite, papa, vous dînez dehors ?

DERBIGNY.

Non, mon enfant.

PAULINE, prenant la robe.

Ah ! vous l'abîmez !

Elle sort à droite, troisième plan.

SCÈNE XI

DERBIGNY, ISIDORE, *ensuite* PAMÉLA.

DERBIGNY.

Une lettre que j'ai reçue du père de Pauline me rappelle impérieusement. Nous partons aujourd'hui même, dans l'instant.

ISIDORE.

Ah ! (A part, avec joie.) Elle pourra s'échapper ! (Haut.) Comment...

DERBIGNY.

Ne t'afflige pas trop, mon enfant, cette séparation est nécessaire.

ISIDORE, à part.

Pauvre père !... ça me fait de la peine de le quitter, et je suis content qu'il s'en aille !

DERBIGNY.

Ah ça ! dis-moi, tu n'oublieras pas de donner à Pauline la broche que je t'ai achetée...

ISIDORE, à part, désolé.

Ah ! mon Dieu !

DERBIGNY.

Est-ce que je ne te l'ai pas remise ?

ISIDORE, interdit.

Si !... si, papa, mais, c'est que... c'est que...

DERBIGNY.

Je gage que tu l'auras égarée... tu laisses tout traîner.

ISIDORE, à part.

Me voilà bien ! que faire ?...

DERBIGNY, qui a été chercher sur la table à gauche.

Comment ?... et ton examen? (Il prend un cahier.) Cette composition... il n'y a d'écrit que le titre ! tu m'avais dit cependant... (Avec sévérité.) Qu'est-ce que cela signifie ?

ISIDORE, à part.

J'ai des éblouissements, les yeux me piquent, j'ai la bouche sèche...

PAMÉLA, se montrant à la porte de la chambre d'Isidore, qui ouvre sur le théâtre.

Je crois qu'à présent je peux... Ah !

Elle rentre vivement et ferme la porte.

DERBIGNY.

Que vois-je !... une femme chez lui !...

Il va vivement à la porte d'Isidore.

ISIDORE, à part.

Oh ! là ! là ! je suis perdu !

DERBIGNY, frappant à la porte.

Sortez, Mademoiselle ! sortez !... (On entend fermer le verrou en dedans.) On saura bien vous y contraindre !

ISIDORE, hors de lui.

Que devenir ?...

DERBIGNY, furieux, à Isidore.

Voilà donc à quoi vous passez votre temps, menteur ! vaurien ! paresseux !

ISIDORE, perdant la tête.

Papa, papa, je... je voudrais vous dire !...

AIR : *Doux moment.*

ENSEMBLE.

DERBIGNY.

Laissez-moi ! (*bis.*)
C'est un affreux outrage !
Mais, pour vous rendre sage,
J'invoquerai la loi!

ISIDORE.

Quel effroi ! (*bis.*)
Pour lui, c'est un outrage,
Ah ! je sens mon courage
Défaillir malgré moi.

ISIDORE.

J'ignore encor, je vous le jure...

DERBIGNY.

Cacher une femme chez lui !

ISIDORE.

Oh ! pardonnez, je vous conjure...

DERBIGNY.

Voilà la jeunesse aujourd'hui !

ISIDORE.

Ne m'accablez pas davantage...
Mon bon père...

DERBIGNY.

Il n'est plus d'enfants !
Un pareil tour à dix-neuf ans !
Que feras-tu donc à mon âge ?...

ISIDORE.

Oh ! mon papa, je serai sage !

Reprise de l'ensemble.

DERBIGNY.

Laissez-moi !... etc.

ISIDORE.

Quel effroi !... etc.

LAMBERT, sortant de la chambre.

Mais quel bruit !... et pourquoi ?
D'où vient donc ce tapage ?
S'il promet d'être sage,
Croyez-le sur sa foi !

SCÈNE XII

ISIDORE, LAMBERT, DERBIGNY.

LAMBERT.

Mon Dieu !... qu'est-ce donc ?

DERBIGNY.

Un malheureux qui fera la honte de sa famille ! un examen à passer demain, et il n'a encore rien fait... Vous qui êtes laborieux, comprenez-vous cela ?

Il remonte un peu.

ISIDORE, suppliant et remontant aussi.

Papa, ne vous fâchez pas, je serai prêt, je vous le promets !

LAMBERT, à part sur l'avant-scène.

Pauvre garçon !... Il faut que je le tire de là ! (A Derbigny qui redescend. Haut.) D'autant plus facilement que l'examen est ajourné de quinze jours, l'examinateur est malade, c'est moi qui le traite, il ne sortira de mes mains que quand Isidore sera prêt.

DERBIGNY, montrant Isidore, qui est redescendu aussi.

Il le savait donc !

LAMBERT.

Parbleu !

ISIDORE, à part.

Qu'est-ce qu'il dit là ?

DERBIGNY.

Malheureux enfant, pourquoi ne m'avoir pas parlé de cela ?

ISIDORE.

Papa... papa... c'est... parce que...

LAMBERT, à Derbigny, avec reproche.

Parce que vous l'avez attaqué avec une telle violence, qu'il n'a plus su où il en était.

DERBIGNY.

Bon ! vous allez me persuader aussi que c'est moi qui ai introduit cette femme là, dans sa chambre.

ISIDORE, à part.

Oh ! Dieu ! oh ! Dieu ! ça va recommencer !

LAMBERT.

Quoi !.. il ne vous a pas confié... généreux ami !...

Il se jette dans les bras d'Isidore.

ISIDORE, très-étonné.

Il m'embrasse à présent !

DERBIGNY.

Expliquez-vous.

LAMBERT, avec aplomb.

C'est pour moi qu'elle est ici.

DERBIGNY.

Pour vous ?

ISIDORE.

Ah !

LAMBERT.

En tout bien, tout honneur... une jeune fille qui est venue me consulter... pour sa mère... en me quittant, elle entendit la voix d'un de mes clients... sa démarche pouvait être mal interprétée... je suis garçon... vous comprenez... Elle me pria de la cacher... la chambre d'Isidore était ouverte, elle s'y

précipita, et lui, en ami dévoué, au risque de vous déplaire, ne voulut pas révéler...

DERBIGNY.

Est-il possible ?

ISIDORE, émerveillé, à part.

Ah ! comme il ment bien !

DERBIGNY.

Et je l'accusais !

LAMBERT, avec reproche.

Le soupçonner, lui, si candide ! Ah ! monsieur Derbigny !

DERBIGNY.

En effet, ça n'avait pas le sens commun !... et moi qui soupçonnais cette vertueuse jeune fille ! Mais aussi, tu te troubles d'un rien ; voyez ! il est encore tout tremblant.

ISIDORE.

Le fait est que je suis... ah ! je suis bien ému !

DERBIGNY, allant à Isidore.

Voyons, remets-toi, et tâche de te rappeler où est la broche que j'ai achetée pour Pauline.

LAMBERT, à part.

En voici bien d'une autre !

ISIDORE, désolé, à part.

Ah !... je croyais que c'était fini !...

LAMBERT, gaiement, et cherchant à donner le change.

Je gage que vous avez cru qu'il l'avait donnée à cette...

DERBIGNY.

Je l'avoue, je m'en accuse, franchement, je l'avoue... Mais, qu'en a-t-il fait ?

Il cherche à gauche sous la table.

LAMBERT.

Ah ! oui, qu'en a-t-il fait ? (A part, en remontant la scène à droite.) A moins d'un miracle, du diable si je sais comment le tirer de là, par exemple !

ISIDORE, à part.

Je n'en sortirai jamais !

Paméla entr'ouvre la porte et met la broche sur la table. Lambert seul aperçoit ce mouvement, mais sans pouvoir reconnaître Paméla.

LAMBERT, à part.

Voilà le miracle !... Une grisette qui restitue !... (Haut, allant à la table.) Il est impossible qu'en cherchant bien... (Il prend la broche.) Non, rien !... (Passant auprès d'Isidore et la lui mettant dans la main. Haut.) Mais il l'a à la main !

ISIDORE.

Hein ?... Tu dis... quoi... (Regardant dans sa main et jetant un cri de surprise mêlée de joie.) Ah !... ah !... Mais la voilà !...

DERBIGNY.

Ah ça ! mais tu l'avais donc ?

ISIDORE.

Non, papa... (Lambert le tire par l'habit.) C'est-à-dire je l'avais donc... Oui, papa... il paraît...

DERBIGNY.

Étourdi. (Avec importance.) Vois comme l'innocent est parfois en butte à d'injustes soupçons... Vois comme les preuves les plus accablantes sont quelquefois trompeuses !

ISIDORE.

Je vois.

DERBIGNY.

Et, si jamais tu deviens procureur du roi, n'oublie pas cette leçon.

Il passe à droite et au deuxième plan pour prendre son paletot.

LAMBERT, *d'un ton solennel et railleur.*

Profitez, jeune homme!

ISIDORE.

Oh! je n'oublierai rien.

SCÈNE XIII

PAULINE, ISIDORE, LAMBERT, DERBIGNY, *un peu au fond.*

PAULINE, *sortant de sa chambre et apportant un petit carton qu'elle va poser sur la table à gauche.*

Mon ami, mon ami, la voiture est en bas, on vient d'emporter nos malles.

DERBIGNY, *regardant Isidore.*

Déjà?

ISIDORE, *à part.*

A présent, ça me fait de la peine de les voir partir. — Mademoiselle, oserai-je vous offrir?...

PAULINE.

Ah! la jolie broche; merci, monsieur Isidore.

ISIDORE.

Gardez-la en souvenir de moi... C'est papa qui l'a achetée pour que je vous la donne.

DERBIGNY, *descendant entre Isidore et Lambert tout en mettant son paletot.*

Monsieur Lambert, vous êtes de bon conseil... Permettez-moi de vous recommander cet enfant-là.

LAMBERT.

Vous le reverrez homme, j'en réponds.

DERBIGNY, *à Lambert.*

Et si un jour la vie parisienne vous lassait, et qu'il

vous convînt de vous créer une bonne clientèle en province, rappelez-vous que vous avez à Briare (car vous êtes notre compatriote... Briare est votre patrie, comme c'est la nôtre)... rappelez-vous que vous y avez de bons amis, qui seront charmés d'employer leur crédit à vous être agréables.

Pendant ce qui précède, Lambert a aidé Derbigny à mettre son paletot et a passé à gauche.

PAULINE, d'un ton gracieux.

Moi, d'abord, j'en parlerai à mon père.

LAMBERT.

Croyez, mademoiselle, que le désir de me rapprocher d'une aussi aimable personne... (Il salue.) Ne vous dérangez pas. (A part, en rentrant chez lui.) Elle est charmante.

DERBIGNY, à Isidore.

Allons, suis bien mes conseils, et surtout, évite les mauvaises connaissances!

ISIDORE.

Oh! oui, papa.

AIR : *De votre offr' mon âme est blessée.*

ENSEMBLE.

DERBIGNY.

Adieu, garçon! que le destin prospère
Veille ici sur ton avenir!
Oui, nous partons, mais bientôt, je l'espère,
Le sort pourra nous réunir.
Adieu! adieu!

ISIDORE.

Comptez sur moi, je tâch'rai d' vous complaire.
Vous que je ne puis trop chérir.
Adieu, papa, que le destin prospère
Puisse bientôt nous réunir!
Adieu! adieu!

PAULINE.

Partons, je vais aller à mon père ;
Mais j'emporte, pour l'avenir,
D'une amitié qui doit m'être bien chère,
J'emporte un doux souvenir.
Adieu, adieu.

([illegible] baise la main de Pauline et embrasse son père avec émotion. Pauline et [illegible] sortent.)

SCÈNE XIV

[illegible], PAULINE, ensuite [illegible].

[illegible], d'abord seul, à la cantonade.

Bon voyage, papa... Portez-vous bien. Pauline ; bien des choses à votre père... (On entend la voix de Ber-[illegible]) Sois bien sage... Oui, papa, je serai bien sage...

(Il redescend la scène en pleurant.)

PAULINE, sortant de la chambre d'Isidore.

[illegible] [illegible] une [illegible] pour une [illegible]...

[illegible], pleurant.

Ah! [illegible] sont partis... J'ai bien du chagrin [illegible].

PAULINE.

[illegible] c'est justement [illegible] une mazurka de ma composition [illegible]...

[illegible], revenant.

Vous me permettrez de vous y accompagner?...

PAULINE.

[illegible]...

ISIDORE.

Vous n'êtes pas une mauvaise connaissance, vous, n'est-ce pas?

PAMÉLA.

Quelle est cette question saugrenue?

ISIDORE.

Oh! non, vous n'en êtes pas une!

Il se jette dans ses bras et l'embrasse à plusieurs reprises.

PAMÉLA.

Eh ben! eh ben! il m'embrasse!

ISIDORE, pleurant.

J'ai tant de chagrin! laissez-moi me consoler!

PAMÉLA, se laissant embrasser.

Puisque ça le console... Il m'intéresse, ce petit.

LAMBERT, venant de la gauche.

Eh bien!... Ne vous gênez pas! (Isidore et Paméla se séparent.) Dieu! ma princesse russe.

PAMÉLA, stupéfaite.

Mon marquis égyptien!...

ISIDORE.

Marquis?... c'est Lambert... médecin!

PAMÉLA.

Médecin! Ainsi, vous m'avez joué un pied à la Sainte-Menehould? vous m'avez joué un pied, quoi!

LAMBERT.

Votre Altesse m'en jouait un, j'ai bien été obligé de tenir.

ISIDORE, naïvement.

Qu'entendez-vous par jouer des pieds?

LAMBERT.

Si vous ne comprenez pas le mot, vous entendez fort bien la chose, mon gaillard!

ISIDORE, naïvement, à part.

Je ne devine pas pourquoi il me dit ça.

PAMÉLA.

Et pour faire son entrée dans le monde, je l'emmène ce soir au Prado.

ISIDORE.

Puis-je, Lambert?

LAMBERT.

Certainement, puisque j'irai. Ralliez-vous à mon panache, vous le trouverez toujours sur le chemin...

LAMBERT ET PAMÉLA, l'interrompant.

Du Prado!

ISIDORE.

Quel bonheur!... Mais quel dommage que papa ne soit plus ici!... Il aurait été si content de me voir me distraire sans faire de mauvaises connaissances!

PAMÉLA.

Au Prado!

LAMBERT ET ISIDORE.

Au Prado!

CHŒUR FINAL.

Air : du finale de l'*Ile de Robinson.*

En attendant
L'heureux moment
Où la danse
Commence,
Qu'un punch brûlant et pur,

De sa flamm' de pourpre et d'azur,
Vienne éclairer,
Vienne enivrer
D'amis nombreux
Le cercle joyeux.

Pendant le chœur, Lambert et Paméla se dirigent vers la chambre de Lambert en dansant un pas comique ; Isidore, exalté par leur exemple, les imite gauchement. Tableau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Un salon ouvrant sur un jardin. A gauche, premier plan, un bureau-pupitre adossé au mur; au second plan, une porte d'appartement, avec œil de bœuf à hauteur d'entresol. A droite, au second plan, touchant au mur, un corps de bibliothèque; sur le même plan, en gagnant sur le théâtre, un bureau-table; entre cette table et la bibliothèque, un fauteuil de bureau; au troisième plan, une porte; au fond, trois portes, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

DERBIGNY, *debout, au pupitre à gauche et écrivant;* LAMBERT *et un* HOMME DE PEINE, *chargé de dossiers et de cartons de bureau, entrant par le fond.*

LAMBERT, tenue sévère et distinguée, pantalon, gilet, habit noirs, paletot marron, cravate blanche; il ne porte plus de moustaches. (Au commissionnaire.)

Posez ces cartons ici (il indique la bibliothèque), ces dossiers là (il indique le bureau à droite).

DERBIGNY, allant à lui.

Quoi! monsieur Lambert, si matin!

LAMBERT.

On commence les réparations à notre mairie, je déménage les archives de l'état-civil, auxquelles vous avez bien voulu accorder l'hospitalité.

DERBIGNY.

En qualité de votre adjoint, n'était-ce pas à moi de vous épargner cet embarras?

LAMBERT.

Je ne suis pas convenablement logé... Un célibataire... et puis, appelé sans cesse hors de chez moi par mes malades...

DERBIGNY.

Et vous n'en manquez pas, c'est vrai! Qui aurait dit, quand je vous quittai à Paris il y a deux ans, qu'aujourd'hui, vous seriez maire de Briare et le premier médecin de la ville?

LAMBERT, souriant.

D'abord, je suis le seul, ou à peu près.

DERBIGNY.

Vous avez su inspirer une telle confiance à vos clients qu'ils vous ont tous voulu pour leur représentant, et que vos administrés se font malades par partie de plaisir, pour avoir la satisfaction d'être soignés par vous... un véritable engouement!

LAMBERT.

Que je dois à votre bienveillance, monsieur Derbigny.

DERBIGNY.

Dites à votre travail persévérant, à votre mérite.

LAMBERT.

Ah!... cela vous surprend, vous qui, à Paris, m'avez vu jeté dans les plaisirs... Mais il y a temps pour tout.

DERBIGNY.

Ah! oui, votre système, la soupape de sûreté... j'aime toujours beaucoup cette comparaison. A propos de sûreté, j'ai préparé un petit travail... des

feuilles de signalement; voulez-vous voir?... Je sais que vous ne signez qu'après avoir lu.

Il va au bureau à gauche.

LAMBERT, y allant aussi.

C'est que je me rappelle les étranges habitudes de mon prédécesseur.

Il signe debout pendant les cinq premiers vers.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Quand il partait pour aller en voyage,
Pour que l'état civil n'en pût souffrir,
Ce brave maire, au bas de chaque page,
Signait en blanc les actes à venir,
Que le greffier, plus tard, devait remplir.

Revenant en scène.

Grâce à ce singulier système,
Ce magistrat, prévoyant à l'excès,
Se trouve avoir signé lui-même
Son acte de décès. (*bis.*)

(En souriant.) Je ne veux pas m'exposer à cela.

DERBIGNY, riant.

Et vous avez raison... Maintenant, me permettez-vous de passer un instant chez M. de la Pierre Meulière?

LAMBERT.

Je vous en prie.

DERBIGNY.

Il est chez moi depuis hier.

LAMBERT.

Oui, avec mademoiselle Pauline.

DERBIGNY.

Il s'agit d'un arrangement pour notre vieux procès... Mille pardons de mon impolitesse.

LAMBERT, le reconduisant.

Allons donc!... vous plaisantez.

Derbigny sort par la gauche.

SCÈNE II

LAMBERT, *seul.*

Oui, Pauline est ici, je le savais!... Pauline, que j'ai à peine remarquée à Paris il y a deux ans, et qu'aujourd'hui j'aime comme un insensé!... Car, il m'a suffi de quelques jours passés l'été dernier dans sa famille pour apprécier toutes les charmantes qualités de son esprit et de son cœur. Aussi, je n'ai plus eu qu'un but, une pensée : conquérir une position digne d'elle; et je suis venu me fixer à Briare, qui est la ville la plus rapprochée du château de son père; j'ai remplacé mes habitudes de désordre par une conduite sévère; je me suis retrempé dans le travail, ce qui m'a déjà valu l'estime et la confiance de mes compatriotes...

SCÈNE III

PAULINE, LAMBERT

PAULINE, entrant par la gauche.

Ah! c'est vous, docteur!

LAMBERT.

Chère Pauline, quel bonheur de vous revoir!

PAULINE.

Ne nous hâtons pas de nous réjouir... Je ne sais

quelle affaire amène mon père chez M. Derbigny, mais, j'ai besoin de vous parler.

LAMBERT.

Allez-vous enfin m'autoriser à dire à M. de la Pierre Meulière tout l'amour que vous m'inspirez?

PAULINE.

Il s'agit bien de cela! Vous ne savez pas... un malheur terrible nous menace!..

LAMBERT.

O ciel! qu'est-ce donc?

PAULINE.

Un mot échappé par hasard m'a tout révélé... Mon père veut me marier.

LAMBERT.

Vous marier! est-il possible?

PAULINE.

Il faut empêcher ce mariage, docteur... j'ai compté sur vous.

LAMBERT.

Et quel est celui qu'on vous destine?

PAULINE.

Voilà ce que je ne sais pas.

LAMBERT.

Oh! je le saurai, moi!... Je verrai M. de la Pierre Meulière... et je lui dirai... Mais... c'est que c'est bien embarrassant...

PAULINE.

C'est bien simple. Mon père a toute confiance en vous; il suffit que vous lui fassiez entrevoir que ce mariage-là... le rendra malade: il vous croira.

LAMBERT.

Le moyen est un peu hasardé.

PAULINE.

Du tout... Dites-lui, par exemple, que s'il devient souffrant...

LAMBERT, souriant.

Et il croit l'être constamment.

PAULINE.

Il serait abandonné à des soins étrangers... tandis que moi, sa fille, qui resterais toujours auprès de lui...

LAMBERT.

J'entends bien... mais alors cette raison subsistera éternellement...

PAULINE.

Oh! mais non; plus tard nous nous arrangerons d'une autre manière.

LAMBERT.

Lorsque j'aurai écarté ce rival inconnu.

PAULINE, vivement et avec ingénuité.

C'est ça.

LAMBERT.

Et que vous m'aurez permis de parler pour mon compte.

PAULINE, de même.

C'est ça!... vous lui direz alors que sa santé est complétement rétablie, que le spectacle du bonheur de sa fille ne peut que l'améliorer encore... et mille choses...

Bruit de voix en dehors.

LAMBERT.

Votre père!... Je vais de ce pas...

PAULINE.

Non... il est avec M. Derbigny... ils discutent leurs intérêts...

LAMBERT.

Qu'importe !

PAULINE.

Vous échoueriez... Il n'a pas d'oreilles pour les affaires de cœur quand il parle argent.

LAMBERT.

Cependant il faut...

PAULINE, l'obligeant à remonter.

Mais partez donc !

AIR *d'une valse de Strauss.*

ENSEMBLE.

Oui, tous les deux, sachons nous taire,
Soyez prudent, soyez discret,
Notre bonheur veut du mystère,
Gardons pour nous notre secret.

LAMBERT.

Je veux parler à votre père,
Ne craignez rien ; je suis discret,
Et, dès demain, oui, je l'espère,
Il connaîtra ce doux secret.

Lambert s'échappe par le fond et se dirige à gauche. Pauline sort par le troisième plan à droite.

SCÈNE IV

DE LA PIERRE MEULIÈRE, DERBIGNY, *venant de la gauche et tenant chacun un papier à la main. Ils entrent en discutant ; on a entendu leurs voix hors de vue.*

DE LA PIERRE MEULIÈRE, très-animé.

Ventrebleu, Derbigny! je suis un ancien volontaire des Cent-Jours, j'ai désarmé un Prussien à la barrière du Roule; vous comprenez que j'ai la tête diablement près du bonnet, et que je n'aime *pointe*

les affaires qui traînent! J'ai quitté mon château de Hochepot malgré ma santé délicate.

DERBIGNY, raillant.

Oh! votre santé... votre santé!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Elle est très-frêle... ça n'en a pas l'air... mais elle est très-frêle! Nonobstant, j'ai bravé les conséquences pour venir causer avec vous de notre procès pour la ferme du Mesnil... Il faut en finir... Je veux marier ma fille avant mon trépas, que diable... Voulez-vous que cette ferme serve de dot à nos enfants... oui ou non? C'est net, oui ou non!

DERBIGNY.

Plus de procès! mais c'est tout ce que je demande.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, lui montrant le papier qu'il tient.

Eh bien! alors, signez.

DERBIGNY.

Il est bien entendu que celui de nous deux qui se refuserait au mariage perdrait par ce fait tous ses droits sur la ferme?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ce ne sera pas moi!

DERBIGNY.

Ni moi!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Signez!

DERBIGNY, à part.

Elle vaut deux cent mille francs.

Ils vont signer au bureau à gauche.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je signe un double.

DERBIGNY.

Moi, l'autre.

Ils les échangent.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Voici une affaire faite

Ils reviennent en scène.

DERBIGNY.

Et maintenant, pour que vous ne la regrettiez pas, je vous ai gardé pour la bonne bouche la note des dépenses d'Isidore pendant le mois dernier; vous pourrez ainsi apprécier le caractère de votre futur gendre.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il vous rend des comptes... Ah! l'innocent, je le reconnais là... Moi, qui suis un ancien gaillard, je n'en rendais *pointe*. J'en faisais à mes parents; mais je ne leur en rendais *pointe*.

DERBIGNY.

Lisez-moi ça.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, lisant.

« Note de mes dépenses pendant le mois dernier: Déjeûners et dìners, 48 fr. 25 c. »

DERBIGNY.

Trente-deux sous par jour...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est maigriot.

DERBIGNY.

Il se prive bien certainement du nécessaire.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

« Menus plaisirs et spectacles, 2 fr. 75 c. »

DERBIGNY.

Est-ce trop? Dites, La Pierre Meulière, peut-il s'abstenir absolument...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est un niais! Moi qui étais volontaire en 1815 et qui ai capturé un Prussien... je faisais mille farces... J'ai eu plus de duels que vous n'avez de cheveux sur l'occiput, mon brave ami.

DERBIGNY.

Vous, oui! mais Isidore n'a pas été élevé dans ces idées-là.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est le mal!... c'est le mal! (Lisant.) « Location de livres de droit, 33 fr.! » Diable! il est donc bien savant?

DERBIGNY.

Il travaille trop, je vous dis.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

« Briquets phosphoriques, 12 fr. » Pour un mois, c'est inouï!... Il passe donc sa vie à allumer des bougies?... Décidément, ce doit être un garçon fort éclairé.

DERBIGNY, avec enthousiasme.

Hein, La Pierre Meulière? hein?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

« Souscription pour doter une rosière couronnée par les élèves de l'École de Médecine, 20 fr. »

DERBIGNY.

C'est admirable!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, avec emphase.

Ah! je suis touché!... Ah! je suis ému!... Ah! je suis mordu au cœur!



DERBIGNY.

Ce cher enfant! Et c'est demain! demain que nous allons le revoir! Après deux ans de séparation... il nous consacre ses vacances!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Aussi, dès que j'ai su qu'il arrivait, je suis venu m'installer chez vous avec ma fille, pour le recevoir; et ma foi, quoiqu'il ne soit pas tout à fait ce que j'aurais voulu... nous avancerons le mariage.

Il se frotte les mains.

DERBIGNY.

Vous me comblez de joie, mon cher La Pierre Meulière.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

On entend un coup de fusil; La Pierre Meulière saute sur lui-même.

Hein?

DERBIGNY, *remontant.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

ISIDORE, *hors de vue.*

Marguerite! sont-ils levés... Peut-on les voir?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah ça! mais cette voix...

DERBIGNY, *avec joie.*

C'est lui, Isidore!

SCÈNE V

DERBIGNY, ISIDORE, DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Isidore porte la barbe complète, cravate de couleur éclatante, gilet d'une mode exagérée à grands carreaux, pantalon et paletot très-courts en nankin.

Le caractère du personnage est complétement transformé ; au lieu de la timidité qui contenait la chaleur de sa nature au premier acte, il a maintenant toute la franchise et l'entrain d'un farceur d'estaminet.

Air *du morceau d'ensemble* (d'Adam).

ENSEMBLE.
Oui, c'est { lui, le / moi, me } voici !
C'est un jour à jamais prospère !
Pour un fils, pour un père,
Quel bonheur de se voir ainsi !

ISIDORE, qui est entré vivement et seulement après la première moitié de l'ensemble qui précède, s'est jeté avec une effusion comique dans les bras de son père. — Tout ce mouvement se fait, au troisième plan, sur le seuil de la porte au fond.

Pour vous prouver cela,
Ah ! que tous deux, avec ivresse,
Sur mon cœur, je vous presse.
Bonjour, Monsieur ! Bonjour, papa !

Reprise ensemble.

Oui, c'est { lui, le / moi, me } voici ! etc.

DERBIGNY.

Cher ami ! je ne t'attendais que demain.

ISIDORE, vivement.

Une surprise que je vous ménageais !... Je suis arrivé ici à la petite pointe du jour... Marguerite allait vous réveiller... Moi, je n'ai pas voulu... Ah ! ça m'a coûté, je l'avoue... Mais je me suis dit : Ils rêvent peut-être que j'arrive... ils sont heureux...

ça leur fera deux plaisirs pour un, et pour ne pas perdre de temps, j'ai été revoir le parc, la plaine, les environs... Et en revenant, pour vous préparer tout doucement, sans secousse, à mon retour, j'ai tiré un coup de fusil dans le jardin.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'était lui!... Il appelle cela sans secousse!

DERBIGNY, avec joie.

N'importe, le voilà!

ISIDORE.

Oui, me voilà!... en chair et en os... (Riant.) Plutôt en os qu'en chair; mais... les bons coqs ne sont jamais gras.

DERBIGNY, étonné.

Bons coqs!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah çà! mais comment diable es-tu fagoté?

ISIDORE.

Fagoté? Et comment voulez-vous donc que je sois?

DERBIGNY.

En effet, dans ma joie, je n'avais pas remarqué!...

ISIDORE, se dandinant d'un air satisfait, et mettant la main dans ses goussets.

Tenue suprême!... genre mouscatchini!... espoir de la France!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah! c'est là... la mode actuelle... à Paris?

ISIDORE.

Pour la bonne société, bien entendu...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est bien surprenant.

DERBIGNY, embarrassé.

Non... pas trop. (Il cherche à changer la conversation.) Et le travail? comment gouvernons-nous le travail ?

ISIDORE.

Ah papa !... parfait ! inscriptions en poche... examen... vainqueur. Mes examinateurs ont été frappés de stupeur en m'interrogeant.

Il remonte en faisant une pirouette sur lui-même.

DERBIGNY, à de La Pierre Meulière.

J'en étais sûr ; vous voyez !...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Laissez ! je le scrute... je le scrute...

ISIDORE, à part.

Le fait est qu'ils ont été pas mal surpris. (Redescendant à droite. — Haut.) Je travaille mes auteurs... douze heures par jour.

De La Pierre Meulière descend à droite; il examine Isidore en passant derrière lui.

DERBIGNY.

Douze heures!

ISIDORE.

Quelquefois vingt-quatre, souvent moins, jamais plus!

DERBIGNY.

Et tu n'as pas fait de mauvaises connaissances?

ISIDORE, reprenant le milieu.

Pas une, papa ! Elles sont toutes bonnes ; toutes de première qualité.

DERBIGNY.

Enfin, tu as suivi mes conseils?

ISIDORE.

A la piste, papa !



DERBIGNY.

Et je suis sûr que tu t'en es applaudi ?

ISIDORE.

A trois reprises, papa !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, vivement.

Je l'ai scruté !... je trouve que ses allures, ses manières... (A Isidore.) Tu t'es donc déluré ?

ISIDORE, lui donnant une tape sur le ventre.

Un peu ! En italien, *un poco !*

DERBIGNY.

Toi, qui avais de la timidité, de la réserve... qu'as-tu fait de tout cela ?

ISIDORE.

Ma timidité, je l'ai usée ; et comme je ne m'en servais plus, je l'ai cédée à un de mes amis, un étudiant de première année ; quant à la réserve, c'est autre chose ; on n'en est qu'à 55 ans, d'après la loi sur la garde nationale : je n'ai pas l'âge ; j'attends.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, riant.

Ah ! parfait... il est gai.., décidément je crois qu'il s'est formé ! Mais qu'est-ce que c'est que cette barbe affreuse ?

ISIDORE.

Ah ! monsieur de La Pierre Meulière, j'ai l'amour-propre de croire qu'il n'y a rien à dire sur ma barbe, qui a fait bien des jaloux dans le onzième arrondissement (à part) sans compter les jalouses.

DERBIGNY, à de La Pierre Meulière.

Mon ami, c'est l'usage, les jeunes gens la portent.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

L'usage, l'usage ! s'il était sapeur ou Turc, je le

comprendrais, mais à un futur avocat, cette fourrure ?

ISIDORE.

Précisément ! voyez Lycurgue, qui certainement n'était ni un sapeur, ni un Turc, et qui même était un professeur de droit très-distingué... se rasait-il ? Jamais !... Jamais Lycurgue ! jamais Lycurgue !

DERBIGNY, à de La Pierre Meulière.

Au fait je n'ai pas ouï dire,..

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il se peut, il se peut.

ISIDORE.

Et Solon ? qui n'était pas un gamin, se faisait-il la barbe ? Jamais !... Jamais Solon ! Jamais Solon !

DERBIGNY, imitant son geste et son inflexion.

Jamais Solon ! Jamais Solon !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je ne dis pas...

ISIDORE.

Et Cicéron ? un avocat cependant... et qui pinçait le latin un peu *chicandardement !...*

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Chican ?...

ISIDORE.

Dardement...

DERBIGNY, à de La Pierre Meulière.

Dardement, mon ami !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Quel est cet odieux adverbe ?

ISIDORE.

Il est peut-être inconnu ici ? Je m'honore de l'arborer le premier et de le faire flotter sur ma ville

natale. (Il se découvre et agite son chapeau en l'air.) Ce qui n'est pas une faveur légèrement *chocnosophe!*

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah ça ! mais il parle une langue ?...

ISIDORE.

C'est la langue du palais.

DERBIGNY, à de La Pierre Meulière.

La langue du palais, mon ami ; vous n'êtes pas jurisconsulte, ni moi... voilà pourquoi, vous ne...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Cette explication me satisfait.

ISIDORE, à de La Pierre Meulière.

Ah ! sac à papier, pardonnez-moi ! Et mademoiselle Pauline, comment se porte-t-elle ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Très-bien ! elle est ici !

ISIDORE.

Voilà deux ans que je ne l'ai vue... elle doit être un peu chouette, à présent !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, surpris.

Ma fille chouette ?

DERBIGNY.

C'est la langue du palais.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah ! oui !... j'oublie toujours !... Pourquoi les avocats ne parlent-ils pas comme tout le monde ? c'est une étude qui doit être bien aride. (Il remonte et appelle.) Pauline ! Pauline !

DERBIGNY, bas à Isidore.

J'ai l'idée que tu n'as plus peur des demoiselles, maintenant.

ISIDORE.

Pardon !... il y en a qui m'épouvantent encore beaucoup.

DERBIGNY.

Lesquelles ?

ISIDORE.

Les vieilles.

SCÈNE VI

DERBIGNY, ISIDORE, PAULINE, *venant de la droite*, DE LA PIERRE MEULIÈRE.

PAULINE, avec surprise.

Monsieur Isidore !...

ISIDORE.

Mademoiselle Pauline !... je vous présente tout ce que j'ai de mieux en hommages, en respect... en...

PAULINE.

Je les accepte avec plaisir... Je ne vous aurais vraiment pas reconnu.

DERBIGNY.

N'est-ce pas qu'il est changé ?

PAULINE.

Oh oui ! (A part.) Pas en beau.

ISIDORE.

Avez-vous toujours ma broche ?

PAULINE.

Toujours, monsieur Isidore.

ISIDORE.

Alors, pour vous remercier d'avoir gardé mon souvenir, permettez que je vous embrasse.

PAULINE, se défendant.

Monsieur... (Il l'embrasse.) Voilà un procédé bien singulier...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, riant.

Ah ! bravo ! Ah ! très-bien !

ISIDORE.

Ce n'est point un procédé... c'est un baiser, ma foi, un baiser... accent aigu, comme nous disons à l'école.

Derbigny lui parle bas.

PAULINE, à de La Pierre Meulière.

Ah ! mon père !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est gauche !... c'est écolier... ça manque d'aplomb ; mais il se fera.

DERBIGNY, bas à Isidore.

Observe-toi ! trois cent mille francs d'espérances, je te dis.

ISIDORE, bas à Derbigny.

Est-ce que je savais ; je vas arranger ça. (Haut.) Mademoiselle Pauline, je me suis acquitté des petites commissions dont vous m'aviez chargé.

PAULINE.

Vous y avez pensé ?

ISIDORE.

J'ai là dans ma poche toutes vos parfumeries, l'eau de Portugal, la crème d'Hébé, le patchouli, le diable et son train...

PAULINE.

C'est très-aimable à vous.

ISIDORE, donnant des paquets et des flacons à Pauline.

J'embaume ; depuis Paris, les chiens me suivent.

PAULINE, les portant sur la table, à droite.

Dieu ! quelle affreuse odeur ! ça infecte le tabac !

ISIDORE, feignant l'étonnement.

Tiens ! tiens ! tiens !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Est-ce que tu fumerais par hasard ?

ISIDORE.

Jamais par hasard ! Il y a longtemps que jai renoncé à Satan, à ses œuvres et à ses pipes.

AIR *de Mazaniello.*

Moi, fumer ! pas le moins du monde ;
Le mot seul me fait mal au cœur ;
Car pour cette habitude immonde
J'ai la plus invincible horreur !
Je trouv' ça tell'ment exécrable,
Que j' donn'rais mon sang, voyez-vous,
Pour que tout's les pip's fuss'nt au diable,
(A part.) Et qu' les cigar's fuss'nt à deux sous !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

A la bonne heure !

ISIDORE.

De temps en temps, je l'avoue... et pour obliger un ami dans la peine, je me charge de l'éducation d'une pipe, j'entreprends de la cul...

DERBIGNY, vivement, l'interrompant.

Heu !...

ISIDORE.

De la cultiver jusqu'à ce qu'elle soit... mûre... et si vos parfumeries ont contracté un petit goût de... caporal torréfié, c'est que j'aurai oublié une de mes élèves dans ma poche. (Il se fouille.) Justement.

Il tire une pipe toute noire de sa poche.

PAULINE.

Quelle abomination !

DERBIGNY.

Elle n'est pas à lui.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Puisqu'elle n'est pas à lui, il n'y a rien à dire. Allons, allons, il me va ! Rendez-vous promptement chez le notaire et terminons au plus vite.

DERBIGNY.

Tout de suite, mon ami, tout de suite. (A Isidore.) Ah ! quel bonheur !...

PAULINE, à part.

Qu'ont-ils donc pour être si joyeux ?

AIR *de F. Lautz.*

ENSEMBLE.

PAULINE.

Je ne sais pourquoi sa présence
Ne me présage rien de bon ;
J'aimais mieux son air d'innocence
Qu'une audace de mauvais ton.

DERBIGNY.

Il est un peu jeune, je pense,
Pour diriger une maison ;
Mais s'il manque d'expérience,
L'hymen formera sa raison.

ISIDORE.

Je crois vraiment que ma présence
Trouble un peu toute la maison ;
J'aurai quelque peine, je pense,
A leur faire entendre raison.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il a pris beaucoup d'assurance,
Et j'aime cet air sans façon ;
Il a de l'aplomb, de l'aisance,
J'aime cela chez un garçon.

Derbigny et Isidore sortent par le fond.

SCÈNE VII

DE LA PIERRE MEULIÈRE, PAULINE.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Eh bien! ma fille, le voilà revenu !

PAULINE.

Mais... oui, papa.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Tu le trouves bien, n'est-ce pas? Moi aussi.

PAULINE.

Oh !... d'abord son costume, et puis cette affreuse barbe...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, avec importance.

Ma fille ! Lycurgue et Solon, qui certes n'étaient pas des paltoquets, se rasaient-ils ? — jamais !... Ah ! — ces grands jurisconsultes, ainsi que beaucoup d'autres statues que tu as été à même d'apercevoir dans le jardin des Tuileries, ne se faisaient *pointe* la barbe... Crois-en un père qui ne voudrait pas te tromper.

PAULINE.

Excusez-vous aussi ce baiser qu'il m'a donné avec tant d'inconvenance ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il n'y a pas d'inconvenance à cela, il n'y en a *pointe!*... et si je l'eusse trouvé inconvenant, je l'aurais souffleté !

PAULINE.

Ah ! mon père !...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Tout fils qu'il est de mon ami ; et je l'aurais contraint à échanger une botte avec moi. J'ai fait mes preuves, mademoiselle de La Pierre Meulière ; malheureusement l'état de ma chétive santé s'oppose aujourd'hui à ce que je provoque personne ; mais, par la morbleu, si l'on me poussait à bout... une, deux, là ! une, deux, là !

PAULINE.

Mon Dieu ! je n'ai pas le projet de vous animer contre M. Isidore ; car, au fond, tout cela m'est bien indifférent.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

A la bonne heure ! il te plaît, j'en étais sûr ; il me va, c'est tout ce qu'il faut. Une fois avocat, il ne tardera pas à être substitut, procureur du roi, président. Quel honneur pour toi !

PAULINE.

Comment, pour moi !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'ai toujours désiré un magistrat dans ma famille. J'ai engagé ma parole ; c'est arrangé.

PAULINE.

Sans m'en avoir parlé !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je tenais tant à éteindre notre vieux procès avec Derbigny... il s'agit de la ferme du Mesnil, qui vaut deux cent mille francs ; je pouvais perdre... Je crois même que j'aurais perdu, car j'ai le bon droit pour moi. J'en aurais fait une maladie.

PAULINE, à part.

Mais c'est affreux !... Que faire ! et comment empêcher ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Quelqu'un ! Silence ! Cache ton bonheur à tous les yeux... cache-le ! cache-le !

PAULINE, à part.

Oh ! je n'aurai pas de peine à le cacher.

SCÈNE VIII

PAULINE, DE LA PIERRE MEULIÈRE, LAMBERT, *venant du fond et par la droite.*

DE LA PIERRE MEULIÈRE, avec joie.

Eh ! c'est ce cher docteur !

PAULINE, à part.

Il arrive à propos.

LAMBERT, saluant.

Mademoiselle... Et comment allez-vous, monsieur de La Pierre Meulière ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, naïvement.

J'allais vous le demander.

PAULINE.

Mon père va très-bien, docteur !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, présentant son poignet à Lambert.

Tâtez ! ne craignez pas de me dire la vérité.

LAMBERT, lui tâtant le pouls.

Le diagnostic est excellent... le pouls parfait.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, un peu surpris.

Vous trouvez ?

PAULINE.

Mais, papa, pourquoi voulez-vous toujours paraître malade ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je ne te parle pas, tu n'es pas médecin... Ah ! si tu étais médecin ; mais tu ne l'es *pointe!* Retourne-toi un peu, je vas montrer ma langue.

Il la tire.

LAMBERT.

Vous vous portez à merveille, vous dis-je.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, avec bonhomie en redescendant.

Allons ! eh bien, tant mieux !

PAULINE, bas à Lambert.

Docteur, j'ai à vous parler. (Allant à son père.) Aussi... pour vous maintenir dans cette bonne disposition, vous allez faire votre promenade habituelle.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je ne me sens pas très-disposé ce matin.

PAULINE.

Il le faut ! l'exercice vous est bon... n'est-ce pas, docteur ?

LAMBERT.

Excellent !...

PAULINE.

Il est même indiqué... dans la position... n'est-ce pas docteur ?

LAMBERT.

Tout à fait indiqué !...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, avec empressement.

Dès que c'est indiqué... autant que cela... c'est différent...

AIR : *Allez retrouver votre père.*

ENSEMBLE.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Allons, il faut qu'on obéisse
Aux ordres de la Faculté,
Puisqu'on prétend que l'exercice
Est favorable à la santé.

LAMBERT et PAULINE.

Toujours il faut qu'on obéisse
Aux ordres de la Faculté,
Et soyez sûr que l'exercice
Est favorable à la santé.

De la Pierre Meulière sort par la droite. L'orchestre joue piano le milieu et la fin de l'air, ce qui doit occuper toute la scène IX et finir exactement à l'apparition d'Isidore.

SCÈNE IX

LAMBERT, PAULINE.

PAULINE, le regardant sortir.

Ah ! enfin !...

LAMBERT, allant à elle un peu au fond.

Qu'y a-t-il donc, chère Pauline ?

PAULINE, sans redescendre.

Ce que, ce matin, je croyais être un projet vague, est maintenant une certitude : mon mariage est arrêté !

LAMBERT.

Est-il possible !

PAULINE.

Rassurez-vous, ma résolution est formée... nous lutterons, docteur.

LAMBERT.

Vous m'aimeriez assez ! ah ! Pauline... tant de bonheur ! Il lui baise la main.

PAULINE.

Et celui qu'on veut me faire épouser, c'est...

ISIDORE, au fond, voyant Lambert qui baise la main de Pauline. Lambert lui tourne le dos, il ne le reconnaît pas.

Ne vous gênez pas ! je suis myope.

Pauline et Lambert jettent un cri et se sauvent sans regarder derrière eux. Lambert disparaît au fond, à gauche, et Pauline entre à droite.

SCÈNE X

ISIDORE, *seul.*

Prrrrt !... envolés comme une compagnie de perdreaux ! Ah ! ah ! c'est charmant ! allons, allons, la province marche... Cette petite Pauline, qui jette des cris de paon pour un baiser que je lui donne en famille... *coram populo !* Elle s'en laisse parfaitement dérober en cachette ! allons, allons, décidément, la province marche !... la décentralisation s'opère. Mais quelle est cette redingote marron, qui se livre à ces joyeusetés en temps prohibé ? Je n'ai pas vu son *facies;* d'après sa tenue, je suppose que c'est quelque bel esprit départemental, quelque Lovelace d'arrondissement !... (Gaiement et très en dehors.) Ma foi, que mademoiselle Pauline s'arrange ! (Tout à coup avec éclat et comme par souvenir.) Comment ! qu'elle s'arrange !... mais c'est elle qu'on me destine !... la partie se joue à mes frais !... (Il fait un mouvement de menace, s'arrête et dit d'un air calme et en souriant :) Après ça, quelle lubie de vouloir faire de moi un mari, à mon âge, moi qui n'ai aucune infirmité ? Il y a des moments où je suis tenté de croire que les pères n'ont jamais été jeunes.

SCÈNE XI

DE LA PIERRE MEULIÈRE, ISIDORE.

De La Pierre Meulière a traversé de droite à gauche le jardin au fond ; et c'est après avoir aperçu Isidore qu'il vient en scène par le fond à gauche.

ISIDORE, à lui-même.

Ah ! c'est M. de La Pierre Meulière.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, entrant par le fond.

J'étais sorti pour faire un tour de promenade mais je t'ai vu rentrer seul, et je veux causer sérieusement avec toi... Je suis enchanté de te voir, mon garçon.

ISIDORE.

Et moi aussi. (A part.) Il arrive bien !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Comment trouves-tu ma fille ?

ISIDORE, à part.

La question n'arrive pas mal non plus. (Haut.) Mais...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Parle franchement. Quelle est ton opinion touchant ma fille ?

ISIDORE.

Elle ne vous ressemble pas, mais elle est jolie.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Alors elle te plait, tu es ravi de l'épouser ; j'en étais sûr.

ISIDORE.

Mais si elle ne me convenait pas ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Comment peut-elle ne pas te convenir, puisqu'elle te plaît ? (A part.) Est-ce qu'il serait bête ?

ISIDORE.

Pardon! mais si par hasard... il arrivait que...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Que quoi ?

ISIDORE.

Que je ne l'épousasse pas ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Tu es libre.

ISIDORE.

Voilà tout ce que je voulais savoir, et je profiterai de cette liberté pour...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'ai la parole de ton père : s'il la retire, il renonce à toutes prétentions sur la ferme du Mesnil ; c'est cent mille francs que tu perdras, mais tu es libre.

ISIDORE.

Ah ! ah ! très-bien !... Et si mademoiselle Pauline, elle, malgré les innombrables qualités que je me plais à me reconnaître, ne m'aimait pas ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est impossible ! — Je lui ai ordonné de t'aimer, et jamais ma fille ne m'a désobéi.

ISIDORE.

C'est-à-dire qu'il faut que j'épouse mademoiselle votre fille, ou que je ruine mon père ?...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Très-bien !... tu as saisi la position avec une intelligence qui m'enchante ; c'est moi qui ai combiné ce

mariage avec Derbigny : nous faisons quatre heureux à la fois.

ISIDORE, à part.

Sans compter la redingote marron !... Mais, morbleu, nous verrons !

SCÈNE XII

DE LA PIERRE MEULIÈRE, LE GARDE CHAMPÊTRE, ISIDORE, *qui se tient d'abord à l'écart.*

LE GARDE CHAMPÊTRE, d'abord hors de vue et entrant vivement.

M. Derbigny ! où est M. Derbigny ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Quel air époulaillé ! Qu'avez-vous, Benoît ? Benoît ! qu'avez-vous ?

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Ah ! monsieur de La Pierre Meulière !... Quelque chose de hideux ! Il y a une émeute dans Briare ! les gendarmes sont en tournée, le maire est absent, et M. Derbigny n'y est pas ; je suis seul d'autorité dans ce moment ici.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Mille bombes ! je vais aller revêtir un sabre ! Mais quelle est la cause de cette conflagration ?

LE GARDE CHAMPÊTRE.

A propos d'une comédienne... le café du Commerce est en révolution !... (Mouvement de joie d'Isidore à part ; il s'assied sur le bureau à droite et se croise les jambes en riant.) Il paraît que c'est le fils de M. Derbigny qui est

cause de tout; il a provoqué les habitués, qui viennent ici en masse pour avoir sa peau.

Isidore rit. — Le garde champêtre remonte; il est d'abord stupéfait, puis fait le guet au dehors.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Grand Dieu !

ISIDORE, allant à de La Pierre Meulière, en riant.

J'avais, ma foi, tout à fait oublié cet incident: Figurez-vous que j'ai fait route, depuis Paris, avec une petite femme charmante, gaie, aimable... pas bégueule du tout... la débutante en question.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Comment! Monsieur...

ISIDORE.

Contre laquelle certains individus veulent monter une cabale. Vous comprenez mon indignation... Pauvre petite, te siffler, toi ! lui dis-je.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, indigné, à part.

Il la *tutaye !*

ISIDORE.

Air du vaudeville du *Duel et le Déjeuner*.

Oui, dans la fureur qui m'égare,
Je ferai des atrocités ;
Les flots du canal de Briare
Reculeront épouvantés!
Si l'on te siffle, sois tranquille,
Je forme un projet infernal :
Le canal passe dans la ville...
La vill' pass'ra dans le canal.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Et moi qui ai une maison sur le quai !

ISIDORE.

Et j'allai immédiatement au café du Commerce :

il n'y avait personne ; mais j'adressai une lettre à tous les habitués, pour leur défendre de s'opposer au début de ma protégée, s'ils ne veulent avoir affaire à moi.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Malheureux !... mais ils sont furieux, ils vont venir !

Il remonte.

ISIDORE.

Je l'espère bien!... Ah! nous allons nous amuser!... le bruit, le tapage, c'est la vie ! je m'engourdissais déjà ici... Je vais leur faire danser une Polka inconnue dans ces contrées, et pour laquelle j'ai un brevet d'invention.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je vous le défends, Monsieur !...

ISIDORE.

Et sous quel prétexte, s'il vous plaît ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Vous commettre pour une saltimbanque, vous qui allez avoir l'honneur de m'appartenir.

ISIDORE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... j'épouse mademoiselle Pauline !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est précisément pour ça que je vous interdis... Ventre de biche ! savez-vous à qui vous avez affaire?

ISIDORE.

Très-bien !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Monsieur! je vous déclare que la moutarde me monte.

ISIDORE.

Laissez-lui faire son ascension, je désire jouir de ce spectacle.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah! c'est trop fort! dire cela à un homme qui a terrassé un Prussien! Mais vous êtes un chenapan, un...

ISIDORE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... puisque j'épouse votre fille!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Un vaurien! un homme sans mœurs!...

ISIDORE.

Tout ce que vous voudrez... je respecte votre âge et toutes les bêtises qui en font l'ornement...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il m'insulte, il me provoque, moi!

ISIDORE.

Qu'est-ce que cela vous fait, puisque j'épouse votre fille! (A part.) Je le tiens!

Bruit au dehors.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Bon! voilà les autres!

SCÈNE XIII

LES MÊMES; HABITANTS DE LA VILLE.

CHŒUR.

AIR : *J'aime le tapage* (Loïsa Puget).

Ah! c'est une horreur! c'est une affreuse impertinence!
Il nous faut,
Au plus tôt,

Obtenir vengeance.
La justice doit, en punissant cette insolence,
Nous venger (*bis.*)
De cet étranger.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, au milieu.

Messieurs! j'en fais mon affaire. M. le maire sera instruit de votre démarche, et je vous réponds que justice sera faite.

ISIDORE, qui a pris une chaise, s'agenouille dessus en s'appuyant sur le dossier comme s'il allait faire un discours.

M. de La Pierre Meulière n'a pas mes pouvoirs; je vous prie de me prêter vos oreilles : elles sont assez longues pour que cela ne vous prive pas...

TOUS, à droite.

Ah! méchant Parisien!

Ils courent sur Isidore, qui remonte rapidement le théâtre, fait le tour par le fond, passe à droite après avoir fait tomber deux individus; grande rumeur. De La Pierre Meulière contient la foule. — Ils courent au-devant d'Isidore, qui passe à droite derrière la table.

ISIDORE.

Vous voulez ma tête? eh bien! venez la prendre. (Il monte sur le fauteuil du bureau, met un pied sur le bureau même; les autres se sont groupés à gauche. — Isidore saisit un livre.) Un code! Au nom de la loi sur les attroupements, je vous ordonne de vous évaporer. (Rumeurs.) Non?... Apprêtez... armes.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, au milieu.

Isidore, descendez! la voix de votre beau-père vous y convie.

ISIDORE.

Deuxième sommation!

TOUS.

C'est trop fort!

De La Pierre Meulière les contient.

ISIDORE.

Non?... amorcez! joue!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Isidore! descendez! la voix...

ISIDORE.

Troisième sommation! Feu!

Il leur jette le livre.

TOUS.

C'en est trop! A l'assaut! à l'assaut!

Mêlée générale autour de la table.

ISIDORE, toujours sur la table et lisant le titre du dossier.

Arrêtés municipaux! (Il les leur jette à la tête. — Cris.) Archives de l'état civil! ça vous revient de droit.

Il les leur jette.

TOUS.

C'est affreux!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Monsieur, votre conduite est indécente!

On s'élance vers Isidore, qui combat avec les papiers; après quoi, il descend et passe à gauche, tandis que le chœur se place à droite, en lui renvoyant les dossiers.

ISIDORE.

Vingt contre un!... accepté! mais il me faudrait un bon blockhaus!... Je tiens mon blockhaus!

Il saisit de La Pierre Meulière et s'abrite derrière lui.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, se débattant.

Monsieur, je vous interdis cette comparaison, qui me blesse.

Il reçoit tous les projectiles lancés contre Isidore.

ISIDORE.

Habitants de Briare, je vous présente mon beau-père.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Messieurs, je reçois tout! vous m'assassinez!

ISIDORE.

Allez toujours, le retranchement est solide.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Arrêtez! je suis exterminé.

ISIDORE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... j'épouse votre fille!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, s'échappant.

Ah! scélérat!... je vais chercher des armes.

Il sort par le troisième plan à droite.

SCÈNE XIV

LES MÊMES; LAMBERT, *qui porte son paletot marron sur le bras.*

LAMBERT, venant du fond.

Une dispute! une rixe!... Et quel est, Messieurs, l'auteur d'un pareil esclandre?

TOUS, indiquant Isidore.

Le voilà, le voilà!

ISIDORE, à part.

La redingote marron! Ah! la farce est bonne! (Reconnaissant Lambert.) Je ne me trompe pas, c'est Lambert!

Il chante sur l'air : *Sonnez cors et musettes*, de la *Dame blanche*.

Honneur (*bis*) à mon ami Lamber-re !
Honneur (*bis*) à mon ami Lambert! bzimm! bzimm!

LAMBERT.

Mais, Monsieur, je ne sais qui vous êtes. (A part.) Peste soit de la reconnaissance.

TOUS.

Justice, Monsieur le Maire!

ISIDORE, stupéfait et vivement.

Maire... quoi, maire! qui, maire? Toi, maire?

LAMBERT.

Moi-même, Monsieur.

ISIDORE.

Et l'on ne m'en prévient pas... Attends un petit instant que je rie!

Il s'assied à gauche, et rit à gorge déployée.

LAMBERT.

Monsieur!...

ISIDORE, se levant et saluant avec gravité.

Monsieur le Maire, voulez-vous avoir la bonté de mettre votre écharpe? Que je te voie dedans... (Riant) et je meurs satisfait!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, d'abord hors de vue, arrivant par la droite.

Où est-il?... Où est-il?... Il faut que je l'extermine.

Il a des fleurets à la main.

LAMBERT, à de La Pierre Meulière.

Vous battre!... y songez-vous, un homme de votre âge?

ISIDORE.

Imprudent beau-père, vous allez crever un œil à l'autorité!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Oui, je veux le larder comme un bœuf à la mode.

Il agite ses fleurets en les frottant l'un contre l'autre comme s'il les repassait.

LAMBERT, arrêtant Isidore.

Monsieur, vous avez manqué à un de nos plus honorables concitoyens, vous lui devez des excuses.

ISIDORE.

A ce vieillard désagréable? Jamais!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ventrebleu !

TOUS.

En prison !

ISIDORE.

Ah! voilà le genre de farces que nous faisons actuellement? Je préfère l'ancien.

LAMBERT, très-froidement.

Garde champêtre, emmenez Monsieur.

Le garde champêtre et un autre individu saisissent Isidore.

ISIDORE, chantant sur l'air de la Parisienne.

En avant, marchons,
Ti pan pan, boum ! boum !
Qu'on me mène au supplice
Par ordre de l'adjoint !
Ouint !

LAMBERT, indiquant la gauche.

La fenêtre de cette chambre a de bons barreaux... emmenez Monsieur.

CHŒUR.

AIR *de Wallace.*

Oui, nous aurons justice
De ce désordre affreux !
Il faut que l'on punisse
Un tour si scandaleux !
Vite en prison, ce malheureux !

Isidore crie et résiste ; on l'emporte les pieds devant dans la chambre à gauche ; le chœur sort par le fond et disparaît à droite, ainsi que le garde champêtre, qui a fermé la porte à deux tours, en laissant la clé dans la serrure.

SCÈNE XV

LAMBERT, DE LA PIERRE MEULIÈRE.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *hors de lui.*

Mon ami, vous avez donné satisfaction à vos administrés. Laissez-moi entrer là-dedans que j'aie raison de ce jeune drôle, qui ne respecte rien...

LAMBERT.

Vous n'y pensez pas...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *s'animant.*

Quand on m'insulte, moi, je ne connais rien... Je massacre les gens... tout bonnement.

LAMBERT.

Allons !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je les massacre... on me connaît! Ah! mille bombes! ça va faire un duel, monsieur... terrible... celui de Jarnac et de la Châtaigneraie; celui d'Énée et de Turnus n'étaient que des gamineries auprès de ce qui va se passer dans Briare.

LAMBERT.

Voyez dans quelle agitation vous voilà! cela n'a pas de bon sens.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *d'un air piteux.*

Lambert, je me dois à moi-même de massacrer ce galopin! songez donc, qu'en 1815, j'ai désarmé un Prussien... Je vous prie de considérer ce fait...

LAMBERT.

Je sais.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Vous savez... vous savez... Mais, ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai failli avoir la croix, Monsieur.

LAMBERT.

Vraiment?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Historique, Monsieur... L'Empereur, en passant une revue des volontaires, a décoré le jeune homme qui était à côté de moi dans le rang... Il ne s'en est fallu que de dix-huit pouces, j'avais la croix!... Voilà pourquoi mon sang bout! ma tête s'exalte!...

LAMBERT, à part.

Pauvre homme!... Allons, il n'y a que ce moyen de le calmer... (Haut.) Ne vous sentez-vous pas indisposé?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Contre lui?... Énormément!

LAMBERT, haut.

Vous avez la face colorée!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Colorée... c'est possible; j'ai très-chaud.

LAMBERT, lui prenant la main.

Le pouls rigide.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Rigide!... De quoi est-ce signe?

LAMBERT.

L'œil injecté.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Injecté... lequel?

LAMBERT.

Les deux, parbleu!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Les deux? Parbleu... de quoi est-ce signe?

LAMBERT.

Il vous faut du repos, du calme, de la tranquillité... ou ma foi, vous êtes menacé...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, avec crainte.

De sangsues?

LAMBERT.

D'apoplexie!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah! grand Dieu! Et moi qui dois me battre! (Furieux, allant à la porte de gauche.) Vois-tu, petit cuistre, dans quel état tu me mets? J'ai l'œil injecté... drôle que tu es! J'ai le pouls rigide, animal! je suis menacé d'apoplexie... Tu ne périras que de ma main!

LAMBERT, lui prenant le bras.

Du calme, ou vous êtes mort!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, effrayé.

Oh!... j'en ai. (D'un air très-posé et souriant.) J'ai l'œil injecté, drôle que tu es! j'ai le pouls rigide, animal! je suis menacé d'apoplexie? tu ne périras que de ma main...

LAMBERT.

Revenez à d'autres sentiments, songez à votre fille!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ma fille... malheureuse victime!... car il va être mon gendre, le scélérat, voilà ce que vous ne savez pas!

LAMBERT, vivement et désolé.

Comment! il serait vrai?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Une affaire superbe !... j'y gagne cent mille francs; c'est ce qui me désole.

LAMBERT.

Et vous consentez à donner votre fille à Isidore ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, vivement avec force.

Jamais ! puis-je nommer mon gendre un homme qui m'a insulté?

LAMBERT, avec joie.

Vous la lui refusez donc?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, vivement.

Non !... Il y a un dédit... J'y perdrais cent mille francs ; vous voyez bien que je ne peux pas.

LAMBERT, tristement.

Alors, vous la lui donnez?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, avec force.

Non !

LAMBERT.

Vous espérez donc que M. Derbigny vous proposera de rompre ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Lui!... je le connais... c'est un avare; s'il devine mon embarras, il fera comme moi... il gardera tout. Voilà pourquoi ce duel m'arrange ; et comme je suis sûr de mon coup...

Il agite son fleuret.

LAMBERT.

Et si vous alliez succomber?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, frappé de frayeur.

Quelle affreuse perspective, Monsieur ! qui est-ce qui me trouverait un gendre?

LAMBERT.

Ah! quant à cela, la charmante mademoiselle Pauline...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Trouverait un mari, oui, mais ce ne serait pas un gendre pour moi; car où il n'y a pas de beau-père, le gendre devient aussi chimérique que les licornes... et les aigles à deux têtes dont les Autrichiens ont doté l'histoire naturelle.—Non, monsieur Lambert, toutes ces considérations me décident, je ne me battrai pas!

LAMBERT.

Enfin vous voilà raisonnable!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je pars pour Hochepot incontinent!... Faites-moi le plaisir de faire atteler la carriole. Je crois que je vais être indisposé.

LAMBERT, *vivement et avec joie.*

A l'instant, Monsieur, à l'instant...

Il sort par le fond.

SCÈNE XVI

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *puis* ISIDORE.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'en échappe d'une belle!... Il est très-instruit ce Lambert : certes je ne suis pas un capon, je ne crains pas d'aller sur le terrain... Mais une apoplexie!... Non! non!... les armes ne sont pas égales, j'aime mieux que ce polisson reçoive une leçon purement judiciaire. Jusqu'à mon départ, je me fais

son geôlier, son cerbère! S'il veut s'échapper, il faudra qu'il me passe sur le corps.

Il se promène devant la chambre où est Isidore, son fleuret à la main.

ISIDORE, à un œil-de-bœuf au-dessus de la porte à gauche.

J'en suis incapable!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, l'apercevant, jetant un cri de surprise.

Ah!

ISIDORE.

Monsieur de La Pierre Meulière, j'ai un service à vous demander : j'ai à sortir, je vous prie de m'ouvrir la porte.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Comment! vous avez à sortir; mais cette prétention est exorbitante de la part d'un détenu!

ISIDORE.

Elle est plus naturelle que de la part de tout autre. Monsieur de La Pierre Meulière, j'ai affaire pour une heure! Ouvrez-moi la porte pour l'amour de Dieu!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Cessez d'employer des romances pour me corrompre.

ISIDORE.

Une heure, une simple heure; soyez clément! Si j'ai eu quelques torts, je les oublie.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, d'un air scandalisé.

Comment! quelques torts?

ISIDORE.

Je les oublie, imitez ce noble exemple! J'ai peut-être dit que vous étiez une ganache, je vous en fais mes excuses.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, hors de lui.

Vous ne l'avez pas dit, Monsieur, je ne l'aurais pas souffert.

ISIDORE.

Tant mieux, je croyais l'avoir dit; je vous ai peut-être qualifié de vieil imbécile, c'est vrai; je retire mon mot èt j'en suis fâché !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Vous ne l'avez pas dit, sacrebleu ! vous n'auriez pas survécu à cette parole, Monsieur ! (A part.) Ah ! si je n'avais pas les yeux injectés.

ISIDORE.

Eh bien ! puisque vous êtes inflexible, vous devenez responsable de tout ce qui va se passer de désastreux dans cette maison.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Quoi donc ?

ISIDORE.

Malheur sur vous ! je vais me pendre.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, vivement.

Je suis parfaitement tranquille.

ISIDORE.

Je vais me pendre !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, vivement.

Faites ! faites ! faites !

ISIDORE.

Au cou de mademoiselle Pauline.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Monsieur, je vous prie de choisir un autre clou. (Élevant la voix.) Je vous ordonne de choisir un autre clou !

ISIDORE.

Justement la voilà !

Il disparaît.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, criant.

Arrêtez ! Ma fille, ne l'écoute pas. C'est qu'il le ferait comme il le dit.

ISIDORE, dans la chambre.

Ah ! Mademoiselle ! (Imitant la voix de Pauline.) Monsieur ! je vous prie de vous modérer.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ma fille, égratigne-le ! Mets-le en loques.

ISIDORE, imitant la voix de Pauline.

Papa !... papa ! viens à mon secours.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, marchant d'un air agité.

Dire que j'ai les yeux injectés... et que la moindre émotion...

ISIDORE, voix de femme.

Papa ! papa !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'y vais, ma fille, j'y vais ! (Il ouvre la porte.) Ah ! misérable !

ISIDORE, à quatre pattes, passant entre les jambes de La Pierre Meulière.

Ne vous dérangez pas.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, avec surprise.

Ah ! (Isidore se relève vivement et pousse de La Pierre Meulière dans la chambre et ferme la porte) il me met dedans.

ISIDORE, gaiement.

Et moi dehors... ça fait compensation.

SCÈNE XVII

LA PIERRE MEULIÈRE, *enfermé;* ISIDORE, PAULINE.

PAULINE, venant du fond, à droite.

Mon Dieu! quels sont ces cris? qu'y a-t-il donc?

ISIDORE, riant.

Une farce que je fais à votre respectable père.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, frappant à la porte.

Scélérat, qu'avez-vous fait de ma fille?

PAULINE.

Je suis là, papa!...

ISIDORE, imitant la voix de Pauline.

Elle est là, papa!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Est-il possible? Attends, coquin, attends! je vais monter.

ISIDORE, à Pauline, très-vite.

Un mot! tenez-vous toujours à ne pas m'épouser?

PAULINE.

Mais...

ISIDORE.

Bon, c'est entendu! vous préférez Lambert!

PAULINE.

Pourquoi supposez-vous?...

ISIDORE, affirmativement.

Vous l'aimez! et vous faites bien; Lambert est un homme fait, il a fini ses farces, lui, moi je les commence... et je ne suis pas au bout.

PAULINE.

Mais jamais mon père ne consentira...

ISIDORE.

C'est mon affaire ; je l'ai mis en cage, il ne sortira que pour chanter l'air que je voudrai...

PAULINE, avec joie.

Ah! monsieur Isidore, que vous êtes aimable !

ISIDORE, l'embrassant.

Je savais bien, moi, que je vous forcerais de m'aimer.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, DERBIGNY, *au fond*, LAMBERT, *paraissant à droite* ; DE LA PIERRE MEULIÈRE, *à l'œil de bœuf, brandissant son fleuret.*

DERBIGNY, voyant Isidore embrasser Pauline.

Ah ! bravo !

LAMBERT.

Que vois-je ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, à l'œil de bœuf.

Grand Dieu ! mords-le, ma fille, mords-le !

PAULINE, à Isidore.

Que faites-vous ?

LAMBERT, avec reproche.

Ah ! Pauline !...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, hors de lui.

Lambert, mon ami, étendez votre écharpe sur ma fille, avec qui monsieur se permet des libertés... plus que gallicanes.

DERBIGNY, à de La Pierre Meulière.

Que diable faites-vous là-haut ?... J'ai été chez le notaire...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je suis en état d'incarcération... Ouvrez-moi, que je vous déclare en face que votre fils est un malheureux.

Il disparaît.

ISIDORE.

Avec plaisir, Monsieur !

Il ouvre la porte.

PAULINE.

Que fait-il ?

DERBIGNY.

De La Pierre Meulière a-t-il perdu la tête ?

LAMBERT.

Non, Monsieur, vous ignorez, qu'en votre absence, votre fils...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *entrant vivement.*

Votre fils a bouleversé la ville de Briare... Grâce à lui, j'ai reçu la plus étonnante collection de dossiers qui soit jamais tombée sur le dos d'un huissier !

DERBIGNY, *confondu et d'un ton de reproche à Isidore.*

Est-il possible ?

ISIDORE.

Oui, papa ! ce qui fait que monsieur m'a provoqué... et que nous allons nous couper la gorge le plus tôt possible. Grisier m'a montré un coup, je vais l'essayer.

DERBIGNY.

Sur ton beau-père ?

ISIDORE.

Pas le moins du monde, j'épouse mademoiselle Pauline, puisque cela paraît vous arranger ; mais monsieur ne sera jamais mon beau-père.

TOUS.

Comment !

ISIDORE.

Je me suis promis de le détruire avant la célébration... C'est mon idée.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Sacrebleu, Lambert, il me moleste !

ISIDORE.

A moins qu'il ne renonce à cette union de son vivant !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, menaçant.

Monsieur ! je suis un ancien volontaire. J'ai fait mes preuves, je vous prouverai, qu'en 1815, je suis tombé sur mon...

ISIDORE.

Prussien... je sais ; marchons !

DERBIGNY.

Mais, malheureux, ton avenir est compromis !

ISIDORE.

Ne craignez rien, j'ai arrangé l'affaire avec mademoiselle Pauline ; je lui ai trouvé un mari, un homme qu'elle aime.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Sans mon aveu, c'est impossible !

DERBIGNY.

C'est trop fort !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, avec éclat.

Monsieur en a menti ? n'est-ce pas, ma fille ?

PAULINE, ingénument.

Non, papa.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Oh ! j'étouffe !

Il chancelle et va tomber du côté de Lambert, qui le reçoit sur son bras et le remet tout debout.

LAMBERT.

Calmez-vous, ou je ne réponds pas...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je suis calme, Lambert, je suis calme... Je souris, regardez... (A Isidore, d'une voix très-caressante.) Mon jeune ami, quel est donc l'insolent qui a osé se faire aimer de ma fille ?

ISIDORE, présentant Lambert.

Le voilà.

DERBIGNY ET DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Que dit-il ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, avec force.

Vous, Lambert ! et à mon insu ?

LAMBERT, à de La Pierre Meulière.

Monsieur, serais-je assez malheureux pour que mes espérances fussent accueillies avec colère ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Colère !... non ! Ah ! diable non ! voyez, je ris.

PAULINE, avec joie.

Mon père !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'avais rêvé pour gendre un avocat ; quand on a des procès, c'est plus commode qu'un médecin.

PAULINE.

Oui, mais quand on est malade, ça l'est bien moins...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est juste... Lambert... tâtez-moi le pouls... Je suis calme, n'est-ce pas ?

LAMBERT, lui tâtant le pouls.

Très-calme.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ma fille est à vous.

LAMBERT, avec joie.

Ah ! Monsieur !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, à Isidore.

Jeune homme, votre main.

ISIDORE, avec joie.

Ah ! bravo !... Pauline me garde son amitié ; la municipalité me serre la main ; M. de La Pierre Meulière me pardonne, papa aussi...

DERBIGNY.

Du tout, je n'oublie pas ainsi !...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, à Derbigny.

Voyons, mon ami, soyez indulgent, je vous assure que c'est nécessaire à la santé.

Air : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Son âge l'excuse, je crois ;
Auprès de vous qu'il rentre en grâce,
Car on n'est jeune qu'une fois :
Il faut que jeunesse se passe.
La folie, hélas ! n'a qu'un temps,
Et nous avons beau nous débattre,
On n'a pas deux fois vingt-deux ans.

De La Pierre Meulière fait passer Isidore auprès de Derbigny.

ISIDORE, gaiement à son père.

A moins qu'on n'en ait quarant'-quatre.

DERBIGNY, riant malgré lui.

Le moyen de résister à ce garnement-là.

ISIDORE.

C'est pardonné !... J'en étais sûr !

DERBIGNY.

Mais, au moins, quand changeras-tu ?

ISIDORE.

Dès que je n'aurai plus de monnaie ; (avec un sentiment comique, en serrant la main de Derbigny) et j'espère que vous ne m'en laisserez jamais manquer !...

TOUS.

AIR : *O ciel ! quelle aventure !* (*Un Monsieur et une Dame*).

Quel avenir supérbe !
Le sort protégera
Notre docteur en herbe,
Qui bientôt fleurira.

ISIDORE, au public.

Sur ce terrain de la goguette,
On met d'côté la question d'art,
Et si la pièc' n'est pas *chouette*,
Fait's que l'succès soit *chicandart*.

ENSEMBLE.

Quel avenir superbe ! etc.

FIN D'UN DOCTEUR EN HERBE.

LA

CLEF DANS LE DOS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 12 février 1848.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE

PERSONNAGES

ATHANASE, employé [1].
LUCIEN, son ami [2].
GRINCHET, voisin [3].
DUMOLARD, ci-devant jeune homme [4].
BARBOTIN, portier [5].
ENDYMION, invité [6].
JEAN, domestique de Dumolard [7].
MADAME LARDÈCHE, veuve [8].
ISABELLE, sa fille [9].
ÉMÉRANCE, femme de Grinchet [10].
CLARY, femme de Dumolard [11].
DOROTHÉE, femme de service qui tient le vestiaire [12].
PAMÉLA, invitée au bal [13].
UNE DAME [14].
INVITÉS, GENS DE SERVICE.

La scène est à Paris.

1. M. Arnal. — 2. M. A. Landrol. — 3. M. Geoffroy. — 4. M. Landrol père. — 5. M. Sylvestre.— 6. M. Antonin. — 7. M. Bordier. — 8. Madame Lambquin. — 9. Madame Koehler. — 10. Madame Fargette.— 11. Madame Valérie.— 12. Madame Maria. — 13. Madame Mila. — 14. Madame Jenny.

LA

CLEF DANS LE DOS

Le théâtre représente le palier d'un des étages d'une maison de Paris et dont le fond est à pans coupés. — A gauche, au premier plan, l'appartement de Grinchet; sur la porte est clouée une carte de visite qui porte son nom; un paillasson devant la porte. — Au deuxième plan, l'escalier qui conduit au rez-de-chaussée. — Au troisième plan, au milieu du fond, porte principale d'un appartement; elle est ouverte. — Dans les pans coupés, deux petites pièces dépendantes de l'appartement du fond, celle de gauche a été transformée en vestiaire, celle de droite en office. On voit d'un côté des pelisses et paletots déposés; de l'autre des rafraîchissements préparés. Ces trois portes du fond sont ornées pour un bal et tendues de tapisseries. A droite, au premier plan, l'appartement loué par Athanase, mais qu'il n'habite pas encore; cordon de sonnette; sur la porte, une plaque en cuivre, avec le nom du locataire. — Au second plan, l'escalier qui monte aux étages supérieurs. — Sur le mur, au-dessus de l'office, est écrit en gros caractères: *Deuxième étage.* — De chaque côté de la porte du fond, et auprès de l'escalier, à droite et à gauche, sont des caisses de fleurs. — La porte du fond ouverte laisse voir l'antichambre de l'appartement. Cette antichambre est décorée au fond d'une console garnie de fleurs; un lustre allumé est au milieu de l'antichambre. Lampes sur le carré, à droite et à gauche de la porte du fond sur des supports, d'autres lampes auprès de l'escalier, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

BARBOTIN, DOROTHÉE, HOMMES DE PEINE, *ensuite* GRINCHET.

Au lever du rideau, un tapissier, monté sur une petite échelle, achève de clouer les tapisseries au fond, à gauche. Un homme de peine monte de

l'escalier de gauche avec une banquette. Il se repose un instant sur le carré. Deux hommes de peine sortent de l'appartement du fond en portant un meuble et s'arrêtent aussi sur le carré. Un domestique en habit noir, serviette au bras, règle le feu des lampes. Barbotin est à l'office et prépare des rafraîchissements. — Pendant le chœur, deux musiciens, portant un pupitre et des instruments de musique, passent dans l'antichambre au fond, de gauche à droite.

CHŒUR.

AIR : *Giovinette* (*Don Juan*).

Dépêchons,
Travaillons,
Il le faut pour le bal qui s'apprête ;
Hâtons-nous d'embellir ce palier :
N' faut rien oublier. (*bis.*)
Par nos soins
Que, du moins,
Tout ici prenne un air de fête !
En jardin, déguisons du premier
Le palier,
L'escalier.
Oui, que tout prenne un air princier !
De cela (*bis.*)
Le pourboir' nous récompensera.

Le crochcteur, qui portait une banquette, la porte dans l'antichambre, au fond, puis revient.

BARBOTIN, habit noir, tenue de domestique de louage, venant de l'office, aux autres :

Vous savez ce qu'il vous reste à faire?
Ce n'est pas une petite affaire
Quand on veut donner un grand bal,
Et qu'on n'a qu'un petit local.

CHŒUR.

De cela (*bis.*)
Le pourboir' nous récompensera,
Nous récompensera. (*bis.*)

Les deux musiciens paraissent de nouveau au fond, avec des instruments.

GRINCHET, passant la tête à la porte du premier plan, à gauche ; il est furieux.

Sacrebleu ! allez-vous vous taire? La maison serait

prise d'assaut par les Autrichiens que ça ne serait pas pire.

BARBOTIN.

Mais, monsieur Grinchet, mam' Giraumont donne un bal, nous montons ses meubles au-dessus, nous ne sommes pas fautifs.

GRINCHET.

Taisez-vous, portier. Les bals incommodent les voisins! tous ceux qui donnent des bals sont des rien du tout!...

Il ferme violemment sa porte et disparaît. Les deux musiciens, qui s'étaient arrêtés, disparaissent en riant.

DOROTHÉE.

Excusez! que ça de bile!

BARBOTIN.

C'est un employé au Mont-de-Piété qu'a eu des désagréments avec son épouse, que même ils ont été devant les tribunaux pour se *déjoindre*... il rage toujours... Allons, vous autres, débarrassons le plancher, et vivement!... (Les hommes de peine disparaissent, les uns par l'office, d'autres par le fond. Deux d'entre eux montent le meuble par l'escalier de droite.) Et vous, Dorothée, ma fille, au vestiaire! (Deux dames en costume de bal entrent par l'escalier de gauche, et entrent dans l'appartement.) Vous êtes institutrice des paletots. (Un cavalier et une dame entrent et vont au vestiaire déposer un manteau.) Tâchez de ne pas mêler vos élèves. Il y a déjà pas mal d'invités arrivés. (Barbotin regarde dans l'escalier, à gauche. Un cavalier et une dame entrent et vont droit au bal.) En v'là d'autres qui montent. (Le cavalier et la dame, arrêtés au vestiaire, entrent au bal.) Tiens! c'est c'te dame que je viens de voir descendre de voiture sans sa robe.

DOROTHÉE, revenant en scène.

Sans sa robe?

BARBOTIN, riant.

Oui! le bas de sa robe était resté accroché dans le cabriolet; il n'y avait que cette dame qui ne s'en apercevait pas... (La voyant entrer.) Chut!

Dorothée va s'asseoir dans le vestiaire. Barbotin s'éloigne par le fond.

SCÈNE II

DUMOLARD, ÉMÉRANCE, JEAN, *suivant Dumolard.*

Ils viennent, ainsi que tous les invités, par l'escalier de gauche, en costume de bal. Émérance a une robe bleue. Jean parle un instant à Dorothée, puis va dire bonjour à un domestique qu'on voit aller et venir dans l'office.

DUMOLARD.

Que je suis heureux, Madame, de m'être trouvé là au moment où vous descendiez de voiture; j'ai pu me précipiter... Votre robe n'est pas déchirée?

Un cavalier et une dame entrent et vont au bal.

ÉMÉRANCE.

Je suis confuse que vous ayez été témoin... et la pensée qu'on apprendra...

DUMOLARD.

Vous m'inspirez trop d'admiration, et je suis trop égoïste pour n'être pas discret...

ÉMÉRANCE.

Monsieur...

Elle s'éloigne un peu et va déposer son mantelet de fourrure au vestiaire.

DUMOLARD, à part.

Le fait est que la jambe gauche est de la plus haute

distinction, ce qui me donne la meilleure opinion de... la droite.

Dumolard fait un signe à son domestique qui entre au fond et reste en vue jusqu'à l'entrée des invités qui suivent.

ÉMÉRANCE.

Vous allez chez madame Giraumont.

DUMOLARD.

Par reconnaissance, car c'est chez elle que j'ai eu le bonheur de vous voir pour la première fois; c'est elle qui m'a appris que vous étiez séparée judiciairement...

ÉMÉRANCE, légèrement.

En effet, depuis deux ans... mais n'allez pas croire... le tribunal a été influencé... J'en appelle en Cour royale, on saura la vérité : car mon mari...

Un cavalier, sa femme et sa fille entrent et vont au vestiaire.

DUMOLARD.

C'est un cancre. (Mouvement d'Émérance; avec réserve.) Si je dois croire aux éloges qu'on m'a faits de lui...

ÉMÉRANCE.

Mais, Monsieur...

DUMOLARD.

Moi, Madame, je suis banquier et le défenseur des femmes opprimées... N'avez-vous pas remarqué qu'il existe un lien invisible, une attraction mystérieuse entre célibataires?

ÉMÉRANCE.

Je vous croyais marié?

DUMOLARD.

Ma femme est à la campagne; je me considère absolument comme garçon.

ÉMÉRANCE, riant.

Vous êtes amusant, monsieur Dumolard !

DUMOLARD.

Aimez-vous les gens gais ?

ÉMÉRANCE.

Beaucoup.

DUMOLARD.

Je suis très-gai. Vous verrez ! je vous ferai rire.

Le cavalier, resté au vestiaire avec sa famille, entre au bal.

ÉMÉRANCE.

Mais je ris déjà. Votre bras.

DUMOLARD, *l'accompagnant jusqu'à la porte du fond.*

Mille pardons... une visite ennuyeuse, une conférence avec... un homme d'affaires dans la maison... je vous rejoins dans un instant. (*Il baise la main d'Émérance qui entre chez madame Giraumont ; il redescend la scène.*) Quel avenir ! (*Un cavalier et une dame entrent au bal, se promènent au fond et restent en vue jusqu'à la sortie de Dumolard.*) Une femme séparée de corps ! le charme de la femme mariée, moins les inconvénients du mariage, c'est-à-dire une rose sans les épines, c'est-à-dire...

Il tire sa montre.

ATHANASE, *en dehors.*

Quel éclairage !... ah ! ah ! il y a un bal dans la maison !...

DUMOLARD.

Et la petite Clorinde, à qui j'ai donné rendez-vous dans sa modeste mansarde... Allons vite conférer avec cet... homme d'affaires ! Déjà neuf heures !

Il va pour sortir.

SCÈNE III

DUMOLARD, ATHANASE, *venant vivement de la gauche.*

ATHANASE, en costume de ville, redingote. Il vient de la rue et est entré sur les derniers mots. Il traverse le théâtre en se dirigeant vers la porte du premier plan à droite où il sonne, lorsqu'il est frappé par les derniers mots de Dumolard.

Vous dites neuf heures, Monsieur.

DUMOLARD.

Oui, Monsieur.

ATHANASE, le quittant brusquement.

Neuf heures ! ah ! ventrebleu ! neuf heures !

DUMOLARD, qui s'est dirigé vers l'escalier à droite.

A qui donc en a-t-il, celui-là ?

Il monte l'escalier à droite, qui conduit aux étages supérieurs.

SCÈNE IV

ATHANASE, *ensuite* GRINCHET.

ATHANASE, sonnant de nouveau.

Neuf heures !... Il me semble que ma belle-mère m'a écrit que... (Il tire une lettre de sa poche.) « Mon cher Athanase, ne venez pas aujourd'hui à Auteuil, Isabelle et moi nous serons ce soir à Paris. Trouvez-vous à neuf heures et demie... » (A lui-même.) Bon ! j'ai encore le temps. (Il lit.) « A l'appartement que j'ai fait meubler et que vous ne devez habiter qu'après votre mariage avec ma fille... » (A lui-même.) L'appartement nuptial, celui-ci. (Il lit.) « Je vous ménage une sur-

prise. Veuve Lardèche. » (Avec joie.) Je devine, elle vient se réinstaller à Paris, pour avancer le jour de mon mariage... de mon bonheur! ah! je suis d'une joie!... C'est donc pour çà qu'elle m'a pressé d'emménager là toutes mes petites affaires, toute ma garde-robe... Ce qui me gêne beaucoup, je n'ai plus rien dans mon logement de célibataire!... et quand je pense que là... ici... (il indique sa porte) voilà la porte du paradis! ah!... mais j'en ai prêté la clef à Lucien... (Il sonne.) Il avait un protecteur à recevoir, un protecteur haut placé, et qui aurait pris de lui une mauvaise opinion, s'il avait vu la simplicité un peu... primitive de sa chambre de garçon. Il est là sans doute, en conférence avec son Mécène... Ah ça! mais est-ce qu'il n'y serait pas! (Il sonne.) Me voilà bien planté! à la porte de chez moi... et ma belle-mère qui va venir!... elle, dont l'humeur est si ombrageuse!

Dorothée disparaît du vestiaire où elle était.

AIR *de Mazaniello.*

Morbleu! l'avanie est complète,
Le sort s'amuse à me railler!
Ne jouir que de la sonnette,
Avec neuf cents francs de loyer!
Eh bien! dans l'ardeur qui m'anime,
Dussé-je attrouper les passants,
Usons de mon droit légitime :
Je vais sonner pour neuf cents francs!

Il sonne à tour de bras.

GRINCHET, ouvrant la porte. Il est furieux.

Allez-vous carillonner toute la nuit?

ATHANASE.

ʾ loué cette sonnette, je suis dans mon droit.

Il sonne.

GRINCHET.

Mais c'est indécent, nom d'un petit bonhomme !

ATHANASE, allant à lui.

Au lieu de crier, vous feriez mieux de me dire si vous avez vu entrer un jeune homme ici?

GRINCHET, remontant au fond. Il regarde curieusement dans l'appartement.

Ma foi, non! je ne me mêle que de ce qui me regarde.

ATHANASE.

Ah!

Il se dirige vers sa chambre.

GRINCHET, au fond.

Mais je l'ai vu sortir.

ATHANASE, vivement.

Sortir!... mais il a ma clef, Monsieur.

GRINCHET, redescendant et brusquement.

Qu'est-ce que ça me fait!

Il va examiner ce qui se passe dans l'office.

ATHANASE.

Il attendait un protecteur, je lui ai prêté ma clef, et il a oublié de me la rendre.

GRINCHET, avec humeur.

Il l'a peut-être laissée au portier.

ATHANASE, vivement.

Oh! Monsieur, quelle idée! mais c'est juste!... (A lui-même.) C'est un homme distingué ça. (Haut.) Merci, Monsieur, je descends immédiatement.

Il disparaît par l'escalier de gauche.

GRINCHET, criant.

Où ça?

ATHANASE, dehors.

Chez le portier.

GRINCHET.

Vous arrivez donc de la province?

ATHANASE.

Pourquoi cette question?

GRINCHET.

Vous allez chercher un portier dans sa loge?

ATHANASE, reparaissant.

Mais il me semble assez naturel...

GRINCHET, revenant en scène.

Sachez, Monsieur, qu'à Paris, les portiers sont toujours dans les loges ou dans les cours étrangères.

ATHANASE, le suivant.

Comme les ambassadeurs, alors?

GRINCHET.

Du tout, les ambassadeurs préfèrent rester chez eux. Pour le moment, le portier est au-dessus, où il remise les meubles d'une petite locataire de deux liards... (Athanase fait un mouvement rapide vers l'escalier de droite; Grinchet le retient par le bras. Jusqu'à sa sortie, Athanase veut plusieurs fois s'échapper, Grinchet le retient toujours.) La femme d'un sous-chef à l'Instruction publique... qui met au Mont-de-Piété... je sais ça, moi, j'y suis... ça donne des bals! ça encombre le carré d'un tas d'herbages et ça n'invite pas les voisins!... quelle pitié!

ATHANASE.

Au-dessus, vous dites?... merci, merci, homme vénérable, j'y saute!

Il monte à l'étage supérieur. Dorothée reparaît au vestiaire.

SCÈNE V

GRINCHET, INVITÉS AU BAL, *ensuite* LUCIEN.

On entend le son d'une contredanse au quatuor dans l'appartement du fond. On joue un quadrille complet et deux fois seulement chaque figure.

GRINCHET.

Encore un fou!... J'ai des voisins agréables... l'un carillonne (indiquant le bal) les autres dansent... tous les bruits de l'enfer! Moi, à qui l'administration du Mont-de-Piété ne laisse que le dimanche pour faire mes petites affaires, j'avais fait la partie d'employer ma journée de demain à me poser les sangsues... (Un cavalier et une dame entrent au bal.) Avec leur bal ils vont me mettre le feu dans le sang... (Un cavalier et une dame entrent au vestiaire. Grinchet les voit et fait un mouvement d'humeur. Voyant un autre cavalier et une autre dame qui entrent au bal et restent en vue dans le salon du fond.) Ah ça! madame Giraumont a donc invité cent cinquante mille personnes... je vais passer une jolie nuit!...

Il se dirige vers la gauche.

LUCIEN, venant de la gauche. Il s'arrête au fond.

Un bal dans cette maison, quelle fatalité!

GRINCHET, furieux.

Ah! que je flanquerais avec joie le feu à toute la boutique!... mais je ne suis pas assuré.

Il entre chez lui et ferme sa porte avec humeur. On entend, à l'intérieur, à chacune de ses entrées et de ses sorties, le bruit d'un verrou qu'il tire ou qu'il ferme brusquement.

LUCIEN.

Une foule compacte chez le portier. (Le cavalier et sa dame, qui étaient restés au fond, disparaissent.) Et cette pauvre

Clary, qui est là à m'attendre, pendant que j'étais allé chez elle, savoir si elle peut rentrer sans crainte... (Le cavalier et la dame arrêtés au vestiaire entrent au bal; Dorothée disparaît. Regardant les invités qui entrent dans le bal.) Ah!... on s'éloigne; pourvu que Clary puisse s'échapper sans être vue...

Il se dirige vers la porte du premier plan à droite et va introduire la clef dans la serrure.

SCÈNE VI

ISABELLE, MADAME LARDÈCHE, *en costume de bal*, LUCIEN.

MADAME LARDÈCHE vient par l'escalier de gauche, elle porte des besicles d'or rondes et grandes. Isabelle a une robe bleue. A sa fille :

Ce ne sera rien, nous attendrons chez Athanase que tu sois bien remise.

LUCIEN, à lui-même.

Madame Lardèche, ma marraine!... malédiction!

Il met vivement la clef dans la poche de son paletot.

ISABELLE.

Tiens, c'est Lucien?

MADAME LARDÈCHE.

Tu allais chez Athanase?

LUCIEN, avec embarras.

Mon Dieu, oui... oui, marraine.

MADAME LARDÈCHE.

Je lui ai écrit ce matin, il nous attend.

LUCIEN.

Mais... il n'est pas chez lui... non... j'ai sonné... j'ai frappé; absolument personne.

MADAME LARDÈCHE, sévèrement.

Comment, pas chez lui? c'est fort inconvenant!

nous faire attendre sur le carré, après ce qui vient d'arriver à Isabelle!

LUCIEN.

Quoi donc? vous m'effrayez!

ISABELLE, souriant.

Moins que rien, un accident... ridicule, auquel je suis sujette, un saignement de nez en arrivant ici.

MADAME LARDÈCHE.

Ce qui nous a forcées d'entrer chez le portier.

LUCIEN.

Viendriez-vous au bal?

MADAME LARDÈCHE.

Figure-toi que nous avons rencontré à Auteuil mademoiselle Giraumont, une amie de pension qu'Isabelle avait perdue de vue, et qui, par un de ces hasards parisiens, habite justement cette maison; elle nous invite au bal que donne sa mère aujourd'hui, j'écris à Athanase de se trouver ici, en lui ménageant pour surprise le plaisir de passer la soirée avec nous...

ISABELLE.

Et nous voilà réduites à aller au bal sans cavalier!

Elle va au vestiaire.

MADAME LARDÈCHE, en allant au vestiaire.

Par exemple! Eh bien? et Lucien?... ce ne sera pas pour rien qu'il s'est trouvé là.

LUCIEN, très-embarrassé.

Moi? ma marraine..., mais... je ne suis pas habillé!

MADAME LARDÈCHE.

Tu es beau comme un soleil.

LUCIEN.

C'est que je ne connais pas ces dames...

MADAME LARDÈCHE.

Je te présenterai.

LUCIEN.

Mais...

MADAME LARDÈCHE, sévèrement et redescendant en scène, après avoir quitté sa visite.

Mais je le veux!

LUCIEN, à part.

En voici bien d'une autre!

MADAME LARDÈCHE.

Mets ton paletot au vestiaire et entrons!

LUCIEN, à part.

Et cette pauvre Clary! quand pourrai-je la faire sortir!

Endymion et Paméla entrent et vont au vestiaire y déposer palatine et paletot.

MADAME LARDÈCHE.

Eh bien?

LUCIEN, retirant son paletot avec humeur, au fond. En disant cela, il regarde madame Lardèche.

Voilà! marraine.

Il retire son paletot; tout en se dirigeant vers le vestiaire, il tend son paletot de la main droite et il heurte Endymion, qui quitte le vestiaire et se dirige vers le bal. Dans ce mouvement rapide, la clef, qui était dans le paletot de Lucien, tombe sans qu'il s'en aperçoive.

ENDYMION.

Faites donc attention, Monsieur.

Il entre dans le bal avec sa femme.

LUCIEN.

Pardon, Monsieur.

Il dépose son paletot.

DOROTHÉE, à Lucien.

Votre numéro, Monsieur.

LUCIEN.

C'est bon... c'est bon!

MADAME LARDÈCHE.

Eh bien! est-ce fait?

LUCIEN.

Oui, oui, marraine!

ISABELLE, à sa mère.

M. Athanase n'aura pas reçu ta lettre, et peut-être sera-t-il allé au spectacle!

MADAME LARDÈCHE.

Ma fille, le spectacle le plus agréable aux yeux d'un gendre qui se respecte, c'est la figure de sa belle-mère!... S'il n'avait rien à faire, il devait accourir à Auteuil. (Marchant avec humeur.) Un gendre que je me suis élevé à la brochette, que j'ai casé, stylé, dressé! que j'ai placé au ministère, dans la division de mon frère, un homme qui me doit tout, qui va obtenir le bâton de chef de bureau, en t'épousant... me manquer à ce point!... ah! il se donne des airs d'indépendance? ah! monsieur se dérange?... heureusement rien n'est fait encore... il apprendra ce qu'il en coûte de m'outrager!

ISABELLE.

T'outrager? oh! maman, tu exagères...

LUCIEN, qui est revenu depuis quelques instants.

Ma marraine, soyez indulgente.

MADAME LARDÈCHE.

Jamais! feu M. Lardèche le savait si bien que lorsqu'il m'avait déplu, il allait se coucher.

La musique du bal doit avoir cessé.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DUMOLARD, *puis* GRINCHET.

DUMOLARD, descendant l'escalier de droite.

Cette petite Clorinde, qui n'est pas chez elle!... j'y retournerai.

Il va au vestiaire.

MADAME LARDÈCHE, à Lucien.

Que cela te profite, mon garçon, si tu tiens à conserver mes bonnes grâces.

LUCIEN.

Si j'y tiens!...

DUMOLARD, qui a retiré son surtout.

Bon! mon portefeuille qui tombe. (Il se baisse pour ramasser le portefeuille.) Tiens! une clef.

Il la prend.

MADAME LARDÈCHE, à Lucien.

Ton bras!

Elle fait un mouvement pour remonter.

DUMOLARD, avec galanterie.

Eh! je ne me trompe pas!... c'est la belle madame Lardèche et sa charmante fille.

Il met machinalement le portefeuille et la clef dans sa poche.

LUCIEN, à part, vivement contrarié.

M. Dumolard.

MADAME LARDÈCHE, très-empressée.

Et la chère madame Dumolard?

Isabelle, impatiente d'entrer au bal, va regarder au fond.

DUMOLARD.

Comme vous voyez. Elle est à la campagne, chez une amie, et ne doit revenir que ce soir, peut-être

demain... (Au fond, Endymion et Paméla rencontrent Isabelle, et s'arrêtent un instant. Ils causent bas. Gaiement.) Je suis veuf... et ma foi, en son absence...

MADAME LARDÈCHE.

Mais si madame Dumolard, qui est jeune et jolie, prenait aussi gaiement les choses, et que de son côté...

DUMOLARD.

Oh! je ne crains rien. Clary connaît mes principes, je suis ennemi de toute espèce de bruit, j'irais trouver celui qui se permettrait de me faire... concurrence, et je lui dirais... (Lucien s'est avancé avec anxiété.) Bonjour, mon cher Lucien, je ne vous voyais pas.

Il donne une poignée de main à Lucien qui le salue. Endymion et Paméla rentrent au bal. Isabelle redescend en scène.

LUCIEN, avec embarras.

Si... si nous entrions au bal...

MADAME LARDÈCHE.

Oui, oui...

DUMOLARD, qui tient toujours la main de Lucien.

Je lui dirais tranquillement : Nous allons faire lithographier des billets d'invitation pour le service funèbre de l'un de nous; nous laisserons le nom du défunt en blanc, celui des deux qui survivra y mettra le nom de l'autre et tout sera dit...

LUCIEN, riant malgré lui.

Ah! ah! ah! le procédé!

Il s'éloigne avec anxiété; Isabelle a remonté au fond; sur un signe qu'elle lui fait, Lucien va la rejoindre.

DUMOLARD.

Je le crois bon et pas tapageur.

MADAME LARDÈCHE.

Parfait! parfait!

DUMOLARD.

Pour l'épée, je suis élève de Grisier, et quant au pistolet, je mouche assez généralement une bougie à trente-cinq pas. Ma Clary le sait parfaitement.

LUCIEN, au second plan à droite. A part.

Et elle est là!

DUMOLARD.

Aussi je dors du sommeil du juste.

Il chante.

Non, non, ma femme n'est pas trompeuse,
Elle m'a donné sa foi.

MADAME LARDÈCHE, parlant sur le chant.

Eh bien! qu'est-ce qui vous prend donc?

Lucien offre le bras à Isabelle, ils entrent au bal les premiers, Dumolard et madame Lardèche les suivent.

GRINCHET, sortant de chez lui et parlant sur le chant; avec beaucoup d'humeur.

En voilà un qui chante en plein escalier à présent!

DUMOLARD.

Pourrait-elle être amoureuse
D'un autre banquier que moi?

Ils entrent dans le bal. Dumolard rit aux éclats.

SCÈNE VIII

GRINCHET, ATHANASE, BARBOTIN.

GRINCHET, remontant la scène avec humeur.

Monsieur! est-ce que vous ne pourriez pas laisser ...*in du village* un peu tranquille!... il y a des ...s ici!... (Descendant la scène.) Quel est ce vieux

orphéoniste qui vient gémir la musique de Jean-Jacques en plein carré ?

ATHANASE, d'abord hors de vue, à Barbotin.

Comment, je cours après vous pendant une demi-heure et vous n'avez pas ma clef?

GRINCHET.

Bon! voilà l'autre avec sa clef!... Quelle maison! c'est à fuir dans les entrailles de la terre!

Il entre vivement chez lui et ferme la porte avec humeur.

BARBOTIN, en scène, à Athanase qui le suit. Ils viennent de l'escalier de droite.

Dame! si votre ami l'a laissée, il l'aura remise à mon épouse.

ATHANASE.

Mais allez donc la chercher.

BARBOTIN.

J'y cours.

GRINCHET, reparaissant vivement.

Barbotin! ayez-moi des sangsues tout de suite, puisqu'il n'y a aucun moyen de dormir, je vas me les poser. Il faut bien que je m'amuse aussi, moi!

BARBOTIN.

Bon, Monsieur, bon!

ATHANASE.

Occupez-vous d'abord de ma clef, c'est plus pressé.

BARBOTIN.

Oui, Monsieur, oui!

Il sort par la gauche.

GRINCHET, furieux.

Mes petites bêtes avant tout!

ATHANASE.

Monsieur, il faut que j'entre chez moi; j'ai affaire chez moi.

GRINCHET, allant vivement à Athanase.

Je vous trouve joli!

ATHANASE, retirant son chapeau.

Vous me trouvez joli?

GRINCHET, très-brusquement.

Chacun ses affaires, Monsieur! chacun ses affaires!

Il rentre et ferme la porte violemment. Au fond, un cavalier et une dame traversent de droite à gauche et repassent un instant après, de gauche à droite.

SCÈNE IX

ATHANASE, BARBOTIN, *puis* UN DOMESTIQUE *et* GRINCHET.

ATHANASE, à lui-même.

Heureusement, madame Lardèche n'est pas encore arrivée, j'en aurai été quitte pour la peur.

BARBOTIN, au dehors.

Monsieur Athanase! monsieur Athanase!

ATHANASE, allant à lui en tendant la main.

Merci, mon brave ami, mille pardons de la peine.

BARBOTIN.

Ma femme n'est pas à la loge, il n'y a que le petit.

Un cavalier et une dame se croisent au fond avec les deux précédents et s'arrêtent pour causer.

ATHANASE.

Ça ne fait rien, donnez.

BARBOTIN.

Voilà ce qui sera arrivé... Tout à l'heure une s'est trouvée mal dans la loge.

ATHANASE.

possible, donnez toujours.

BARBOTIN.

Faites excuse, ça fait... Elle avait une... une... Ah! mon Diéu!... comment qu'on appelle ça?

ATHANASE, *impatienté.*

Ça quoi?

BARBOTIN.

Quand on saigne du nez?

ATHANASE.

Une hémorragie... mais ça ne me regarde pas.

BARBOTIN.

On cherchait partout une clef pour lui fourrer dans le dos... c'est souverain ça, pour les saigneries du nez.

ATHANASE.

Eh bien!

BARBOTIN.

Le petit a pris la première venue... C'est sûrement la vôtre.

ATHANASE.

Ma clef?

BARBOTIN.

Mais on la retrouvera.

ATHANASE, *avec anxiété.*

Elle est donc perdue?

BARBOTIN.

Oh! non, Monsieur. Seulement cette dame est partie avec.

ATHANASE, *avec éclat.*

Avec ma clef?

BARBOTIN.

Qui se sera échauffée dans son dos... elle n'y aura plus pensé... voilà ce qui sera arrivé.

ATHANASE, avec explosion.

Et cette dame, malheureux! quelle est-elle?

BARBOTIN.

Ah! voilà!... le petit ne la connaît pas.

ATHANASE, désespéré.

Malédiction! Barbotin, je vous rends responsable de tout. Vous avez violé un dépôt... il y a les galères pour ça, savez-vous? (Mouvement d'effroi de Barbotin. Le groupe des invités du fond se sépare.) Comment, pas un renseignement? pas un indice?

BARBOTIN.

Oh! si Monsieur, il paraît qu'elle est au bal chez madame Giraumont.

ATHANASE.

Au bal? avec ma clef dans le dos?... ah!

Il marche avec agitation.

UN DOMESTIQUE, accourant du fond.

M. Barbotin, les rafraîchissements, vite, vite.

Il entre à l'office.

BARBOTIN.

Voilà! voilà!

Deux dames traversent au fond, puis reviennent.

GRINCHET, paraissant à la porte.

Barbotin!... et mes petites bêtes!

BARBOTIN.

Elles sont commandées, Monsieur.

Il entre dans l'office.

GRINCHET, stupéfait et avec éclat.

Commandées! Il les a donc demandées frites! oh! ces portiers, quelle race!

Il rentre furieux. Un cavalier vient aborder les deux dames.

SCÈNE X

ATHANASE, CLARY, *hors de vue.*

ATHANASE.

Ma clef au bal!... dans un dos!... mais c'est complétement inusité! ça ne s'est jamais vu! ça ne se fait pas!... Et ma belle-mère qui va arriver... avec son caractère!... car il n'est pas probable qu'elle l'ait laissé à Auteuil... elle qui n'entend pas plus raison qu'un heureux habitant des beaux vallons de l'Helvétie! (Les trois invités disparaissent.) Si, du moins, je pouvais avec une autre clef... (Il va à sa porte et présente une clef qu'il tire de sa poche.) Ah! mon Dieu, non, ça ne va pas... je l'aurais parié!...

CLARY, dans l'appartement d'Athanase.

C'est vous, Lucien?

ATHANASE, au comble de la surprise.

Grand Dieu!... une femme chez moi!

CLARY.

Vous avez bien tardé.

ATHANASE.

Non, Mademoiselle, ce n'est pas Lucien, c'est moi, le propriétaire de ce local... ouvrez!

CLARY.

Mais du tout, Monsieur, du tout.

ATHANASE.

Comment du tout! voilà qui est neuf! mais je vous prie d'ouvrir... j'ai besoin chez moi... ouvrez, sacrebleu!.. ou j'envoie chercher un serrurier, je brise

la porte, je fais un esclandre, j'ameute les voisins, j'attire l'Europe entière sur le carré.

CLARY.

Oh! de grâce, Monsieur, n'en faites rien... Je n'ai été qu'imprudente... Monsieur... il y va de ma réputation.

ATHANASE.

Comment votre réput... Eh ben! et la mienne!... (Il crie.) Madame ou Mademoiselle!... (A lui-même.) Mais je crois que c'est Madame. (Élevant la voix.) La mienne, ça ne compte donc pas? (A lui-même.) Moi, qui suis cité pour la pureté de mes mœurs?... (Appelant.) Madame?

CLARY, suppliante.

Monsieur, je vous en conjure, n'insistez pas, je me place sous la sauvegarde de votre honneur.

ATHANASE.

Quoi? sous la sauvegarde?... permettez, Madame... Eh ben! elle s'éloigne... Madame?... Elle me plante là!!... (Changeant de ton et naïvement.) Le fait est que cette pauvre femme se trouve dans un fier embarras... son mari est peut-être vivant... peut-être bien que ce misérable la guette, et je comprends jusqu'à un certain point le mystère qu'elle lui fait. On hésite à affliger l'époux qu'on aime! c'est intéressant ça!... irai-je la perdre par un éclat, cette infortunée qui se sera laissé entortiller par ce petit scélérat de Lucien?... Ah! c'est donc là ce protecteur qu'il attendait?... Voilà donc pourquoi il m'a emprunté ma clef conjugale? je crois deviner son motif... qui n'a réellement rien de politique... mais ma belle-mère?... ma redoutable belle-mère qui est suspendue sur ma tête et qui va me tomber sur les bras!!

Certainement je verrais avec chagrin qu'elle eût été écrasée en route... mais, dans ce moment-ci, je déclare!... ma parole d'honneur, il y a des situations qui poussent l'homme à la férocité!... c'est qu'il me semble la voir me lancer des regards de colère à travers ses besicles rondes et larges comme des roues de cabriolet! Comment justifier la présence de cette femme? Si je dis la vérité, Lucien attend tout des bontés de sa marraine, il est perdu!... je ne peux pas!... (Avec désespoir.) Mais alors, c'est sur moi que tout retombe... Madame Lardèche croira que cette malheureuse qu'on a fourrée dans ma chambre, comme la coupe d'or dans le sac de Benjamin, y est venue pour moi... adieu mon mariage avec Isabelle que j'aime tant, adieu mon bonheur!... (Deux cavaliers traversent l'antichambre en causant. Deux dames viennent s'asseoir dans l'antichambre en vue du public.) Et j'ai eu l'heureuse idée de faire poser une serrure Fichet, une serrure incrochetable... il faudra briser la porte, faire un sabbat qui attirera les voisins, on verra sortir cette créature et je suis plus compromis que jamais!... Oh! les serruriers! et on leur donne des brevets!

Air : *Le Luth galant.*

Ces coquins-là, par leurs savants efforts,
De nos logis ont fait des châteaux-forts.
Perdre aujourd'hui sa clef, mieux vaut perdre sa tête,
Car nos appartements, grâce à cette conquête,
Ressemblent à l'honneur, dont parle le poëte :
On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors!

Deux cavaliers viennent inviter les deux dames qu'ils emmènent. L'orchestre du bal joue une polka. Jean, Dorothée et le domestique de l'office, se groupent dans l'antichambre, et regardent danser dans l'appartement à droite.

Que faire?... si encore je pouvais entrer dans ce bal. (Il monte sur une petite banquette qui est au fond entre le vestiaire et la porte de l'appartement, il regarde dans le bal.) En examinant avec soin toutes les... omoplates (il marque la mesure de la polka et danse sur la banquette) je finirai par découvrir... (Même jeu.) Mais puis-je m'y présenter en redingote?... on me chassera immédiatement! (Il revient en scène.) Toute ma garde-robe est là-dedans!... non! c'est ma clef qu'il me faut! ma clef qui danse peut-être la polka à l'heure qu'il est... et dans quel dos?

SCÈNE XI

ATHANASE, GRINCHET, BARBOTIN. *Invités sortant du bal.*

GRINCHET, sortant de chez lui.

C'est inimaginable que Barbotin ne m'apporte pas...

Il regarde dans l'escalier à gauche s'il ne voit pas Barbotin.

ATHANASE, à lui-même, avec désespoir, en élevant la voix.

Non! il n'y a pas sous le ciel de position plus affreuse que la mienne!

Il se trouve dos à dos avec Grinchet au milieu du théâtre.

GRINCHET, se retournant brusquement.

Et celle des gens qu'on empêche de dormir!... comment la trouvez-vous, Monsieur?

ATHANASE, s'éloignant impatienté

Eh! Monsieur!

GRINCHET, furieux.

Autant vaut se coucher en travers, à deux heures de l'après-midi, dans le passage Vivienne.

Deux dames sortent du bal en se donnant le bras; elles se servent de leur éventail et se promènent sur le carré.

UNE DAME, à une autre dame qui lui donne le bras.

Ah ! on respire un peu ici !

ATHANASE.

Des dames !... Ah ! ventrelotte !... Si je pouvais découvrir...

Il remonte un peu au fond et les lorgne de loin, les dames se sont arrêtées et causent. Barbotin est sorti de l'office avec un plateau de rafraîchissements et de pâtisseries qu'il va porter dans le bal.

GRINCHET, à Barbotin avec humeur.

Décidément on ne peut donc rien avoir ici?

Il avance la main pour prendre un verre.

BARBOTIN, cherchant à empêcher Grinchet.

Mais vous n'êtes pas du bal ; vous n'avez pas le droit.

GRINCHET.

Barbotin, vous êtes mon homme de ménage, je vous donne *cinque* francs par mois, cédez ! ou je vous retire ma confiance.

Il prend un verre.

BARBOTIN.

Mais, Monsieur...

GRINCHET.

On donne des bals et on ne m'invite pas, on m'abreuve d'humiliations (il boit) on m'en abreuve.

Il prend un second verre et le boit. La musique cesse.

BARBOTIN.

Oh ! mais !

Il se dirige vers le fond.

GRINCHET, le suivant.

Et votre verre? (Barbotin revient. Grinchet remet le verre sur le plateau et s'empare brusquement de plusieurs gâteaux qu'il met dans sa bouche, malgré les réclamations de Barbotin.) Il faut bien se distraire.

Il rentre chez lui. Barbotin se dirige vers le bal ; les hommes qui sont dans l'antichambre se précipitent sur son plateau.

BARBOTIN, élevant son plateau au-dessus de sa tête.

Messieurs, Messieurs, les rafraîchissements sont pour les dames.

Il entre dans le bal. Les invités le suivent en tâchant de saisir les glaces sur le plateau. Pendant ce mouvement Athanase a lorgné les dames, elles ont gagné la droite, Athanase est à gauche.

LA DAME, à son amie.

On invite plus de monde qu'on n'a de place.

ATHANASE, qui les suit toujours.

Ça c'est bien vrai, Madame... (Les deux dames le regardent avec surprise et se dirigent vers la gauche.) En voici une qui a une épaule qui cloche... je ne la lâche pas.

LA DAME.

Aussi il fait une chaleur à mourir dans ce bal.

En disant ces mots, elle désigne le bal, se retourne et se trouve en face d'Athanase qui les suit.

ATHANASE.

Le fait est, Madame, que vous semblez avoir bien chaud.

La dame se retourne pour ne pas l'écouter, il lui touche le dos délicatement et du bout des doigts.

LA DAME, s'éloignant vivement.

Que faites-vous donc, Monsieur, vous me grattez les épaules?

ATHANASE.

Ne faites pas attention, je... je m'assurais de la température du bal... et je ne pouvais choisir un plus joli thermomètre.

Endymion et Paméla viennent au vestiaire; avant de sortir du salon, Paméla dit adieu à deux dames.

LA DAME.

›st étonnant ce monsieur...

Elles s'éloignent et rentrent dans le bal.

ATHANASE, à lui-même, avec chagrin.

Je fais du madrigal avec la mort dans l'âme!
Rien! Elle a le dos plat... comme un poëme d'opéra.

SCÈNE XII

ENDYMION, PAMÉLA, *d'abord au vestiaire ;* ATHANASE.

ATHANASE.

Ah ! en voilà une qui s'en va... (Il passe derrière elle et l'examine.) Quel est cet agréable monticule?

PAMÉLA, descendant la scène, sa pelisse à la main et suivant son mar qui boutonne son paletot.

Endymion, mets-moi donc ma pelisse.

ENDYMION, traversant la scène.

Tout à l'heure.

PAMÉLA.

Tu n'es guère aimable.

ATHANASE.

Ah ! Madame, si vous voulez permettre.

Elle lui remet sa pelisse en le remerciant du geste, et se retourne; Athanase examine vivement le dos de Paméla, passe la pelisse dans sa main gauche et touche le dos de Paméla par-dessus le corsage.

PAMÉLA, vivement.

Eh bien, Monsieur, que signifie?...

ATHANASE, désolé, à lui-même.

Rien encore!

Il ouvre vivement la pelisse comme pour en couvrir la dame.

ENDYMION, s'avançant avec brusquerie et recevant la pelisse sur la poitrine.

Comment! rien encore?... Que disiez-vous à ma femme?...

Il prend la pelisse.

ATHANASE, *avec embarras.*

Votre femme?... Ah! Madame est votre... je l'ignorais... je vous en fais mon compliment... Madame est fort bien.

ENDYMION, *s'emportant. Il a mis la pelisse sur les épaules de sa femme.*

Je vous ai vu faire un geste inconvenant!... vous insultiez ma femme !

PAMÉLA, *prenant vivement le bras de son mari.*

Endymion !

ATHANASE.

Je vous jure, Monsieur, qu'il n'entrait pas dans ma pensée... il y a même mieux... je me disais...

ENDYMION, *allant vivement à Athanase, sans quitter le bras de sa femme.*

Quoi ?

ATHANASE.

Monsieur, cela n'entrait pas du tout dans ma pensée.

LE MARI, *menaçant et se dirigeant vers la gauche.*

Et bien vous en prend!... Viens, Paméla !... et si jamais monsieur te regarde, je lui passe mon sabre dans le ventre... quand je serai de garde !

Le mari et la femme sortent par l'escalier à gauche.

SCÈNE XIII

ATHANASE, DEUX CAVALIERS *et* DEUX DAMES *se promenant dans l'antichambre, au fond. Ensuite* BARBOTIN.

ATHANASE.

Corse! heureusement je ne suis pas de la le ce monsieur. J'ai peu d'agrément rquisitions... Puis-je continuer à...

(Il fait le geste d'explorer les dos.) On a beau dire, c'est bien délicat, bien délicat!

Deux autres dames en blanc viennent joindre les deux précédentes, et s'assoient aussi au fond.

BARBOTIN, revenant par l'escalier à gauche.

Monsieur, Monsieur, je viens de voir le petit... j'ai des nouvelles de votre affaire.

ATHANASE, vivement.

Ah! mon brave ami, parlez.

BARBOTIN.

La dame qui a saigné du nez a une robe bleue.

Il s'éloigne par l'office.

ATHANASE, à lui-même.

Bleue!... Bravo!... c'est un guide au moins, c'est un lampion placé sur ma route. (Il se retourne.) Toutes celles qui sont là sont blanches... mais qu'il m'en tombe donc une bleue sous la main!... (Avec éclat.) Guerre aux bleues!... Dieu! c'est le cri des anciens chouans... si l'on m'entendait... (Il se retourne et aperçoit Émérance et Dumolard qui se sont arrêtés un instant pour causer dans l'antichambre avec les invités.) Ciel! en voilà une! Explorons-la!

Il remonte la scène pendant que Dumolard et Émérance la descendent.

SCÈNE XIV

DUMOLARD, ÉMÉRANCE, ATHANASE.

DUMOLARD, à Émérance.

Quoi! Madame, vous partez sitôt?

ATHANASE, qui examine Émérance par derrière, à distance.

Oh! pour le coup, si ce n'est pas une baleine du corset...

ÉMÉRANCE, à Dumolard.

Ma position dans le monde m'oblige à m'observer beaucoup.

DUMOLARD.

N'êtes-vous pas libre de vos actions?...

ÉMÉRANCE.

On est si méchant.

DUMOLARD.

Ce qui vous est arrivé n'est qu'un accident vulgaire.

ATHANASE, à part.

Un accident? c'est elle!

ÉMÉRANCE.

Mon mantelet, je vous prie!

Dumolard va au vestiaire.

ATHANASE, s'avançant.

Oh! oui, Madame, c'est un fâcheux accident.

Émérance le regarde avec surprise et s'éloigne d'un pas.

DUMOLARD, à Dorothée qui tient le vestiaire.

Oui, une clef; si on la réclame, c'est moi qui l'ai... M. Dumolard.

ATHANASE, poursuivant Émérance.

Après tout, il n'y a pas mort d'homme.

ÉMÉRANCE, à part.

Quel est donc ce monsieur qui sait que je suis séparée de mon mari? (Haut.) Je ne me fais aucun reproche, Monsieur, on a trompé le tribunal.

ATHANASE, très-étonné.

Comment! le tribunal?

ÉMÉRANCE.

Néanmoins, je suis obligée de prendre beaucoup de ménagements...

ATHANASE.

Tout naturels après une semblable... (elle lui tourne le

dos, il regarde rapidement et souffle avec force sur le corsage pour soulever la berthe qui l'empêche de voir. Émérance se retourne vivement) faiblesse.

ÉMÉRANCE, vivement et passant à droite.

Faiblesse! c'est une calomnie... je prouverai que ma réputation est sans tache.

ATHANASE, à part.

Comment! sa réputation? (Haut.) Je ne prétends pas... permettez, Madame, je crois que nous ne nous entendons pas... je veux parler de votre accident, en entrant ici. (A part.) J'arrive à ma clef.

ÉMÉRANCE, à part.

Ma robe! (Avec confusion.) Ah! Monsieur... il est peu généreux...

ATHANASE.

Ah! Madame, quel affreux spectacle!

DUMOLARD, revenant avec le mantelet.

Comment!

ÉMÉRANCE, vivement.

Monsieur, vous êtes un impertinent.

Elle gagne à droite.

ATHANASE.

Par exemple!

DUMOLARD.

Oui, Monsieur! la robe de madame...

ÉMÉRANCE, l'interrompant.

Monsieur Dumolard!...

ATHANASE, à lui-même.

Ah ça! mais... cette dame a donc eu tous les accidents imaginables!... je parlais de l'hémorragie qui a forcé madame d'entrer chez le portier.

ÉMÉRANCE.

Eh! Monsieur, vous ne savez ce que vous dites.

ATHANASE.

Quoi, Madame, ce n'est pas vous qui?...

ÉMÉRANCE.

Mais non, Monsieur!

ATHANASE, avec humeur.

Eh ben! alors, qu'est-ce que vous me chantez... vous me faites perdre là mon temps. (A part.) Je me suis trompé de bleu!... (On entend un appel de musique dans le bal. Les cavaliers, au fond, emmènent les dames. Émérance cause bas avec Dumolard.) L'orage est de plus en plus imminent... ma belle-mère gronde au loin... je tremble qu'elle n'éclate sur moi!... ma clef est au bal et moi à la porte... les résolutions les plus extrêmes dansent dans ma tête.

SCÈNE XV

ATHANASE, BARBOTIN, DUMOLARD *et* ÉMÉRANCE, *un peu au fond, vers l'office.*

BARBOTIN, à la femme du vestiaire.

Comment, le cornet à piston n'est pas venu?

DOROTHÉE.

Il n'a envoyé que son instrument, que voilà.

ATHANASE, allant prendre l'instrument.

Grand Dieu!... à moi, à moi ce piston sauveur!

BARBOTIN, étonné.

Comment, à vous?

ATHANASE, sans l'écouter.

ı œil va donc fouiller dans les entrailles de ce ›ur lui ravir sa proie! avec cet instrument je

puis me présenter en redingote, le talent n'a pas besoin d'habit, et généralement il n'en a pas.

Il s'élance pour sortir.

BARBOTIN.

Mais vous n'êtes pas musicien?

ATHANASE, redescendant.

Pas musicien!... je suis chinois dans ma légion; la première, Monsieur!

BARBOTIN.

Comment ferez-vous pour jouer du cornet?

ATHANASE.

Je soufflerai dedans avec l'énergie du désespoir et je réclamerai l'indulgence!...

Il entre précipitamment dans le bal.

BARBOTIN, entrant dans l'office.

Il a perdu la tête!

SCÈNE XVI

ÉMÉRANCE, DUMOLARD, *ensuite* JEAN, GRINCHET *et* BARBOTIN.

ÉMÉRANCE, qui achève d'arranger son mantelet.

Cet homme m'a agacé les nerfs.

DUMOLARD.

Aussi, ne serait-il pas prudent de vous en aller seule. (A son domestique, qui sort de l'antichambre.) Jean, faites avancer ma voiture.

Jean sort par l'escalier à gauche.

GRINCHET, sortant de chez lui, et laissant sa porte ouverte toute grande. Il se dirige vers l'office.

Barbotin!... et mes petites bêtes?

ÉMÉRANCE.

Je ne sais si je dois...

DUMOLARD.

Me feriez-vous le chagrin de me refuser ?...

Il lui baise la main.

GRINCHET, *à part.*

Le vieux séducteur !... encore une qu'il a enjôlée.

ÉMÉRANCE, *retirant sa main. Elle se retourne.*

Quelqu'un.

GRINCHET.

Dieu ! mon épouse !...

ÉMÉRANCE.

Mon mari !...

GRINCHET.

Que faites-vous ici, Madame ?

Musique de valse dans le bal.

ÉMÉRANCE.

Je sors du bal.

GRINCHET.

Mais c'est un lieu de perdition, Madame.

ÉMÉRANCE, *ironiquement.*

Ah ! Monsieur, pour une fois que je vous rencontre par hasard, depuis deux ans que nous sommes séparés... vous débutez par un sermon ?

DUMOLARD.

Et pas spirituel, ce qui est plus grave.

GRINCHET, *passant au milieu.*

Monsieur ! c'est une affaire de ménage... je vous prie de ne pas mettre l'écorce entre le doigt... c'est-à-dire l'arbre entre l'écorce et le... (*Avec force.*) Je vous prie de ne pas vous mêler de mes chagrins domestiques.

DUMOLARD.

Puisque vous êtes séparés !

GRINCHET, furieux.

Je ne vous parle pas, à vous ! (A Émérance.) Oui, Madame, la justice nous a séparés et elle a bien fait... un loup et une brebis ne peuvent pas cadrer.

ÉMÉRANCE.

A la bonne heure, au moins.

GRINCHET, se récriant.

Mais c'est moi la brebis ! c'est moi la brebis !

Il passe à droite.

ÉMÉRANCE, passant au milieu.

Ah !

JEAN, rentrant par la gauche.

La voiture de Monsieur.

DUMOLARD.

Venez, belle dame.

GRINCHET.

Dans sa voiture? Je vous le défends, Madame !

ÉMÉRANCE, ironiquement.

Ah ! vous me le défendez.

Elle fait un mouvement vers Dumolard.

GRINCHET, la ramenant en scène.

Vous ne savez donc pas, Madame, ce que c'est que ce mastodonte? c'est un vieux farceur, un lovelace écloppé, un séducteur en retraite.

DUMOLARD.

Ah ça, Monsieur...

GRINCHET.

Il ne sortira d'ici que pour prendre les invalides... je vas lui casser les reins ! voilà ce que vous ignorez !

DUMOLARD.

Hein? à moi, Jean! débarrassez-moi de ce forcené.

JEAN.

Tout de suite, Monsieur.

Il menace Grinchet.

ÉMÉRANCE.

Arrêtez!

GRINCHET.

Ne touchez pas! ou je crie à la garde!...

DUMOLARD.

Venez, Madame.

BARBOTIN, sortant de l'office.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

La musique du bal s'arrête.

GRINCHET.

Barbotin!... vous faites mon ménage, je vous donne *cinque* francs par mois, à mon aide, on veut m'assassiner!

BARBOTIN, à Jean.

Voilà comme tu arranges mon bourgeois, toi?

JEAN, menaçant.

Hein?...

BARBOTIN, retroussant ses manches.

Tu vas voir comme je vas travailler le tien.

Il se retourne vivement vers Dumolard, Jean menace Grinchet. Dumolard et Grinchet fuient devant leurs agresseurs.

CHŒUR.

Air du *Galop de Gustave.*

Ah! c'est une horreur! c'est un scandale!
D'où vient cet affreux acharnement?

Sommes-nous ici dans une halle
Où l'on peut boxer impunément ?

Émérance a jeté un cri; pendant le chœur, elle entre vivement chez Grinchet, et ferme la porte sur elle. Jean poursuit Grinchet par l'escalier inférieur. Barbotin court après Dumolard, ils disparaissent par l'escalier supérieur.

SCÈNE XVII

PERSONNE EN SCÈNE.

On entend chez madame Giraumont, où se donne le bal, un air de valse, accompagné de sons discordants d'un cornet à piston. Rumeur dans le bal.

SCÈNE XVIII

JEAN, BARBOTIN.

JEAN, entrant par l'escalier à gauche.

Voilà ce que c'est !

BARBOTIN, entrant par l'escalier à droite en s'essuyant le front.

Ça t'apprendra à abîmer mes locataires.

JEAN.

Ah ! ça m'a fait chaud.

BARBOTIN.

Allons nous rafraîchir.

Bruit de cornet à piston dans le bal; sons très-discordants, rumeurs ensuite.

JEAN.

Ah ! mon Dieu ! qui est-ce qui pousse des choses pareilles?

BARBOTIN.

Ça ne peut être que le nouveau locataire... viens prendre des glaces.

JEAN.

Y en a?

BARBOTIN.

Il n'en reste plus pour les maîtres, mais j'en ai mis de côté pour nous autres.

JEAN.

Ça, c'est juste !

Ils entrent à l'office. On entend au dehors les cris : A la porte ! à la porte !

SCÈNE XIX

ATHANASE, QUATRE MUSICIENS, *invités.*

Athanase, tout défait, est violemment chassé du bal par quatre musiciens ; deux tiennent un violon à la main, et un autre un violoncelle.

LES MUSICIENS, le poussant.

A la porte ! à la porte !

ATHANASE, son cornet à la main.

Mais, Messieurs...

LES MUSICIENS, sans l'écouter.

C'est indécent ! à la porte !... voulez-vous bien me rendre ce cornet !

Un musicien le lui arrache des mains ; Athanase veut réclamer, on lui ferme la porte au nez.

ATHANASE, rouvrant la porte.

Mais c'était en sol ?

LES MUSICIENS, refermant la porte.

A la porte ! à la porte !

ATHANASE, rouvrant la porte.

Puisque c'était en sol !

LES MUSICIENS, le repoussant rudement.

A la porte ! à la porte !

Ils lui ferment la porte au nez.

ATHANASE, anéanti, tombe assis sur la banquette du fond.

Tout est fini!... perdu!... (Il se lève, descend la scène et dit du ton d'un homme qui prend son parti avec chagrin.) Je suis perdu, quoi!... quel événement, mon Dieu!... moi qui me croyais si sûr de mon fait! J'entre dans le bal, radieux, mon cornet à la main; je me campe à l'orchestre, le premier violon me dit : Vous remplacez donc Gobillot? — Oui, je remplace Gobillot. La contredanse allait commencer, je dévore des yeux toutes les femmes bleues; par malheur presque toutes me regardent de face... impossible de me procurer un dos... J'étais horriblement pensif, lorsque mes camarades de l'orchestre lancent dans les airs le signal de la contredanse : je me rue sur mon cornet; les premières mesures marchent assez bien, ça ne faisait qu'un petit grognement caverneux, comme lorsqu'on souffle dans le goulot d'une bouteille. C'était peu de chose comme harmonie, mais ça ne gênait personne... seulement le premier violon me regardait d'un œil inquiet, comme un homme qui regrette Gobillot... J'étais plus inquiet que lui... toute mon ambition était d'arriver à la fin du quadrille, parce que je me disais : une fois la contredanse finie, je dépose mon piston, je me promène dans le bal comme un homme qui n'a l'air de rien, et je tâte les dos! je tâte les dos! et si j'attrape ma clef, j'abdique l'art musical. Malheureusement, à force de souffler dans ce redoutable mirliton, j'obtiens un résultat... mais quel résultat!... des sons fabuleux!... c'était le cri du hibou, le gémissement de l'orfraie... toutes choses inédites en musique... A ces accords, les joueurs de whist se dressent sur

leurs pattes, les danseurs crient : Assez! assez! à bas le piston! Oui, je t'en fiche! j'avais l'embouchure, je ne voulais pas la perdre... je continue de souffler dans ce tuyau avec la persistance d'une Renommée, lorsqu'une grosse dame s'approche de l'estrade en disant : Il n'est pas Dieu possible, il y a un veau caché dans l'orchestre, et quelqu'un lui tire la queue!... Horreur! c'était la veuve Lardèche, ma future belle-mère! heureusement elle n'avait pas ses besicles. A cette apparition terrifiante, je perds la tête, je déboule de l'orchestre avec l'impétuosité de l'avalanche! Quels dégâts ai-je commis? je n'en sais rien; quels coups de pieds m'ont donnés les musiciens? je ne veux pas l'apprendre; comment suis-je ici? je l'ignore. Par quel hasard ma belle-mère est-elle dans ce bal? elle m'y cherchait donc? cette femme indomptable va me relancer ici... Et cette autre qui est là, cette femme que je ne connais pas!... ma belle-mère ne voudra pas le croire... où me cacher? que devenir!... mes idées se brouillent, j'ai des bourdonnements dans les oreilles... (Avec désespoir.) Fuyons! (Il fait le geste du plongeon.) Gagnons les quais!

Il se dirige vers l'escalier à gauche.

SCÈNE XX

ATHANASE, ISABELLE, *venant du bal, dont la porte reste ouverte.*

ISABELLE, apercevant Athanase.

Monsieur Athanase! .. j'en étais sûre.

ATHANASE, s'arrêtant.

Dieu! Isabelle!

ISABELLE.

J'ai eu toutes les peines du monde à tromper la surveillance de ma mère pour ne pas la mettre dans la confidence de mes soupçons.

ATHANASE.

Elle ne m'a pas reconnu?

ISABELLE.

Elle a la vue si basse.

ATHANASE.

Ah! qu'elle fait bien!

ISABELLE.

Expliquez-moi donc, Monsieur, votre présence dans cet orchestre, vous êtes donc musicien?

ATHANASE.

Faiblement... j'étudie, mais les commencements sont rudes.

ISABELLE.

Il paraît. Vous n'avez donc pas reçu la lettre de maman?

ATHANASE.

Si fait; et cette lettre m'a véritablement comblé de joie.

ISABELLE.

Eh bien! alors, comment se fait-il que vous soyez allé jouer de la trompette chez madame Giraumont, quand vous deviez nous attendre dans votre nouveau logement?

ATHANASE.

Mais voilà deux heures que j'y suis! et, ne vous

voyant pàs venir, je suis entré dans ce bal par pure mélancolie.

ISABELLE, avec joie.

Il serait vrai; mais on nous avait dit... et ma mère qui vous accusait... moi, j'étais bien contrariée après l'accident qui m'est arrivé et qui nous a retenues en bas...

ATHANASE, vivement.

Un saignement de nez? chez le portier?

ISABELLE.

En effet.

ATHANASE, avec éclat.

C'était vous? quel bonheur!

ISABELLE.

Comment, Monsieur, quel bonheur!

ATHANASE.

Quelle chose affreuse, je veux dire (très-joyeux) et vous avez songé à moi? vous excusiez mon absence?... une telle preuve d'amour... (Il la prend dans ses bras et lui tâte le dos, Isabelle un peu interdite se recule.) Car vous ne savez pas?... Oh! non, non, vous ne pouvez pas savoir... et cette hémorragie a été arrêtée à l'aide d'une clef?

ISABELLE.

C'est vrai; comment avez-vous appris?

ATHANASE, vivement.

C'est la mienne; c'est celle de notre appartement nuptial, c'est la clef de l'espérance, c'est la clef de... enfin c'est ma clef! donnez-la-moi... Oh! je vous en prie!... (avec tendresse) vous le devez.

ISABELLE.

Comment? je le dois?

ATHANASE.

AIR *de la Somnambule.*

Que cette clef me soit restituée !
Au nom du ciel, rendez-la-moi,
Vous qui bientôt l'aurez destituée
De la moitié de son emploi.
Vous en serez maîtresse sans partage,
Car votre époux, prisonnier de l'amour,
Ne vous priera jamais d'en faire usage,
Avec finesse et à demi-voix.
Que pour fermer la porte à double tour.

(A part.) Mais elle ne peut pas comprendre ça.

ISABELLE, froidement.

Votre clef?... vous me disiez que vous étiez chez vous?... (S'animant.) Ah! Monsieur, vous me trompiez, ma mère avait raison, vous vous dérangez, vous avez des intrigues, peut-être.

Elle passe à gauche.

ATHANASE, la suivant.

Ah! grand Dieu! moi qui ne vis que pour vous!

Il passe la main sur son corsage.

ISABELLE, se retournant.

Eh bien!

ATHANASE.

Rendez-moi ma clef, et rentrez... rentrez au bal.

ISABELLE.

Vous êtes bien pressé de m'éloigner.

ATHANASE.

Moi, vous éloigner?... toute ma garde-robe est là... le temps de m'habiller, je vous rejoins, et je vous promets de danser avec vous jusqu'à ce que je tombe mort à vos pieds! Je ne peux pas m'engager au delà.

ISABELLE.

Votre trouble, votre embarras me disent assez ce que je dois penser... Je rougirais, Monsieur, de pousser plus loin mes investigations.

Elle fait un mouvement pour sortir

ATHANASE.

Isabelle!

SCÈNE XXI

LES MÊMES, MADAME LARDÈCHE, *venant du bal.*

MADAME LARDÈCHE, *à la cantonade.*

Ma fille est là, dites-vous?

ATHANASE, *avec effroi.*

Dieu! les besicles de ma belle-mère!

ISABELLE.

C'est auprès de ma mère que vous aurez à vous justifier.

Elle remonte.

ATHANASE, *bas.*

Ma clef, s'il vous plaît, ma clef!

MADAME LARDÈCHE, *paraissant.*

Ah! vous voilà donc, Monsieur!... votre conduite est d'une impertinence...

ATHANASE.

Permettez, belle-maman.

MADAME LARDÈCHE, *vivement.*

Je ne permets rien!... me laisser sur un carré!... vous êtes un malotru!

ATHANASE.

La vie a de cruels mystères!

MADAME LARDÈCHE.

Ne m'interrompez pas! me manquer d'égards à ce point! quand je vous fais l'honneur de vous écrire... moi, qui me faisais une sotte joie de vous présenter ce soir à madame Giraumont, comme le futur d'Isabelle...

ATHANASE.

Bah!... c'était là la surprise!

ISABELLE, bas à sa mère.

Il est encore temps.

ATHANASE.

Un futur gendre peut être produit un jour plus tard, sans cesser d'être présentable... Ah! si c'était un fromage glacé, bon... ça fond... mais un gendre!

ISABELLE, bas à sa mère.

Maman, je t'en prie...

MADAME LARDÈCHE.

Eh bien!... peut-être consentirai-je à oublier l'inconvenance de votre procédé.

ATHANASE.

Il serait vrai?

MADAME LARDÈCHE.

Mais à une condition.

ATHANASE.

Laquelle?

MADAME LARDÈCHE.

C'est que dans un quart d'heure...

ATHANASE, appuyant.

Oui!

MADAME LARDÈCHE.

Vous nous rejoindrez au bal...

ATHANASE.

Oui!

MADAME LARDÈCHE.

Dans une tenue convenable!

Elle remonte la scène avec Isabelle.

ATHANASE, à part, en se grattant l'oreille.

Un quart d'heure! Et mon habit noir qui gémit sous les verroux! (Suivant Isabelle.) Isabelle! ma chère Isabelle! mon sort est entre vos mains.

MADAME LARDÈCHE, s'arrêtant au fond.

Et songez-y bien, je suis à bout d'indulgence! un quart d'heure, pas plus, ou tout est rompu entre nous!

ATHANASE, à Isabelle.

Isabelle!... ma chère Isabelle!...

ISABELLE, gracieusement, en lui donnant une clef.

Tenez, vilain, mais hâtez-vous!

Elle suit sa mère qui rentre au bal.

ATHANASE, jetant un cri de joie.

Quoi?

SCÈNE XXII

ATHANASE, *puis* GRINCHET, *puis* DUMOLARD.

ATHANASE, d'abord seul, fou de joie.

Est-il possible!... ma clef!... elle m'a rendu ma clef!... j'ai ma clef... je jouis de ma clef! je suis à la tête de ma clef! (Remontant.) Oh! Isabelle! mon Isabelle! Ah! c'est bien un cœur de femme!... je te paierai ça en bonheur! mais alors je suis sauvé... j'ai un quart d'heure... (les portes du fond se ferment) c'est plus de temps qu'il ne m'en faut... je puis

faire déguerpir cette malheureuse... (Il danse en chantant.) Tradéridéra la la la lère...

GRINCHET, venant par l'escalier de gauche, très-joyeux.

Je viens de chez le pharmacien... il va m'envoyer mes petites bêtes!...

ATHANASE, joyeux.

Monsieur, Monsieur, je vais enfin purger mon appartement.

GRINCHET, sans l'écouter.

Monsieur, après l'émotion que j'ai eue tout à l'heure, croyez-vous que je puisse faire usage de ces insectes?

ATHANASE, sans l'écouter.

Comprenez-vous ma joie?

GRINCHET.

Ce sont de graves questions.

ATHANASE.

Ah! oui, Monsieur.

GRINCHET.

Aussi je me les pose.

ATHANASE.

Quoi?

GRINCHET.

Ces questions. Quel est votre avis?

ATHANASE.

Eh! vous m'ennuyez!

Il va à sa chambre.

GRINCHET, avec colère.

Mais, et vous aussi, Monsieur, vous m'ennuyez!

Il rentre chez lui.

ATHANASE, seul.

Purgeons-le! (Il va à la porte de droite et essaie d'ouvrir.) Eh ben!... eh ben! quoi donc? elle ne va pas. (Il regarde la clef.) Mais ce n'est pas ma clef!... malédiction!

DUMOLARD, *descendant l'escalier de droite.*

Clorinde n'est pas rentrée... moi qui comptais...

ATHANASE, *allant vivement à Dumolard.*

Ah! Monsieur, connaissez-vous rien de plus affreux!

DUMOLARD.

Que quoi?

ATHANASE.

Figurez-vous, Monsieur, que j'aime une jeune personne charmante.

DUMOLARD, *gaiement, avec curiosité.*

Et elle vous trompe... j'adore les ruptures... contez-moi donc ça.

ATHANASE.

Mais j'ai prêté la clef à un ami.

DUMOLARD, *sans comprendre.*

Oui.

ATHANASE.

Et il en abuse.

DUMOLARD.

Comment ça?

ATHANASE.

Car je ne l'habite pas encore.

DUMOLARD.

Quoi!

ATHANASE.

Et il a caché une femme dedans.

DUMOLARD.

Dans la clef?

ATHANASE.

'ans l'appartement.

DUMOLARD.

Dans quel appartement?

ATHANASE, avec impatience.

Nuptial, sacrebleu!

DUMOLARD.

Ah!

ATHANASE.

Enfin, vous comprenez?

DUMOLARD.

Non.

ATHANASE.

Comment, vous ne comprenez pas? J'ai prêté ma clef à un polisson qui avait à recevoir un protecteur; il voulait le régaler.

DUMOLARD.

Le régaler?

ATHANASE.

De mes meubles.

DUMOLARD.

Bon!

ATHANASE.

A ce qu'il me disait... et c'est une femme!

DUMOLARD.

Votre ami est une femme?

ATHANASE, à part.

Ah! grand Dieu! je n'ai pas déjà assez de mes chagrins; il faut que je tombe sur un homme qui ne comprend rien! (Haut.) Est-ce que vous êtes de l'Académie, sacrebleu!

Il le secoue par le bras.

DUMOLARD, piqué.

Monsieur!

ATHANASE.

Eh bien! alors? Quand je vous dis que cette femme est là... chez moi.

DUMOLARD.

Ah! mais ça devient très-piquant...

ATHANASE, avec humeur.

Ça devient très-piquant.

DUMOLARD.

Elle est jolie?

ATHANASE.

Je ne connais pas cette créature, et ma future est jalouse... et sa mère, ces cent vingt kilogrammes à qui elle doit le jour, m'attendent au bal, et je n'ai pas d'habit, et on refuse de m'ouvrir.

Il marche avec agitation.

DUMOLARD.

Ah! c'est ravissant! peut-être je la connais... et alors il y aurait moyen...

SCÈNE XXIII

DUMOLARD, ATHANASE, LUCIEN.

LUCIEN, sortant du bal dont la porte reste fermée jusqu'à la fin.

Enfin, j'ai pu m'échapper, et cette pauvre Clary... (Il aperçoit Athanase et Dumolard.) Ciel!

ATHANASE, allant à Lucien.

Ah sacrebleu! tu arrives bien?

LUCIEN, bas.

Tais-toi!

DUMOLARD, en riant, à Lucien.

Une aventure délicieuse; une femme enfermée dans sa chambre....

ATHANASE, à Dumolard.

Mais, ce que vous ne savez pas, c'est le nom de celui qui me joue ce tour indigne...

LUCIEN, vivement à Athanase.

Malheureux! c'est le mari!...

ATHANASE, stupéfait et jetant un grand cri.

Ah!!!

DUMOLARD.

Hein!... Qu'y a-t-il donc? (Regardant la figure d'Athanase qui est resté frappé de stupeur. Riant.) Ah! ah! vraiment, son désespoir est très-comique!...

Air *du Baiser au porteur.*

Cette aventure est fort jolie,
J'en veux savoir le dénouement.

LUCIEN, à Athanase.

Éloigne-le, je t'en supplie!

ATHANASE.

Je le voudrais bien; mais comment?

DUMOLARD, riant plus fort.

Sur l'honneur, le tour est charmant!

ATHANASE.

Pour un mari, voilà, j'espère,
Un trait bien caractérisé!
Il rit... il rit quand on l'opère,
Le malheureux est donc éthérisé?
Rire ainsi tandis qu'on l'opère,
Le pauvre diable est donc éthérisé?

LUCIEN, bas à Athanase.

J'ai la clef dans mon paletot; éloigne-le, te dis-je, pour que je puisse faire échapper sa femme.

ATHANASE, tout déconfit.

Bon !

Lucien va au vestiaire.

DUMOLARD, à Athanase, curieusement.

Vous disiez donc que celui qui a enfermé là cette femme?

LUCIEN, au vestiaire en donnant un numéro.

Mon paletot ?

ATHANASE.

Permettez, Monsieur, c'est bien vétilleux, et vous comprenez que je ne puis ici...

DUMOLARD, lui prenant le bras.

C'est juste. Venez de ce côté.

Il veut emmener Athanase à l'autre extrémité du théâtre. On a remis à Lucien son paletot.

ATHANASE, à Dumolard.

Non... nous ferions mieux de sortir, c'est ça, tenez !... nous ne serons pas gênés pour causer, sortons.

Ils ont remonté la scène.

DUMOLARD.

C'est inutile.

LUCIEN, qui a descendu la scène, à part en fouillant dans son paletot.

Eh ben ! où est donc la clef?

Il va au vestiaire.

DUMOLARD.

Deux mots suffiront pour faire sortir cette dame, je vas crier au feu.

ATHANASE, le retenant vivement.

Voulez-vous bien vous taire... (A part.) Il est enragé.

LUCIEN, à Dorothée.

'ai perdu ma clef, Madame, cherchez donc.

Il entre dans le vestiaire et disparaît.

DUMOLARD.

De cette façon, nous la verrons...

ATHANASE, à part.

Cherchons-lui querelle; il n'y a que ce moyen. (Haut.) C'est-à-dire, Monsieur, que vous voulez vous immiscer dans mes secrets?

DUMOLARD.

Moi? pouvez-vous penser?

ATHANASE.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Pour pénétrer dans mes affaires,
Vous vous donnez trop de tracas?

DUMOLARD.

Monsieur, ces mots sont bien sévères,
C'est pour vous tirer d'embarras...

ATHANASE, sèchement.

Cela, Monsieur, ne vous regarde pas!

DUMOLARD.

Un pareil ton!... quand j'ai droit à l'estime..
De me blesser auriez-vous le dessein?

ATHANASE.

Mais... dans ma conscience intime,
Vous êtes un clampin!
Vous n'êtes qu'un clampin.

Ça y est.

DUMOLARD, tranquillement et jetant un regard sur Athanase en prenant une prise.

Ah! ah!

ATHANASE, voyant le calme de Dumolard.

Ah! ah! vous avez dit : Ah! ah!... Monsieur, vous m'insultez, sortons!

DUMOLARD.

Ne criez pas!... demain matin je serai à vos ordres.

ATHANASE.

Toto, demain... voilà tous ces grands bretteurs... Tout de suite, Monsieur, tout de suite!

DUMOLARD.

Soit!

Il se tient à l'écart.

DOROTHÉE, *à Lucien en reparaissant avec lui.*

Ah!... une clef... c'est ce monsieur...

ATHANASE, *à part.*

Une fois dans la rue je le perds et... je ne le fais pas afficher. (*A Lucien qui redescend.*) Ah! mon ami, j'ai eu du mal, il ne voulait pas sortir, mais c'est arrangé; fais déguerpir ta chaste Suzanne.

Il passe à la gauche de Lucien.

LUCIEN.

Impossible, mon ami.

ATHANASE.

Comment, impossible?

LUCIEN.

J'ai égaré la clef, elle est tombée de ma poche.

ATHANASE.

Ah! que Satan te tortille le cou!

LUCIEN.

Ne te fâche pas, je sais qui l'a trouvée.

ATHANASE.

Qui?

LUCIEN.

C'est lui.

ATHANASE.

Qui, lui?

LUCIEN.

Le mari.

ATHANASE, se retourne et se trouve nez à nez avec Dumolard qui se promène tranquillement et qui redescend la scène.

Horreur des horreurs ! il a ma clef !

Il s'éloigne rapidement et gagne la gauche.

LUCIEN.

Rien n'est désespéré.

ATHANASE.

C'est juste. Tu vas la lui demander?

LUCIEN.

Moi? y songes-tu? ce serait éveiller les soupçons, tout compromettre.

ATHANASE.

Oui, ce serait me compromettre.

LUCIEN.

Un tireur si dangereux! qui ne manque jamais son homme!... Adieu, je te laisse.

Il fait un mouvement pour sortir.

ATHANASE, le retenant.

Comment, tu me laisses!

LUCIEN.

Sans doute; toi, qui es propriétaire de l'appartement, tu réclames ta clef, cela va tout seul.

Il pousse Athanase au milieu du théâtre et entre dans le bal.

SCÈNE XXIV

ATHANASE, DUMOLARD.

ATHANASE, à lui-même.

Quoi! ça va tout seul!... demander un service à cet être que je viens d'accabler d'invectives... et qui

ne manque jamais son homme!... Eh bien! j'ai trouvé là une jolie pratique!

DUMOLARD, *s'avançant et lui frappant sur l'épaule.*

Je n'ai point voulu vous troubler dans les dernières dispositions que vous venez de prendre, je suppose; mais il est temps pour tout. (*Mouvement d'adhésion d'Athanase.*) Monsieur... dont je ne sais pas le nom...

ATHANASE, *avec une politesse empressée.*

Athanase.

DUMOLARD.

N'importe.

ATHANASE.

Vous me demandez mon nom, je me faisais un plaisir, et même un agréable devoir de vous le dire.

DUMOLARD.

Monsieur, vous vous êtes conduit avec moi comme un rustre.

ATHANASE.

Oui, Monsieur.

DUMOLARD.

Un butor.

ATHANASE.

Ça, c'est bien vrai, je le regrette.

DUMOLARD.

Un homme sans usage.

ATHANASE.

Je l'avoue avec une noble fierté! il n'y a jamais de honte à convenir...

DUMOLARD.

Monsieur, je déteste le bruit.

ATHANASE.

Moi aussi.

DUMOLARD.

Je suis d'un naturel calme, et j'aime la tranquillité.

ATHANASE, avec empressement.

C'est comme moi, Monsieur; quelle douce sympathie entre nous! j'ai toujours rêvé le bonheur de finir mes jours dans une petite chaumière entourée de lilas et de voisins... dont la probité permettrait de laisser la porte simplement fermée au loquet.

DUMOLARD, qui l'écoute avec impatience.

Mais...

ATHANASE, appuyant.

Oui, Monsieur, au loquet... cela épargnerait bien des ennuis... Voilà mon rêve : un séjour calme, où l'on n'entendrait exactement, mais exactement, que le chant des pierrots... peut-être des coucous... mais je trouve le pierrot bien supérieur.

DUMOLARD.

Pas moi.

ATHANASE, à part.

Il a ses raisons... (Haut.) Et voyez, Monsieur, combien je suis loin d'avoir la douce quiétude d'esprit que je désire tant... l'ami auquel j'ai prêté ma clef l'a laissé tomber.

DUMOLARD.

Monsieur, tout cela est étranger...

ATHANASE.

Non, Monsieur, car cette clef a été ramassée par un homme distingué...

DUMOLARD.

Je vous répète qu'il faut en finir.

ATHANASE.

Et cet homme remarquable, c'est vous.

DUMOLARD, très-étonné.

Quoi? moi?...

ATHANASE.

Oui, Monsieur, mon sort est dans vos mains, ou plutôt dans votre poche. (Il tâte les poches de l'habit de Dumolard.) Ma clef!

DUMOLARD.

Quoi! cette clef que j'ai trouvée!...

Il la tire de sa poche.

ATHANASE.

Ma Fichet! je la reconnais... c'est ma Fichet!

Il veut la prendre, Dumolard retire sa main.

DUMOLARD.

Ah! parbleu! je suis charmé qu'elle vous appartienne, et comme je veux votre peau.

ATHANASE, vivement.

Mon repos?... et moi aussi, homme généreux, c'est le plus cher de mes vœux.

DUMOLARD.

Votre peau... p-e-a-u!

ANATHASE, avec exclamation.

Quoi! mon enveloppe!

DUMOLARD.

Je ne crie pas.

ATHANASE.

Je crois, sacrebleu, bien, que vous ne criez pas, mais moi...

DUMOLARD.

Vous aurez votre clef après m'avoir fait raison, si vous vivez encore, ce qui n'est pas probable.

ATHANASE, vivement.

Je n'ai pas le temps dans ce moment-ci! ma belle-mère et ma future m'attendent au bal!

DUMOLARD.

L'insulte a été publique.

ATHANASE.

Eh bien! rendez-moi ma clef... publiquement, et je dirai que vous êtes joli, je déclarerai tout ce que vous voudrez... que je vous trouve une intelligence remarquable... cela vous va-t-il?... ah! ça vous va, ça.

DUMOLARD.

Des excuses... par écrit!...

ATHANASE.

Par écrit, soit!

DUMOLARD.

Eh bien! à l'instant... là, chez vous, dans votre appartement...

Il se dirige vers l'appartement d'Athanase, et va introduire la clef dans la serrure.

ATHANASE, se plaçant vivement auprès de la porte et repoussant Dumolard.

Je m'y oppose!... n'entrez pas, Monsieur, je vous le défends!...

DUMOLARD, très-surpris.

Quoi!

ATHANASE.

Retirez-vous, sacrebleu, ou je vous abîme, je vous éreinte! ah! mais, je ne vous crains pas!

SCÈNE XXV

DUMOLARD; MADAME LARDÈCHE, ISABELLE, LUCIEN, *sortant du bal,* ATHANASE.

MADAME LARDÈCHE.

Qu'entends-je?

ATHANASE, allant à madame Lardèche.

Il n'y a pas un quart d'heure! rentrez, belle maman, j'ai encore le temps d'assassiner monsieur pour lui reprendre ma clef.

MADAME LARDÈCHE, à Athanase.

Monsieur! tout est fini entre nous.

ATHANASE.

Mais je demande à me justifier... j'ai le droit de me justifier...

DUMOLARD.

En effet, et avant que monsieur ne m'assassine, comme il le dit, je dois l'excuser de n'avoir pas été vous retrouver.

MADAME LARDÈCHE, LUCIEN ET ISABELLE.

Comment?

ATHANASE, avec beaucoup de surprise.

Que dit-il?

DUMOLARD.

AIR : *Voilà, voilà tout le secret.*

Oui, vous rendrez, je pense,
Hommage à la vertu.

ATHANASE, vivement.

Parlez, vieillard immense,
Je l'avais méconnu!

DUMOLARD.

Car dans ce bal, Madame,
Tandis qu'on l'attendait,
Lui, le chagrin dans l'âme,
Ici se morfondait.
On n'encourt point de blâme
Quand, chevalier discret,
On protége une dame
Qu'on enferme en secret!

TOUS.

O ciel! ô ciel! il se pourrait?
Voilà (*ter*) tout le secret.

ATHANASE, désespéré.

Eh bien oui! il y a une femme cachée chez moi!

MADAME LARDÈCHE.

Quelle horreur!

DUMOLARD.

Mais, par bonheur, j'ai la clef!

Il se dirige vers la porte d'Athanase.

LUCIEN, l'arrêtant.

Monsieur Dumolard, qu'allez-vous faire?

ATHANASE, avec exaltation, en retenant Lucien.

Laisse-le aller, je ne demande plus que cela au ciel!

MADAME LARDÈCHE, à Dumolard.

Donnez-moi cette clef! c'est à moi de faire sortir cette créature, à moi qui allais donner ma fille à ce... polisson!

ATHANASE, jetant un cri, et gagnant l'extrême gauche sur l'avant-scène.

Ah!!!

Madame Lardèche entre dans la chambre. Dumolard regarde du côté de la chambre, à droite.

SCÈNE XXVI

ATHANASE, BARBOTIN, DUMOLARD, ISABELLE, LUCIEN.

Lucien va avec anxiété vers la porte de la chambre, à droite.

BARBOTIN, venant de la gauche, à Athanase.

Monsieur, Monsieur, ce n'est pas votre clef qui était dans le dos de cette demoiselle.

ATHANASE.

Eh! la belle nouvelle!

BARBOTIN.

C'est la seconde clef de mademoiselle Clorinde, la brodeuse.

Il remonte et entre dans l'office.

DUMOLARD, à part.

La clef de Clorinde! (Haut, à Athanase, avec vivacité.) Jeune homme! vous avez été bien coupable envers moi... Eh bien! j'oublie tout...

ATHANASE.

Alors, allez-vous-en! (Avec une intention comique.) C'est le moment... le vrai moment!

DUMOLARD.

Donnez-moi la clef de Clorinde... une surprise que je veux lui faire... je suis son tuteur...

ATHANASE, à part.

Oh! parbleu, une idée! (Haut.) Vous l'aurez, mais à une condition!...

DUMOLARD.

Laquelle?...

…anase lui parle bas; ils semblent faire une convention à laquelle Dumolard prend un vif intérêt.

SCÈNE XXVII

LES MÊMES, MADAME LARDÈCHE, *puis* CLARY, *puis* JEAN.

MADAME LARDÈCHE, sortant de la chambre d'Athanase, et amenant une dame, dont le chapeau est couvert d'un voile qui lui cache le visage.

Venez, Madame.

Musique, piano à l'orchestre, jusqu'au mot : sauvée !

LUCIEN, à part.

Pauvre Clary !

Il va à elle.

MADAME LARDÈCHE, sévèrement, à Lucien.

Éloignez-vous, Monsieur, je sais tout !

LUCIEN, à part.

Ciel !

ATHANASE, à Dumolard, gaiement, et avec ironie.

Ce sera drôle !... Allez !

DUMOLARD, à Lucien.

Jeune homme... arrêtez !... arrêtez !... c'est moi, moi seul que cela regarde.

Il s'avance vers la dame voilée.

ATHANASE, ironiquement.

Oui, c'est Monsieur seul que cela regarde.

MADAME LARDÈCHE, vivement, à Dumolard.

Que faites-vous ?

DUMOLARD.

Je sauve une jolie femme. (Appelant.) Jean ! (Jean paraît à gauche. — Prenant la main de la dame, qui fait un mouvement d'effroi.) Ne craignez rien. (A haute voix.) Je tiens à ce qu'on sache bien que Madame n'est entrée dans cet appartement

que par moi et à cause de moi... Jean, faites avancer ma voiture, qui est aux ordres de Madame.

Il prend le bras de Clary et traverse lentement le théâtre en se dirigeant vers l'escalier de gauche.

MADAME LARDÈCHE ET LUCIEN, avec un étonnement mêlé d'anxiété.

Quoi!

ATHANASE, gaiement, à part.

Voilà un mari...

DUMOLARD, avec joie, à Athanase. (En ce moment, Dumolard est au milieu du théâtre.)

Tournure charmante!

ATHANASE, riant, à part.

Enfin, voilà ce que j'appelle un mari!... voilà comme j'entends le mari!

Il gagne la droite et va se grouper un peu au fond, avec Lucien et madame Lardèche, qui suivent des yeux Dumolard avec inquiétude.

SCÈNE XXVIII

JEAN, DUMOLARD, *donnant le bras à Clary, qui est près de l'escalier, à gauche ;* BARBOTIN, *frappant à la porte de Grinchet ;* GRINCHET, *chez lui ; à droite, au fond,* ISABELLE, LUCIEN, ATHANASE, MADAME LARDÈCHE, *puis* INVITÉS *sortant du bal.*

BARBOTIN, frappant à la porte de Grinchet.

Monsieur Grinchet!

GRINCHET, entr'ouvrant la porte, sans se montrer.

Ah! Barbotin! ma femme est chez moi... Elle m'a prouvé que j'avais tous les torts. (Avec éclat.) Je suis le plus heureux des hommes!

Il ferme sa porte et son verrou. Pendant ce temps, Dumolard a salué Clary, après l'avoir recommandée du geste à Jean. Clary disparaît, Jean la suit.

LUCIEN, MADAME LARDÈCHE ET ATHANASE, au fond.

Sauvée!

DUMOLARD, revenant tout joyeux.

J'ai tenu ma promesse... Partie! enlevée!... à la barbe de l'ennemi! j'ai un front...

ATHANASE, gaiement.

Fait pour ça.

DUMOLARD, avec malice.

Et puis, une femme qui a déjà fait un faux pas est plus près qu'une autre d'en faire un second.

ATHANASE, lui prenant la main, et avec importance.

Sans aucun doute, Monsieur, sans aucun doute!

DUMOLARD.

J'ai une chance.

ATHANASE.

Plusieurs, même. Voici la clef de votre brodeuse. (Avec ironie.) Heureux coquin!

DUMOLARD, prenant la clef, et avec joie.

Deux victoires!

ATHANASE, lui montrant deux doigts.

Oui, deux! ça vous en fait deux!

DUMOLARD.

Car, demain, Jean me dira où il a conduit cette dame. (En se frottant les mains.) Je saurai qui elle est.

ATHANASE, très-gaiement.

C'est bien là le comique de l'affaire.

DUMOLARD.

Montons chez Clorinde.

Il monte l'escalier à droite, après avoir salué madame Lardèche, qui est encore au vestiaire.

BARBOTIN, à Athanase.

Monsieur, mademoiselle Clorinde a déménagé ce matin.

ATHANASE, riant aux éclats.

Ah! c'est parfait! ah! ah! ah! (A Isabelle.) Le voilà forcé de rentrer chez lui... et, le plus joli, c'est que la dame qu'il a reconduite...

ISABELLE, avec naïveté.

Qu'a-t-elle donc fait?

ATHANASE, vivement.

Ce qu'elle a fait? figurez-vous...

MADAME LARDÈCHE, l'arrêtant vivement.

Mon gendre!

ATHANASE, à lui-même.

Ah! diable! c'est juste... (A Isabelle.) Ce sont des choses au-dessus de votre portée... je vous expliquerai ça... plus tard, je vous les ferai comprendre, et... vous frémirez!... (A lui-même.) Je l'espère!

CHŒUR.

AIR : *Polka de M. Ettling.*

Le plaisir s'enfuit,
Il faut partir, l'heure s'avance,
Contents, mais sans bruit,
Retirons-nous, il est minuit!
Mais s'il nous faut fuir
Le bal et sa joyeuse danse,
De ce doux plaisir
Nous garderons le souvenir.

ATHANASE, qui a été prendre la clef à la porte à droite.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Quelle soirée en désastres féconde!
Elle a failli me coûter ma raison!
Mais je la tiens cette clef vagabonde.

La Toison d'or dont je suis le Jason !
Gage discret de mon bonheur extrême,
Doux talisman de mon sort à venir...
Belle maman, j'espère et je crois même
Que nul rival n'osera s'en servir ! (*bis.*)

MADAME LARDÈCHE, l'interrompant avant le *bis*.

Mon gendre, quelle est cette supposition injurieuse à ma fille ?

ATHANASE.

Ah ! grand Dieu ! vous croyez que je... oh ! non, je faisais une allusion... sotte, mais parfaitement raisonnable... je voulais dire :

Au public, reprenant le refrain précédent.

Ah ! puissé-je être, en ce moment suprême,
Montrant sa clef.
Le seul ici qui veuille s'en servir. (*bis.*)

Reprise du chœur.

Le plaisir s'enfuit, etc.

FIN DE LA CLEF DANS LE DOS.

UNE

QUEUE ROUGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE : DEUX ACTES, EN TROIS PARTIES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 17 janvier 1852.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE

PERSONNAGES

ANNIBAL PLUCHARD [1].
KERNEVEL (40 ans) [2].
UN RÉGISSEUR [3].
M. DUVAL [4].
MADAME DE KERKABIOU, veuve (50 ans) [5].
JOCELYNE, sa fille [6].
JEANNIE, jeune fille au service de madame de Kerkabiou [7].
UNE OUVREUSE DE LOGES [8].
LOIC, domestique de Pluchard (60 ans) [9].
UN CORRESPONDANT DRAMATIQUE [10].
UN DOMESTIQUE [11].
MADAME JOLIBOIS, jeune veuve [12].
COMMISSIONNAIRES.
VOIX DES SPECTATEURS.

La scène se passe : au premier acte, à Saint-Brieuc, chez madame de Kerkabiou; au deuxième acte, à Paris, chez Pluchard.

1. M. Arnal. — 2. M. Mutée. — 3. M. Léopold. — 4. M. Delière. — 5. Mademoiselle Jollivet. — 6. Mademoiselle Page. — 7. Mademoiselle Lorry. — 8. Mademoiselle Jolly. — 9. M. Charier. — 10. M. Rhéal. — 11. M. Barbier. — 12. Mademoiselle Alice Ozy.

UNE

QUEUE ROUGE

ACTE PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

Le théâtre représente un salon de province à pans coupés, d'un aspect froid et sévère; porte au fond, deux portes latérales dans les pans coupés; à droite, une table à ouvrage auprès de laquelle madame de Kerkabiou et Jocelyne sont assises au lever du rideau; à droite, deuxième plan, une cheminée avec pendule; à gauche, même plan, une fenêtre; du même côté, sur le devant, un guéridon, fauteuils, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE KERKABIOU, *tenant à la main une lettre qu'elle lit bas*, JOCELYNE, *brodant*.

MADAME DE KERKABIOU, à elle-même.

Eh! mais vraiment, ce projet ne me déplaît pas.

JOCELYNE.

Cette lettre paraît vous intéresser, ma mère?

MADAME DE KERKABIOU.

C'est notre vieil ami de Nantes, M. de Penmarck, qui m'écrit pour me remercier, et vous aussi, Joce-

lyne, de l'accueil que nous avons fait à son neveu, M. Pluchard.

JOCELYNE.

Quoi de plus naturel? un ami de mon père nous recommande son neveu, son fils adoptif, que des affaires appellent dans notre petite ville; c'était un devoir de lui faire bon visage. M. de Penmark nous remercie donc du plaisir qu'il nous a fait?

MADAME DE KERKABIOU, avec intention.

Ainsi, la présence ici de M. Pluchard vous est agréable?

JOCELYNE, brodant.

Oui, ma mère.

MADAME DE KERKABIOU, avec intention.

Il aura l'héritage de son oncle, qui est négociant et qui fait de bonnes affaires.

JOCELYNE, avec indifférence.

Ah!

MADAME DE KERKABIOU, avec une intention plus marquée.

Et déjà il possède, de son chef, six mille livres de rentes; c'est joli!

JOCELYNE, tranquillement.

C'est très-joli!...

MADAME DE KERKABIOU.

Mais lui, M. Pluchard... son caractère, comment le trouvez-vous?

JOCELYNE, gaiement.

Ah! je le trouve drôle.

MADAME DE KERKABIOU.

Drôle?

JOCELYNE, de même.

...s oui, il me fait rire!... il a des expressions si

inattendues, une si singulière façon de raconter que, je vous l'avouerai, je me suis plus divertie dans les quelques visites que M. Pluchard nous a faites depuis huit jours, que depuis... oh ! oui !... que depuis que je suis sortie du couvent... et même pendant tout le temps que j'y suis restée.

MADAME DE KERKABIOU, se levant et gagnant la gauche.

Ma fille, cette appréciation est malséante ! L'éducation de M. Pluchard a été singulièrement négligée par son oncle, qui l'a élevé en enfant gâté... (Jocelyne se lève et vient près de sa mère.) Heureusement il a un naturel parfait ; vous lui ferez de la morale.

JOCELYNE, naïvement.

Oui, maman, je lui répéterai ce qu'on me dit tous les jours ; mais j'ai bien peur que cela ne l'amuse pas.

MADAME DE KERKABIOU, prêtant l'oreille.

Taisez-vous... (Voyant s'ouvrir la porte du fond.) On vient... (Jeannie paraît.) C'est Jeannie.

SCÈNE II

LES MÊMES, JEANNIE, *costume breton.*

JEANNIE, restant sur le seuil.

Madame, faut-il qu'il entre?...

MADAME DE KERKABIOU.

Qui çà ?

JEANNIE, descendant un peu la scène.

C'est M. Kernevel... Madame sait? le petit de madame Kernevel... il arrive de Paris, et il demande s'il peut vous présenter ses... ses... comment donc qu'il appelle ça?

MADAME DE KERKABIOU.

Ses hommages, sans doute.

JEANNIE.

C'est ça ! je savais ben qu' c'est quelque chose que je n'ai jamais vu. (Allant au fond.) Entrez, monsieur Kernevel.

Kernevel entre, elle sort.

SCÈNE III

MADAME DE KERKABIOU, JOCELYNE, KERNEVEL.

MADAME DE KERKABIOU.

Que c'est aimable à vous, monsieur Kernevel, de ne pas nous avoir oubliées.

KERNEVEL.

Vous oublier, Madame!... oublier mademoiselle Jocelyne, quand on l'a vue!... ah!...

JOCELYNE, flattée, à elle-même.

Tiens !

MADAME DE KERKABIOU, à Kernevel.

Chut!... chut!...

KERNEVEL.

Mais que je vous fasse donc mon compliment, belle madame de Kerkabiou... vous rajeunissez.

MADAME DE KERKABIOU.

Flatteur !

KERVENEL, insistant.

Vous rajeunissez !

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Si je mens, je veux qu'on m'assomme !
Vous me semblez avoir toujours vingt ans !

Vous défiez cet éternel bonhomme,
Ce vieux faucheur qu'on appelle le Temps !
Avec emphase.
Telles on voit, en Égypte élevées,
Ces pyramid's, filles de Pharaon,
Et qui, malgré tant de siècles, dit-on,
Sont, ma foi, très-bien conservées.

JOCELYNE, gaiement, à part.

Il compare maman aux pyramides d'Égypte !...

Elle va se rasseoir près de la table à ouvrage à la place qu'y occupait sa mère, et reprend sa broderie.

MADAME DE KERKABIOU, à Kernevel.

Vous arrivez de Paris... directement ?

KERNEVEL.

Je me suis arrêté quelques jours à Ploërmel, chez une vieille tante, une tante à héritage... une tante que je soigne.

MADAME DE KERKABIOU.

Elle est malade ?

KERNEVEL.

Malade ! ma tante ?... elle s'en garderait bien... elle se cramponne à la vie avec un entêtement... breton ! Quand je dis que je la soigne, je cultive la succession... c'est si lent à fructifier ; aussi je vais me livrer, avec suite, à cette culture ; car je viens me fixer en Bretagne.

MADAME DE KERKABIOU.

Ah !

KERNEVEL.

Je viens chercher dans notre poétique Armorique un cœur neuf, des charmes que le gaz n'ait pas flé-

tris, (se tournant vers Jocelyne) une compagne, enfin, dont l'âme bretonne comprenne mon cœur de...

Il cherche une expression.

JOCELYNE, gaiement.

De Breton.

MADAME DE KERKABIOU.

Vous trouverez cela.

KERNEVEL.

Cet encouragement m'est précieux.

MADAME DE KERKABIOU.

Vous avez donc fini vos études?

KERNEVEL, avec satisfaction.

Oui, Madame; j'ai mon diplôme d'avocat!

JOCELYNE, railleuse.

Déjà?

KERNEVEL.

Comment déjà! mais, Mademoiselle, voilà vingt et un ans que j'étudie le droit.

JOCELYNE, ironiquement et se levant.

Le fait est que vingt et un ans d'étude... vous devez être bien fort?

KERNEVEL, à part.

Au billard surtout. (Haut.) Vous comprenez que quand on s'est occupé spécialement d'une chose pendant tant d'années... (S'oubliant.) Dernièrement, dans un concours public, j'ai battu à plate couture un de mes condisciples, qui passe cependant pour un malin.

MADAME DE KERKABIOU.

C'est joli, cela.

KERNEVEL.

Je lui rendais trois points!

JOCELYNE, vivement.

Comment, trois points ?

KERNEVEL, se reprenant.

Des points de droit... que nous discutions.

MADAME DE KERKABIOU.

Ce doit être bien aride.

KERNEVEL.

Mais non; cette vie occupée ne manque pas d'agrément.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PLUCHARD. *Il a la tenue d'un homme du monde, habit et pantalon noirs, gilet blanc, chaussure vernie.*

JEANNIE, hors de vue.

Quand je vous dis que vous pouvez entrer.

Kernevel remonte et passe à droite.

MADAME DE KERKABIOU.

Qui donc est là?

PLUCHARD, gaiement, et passant la tête à la porte du fond; il a les bras croisés et il élève à la hauteur de sa tête deux gros bouquets qu'il tient à la main.

Voyez!

JOCELYNE, riant.

Monsieur Pluchard déguisé en corbeille.

PLUCHARD, entrant.

Mesdames, voulez-vous me permettre de mettre ces fleurs à vos pieds?

JOCELYNE.

Ah! maman, les jolis bouquets.

PLUCHARD, à Kernevel.

Pardon, Monsieur, si je ne vous en offre pas.

MADAME DE KERKABIOU.

J'accepte, quoique je ne sois pas dupe de cette galanterie.

PLUCHARD.

Comment?

MADAME DE KERKABIOU.

AIR *de la Somnambule.*

Mais cette ruse est tout à fait gentille,
C'est délicat autant qu'ingénieux;
N'osant offrir un bouquet à ma fille,
Homme discret, vous en apportez deux!
Vous avez donc lu dans son âme?

JOCELYNE, vivement.

C'est vrai, j'adore les bouquets.

PLUCHARD.

Il se pourrait?... j'ai donc le droit, Madame,
D'être jaloux du présent que je fais! (*ter*)

Il offre galamment un bouquet à madame de Kerkabiou et l'autre à Jocelyne, qui va porter son bouquet sur le guéridon et vient se placer près de sa mère.

KERNEVEL, à part, en examinant Pluchard.

Un madrigal! (Haut, à Pluchard.) Pardon, Monsieur, n'alliez-vous pas, l'hiver passé, aux soirées de madame des Guérets, rue du Bac, à Paris.

PLUCHARD.

Non, Monsieur, car il y a bien des années que j'ai quitté Paris...

KERNEVEL.

C'est singulier... j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, et j'aurais gagé... alors c'est ailleurs.

PLUCHARD.

Ça, c'est possible; j'y suis allé souvent.

MADAME DE KERKABIOU.

Savez-vous, monsieur Pluchard, que j'ai reçu aujourd'hui une lettre de votre oncle?

PLUCHARD.

Il me l'écrit, Madame, et j'ose à peine vous questionner.

MADAME DE KERKABIOU.

Plus tard, nous causerons... Pour le moment, j'ai à vous gronder.

KERNEVEL, *faisant un mouvement pour se retirer.*

Je crains, Madame, que ma présence...

MADAME DE KERKABIOU.

Restez donc, monsieur Kernevel; votre expérience me viendra en aide; j'ai mission de faire de la morale à monsieur Pluchard.

KERNEVEL, *à part.*

Elle tombe bien!

PLUCHARD, *inquiet.*

A moi, Madame?

MADAME DE KERKABIOU.

Oui, Monsieur; votre oncle rend justice à vos qualités, il m'en fait le plus grand éloge...

PLUCHARD, *à part.*

Pas à moi.

MADAME DE KERKABIOU.

Mais il se plaint de vos défauts...

JOCELYNE, *naïvement.*

Quoi! Monsieur, vous avez des défauts? Oh! c'est gentil, ça!

MADAME DE KERKABIOU, *sévèrement.*

Jocelyne!...

JOCELYNE.

Dame, maman, moi je déteste les gens qui n'ont que des qualités... écoutez donc, c'est humiliant.

PLUCHARD.

Oh! ne craignez rien de moi, Mademoiselle, je suis incapable d'humilier personne.

MADAME DE KERKABIOU, à Pluchard.

Revenons. — Votre oncle se plaint... en termes un peu vagues... de ce que vous n'avez pas su choisir une carrière digne de vous. — Il paraît que vous aimez à ne faire que ce qui vous plaît.

PLUCHARD.

Madame, je l'avoue; c'est un tort partagé par tant de gens, que, ma foi, moi, pour ne pas me singulariser...

Madame de Kerkabiou remonte et va poser son bouquet sur le guéridon à gauche.

JOCELYNE, riant.

Ah! ah! ah! c'est très-spirituel.

PLUCHARD, galamment.

S'il en est ainsi, Mademoiselle, c'est qu'auprès de vous l'esprit est contagieux.

MADAME DE KERKABIOU, revenant entre Jocelyne et Pluchard.

Voyez, ma fille, ce que vous vous attirez par vos inconséquences.

JOCELYNE, gaiement.

Mais, maman, je ne me plains pas.

KERNEVEL, à part.

Où donc ai-je vu ce galantin? je le connais.

PLUCHARD, à madame de Kerkabiou.

Cependant, Madame, par déférence pour mon le, j'ai essayé d'étudier la médecine.

MADAME DE KERKABIOU.

Essayé?

PLUCHARD.

Oui, Madame, pendant quelque temps je me suis mis à découper mon semblable avec toute l'activité d'un neveu qui veut plaire à son oncle... mais quand j'ai vu qu'à Paris il y avait quatre médecins pour un malade...

KERNEVEL.

Voilà qui serait difficile à prouver.

PLUCHARD.

Monsieur, promenez-vous dans les rues, certes vous rencontrerez beaucoup de médecins... mais des malades, c'est bien rare!

KERNEVEL, *se récriant.*

Oh!...

JOCELYNE, *riant.*

Ah! ah! ah! c'est vrai.

KERNEVEL.

Mais, Monsieur, les malades sont dans leur lit, que diable!

PLUCHARD.

Monsieur, c'est là leur tort! Et puis, franchement, Madame, la manière dont on étudie la médecine ne me plaît pas.

MADAME DE KERKABIOU.

Mais le droit?

PLUCHARD.

Les procédés sont tout pareils. A Paris, les jeunes gens s'amusent trop pour pouvoir y étudier. Moi, je n'aime pas à travailler quand je m'amuse; c'est un système bâtard qui gâte tout; pendant une par-

tie de billard, on pense malgré soi à son professeur, c'est très-désagréable; ou bien, au beau milieu d'une dissertation sérieuse, il vous passe par la tête un souvenir de la Chaumière... alors, va... te... promener!

MADAME DE KERKABIOU.

Qu'est-ce que cette Chaumière?... un lieu de retraite?

KERNEVEL, vivement.

Oui, Madame, oui.

JOCELYNE.

Un ermitage?

PLUCHARD.

Non; l'Ermitage, c'est autre chose; mais on y fait souvent des pèlerinages, ainsi qu'à la Chartreuse.

MADAME DE KERKABIOU.

Le dimanche?

KERNEVEL.

Oui, Madame, oui.

PLUCHARD.

En semaine aussi.

MADAME DE KERKABIOU.

Ce sont des lieux saints?

KERNEVEL.

Oh! quant à cela, Madame...

PLUCHARD.

Le fait est qu'on s'y porte à merveille... (A part.) On peut leur dire ça, pas de danger qu'elles comprennent. (Haut.) Et une musique... ah! Mesdames, quelle musique!

MADAME DE KERKABIOU.

Un concert spirituel !

KERNEVEL.

Très-spirituel !

PLUCHARD.

Surtout quand vient l'heure du fameux *Requiem.*

JOCELYNE.

De Mozart ?

PLUCHARD.

Non, de Musard, il est bien plus animé.

KERNEVEL, à part.

Il va me compromettre !... (Haut.) Allons, vous exagérez...

PLUCHARD.

Oh ! mais je n'ai pas tout dit... il y a le bal d'Enghien, le bal d'Asnières, le Prado, la Closerie des Lilas...

JOCELYNE.

Oh ! le joli nom !

PLUCHARD.

Oui, Mademoiselle, le nom est très-joli ; c'est sous ses tutélaires ombrages qu'on danse des pas... réellement surnaturels.

Air : *Dans un vieux château de l'Andalousie.*

C'est là que la foul', très-peu langoureuse,
Exécute au son d'un' musiqu' d'enfer,
Le pas surprenant d' la Sole amoureuse,
Ou de la Limande ayant l' mal de mer !

Il balance le haut du corps.

La jamb' de la dam' simul' la crécelle.

Il cherche à imiter ce mouvement en levant la jambe et en l'agitant le plus possible.

Le cavalier dans' le pas du Homard.

Il appuie les mains sur ses genoux et recule à petits pas; puis il se redresse pour achever le couplet.

Et ce genre-là c'est ce qu'on appelle :
Déi-chicando-flambatissimard.

MADAME DE KERKABIOU et JOCELYNE, très surprises.

Déi ?...

PLUCHARD.

Chicando-flambatissimard.

JOCELYNE.

Ah! maman, quel mot!

PLUCHARD.

C'est un adjectif rive gauche, un enfant du onzième arrondissement... père inconnu... (Bas à Kernevel.) Ce qui n'est pas sans exemple dans ce quartier-là.

KERNEVEL, avec embarras et un peu d'humeur.

Mais, Monsieur...

PLUCHARD.

Oui, Monsieur, c'est ainsi que nos futurs magistrats préludent aux graves discussions du barreau.

MADAME DE KERKABIOU.

Sainte Vierge! serait-ce vrai, monsieur Kernevel?

KERNEVEL, embarrassé.

Madame... (A part.) Il me perd dans l'esprit de ces dames.

PLUCHARD.

Moi, je me connais, je suis faible, je me serais laissé entraîner, j'aurais gagné les chevrons d'étudiant de quinzième ou de vingtième année... (à Kernevel) et, à l'heure qu'il est, je serais probablement un animal insupportable... J'ai préféré quitter l'école.

JOCELYNE.

Ah! ah! ah! quelle drôle de figure fait monsieur Kernevel... Vous qui avez été vingt et un ans à obtenir votre diplôme d'avocat... est-ce que vous vous êtes reconnu?

KERNEVEL, cherchant à se donner une contenance.

Quelle supposition!...

MADAME DE KERKABIOU.

Ma fille!

PLUCHARD.

Ah! Monsieur... mille pardons, si j'avais su... que diable, aussi... on prévient...

KERNEVEL, avec un peu de vivacité.

Monsieur, il y a des exceptions!

PLUCHARD.

C'est bien possible.

KERNEVEL, de même.

J'en suis la preuve.

PLUCHARD, le saluant.

J'en prends note.

KERNEVEL.

Mais...

Pluchard va pour lui répondre.

MADAME DE KERKABIOU, les interrompant.

Assez, Messieurs! quelques soins me réclament... Monsieur Pluchard, nous reprendrons notre conversation sur ce que m'écrit votre oncle... venez passer la soirée avec nous.

Jocelyne s'est un peu éloignée en remontant.

PLUCHARD, avec contrainte.

Aujourd'hui, Madame... c'est impossible.

MADAME DE KERKABIOU.

Eh bien! demain; nous aurons le recteur et notre cousin le chanoine.

PLUCHARD, plus embarrassé.

Je suis désespéré... demain soir, une obligation importante...

MADAME DE KERKABIOU.

Et après-demain vous partez...

PLUCHARD.

Oui.

MADAME DE KERKABIOU.

Quelle contrariété ! je gage que c'est votre oncle qui nous joue ce vilain tour; il vous aura chargé de quelques affaires pour son négoce... (Bas.) Mais je lui pardonne, en faveur des projets qu'il a conçus.

PLUCHARD.

Quoi !

MADAME DE KERKABIOU, à demi-voix.

Restez dans ce salon quelques instants, je vais pressentir Jocelyne... car j'entends lui laisser toute liberté et je vous l'envoie.

PLUCHARD, à part.

Seul avec elle! grand Dieu !

JOCELYNE, qui est revenue près de sa mère, à part.

Que se passe-t-il donc?

KERNEVEL, à part; il n'a pas cessé d'examiner Pluchard.

Bien sûr je le connais, j'ai encore sa voix dans l'oreille.

MADAME DE KERKABIOU.

Venez, ma fille!... (Saluant.) Messieurs...

AIR : *Ah! ce mot fatal me révèle.*

ENSEMBLE

MADAME DE KERKABIOU.

J'ai bon espoir et dans mon âme
Je crois déjà qu'il est aimé.
Oui, ma fille sera sa femme,
Ce doux hymen sera formé.

PLUCHARD.

De quel espoir, de quelle flamme
Ici je me sens animé!
Quoi, je pourrais toucher son âme,
Moi, si peu fait pour être aimé!

KERNEVEL.

Je voyais accueillir ma flamme,
Déjà je me croyais aimé.
Renfermons au fond de mon âme
Le projet que j'avais formé.

JOCELYNE.

Je ne sais, au fond de son âme,
Quel projet ma mère a formé;
Mais mon cœur, oui, tout le proclame,
N'a pas lieu d'en être alarmé.

Madame de Kerkabiou et Jocelyne sortent par la gauche; elles emportent leurs bouquets.

SCÈNE V

PLUCHARD, KERNEVEL.

PLUCHARD, à lui-même.

Quelle félicité! je pourrais... ah! je ne sais... je n'ai jamais éprouvé chose pareille...

KERNEVEL, au fond, examinant Pluchard, à lui-même et tout à coup.

Ah! je me rappelle...

PLUCHARD, à lui-même.

Elle va venir!

KERNEVEL, gaiement, à part.

Je sais où je l'ai vu.

PLUCHARD, passant à droite.

Je ne me possède plus... je vais lui dire qu'elle est charmante... tant pis...

KERNEVEL, s'approchant.

Ah! mon gaillard! je disais bien que je vous connaissais.

PLUCHARD, piqué de ce ton familier.

Votre gaillard, votre gaillard... jusqu'à présent je m'étais considéré comme n'étant le gaillard de personne.

KERNEVEL, vivement.

Je vous ai vu à Ploërmel, il y a quelques jours.

PLUCHARD, inquiet.

A Ploërmel?

KERNEVEL, gaiement.

Vous êtes acteur.

PLUCHARD, effrayé.

Chut!

KERNEVEL, gaiement.

Sous le nom de Saint-Amour...

PLUCHARD.

Silence...

Il remonte et regarde de tous côtés avec inquiétude.

KERNEVEL.

Vous jouiez le *Désespoir de Jocrisse*. Ah! ah! ah! quand vous vous arrachez les cheveux et que vous cassez toute la vaisselle de M. Duval... vous m'avez fait rire comme un fou...

PLUCHARD, revenant près de Kernevel.

Vrai? Ah! Monsieur, vous me faites bien plaisir en

me disant cela! mais, je vous en prie, pas un mot ici... Madame de Kerkabiou a des idées de l'autre monde; elle croit qu'un théâtre est l'antichambre de l'enfer, qu'un comédien a des griffes et qu'il ne met un chapeau que pour cacher ses cornes.

KERNEVEL, riant.

Ah! ah! ah! mais je comprends pourquoi vous n'avez pas accepté l'invitation de ces dames pour ce soir et pour demain.

PLUCHARD.

Parbleu! je joue!

KERNEVEL, riant toujours.

Mais comment diable vous êtes-vous fourvoyé dans cette maison? Vous pouvez me conter cela, à moi, qui viens d'achever mon droit... il y a entre les étudiants et les artistes des sympathies secrètes, une sorte de franc-maçonnerie.

PLUCHARD.

Eh! Monsieur, c'est mon oncle qui m'a tendu ce traquenard!... Figurez-vous qu'il a employé tous les moyens pour m'empêcher d'entrer au théâtre et m'ouvrir ce qu'il appelle une carrière honorable... il n'a réussi qu'à me faire perdre plusieurs années.

KERNEVEL, gaiement.

Et vous voilà comédien par esprit de contradiction.

PLUCHARD, s'animant.

De contradiction, dites-vous?... Monsieur, êtes-vous physicien?

KERNEVEL.

Pas le moins du monde.

PLUCHARD.

Bien. Alors vous devez savoir que boire, manger, se vêtir, sont des choses généralement nécessaires à l'existence.

KERNEVEL, souriant.

En effet, je sais cela.

PLUCHARD.

Eh bien! Monsieur, on me dirait : il gèle à quinze degrés... (Réaumur), on va vous enfermer pendant un mois dans un cachot (un cachot, notez bien, pas de fenêtre!) vous y resterez sans pain, sans eau. n'ayant pour tout vêtement qu'une paire de jarretières... élastiques! ou vous renoncerez à jouer la comédie, je dirais : (Il prend une pose théâtrale.) Mettez-moi des jarretières... et partons!

Il remonte.

KERNEVEL, riant.

Voilà une étonnante vocation!

PLUCHARD, redescendant.

N'est-ce pas? Aussi mon oncle, voyant l'inutilité de ses remontrances, a eu le bon esprit de ne plus m'en faire. Dernièrement, sachant que nous venions donner des représentations à Saint-Brieuc, il m'adressa à madame de Kerkabiou, en m'engageant à lui taire ma profession.

KERNEVEL.

Pour ne pas heurter les préjugés de ces dames... je conçois.

PLUCHARD.

Moi, bêtement, j'ai fait tout ce qu'il a voulu; je suis même venu ici quelques jours avant mes camarades, car je joue ce soir, dans cette ville, pour la

première fois... Et j'ai vu mademoiselle Jocelyne! (S'animant.) Voilà le traquenard que mon oncle a tendu sous mes pas!... Elle est adorable, Monsieur, et moi, moi, qui étais sans défiance, je me suis acoquiné à venir ici... Je l'aime, Monsieur, je l'aime comme un idiot! Je suis tombé dans les pattes de cet ange! Voilà où j'en suis! Et ce qui est affreux, c'est que mon oncle m'écrit qu'il a demandé pour moi la main de Jocelyne.

KERNEVEL, stupéfait.

Bah!

PLUCHARD, plus animé.

Et pour comble d'horreur, je crois la mère disposée à combler tous mes vœux. (Avec effroi.) La mère!

KERNEVEL, à part.

Diable! les choses sont plus avancées que je ne le croyais.

PLUCHARD, toujours de plus en plus animé.

Je touche au bonheur! c'est un abominable guet-apens!... (Avec découragement.) Car jamais madame de Kerkabiou ne donnera sa fille à un comédien qui joue les Jocrisse, à une... *queue rouge*, comme on dit au théâtre...

KERNEVEL.

Oh! qu'importe, si vous quittez la comédie?

PLUCHARD, vivement.

Moi, Monsieur?... Mais la comédie, c'est mon élément! le comique, c'est ma vie! j'ai besoin de voir le public en face et de lui dire des bêtises... et pourtant je ne suis pas un homme politique.

KERNEVEL.

Alors, oubliez mademoiselle de Kerkabiou...

PLUCHARD.

L'oublier!... Renoncer à Jocelyne!... Ah! Monsieur, ça m'est impossible... j'aimerais mieux... oui, j'aimerais mieux l'épouser mille fois.

KERNEVEL.

Et quel moyen comptez-vous employer?

PLUCHARD.

Monsieur, j'ai un projet : je veux m'en faire aimer d'abord; je vais lui extirper cet aveu, et... Cupidon fera le reste... Cupidon, vous comprenez?

KERNEVEL.

Oui. (A part.) Mais comme la mère n'y consentira jamais, la petite me reviendra, et je vais y aider. (Haut.) Allons, bonne chance, je vous quitte.

PLUCHARD, lui prenant la main avec effusion.

Oui, quittez-moi!..... (Kernevel remonte et va prendre son chapeau au fond. A part.) Jocelyne va venir... je sens que j'ai besoin de lui communiquer ma flamme seul à seule.

KERNEVEL, au fond.

Au revoir donc!

Il ouvre la porte comme pour sortir.

PLUCHARD, avec abandon.

Au revoir, mon cher ami.

Il passe à gauche, après avoir posé son chapeau sur un fauteuil, à droite.

KERNEVEL, à part, et s'arrêtant sur le seuil.

Ah! mon drôle, tu vas sur mes brisées, et tu joues les *queues rouges!*

Il sort par le fond.

SCÈNE VI

PLUCHARD, *seul, avec énergie.*

Oui, il faut qu'elle m'aime!... depuis que j'ai vu cette créature céleste... (c'était le 4, nous sommes au 10, il y aura demain huit jours.) (Avec chaleur.) Je ne sais pas ce qui m'arrive... ici... (Il met la main sur son cœur, s'arrête tout à coup et dit d'un ton naturel.) Eh bien! oui, c'était jeudi, et nous sommes à mercredi... (Reprenant le ton animé.) Je ne puis arracher de ma pensée l'émotion que je ressentis en l'apercevant. (D'un air tendre.) Il y aura demain huit jours! — C'était l'amour!... moi, qui ne croyais pas à cet objet... moi qui, au théâtre, traitais de niaiseries ces passions violentes que je ne comprenais pas... Othello m'a toujours paru invraisemblable et ridicule. (Avec la violence de la passion.) Et pourtant, si Jocelyne m'échappait, je serais capable!... (Il imite l'entrée d'Othello, et fait le geste de porter un coup de poignard. — S'arrêtant et se mettant à rire aux éclats.) Ah! ah! ah! que je suis bête!... Il serait curieux de me voir, moi, qui joue les comiques, donner dans la tragédie... Non! je ne veux pas faire rire par ces moyens-là... je m'observerai!... je mettrai une noble simplicité dans l'expression de mes sentiments... oui, au fait, une noble simplicité... ça doit faire assez bien. (La porte de gauche s'ouvre.) Dieu! Jocelyne! j'ai le cœur qui me bat!

En disant cela, il passe à gauche.



SCÈNE VII

PLUCHARD, JOCELYNE.

Elle tient à la main une pervenche, qu'elle a retirée du bouquet de Pluchard.

JOCELYNE, entrant par la gauche.

Mon Dieu! monsieur Pluchard, que se passe-t-il donc? et qu'est-ce que cela signifie?... ma mère vient de me faire une foule de questions à votre sujet...

PLUCHARD, un peu ému.

Ah! et... vous avez... répondu?

JOCELYNE.

Tout de travers, sans doute, car je n'y ai rien compris.

PLUCHARD, à lui-même.

Ah!... ça me soulage.

JOCELYNE.

Ma mère m'a dit que vous désiriez me parler, et que vous m'expliqueriez tout.

PLUCHARD, à part.

Voilà que j'étouffe, à présent.

JOCELYNE.

Vous ne voulez donc rien me dire... c'est très-mal.

PLUCHARD.

Vous avez raison, mademoiselle Jocelyne... il faut rompre la glace. (Après avoir lutté contre lui-même, il s'écrie avec force.) Ah ! Mademoiselle !...

JOCELYNE, reculant un peu.

Oh! mon Dieu! vous m'avez fait peur.

PLUCHARD, à part.

Il paraît que c'était trop fort... voyons... une noble simplicité... (Doucement.) Mademoiselle!

JOCELYNE.

Parlez, monsieur Pluchard.

PLUCHARD, avec beaucoup d'hésitation.

Mon Dieu! Mademoiselle... c'est bien simple... mon oncle... habite Nantes...

JOCELYNE.

Oui.

PLUCHARD, ému.

Mon oncle habite Nantes.

JOCELYNE.

Si c'est là ce que vous aviez à me dire... je le savais...

PLUCHARD.

Et... habitant Nantes... mon oncle a écrit... à madame votre mère...

Il s'arrête.

JOCELYNE, après un temps.

Et puis?

PLUCHARD.

A madame votre mère... qui ne vous a rien dit.

JOCELYNE.

Non.

PLUCHARD.

Et elle vous a engagée à venir me parler.

JOCELYNE.

En effet.

PLUCHARD, ému.

Voilà, Mademoiselle, toute la vérité; je ne crois pas y avoir ajouté un mot. (Il va s'asseoir près du guéridon,

puis, s'essuyant la figure avec son mouchoir, et d'un air soulagé) Enfin, c'est fait... Dieu merci !...

JOCELYNE.

Mais vous ne m'avez rien dit.

PLUCHARD.

Ah !... je recommence, alors. (Il se lève.) Mon oncle, qui habite Nantes, est un négociant... très-estimé dans tout le bas de la Loire.

JOCELYNE.

Et ici également, monsieur Pluchard.

PLUCHARD.

Il se trouve qu'il a conçu un projet... ça va vous paraître bizarre, un projet qui, de votre famille et de la sienne, n'en ferait plus qu'une.

JOCELYNE, étourdiment.

Il veut épouser maman ?

PLUCHARD, avec éclat.

Ah ! si ce n'était que ça !... non, Mademoiselle, il a osé demander votre main...

JOCELYNE.

Ma main ?

PLUCHARD, vivement.

Pour moi ! pour moi !

JOCELYNE, riant.

Ah ! la singulière idée !

PLUCHARD, un peu décontenancé.

Oui, les oncles ont des lubies... quelquefois pénibles pour autrui...

JOCELYNE, riant.

Pénibles ?

PLUCHARD.

Oui, puisque vous riez.

JOCELYNE.

D'après l'appréciation que vous en faites, vous ne paraissez pas tenir beaucoup à ce projet.

PLUCHARD, à part.

Elle a raison, c'est trop froid, ça. (Haut, avec beaucoup d'animation.) Moi, Mademoiselle... mais vous ne savez donc pas ce que j'ai éprouvé le jour où j'ai mis le pied dans ce salon pour la première fois... vous étiez là, auprès de votre mère... j'entre, je vous vois! (Avec force.) Et crac!... je reste immobile, les yeux tremblants, les jambes demi-closes!... (Jocelyne rit.) C'est-à-dire les jambes demi-closes, et les yeux... (Jocelyne rit de nouveau.) Enfin, on comprend, quoi!... je ne voyais plus, je n'entendais plus ce qui se passait autour de moi...

JOCELYNE, riant.

Le fait est que vous étiez bien drôle.

PLUCHARD, toujours animé.

La maison se serait écroulée sur moi en ce moment que probablement j'aurais été enseveli sous ses débris!

JOCELYNE, riant.

C'est vraisemblable.

PLUCHARD, vivement.

Sans m'en apercevoir... ah!... sans m'en apercevoir! (Reprenant le ton passionné.) Oui! depuis que vous m'êtes apparue, je ne suis plus le même! l'air que je respire, le vin que je bois, tout me paraît nouveau!... J'ai été ébloui, fasciné... j'ai senti... mon cœur se fondre comme la neige au soleil d'août!

JOCELYNE, riant.

Ah! le soleil d'août... voilà une exagération...

PLUCHARD, à part.

Elle trouve que c'est trop chaud. (Haut.) Mettons de juillet, si vous voulez !... (Naturellement.) Mais dites-moi ce que vous pensez de tout ça?

JOCELYNE, hésitant.

Mon Dieu, monsieur Pluchard... d'abord, monsieur Pluchard, il y a une chose en vous que j'aime assez.

PLUCHARD.

Tant mieux !... (Vivement.) Est-ce moi?

JOCELYNE.

C'est votre gaieté; vous êtes gai, même dans les choses les plus sérieuses.

PLUCHARD.

Oh! oui, je suis gai! je suis horriblement gai, vous verrez.

JOCELYNE.

Et puis vous avez avoué ce matin que vous aviez des défauts... Je ne déteste pas les gens qui ont des défauts.

PLUCHARD, avec empressement.

Quel bonheur ! mais des défauts, j'en ai beaucoup, j'en ai un tas, j'en ai immensément! je vous en remettrai la note...

Il figure du geste une liste longue comme la moitié du bras.

JOCELYNE.

Ah! mais, écoutez donc, si vous en avez tant que ça !...

PLUCHARD, à part.

Bon! je la refroidis, à présent. (Haut.) Eh bien! vous effacerez ceux qui vous déplairont, et je m'en ...rai ; pour vous plaire, je prendrai ceux que

vous aimerez, je n'en aurai juste que la quantité que vous voudrez... oui, j'en fais le serment!

JOCELYNE.

Le serment?...

En jouant avec sa pervenche elle la laisse tomber.

PLUCHARD, ramassant la fleur.

Sur cette fleur!... Tiens, c'est une pervenche, la fleur aimée de Rousseau.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Jusqu'au dernier jour de ma vie
Je la garderai sur mon cœur.

JOCELYNE, souriant.

Elle sera, je crois, un peu flétrie.

PLUCHARD.

Eh bien, tant mieux, car la femme et la fleur
Ont r'çu du ciel un' précieuse faveur :
Le doux éclat dont elles sont ornées,
Ça dure peu... la saison des amours...
Mais quand ell's ont l' bonheur d'être fanées,
Avec bonheur.
C'est pour la vie... et ça dure toujours !

Il pose la pervenche sur le guéridon.

Ah! si vous pouviez lire dans mon cœur... vous verriez que mon amour est grand comme le ciel!

JOCELYNE.

Oh!

PLUCHARD.

Je crois même qu'il a quelque chose de plus... mon cœur est un volcan où la lave bouillonne et menace de désoler tous les environs.

JOCELYNE, ironiquement.

Arrêtez!

PLUCHARD.

J'arrête.

JOCELYNE.

Écoutez, monsieur Pluchard...

PLUCHARD.

Avec plaisir.

JOCELYNE.

Je ne dis pas que vous me déplaisiez, je ne sais pas mentir...

PLUCHARD, *gaiement*.

C'est déjà bon, ça.

JOCELYNE.

Mais vous êtes si passionné...

PLUCHARD, *vivement*.

Oui, n'est-ce pas, je suis très-passionné...

JOCELYNE.

Que, si je n'ai aucune répugnance à obéir à ma mère...

PLUCHARD.

O délices !

JOCELYNE.

Je dois vous bien prévenir que je n'ai aucun de vos sentiments emportés !...

PLUCHARD.

Ça ne fait rien !...

JOCELYNE.

Je ne les comprends même pas.

PLUCHARD.

Ça ne fait rien, je vous les ferai comprendre. O Jocelyne, vous me ravissez ! je ne suis plus de ce monde sublunaire, je nage dans l'éther... littéralement ! (*Il regarde la pendule.*) Grand Dieu ! six heures ! (*Tirant sa montre.*) Vous allez bien ?... (*A part.*) Et le spectacle qui va commencer ! mon Dieu ! mon Dieu !

JOCELYNE.

Qu'avez-vous donc?

PLUCHARD, allant et venant.

Mais je suis en retard, mon Dieu! mon Dieu! (Il va vivement au fond dont il ouvre la porte.) Ah!... et ma pervenche! (Il vient rapidement prendre la pervenche qu'il avait déposée sur la table.) Et il faut que je m'habille, près de vous on oublie tout, même de s'habiller... mon Dieu! mon Dieu! (Il va pour sortir.) Ah! et mon chapeau! (Il revient pour le prendre et disparaît par le fond, puis revenant.) Ah!... adieu, mademoiselle Jocelyne. (A part.) Pourvu que j'arrive à temps! ah! mon Dieu! mon Dieu!

Il sort en courant par le fond.

SCÈNE VIII

JOCELYNE, *puis* JEANNIE.

JOCELYNE, surprise.

Eh bien! il s'en va comme ça... (Riant.) Ah! ah! ah! quel homme singulier. Il ne sait rien faire comme tout le monde.

JEANNIE, entrant par la gauche et apportant un chapeau et une écharpe.

Mam'selle, Mam'selle, voilà vos affutiaux que madame vous envoie pour que vous les mettiez tout de suite.

JOCELYNE.

Est-ce que nous sortons?

JEANNIE, l'aidant à mettre son écharpe et son chapeau.

Il paraîtrait. C'est M. Kernevel, qui est chez madame, qui vous emmène toutes les *deuce*.

En arrangeant la toilette de Jocelyne elle passe à droite.

JOCELYNE.

Tiens !

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME DE KERKABIOU, KERNEVEL.

Ils entrent par la gauche ; madame de Kerkabiou a son chapeau et son châle.

MADAME DE KERKABIOU.

M. Pluchard n'est plus là ?

JOCELYNE.

Il m'a quittée tout à coup en s'écriant : Grand Dieu, six heures ! et sans dire où il est allé.

KERNEVEL, à part.

Je le sais, moi.

MADAME DE KERKABIOU.

Il vous a parlé ? (Signe de tête affirmatif très-gracieux de Jocelyne.) Et vous acceptez ?

JOCELYNE.

Mon Dieu, oui, maman.

MADAME DE KERKABIOU.

Je n'en doutais pas ; aussi pour vous en témoigner ma satisfaction, je fais aujourd'hui une chose bien contraire à mes principes.

KERNEVEL.

Non, madame, car les bonnes œuvres sont dans vos habitudes, et la recette est au profit des pauvres.

MADAME DE KERKABIOU.

Oh ! sans cela rien n'eût pu me décider.

JOCELYNE.

Où allons-nous donc, ma mère ?

MADAME DE KERKABIOU.

Au spectacle, ma fille !

JOCELYNE, surprise.

Au spectacle?

JEANNIE, qui pendant ce temps a rangé la table à ouvrage contre la cheminée, redescendant, à part.

Bonté divine! madame qui se damne!... qué malheur qu'elle ne m'emmène pas!

JOCELYNE, très-joyeuse.

Au spectacle!

KERNEVEL.

Où je viens de louer une excellente loge!

AIR de *Polka* (Chœur final de la *Clef dans le dos*, de M. Ettling).

ENSEMBLE.

JOCELYNE, KERNEVEL, JEANNIE.

Le plaisir s'enfuit;
Il faut partir, l'heure s'avance,
Mon / Son cœur est séduit!
Partons, / Partez, voici venir la nuit.
Il faut obéir.
Bientôt le spectacle commence.
De ce doux plaisir
Je veux garder / Gardez, gardez le souvenir.

MADAME DE KERKABIOU.

Oui, le temps s'enfuit,
Il faut partir, l'heure s'avance;
Mon cœur est séduit
Par le bien que ce mal produit.
Ah! que le plaisir
Du moins profite à l'indigence.
Et, loin de gémir,
Je n'aurai qu'à me réjouir.

Ils sortent par le fond.

DEUXIÈME PARTIE

Le théâtre représente l'intérieur d'une loge de spectacle; la porte de la loge est à droite; l'ouverture de la loge, du côté de la salle, est à gauche où l'on doit supposer la salle et le théâtre; cette ouverture est aussi près que possible de l'avant-scène; au fond, sur le mur, quelques patères; trois chaises dans la loge.

SCÈNE PREMIÈRE

UNE OUVREUSE, *puis* LE RÉGISSEUR.

La porte de la loge est ouverte.

L'OUVREUSE, baissant les stores de la loge.

Je vas mettre des petits bancs ici d'avance... si on écoutait tous ces pingres de maris, on n'en placerait pas un.

Elle va pour sortir, on entend la voix du régisseur.

LE RÉGISSEUR, hors de vue.

Mère Topignon? mère Topignon?

L'OUVREUSE.

Qu'est-ce que c'est? (Le régisseur entre.) Tiens, c'est M. Auguste, le régisseur.

LE RÉGISSEUR.

Mère Topignon, le directeur m'envoie vous dire de ne pas oublier de garder une place de devant dans cette loge, les locataires sont prévenus.

L'OUVREUSE.

On sait ça!... Le contrôleur me l'a dit... On n'a

pas été vingt-deux ans *chœuriste*, à Paris, sans savoir ce que c'est qu'un théâtre.

Elle tire sa tabatière.

LE RÉGISSEUR.

Ne vous fâchez pas, et donnez-moi une prise.

L'OUVREUSE.

On m'appelait la belle Eucharis à l'époque? (Elle ouvre sa tabatière, le régisseur y prend une prise.) Les temps sont bien changés.

LE RÉGISSEUR, gaiement.

Eh ben, et vous?... vous croyez donc que vous ne l'êtes pas?

Il sort en riant.

L'OUVREUSE, fermant sa tabatière.

Malhonnête! Ah! les régisseurs d'aujourd'hui sont grossiers; il y a vingt ans...

Elle prend sa prise.

SCÈNE II

L'OUVREUSE, KERNEVEL, MADAME DE KERKABIOU, JOCELYNE.

KERNEVEL, entrant le premier.

Ouvreuse! la loge numéro 3.

Il lui présente un coupon.

L'OUVREUSE, allant à lui, après avoir regardé le coupon.

C'est bien ça.

Kernevel fait entrer les deux dames.

KERNEVEL, à l'ouvreuse qui est descendue à droite.

Prenez les châles de ces dames.

L'OUVREUSE, bas.

Monsieur sait qu'il y a une place réservée sur le devant?

KERNEVEL, bas.

Je le sais. (L'ouvreuse sort, après avoir pris le châle de madame de Kerkabiou, le chapeau et l'écharpe de Jocelyne. A part.) J'ai choisi cette loge exprès.

SCÈNE III

JOCELYNE, MADAME DE KERKABIOU, KERNEVEL.

JOCELYNE, qui regarde dans la salle supposée, avec empressement.

Ah! que de monde! quelles jolies toilettes!... Voilà madame Erdreven. (Se tournant vers madame de Kerkabiou.) Maman, M. de Pont-Briant vous salue... (Elle salue. — Madame de Kerkabiou vient près de l'ouverture de la loge et salue aussi. — Jocelyne alors se rapproche de Kernevel.) Que je vous remercie, monsieur Kernevel, des instances que vous avez faites pour décider ma mère à venir, moi, qui désirais tant aller à la comédie!

MADAME DE KERKABIOU, se rapprochant un peu.

Ma fille, la joie que vous montrez d'un plaisir profane, est condamnable! Songez que nous sommes ici pour une bonne œuvre et que ces sortes de devoirs s'accomplissent avec recueillement.

JOCELYNE.

Oui, maman. (Madame de Kerkabiou retourne à l'ouverture de la loge. A Kernevel.) Ça n'empêche pas que je vais bien m'amuser!...

On entend frapper les trois coups.

KERNEVEL.

On va commencer.

Un orchestre placé dans la coulisse, exécute en sourdine, pendant le dialogue suivant, une ouverture composée de ponts-neufs.

JOCELYNE, à Kernevel, pendant que sa mère regarde dans la salle.

Que va-t-on jouer?

KERNEVEL.

Jocrisse au spectacle. C'est une pièce qui se joue en même temps sûr le théâtre et dans la salle.

JOCELYNE.

Tiens! Monsieur Kernevel, qu'est-ce que c'est donc qu'un Jocrisse?

KERNEVEL.

Mademoiselle, c'est un personnage de convention, un type imaginaire, ce qu'on appelle une *queue rouge;* c'est le résumé exagéré de la naïveté et de la bêtise humaines. Jocrisse interprète tout de travers, et, à chaque maladresse, il reçoit de son maître, l'éternel M. Duval, des rebuffades, des injures, et pour tout dire d'un mot : Jocrisse ne peut regarder au Sud, sans recevoir un coup de pied... dans le Nord.

JOCELYNE.

Ah! ce doit être amusant.

KERNEVEL.

Surtout quand l'acteur, chargé de ce rôle, l'interprète bien. Celui qui joue ce soir est un nommé Saint-Amour, qui a quelque réputation.

Il va accrocher son chapeau à une des patères du fond; Jocelyne va sur le devant de la loge, pendant que sa mère s'est rapprochée de Kernevel.

MADAME DE KERKABIOU.

Est-il possible qu'il y ait des êtres assez peu soucieux de leur dignité et de leur salut, pour représenter de pareils personnages.

KERNEVEL, à madame de Kerkabiou.

Mais que je vous félicite donc, Madame... si j'ai

bien compris, vous êtes sur le point de marier mademoiselle Jocelyne?

MADAME DE KERKABIOU.

Oui... un parti très-honorable... toutes les convenances s'y trouvent.

KERNEVEL, à Jocelyne, qui s'est rapprochée.

Un mariage d'inclination?

JOCELYNE.

Ah! mon Dieu!... J'ai accepté sans répugnance, mais sans aucun enthousiasme.

MADAME DE KERKABIOU.

C'est digne, ma fille...

L'ouverture cesse.

KERNEVEL.

Le rideau se lève.

Les deux dames vont s'asseoir sur le devant de la loge; Jocelyne sur la seconde chaise, madame de Kerkabiou sur la troisième; la première reste vacante.

JOCELYNE, à Kernevel, qui est debout derrière elle.

Monsieur Kernevel, l'acteur qui entre sur le théâtre et qui parle en ce moment, est-ce que c'est Jocrisse?

KERNEVEL.

C'est M. Duval.

JOCELYNE.

Ah! c'est Jocrisse que je tiens le plus à voir.

Kernevel s'assied sur la première chaise.

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'OUVREUSE, *ensuite* PLUCHARD.

L'OUVREUSE, entrant, bas, à Kernevel.

Monsieur, veuillez donner cette place, s'il vous plaît.

Kernevel se lève; l'ouvreuse va à la porte d'entrée.

KERNEVEL, à Jocelyne.

Regardez bien, Jocrisse va venir.

Il se retire derrière madame de Kerkabiou, tandis que Jocelyne regarde attentivement dans la salle.

L'OUVREUSE.

Entrez, monsieur Saint-Amour... il y a un monde fou.

PLUCHARD, entrant, costumé en Jocrisse.

Que m'importe!... mon rôle me préoccupe tant... je ne verrai personne.

L'OUVREUSE.

Bon courage!

Elle sort, Pluchard reste au fond à droite.

SCÈNE V

MADAME DE KERKABIOU ET JOCELYNE, *d'abord assises sur le devant de la loge et regardant le spectacle*, KERNEVEL, *derrière elles*, PLUCHARD, *d'abord à droite*, M. DUVAL, *hors de vue*, SPECTATEURS, *hors de vue.*

PLUCHARD, s'élançant rapidement vers l'ouverture de la oge, à la place que Kernevel vient de quitter; mais restant debout et parlant aux spectateurs de la salle supposée.

Où est mon maître? où est mon maître?

Les deux dames, surprises, se lèvent un instant, reculent vivement leurs chaises, en restant toujours du côté de l'ouverture, mais au fond de la loge.

MADAME DE KERKABIOU.

Qu'est-ce que cela?

Kernevel le lui explique tout bas.

VOIX DANS LA SALLE.

Silence! silence!

PLUCHARD, *à pleine voix.*

M. Duval? M. Duval?

VOIX.

A la porte! à la porte!

MADAME DE KERKABIOU.

Miséricorde!

UNE VOIX.

C'est Jocrisse!

D'AUTRES VOIX.

C'est Jocrisse! c'est Jocrisse!

JOCELYNE, *très-curieusement.*

Ah! c'est Jocrisse!

MADAME DE KERKABIOU.

Un histrion dans ma loge! Ne regardez pas, ma fille!

Elle maintient sa fille auprès d'elle au fond de la loge. Kernevel lui parle bas et cherche à la calmer.

PLUCHARD, *seul, sur le devant de la loge.*

Oui, Messieurs, c'est moi-même, je ne vous le cache pas. Je cherche mon maître, M. Duval, un gros court, qui joue la comédie... très-mal, à ce qu'on dit.

DUVAL, *hors de vue.*

Veux-tu te taire, animal!

PLUCHARD.

Ah! le voilà! je le reconnais à ses mollets.

DUVAL.

Va-t'en, tu troubles le spectacle.

VOIX.

Non, non ! laissez parler Jocrisse !

JOCELYNE.

Ah ! quel bonheur !

Sa mère lui impose silence.

PLUCHARD.

Messieurs, vous êtes bien honnêtes, salue bien la compagnie. Ah ! monsieur Duval?... Figurez-vous, monsieur Duval, que madame Duval (appuyant) votre épouse, madame Duval !

DUVAL.

J'entends bien.

PLUCHARD.

Elle m'avait envoyé en commission en me faisant l'amitié de me dire : dépêche-toi de t'en aller... Je prends aussitôt mes jambes à mon cou... censément, vous comprenez bien, parce que ça ne serait pas commode pour la marche.

Il rit.

MADAME DE KERKABIOU.

Je suis désolée d'être ici.

Elle se lève.

JOCELYNE, à elle-même.

Pas moi !

KERNEVEL.

Écoutez.

Madame de Kerkabiou, sur les instances muettes de Kernevel, se rassied bientôt.

PLUCHARD.

Ah ! j'oubliais de vous dire que je n'ai pas oublié qu'en sortant vous m'avez dit : tu mettras à la poste les lettres qui sont sur mon bureau... Je les ai prises et je les ai fourrées dans la boîte toutes les trois.

DUVAL.

Comment ça, trois? il n'y en avait que deux.

PLUCHARD.

Trois, Monsieur, que même la troisième n'avait pas d'adresse.

DUVAL.

Est-il possible !... et tu as jeté à la poste une lettre sans adresse !

PLUCHARD.

Dame, Monsieur, j'ai pensé que vous ne vouliez pas me faire savoir à qui vous écriviez !... — J'ai cru que vous aviez mis l'adresse dedans.

Rires et applaudissements dans la salle supposée.

DUVAL.

Ah ! l'imbécile !

JOCELYNE, riant.

Ah ! ah ! qu'il est bête, ce garçon.

MADAME DE KERKABIOU.

Ne riez pas, ma fille.

PLUCHARD.

Pour en revenir... je prends donc mes jambes... où vous savez... lorsque... qu'est-ce que je vois, monsieur Duval?... qu'est-ce que je vois, monsieur Duval ?

DUVAL.

Je n'en sais rien, moi.

PLUCHARD.

Un voleur qui pénètre en catimini dans la chambre de madame Duval !

Madame de Kerkabiou se lève et passe à droite. Kernevel cherche en vain à la calmer.

DUVAL.

Un voleur chez ma femme!

PLUCHARD.

Oui, monsieur Duval!... mais je le connais... c'est un grand bel homme, on ne dirait jamais qu'il fait cet état-là...

JOCELYNE, bas, à Kernevel.

Je voudrais bien voir sa figure.

KERNEVEL, bas, avec intention.

Approchez-vous.

Il retourne près de madame de Kerkabiou. Jocelyne se lève, descend doucement sur le devant de la scène et cherche à voir le visage de Pluchard.

PLUCHARD, continuant.

Il a même un ruban rouge à sa redingote... Je l'ai déjà vu une fois que vous deviez aller à la campagne... Il montait à la fenêtre de Madame, mais vous êtes rentré, ça l'a fait sauver... c'est le même!

DUVAL, inquiet.

Comment?

JOCELYNE, qui a essayé de regarder Pluchard, à elle-même.

C'est singulier, il me semble...

DUVAL.

Et tu n'as pas été chercher la garde? Il va se sauver!

PLUCHARD.

Il n'y a pas de danger. Madame est très-courageuse, allez!... j'ai regardé par la serrure: elle le tenait par le cou.

Rires et applaudissements dans la salle.

DUVAL, jetant un cri.

Par le cou!... ah!

JOCELYNE, à elle-même.

Je ne me trompe pas... (A madame de Kerkabiou, qui est revenue près d'elle.) Maman... regardez donc...

Elle lui désigne Pluchard et la fait passer près de lui. Mouvement de joie de Kernevel.

PLUCHARD.

Et il ne disait rien!... les voleurs sont joliment capons quand ils sont pris. — Ah! madame est bien courageuse!

En disant ces derniers mots, il s'est tourné de façon à ce que madame de Kerkabiou puisse voir son profil.

MADAME DE KERKABIOU, qui a reconnu Pluchard, avec éclat.

Monsieur Pluchard!

Elle tombe assise sur la première chaise qui n'a pas été dérangée.

KERNEVEL, feignant la surprise.

Allons donc!

MADAME DE KERKABIOU, à Pluchard.

Est-ce bien vrai, Monsieur?

PLUCHARD, l'éloignant de la main, et sans la regarder.

Chut! (A Duval.) Mais ce n'est pas tout, monsieur Duval.

MADAME DE KERKABIOU, se levant, à Pluchard.

Ah! c'est odieux, Monsieur.

PLUCHARD, la repoussant, et toujours sans la regarder.

Sapristi, vous me troublez... laissez-moi donc! (A Duval.) Ça n'est pas tout...

MADAME DE KERKABIOU, furieuse, à Pluchard.

Monsieur Pluchard, Saint-Amour!

DUVAL.

Quoi encore?

PLUCHARD, se retournant et apercevant madame de Kerkabiou et Jocelyne.

Vous ici, Madame!... Mademoiselle Jocelyne!... Ah! mon Dieu!...

Musique en sourdine jusqu'au baisser du rideau.

DUVAL.

Quoi encore?

Madame de Kerkabiou marche avec agitation.

PLUCHARD, se troublant et regardant alternativement madame de Kerkabiou et du côté de la salle supposée.

Non, monsieur Duval, ça n'est pas... ça n'est pas tout.

MADAME DE KERKABIOU, revenant près de Pluchard.

Lever les yeux sur ma fille!... un comédien!

PLUCHARD, à madame de Kerkabiou.

O ciel!... monsieur Duval, écoutez-moi... non! (A Duval.) Madame... Mademoiselle... Quand je vous aurai dit. (Murmures dans la salle, à lui-même.) Je me trompe... je me trompe. (A madame de Kerkabiou, d'un ton suppliant.) Madame de Kerkabiou... (A Duval.) Madame de Kerkabiou le tenait par le cou...

MADAME DE KERKABIOU, scandalisée et avec éclat.

Mon nom!

Elle s'éloigne et passe à droite. — Murmures dans la salle.

UNE VOIX.

Il ne sait pas son rôle.

Murmures.

JOCELYNE, à Pluchard.

Continuez donc! vous êtes si drôle!

PLUCHARD, avec effort du côté de la salle supposée.

Monsieur Duval... j'ai fermé la porte à double tour... il est enfermé.

MADAME DE KERKABIOU, revenant près de Pluchard.

Oser me nommer en public !

PLUCHARD, suppliant, à madame de Kerkabiou.

Et je vous apporte la clef.

VOIX, dans la salle supposée.

A bas Jocrisse ! à bas Jocrisse !

PLUCHARD.

On murmure... Madame... (Murmures. — Il se tourne vers la salle.) Monsieur Duval... ne me condamnez pas... j'adore votre fille...

Madame de Kerkabiou s'éloigne encore à droite, et semble dire à Kernevel de demander son châle à l'ouvreuse. Kernevel va en effet à la porte de la loge.

VOIX.

A bas !... à la porte !... assez !... assez !...

Tumulte.

JOCELYNE, riant, en regardant Pluchard.

Ah ! ah !... C'est là ce qu'on appelle une queue rouge !

PLUCHARD, suppliant.

Mademoiselle Jocelyne...

MADAME DE KERKABIOU, à Pluchard, en faisant passer sa fille à sa gauche.

Tout est fini entre nous, Monsieur.

PLUCHARD.

Ah !... (Murmures. Il fait des efforts pour parler au public.) Je vous apporte la clef... (Murmures croissants. — Il tombe sur un siége.) Je vous apporte... la clef...

Pendant ce temps, l'ouvreuse a apporté le châle et l'écharpe et a aidé les dames à s'en revêtir.

JOCELYNE, regardant Pluchard.

Qu'a-t-il donc?

MADAME DE KERKABIOU, sentencieusement.

Il est juste, ma fille, que chacun soit traité comme il mérite de l'être.

Geste suppliant de Pluchard à madame de Kerkabiou.

KERNEVEL, venant près de Pluchard, et avec force.

Oui, Monsieur.

Grand tumulte, des écorces d'oranges et d'autres objets, jetés de la salle, viennent frapper Kernevel à la figure.

MADAME DE KERKABIOU.

Ah! sortons! sortons!...

Pluchard se lève.

KERNEVEL.

Oui, sortons!

Il sort avec madame de Kerkabiou. — Jocelyne reste la dernière et rit aux éclats, en regardant Pluchard qui a l'air de la supplier. — Une grande quantité d'écorces d'oranges viennent frapper Pluchard. — Jocelyne, qui est sur le point de sortir, se retourne encore vers Pluchard, pousse un nouvel éclat de rire et sort.

PLUCHARD, se relevant désespéré.

Queue rouge! (Arrachant sa perruque de Jocrisse et la jetant à terre.) Queue rouge!...

Le tumulte redouble dans la salle. — Le rideau tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

TROISIÈME PARTIE

Le théâtre représente un salon très-richement et artistiquement meublé; porte au fond, deux autres portes latérales au troisième plan; consoles chargées de statuettes, objets d'art, candélabres, etc., à droite et à gauche; au deuxième plan, sur le devant à droite, un guéridon, tapis, chaises, fauteuils; au lever du rideau, Loïc introduit par la porte du fond le correspondant dramatique et les commissionnaires.

SCÈNE PREMIÈRE

LOIC, COMMISSIONNAIRES, *chargés de ballots, de caisses et de bourriches ;* UN CORRESPONDANT DRAMATIQUE, *puis* MADAME JOLIBOIS.

Loïc a le costume d'un intendant, large habit carré de couleur brune, culotte noire, bas blancs, souliers; tête grise.

CHŒUR.

AIR *du Caïd.*

Ce tribut flatteur
Au talent immense
Sourira, je pense ;
Hommage enchanteur,
Sois ici l'honneur
Du célèbre acteur!

MADAME JOLIBOIS, entrant par le fond.

Mais quel bacchanal !

LE CORRESPONDANT.

C'est la récompense
Qu'adresse la France
Au grand Annibal !

CHŒUR.

Ce tribut flatteur
Au talent immense
Sourira, je pense ;
Hommage enchanteur,
Sois ici l'honneur
Du célèbre acteur !
Honneur ! (*bis.*)
A ce célèbre acteur !

MADAME JOLIBOIS.

Des ballots, des caisses, des bourriches!... D'où ça vient-il?

LE CORRESPONDANT.

Madame, les villes dans lesquelles M. Annibal a donné des représentations pendant son congé, ont voulu offrir à ce grand comédien un témoignage de leur admiration. En ma qualité de correspondant dramatique, je les représente... Il y a là des ballots, des couronnes. Voici des vers en son honneur !

MADAME JOLIBOIS, prenant des mains du correspondant un rouleau de papier attaché avec une faveur.

Des *verses*?... Ah Dieu !

LE CORRESPONDANT.

La société de Bordeaux lui envoie une caisse d'anisette.

MADAME JOLIBOIS.

Oh ! j'aime ça, l'anisette ! ça tape un peu, mais j'aime ça...

LE CORRESPONDANT.

Les amateurs de Nancy lui adressent des boudins... les dames de Tours, des rillettes... Strasbourg, des pâtés... Amiens...

MADAME JOLIBOIS.

Est-il Dieu possible?... il *émouve* la nation cet homme-là! (Saluant les commissionnaires.) Messieurs, le grand Annibal vous remercie par mon organe... (Désignant la droite.) Il est dans son cabinet, il étudie, et quand il étudie, le feu prendrait à la maison, il ne veut pas qu'on le dérange. Loïc! aidez à mettre ces objets dans l'office.

Reprise du chœur.

Ce tribut flatteur, etc.

Loïc sort par le fond, avec le correspondant et les commissionnaires.

SCÈNE II

MADAME JOLIBOIS, *ensuite* LOIC.

MADAME JOLIBOIS, d'abord seule.

Ah! c'est joli d'être célèbre! Mais aussi, ce monsieur Annibal, comme il joue la comédie!... c'est-à-dire qu'il ne la joue pas; il est sur le théâtre comme chez lui... et dans son salon, comme sur le théâtre, on ne dirait pas d'un comédien... on dirait d'un professeur d'histoire naturelle... il a toujours des choses cocasses à dire... (Allant ranger sur la console de droite.) Ah! les artistes!... je les adore, moi!... Et quand je pense que mon mari, défunt Jolibois, a fait sa fortune dans la charcuterie... ah! ça m'humilie!... Enfin, je suis veuve, on ne peut pas tout avoir. (Ouvrant un petit coffret qui est sur la console, et en tirant une pervenche séchée.) Mais qu'est-ce que c'est donc que cette fleur-là?... il faudra que je sache... (Elle remet la fleur dans

le coffre et le pose sur le guéridon. A Loïc, qui entre par le fond et se dirige vers la gauche.) Loïc?

LOÏC.

Madame?

MADAME JOLIBOIS.

Vous qui êtes un vieux Breton et qui avez élevé M. Annibal, soyez franc... qu'est-ce qu'il pense de moi, vot' maître?

LOÏC, évitant de s'expliquer.

Madame, je crois qu'il pense de vous que vous êtes sa propriétaire et que vous êtes très-riche?

MADAME JOLIBOIS.

C'est vrai, j'ai du foin dans mes bottes, je ne le cache pas.

LOÏC.

Et qu'il doit vous être bien reconnaissant de ce que vous êtes toujours chez lui à vous occuper de ses affaires comme vous le faites.

MADAME JOLIBOIS.

Un artiste ne peut pas s'occuper de ces *ménuiseries*-là... il faut bien qu'une femme surveille son ménage... c'est pour ça que je vous demande ce qu'il dit de moi.

LOÏC, avec réserve.

Madame, monsieur ne me fait pas ses confidences.....

Loïc sort par la gauche.

MADAME JOLIBOIS, à part.

Il est sec, ce vieux-là.

SCÈNE III

MADAME JOLIBOIS, PLUCHARD.

PLUCHARD, sortant de son cabinet, à droite ; il tient un manuscrit à la main, et paraît être de fort mauvaise humeur.

Jamais, non, jamais on n'a vu chose pareille!...

MADAME JOLIBOIS.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous, monsieur Annibal?... Vous êtes tout renversé!

PLUCHARD, animé.

Ce que j'ai!... (D'un ton naturel.) Ah! bonjour ma belle propriétaire! (Il lui donne une poignée de main.) Vous allez bien? (Reprenant le ton animé.) Je suis furieux!

MADAME JOLIBOIS.

Pourquoi donc?

PLUCHARD, frappant sur le manuscrit.

C'est ceci... ceci... un manuscrit... cinq actes..... Et quelle pièce?... une horreur! Et depuis trois ans que je suis à Paris, je passe ma vie à lire de ces sortes de produits... et vous ne voulez pas que je crie?... mais je crie!

MADAME JOLIBOIS.

Taisez-vous donc! On croirait que vous êtes blessé?

PLUCHARD.

Mais je le suis aussi; je le suis dans ma dignité de comique.

Il jette le manuscrit sur le guéridon.

MADAME JOLIBOIS.

Vous jouerez donc cette pièce?

PLUCHARD.

Si je la joue, le public sifflera.

MADAME JOLIBOIS.

Alors, ne la jouez pas.

PLUCHARD.

Mais si je ne la joue pas, je me fais des ennemis, et quels ennemis? des auteurs, et quels auteurs? les plus implacables de tous, les médiocres! mais c'est dans la nature. (D'un ton naturel.) Allez à Constantinople, consultez les femmes du sérail, on vous dira que les plus méchants des Turcs, ce sont les eunuques! (S'animant.) Non, tenez, il y a tant d'ennuis, de dégoûts dans le métier que je fais, qu'il y a des moments où je flanquerais tout par la fenêtre, les rôles, le théâtre, mes perruques et jusqu'à moi-même.

Il s'assied près du guéridon.

MADAME JOLIBOIS.

Et c'est vous qui dites ça... Vous, le roi du rire, l'idole du public qui vous apporte la richesse avec ses bravos!... Vous n'avez donc pas vu ce que la province vient de vous envoyer? Il y a ici une averse de boudins, une giboulée de pâtés... et des *verses*, et des couronnes, s'il vous plaît.

PLUCHARD, avec indifférence.

Des couronnes... quelques feuillages et un bout de fil... J'en ai quelquefois désiré... je l'avoue...

MADAME JOLIBOIS.

Quand ça?

PLUCHARD, se levant.

C'est quand on ne m'en donnait pas, parbleu!... (Avec explosion.) Oui... malgré l'amertume de mes débuts, j'ai travaillé avec ardeur, avec rage... J'avais une

revanche à prendre... *avec une grande indifférence.* Mais à présent...

MADAME JOLIBOIS, *se frappant la poitrine.*

Vous n'avez donc rien là, vous n'êtes donc plus artiste? c'est monstrueux! Ah! vous ne vous doutez pas de ce que vous valez... Mais moi qui vous parle, je vous le dis brutalement... vous êtes incomparable... je vous admire... na!

PLUCHARD.

Tiens!

MADAME JOLIBOIS.

Ce n'est pas pour votre beauté... (*Mouvement comique de Pluchard.*) Et encore il y a beaucoup à dire là-dessus.

PLUCHARD, *gaiement.*

Oui, il y a plusieurs petites choses à dire, mais c'est inutile.

MADAME JOLIBOIS.

Tenez, vous m'électrisez... Je n'y tiens plus... Il y a trop longtemps que je résiste, je vais éclater.

PLUCHARD.

Prévenez-moi du moment.

MADAME JOLIBOIS.

J'éclate!

PLUCHARD, *avec éclat.*

Sapristi!

MADAME JOLIBOIS.

Annibal! croyez-vous que trente-cinq mille livres de rentes en maisons à Paris et en bonnes fermes, seraient nuisibles à la considération d'un artiste?

PLUCHARD.

Mais...

MADAME JOLIBOIS, l'interrompant.

Très-bien... quelle est votre opinion sur moi? parlez franchement.

PLUCHARD, d'un ton aimable.

Je trouve que... diable...

MADAME JOLIBOIS, tournant sur elle-même et jouant de l'éventail.

Je me plais à penser qu'il n'y en a pas encore quinze à la douzaine qui soient coupées sur ce patron-là... dites?...

PLUCHARD.

Mais je vous trouve adorable, et pour vous en donner la preuve.

Il lui prend la taille.

MADAME JOLIBOIS, lui donnant un coup d'éventail sur la main.

A bas les pattes, et pas de ça, Lisette!

PLUCHARD, à part.

Tiens... sage...

MADAME JOLIBOIS.

Mais je n'haïs pas les mauvais sujets.

PLUCHARD.

Ah! alors...

Il recommence à la lutiner; elle lui donne un second coup d'éventail sur les doigts.

PLUCHARD, secouant sa main, à part.

Diantre! elle est très-sage!

MADAME JOLIBOIS.

Vous avez du talent, vous n'êtes pas un homme ordinaire... moi, je ne me regarde pas comme une femme commune... (Avec éclat.) Annibal! je vous aime!...

PLUCHARD.

Ah! grand Dieu!

MADAME JOLIBOIS.

Mes vues sont légitimes... je viens vous demander votre main.

PLUCHARD.

Quoi!

MADAME JOLIBOIS.

Vous acceptez?

PLUCHARD, gaiement.

Je trouve la proposition si originale, que, ma foi...

MADAME JOLIBOIS.

J'en étais sûre... avec les artistes il y a toujours de la ressource... ah! vous êtes un grand artiste!

AIR : *Un serment est sacré* (*Pont cassé*).

ENSEMBLE.

MADAME JOLIBOIS.

Il accepte ma main!
Je vais être sa femme,
Pour couronner sa flamme,
Accomplissons ce doux hymen!
Pas d'accroc, pas d'effort,
Quand deux cœurs sont d'accord.
Un pareil dénoûment,
Ah! vraiment,
C'est charmant!

PLUCHARD.

Elle m'offre sa main!
Non, jamais, sur mon âme,
Plus étonnante femme
Ne se trouva sur mon chemin;
D'un seul mot, dès l'abord,
Tout fut dit : c'est d'accord.
Un pareil dénoûment,
Ah! vraiment,
C'est charmant!

MADAME JOLIBOIS.

Courez bien vite à la mairie,

Que dans huit jours on nous marie !
N'allez pas lambiner,
N'allez pas lanterner !

PLUCHARD, à part, gaiement.

Ell' tient à terminer !

MADAME JOLIBOIS, avec expression.

Un baiser pour la fiançaille.

Elle prend la taille de Pluchard, qui se défend comiquement.

PLUCHARD.

Ah ! mais vous me prenez la taille !
Ça me chatouille, ah ! ah ! ah ! ah !

MADAME JOLIBOIS.

Au point où nous voilà,
On peut s'permettre ça !

Elle embrasse Pluchard sur les deux joues.

ENSEMBLE. MADAME JOLIBOIS, PLUCHARD, gaiement.
Il accepte ma main, etc.
Elle m'offre sa main, etc.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LOIC.

LOÏC, entrant par le fond, une lettre à la main.

C'est une lettre qu'on apporte pour Monsieur.

Il remet la lettre à Pluchard et sort par le fond.

MADAME JOLIBOIS, qui, pendant ce temps, a rouvert le petit coffre.

Cette fleur fanée m'a toujours intriguée ! (Elle la prend.) Je parie, monstre, que c'est quelque gage d'amour... il y a des gens qui donnent dans les plantes sentimentales.

PLUCHARD, allant à elle.

Laissez cela, j'y tiens !...

Il veut prendre la fleur.

MADAME JOLIBOIS, la retirant.

Comment, vous y tenez?... raison de plus pour que j'y tienne aussi.

[illegible]CHARD, insistant.

Je vous en prie, rendez-moi cette pervenche.

MADAME JOLIBOIS, lui échappant, en remontant à gauche.

[illegible] une pervenche... dans sa jeunesse. [illegible] elle est bien changée.

[illegible], suivant madame Jolibois.

[illegible] longtemps, en effet... mais rendez-la-moi. Madame, je vous en conjure... je la veux!

MADAME JOLIBOIS.

[illegible] (Elle la met dans son corsage.) Venez donc la reprendre, si vous l'osez.

[illegible]

Madame

MADAME JOLIBOIS, riant.

[illegible] les fleurs fermées, merci! (Elle sort en riant par le fond.)

SCÈNE X

[illegible], seul, [illegible]

[illegible], d'abord seul.

[illegible] me prendre cette pervenche. [illegible] gage qui me soit resté du seul véritable amour. — C'est drôle, cette fleur ne me rappelait [illegible] souvenir pénible... (Avec beaucoup d'amertume.) Jocelyne... qui m'a indignement outragé!... (Simplement.) pourtant j'y tenais! j'aimais à regarder souvent

cette pervenche... comme le papillon tourne autour de la bougie qui lui grille les ailes... (Avec force.) Ah! que l'homme... (S'interrompant tout à coup, et d'un ton très-naturel.) Les ailes et les pattes!... (Reprenant avec force.) Ah! que l'homme est bête! et qu'on a tort de chercher à le propager! Mais... (d'un ton dégagé) l'usage!... enfin!...

LOÏC, rentrant par le fond.

Monsieur, la personne qui a apporté cette lettre attend toujours.

PLUCHARD.

Ah! il y a une réponse?... mon vieux Loïc, il fallait le dire... (Il décachette la lettre.) C'est de mon directeur. (Il lit.) « Mon cher Annibal, on me signifie à l'instant le retrait de mon privilége, qui vient d'être donné à un concurrent plus heureux ou plus adroit que moi. » — (Avec chagrin.) Ah! (Il lit.) « Votre amitié fidèle me consolera du malheur qui me frappe. J'y compte si fermement, que je viens vous recommander une jeune fille que j'ai engagée et qui est digne de tout votre intérêt. Je ne voulais pas encore la faire débuter; une circonstance imprévue m'oblige à la faire jouer ce soir dans votre pièce. Il n'y a que quelques répliques, vous savez... mais les premiers pas sont si difficiles dans la carrière du théâtre... » (Avec amertume.) Oui, oui... j'ai passé par Saint-Brieuc, Côtes-du-Nord, (Il lit.) « Donnez-lui vos conseils et devenez l'appui d'une pauvre enfant qui, désormais, n'aura que vous au théâtre pour la soutenir et l'encourager. » (À Loïc, avec empressement.) Loïc, fais venir cette demoiselle et laisse-nous! (Loïc sort par le fond.) Oui, certes, je la servirai, je la guiderai!... C'est le désir de mon

vieux directeur... lui, qui m'a deviné, qui a fait ma réputation.

SCÈNE VI

JOCELYNE, LOIC, *ils entrent par le fond*, PLUCHARD.

Jocelyne a une mise très-simple.

LOÏC, à Jocelyne qui n'ose pas entrer.

Il vous accueillera bien... Il est si bon!

Jocelyne entre ; Loïc sort et ferme la porte.

PLUCHARD, allant à elle.

Soyez la bienvenue, Mademoiselle, la recommandation de... que vois-je?... vous, Mademoiselle!...

JOCELYNE, sans lever les yeux.

Oui, Monsieur, et j'ose espérer...

PLUCHARD.

Vous ici... chez moi!... vous ne me reconnaissez donc pas?

JOCELYNE, le reconnaissant.

M. Pluchard!... ô mon Dieu!

Elle descend la scène.

PLUCHARD, à lui-même.

C'est le spectre de Saint-Brieuc... Côtes-du-Nord...

JOCELYNE, balbutiant.

Je ne savais pas... j'ignorais que ce nom d'Annibal et celui de Saint-Amour...

PLUCHARD, très-animé.

Saint-Amour a péri victime d'une avalanche de pommes... crues... crûes!... il est tombé en marmelade! (A part.) Contenons-nous, contenons-nous.

JOCELYNE.

Monsieur...

PLUCHARD, avec une politesse affectée et beaucoup d'émotion cachée sous une gaieté factice.

Mais que je me réjouisse... dans mes plus folles espérances, je n'avais pu concevoir la pensée de l'honneur qui m'était réservé aujourd'hui... j'en suis ivre de joie!... Mademoiselle de Kerkabiou ici... Elle que je croyais mariée à un homme bien digne de fixer son cœur... à ce monsieur Kernevel!...

JOCELYNE.

Monsieur..., M. Kernevel est devenu l'ennemi de ma famille, et si je vous suis adressée, c'est que le directeur qui m'a engagée a précisément pour successeur ce même M. Kernevel.

PLUCHARD, vivement.

Lui, mon directeur!... ah! mais c'est donc la journée aux surprises... (ironiquement, et avec une grande politesse) agréables!

JOCELYNE.

Jugez, Monsieur, si j'ai besoin de vos conseils...

PLUCHARD.

Des conseils à mademoiselle de Kerkabiou!... chez qui se révèle une vocation si soudaine!... qui joint à l'éclat d'un beau nom tout ce qui commande le succès? à mademoiselle de Kerkabiou les conseils d'une... queue rouge, qu'on hue, qu'on bafoue, et dont elle a été la première à faire justice!

JOCELYNE.

Monsieur... si vous saviez...

PLUCHARD.

Allons, vous raillez!.. qui donc oserait donner

des avis à mademoiselle de Kerkabiou? à elle dont le goût... est si sévère!...

JOCELYNE, prête à défaillir.

Ah! Monsieur!...

PLUCHARD, vivement.

Loïc? (Loïc rentre par la gauche; allant à Jocelyne avec beaucoup d'intérêt.) Mon Dieu! Mademoiselle, qu'avez-vous?... (A Loïc.) Un siége!...

Loïc approche une chaise.

JOCELYNE, se raidissant, avec ironie.

Moi, Monsieur?... rien, je n'ai rien... vous me faites une réception si touchante... et de si bon goût... que vous m'avez fait comprendre qu'il serait ridicule à moi d'en avoir de l'émotion.

Elle s'appuie sur la chaise.

PLUCHARD, blessé.

Ah! (Il s'éloigne avec humeur, puis reprend le ton de gaieté ironique.) C'est juste, au fait... l'émotion... dans notre métier, il faut s'y faire; vous en aurez bien d'autres. Je sais ce que c'est; j'ai passé par Saint-Brieuc, moi... ah! ah! ah!

JOCELYNE, à part, s'asseyant accablée.

Oh! mon Dieu!

PLUCHARD, se promenant avec agitation.

Loïc... place donc sous les pieds de mademoiselle de Kerkabiou ce coussin de Smyrne, que m'envoya l'ambassadeur du Sultan, à moi... *queue rouge!* (Loïc apporte le coussin qui est au fond. L'émotion de Jocelyne devient croissante.) Loïc... mademoiselle de Kerkabiou me paraît avoir besoin d'un réconfortant, verse de ce vin de Constance, qui me fut donné par la reine d'Angleterre, lors de mes représentations à Londres, à moi... *queue*

rouge! (Loïc prend une bouteille dans la console de gauche.) Loïc... sers mademoiselle de Kerkabiou dans cette coupe d'or, dont la province vient de me faire l'offrande... à moi... *queue rouge!*

Loïc prend une coupe d'or sur la console de gauche et s'approche de Jocelyne.

JOCELYNE, se levant avec effort.

Assez, Monsieur... assez!... je n'accepte pas.

Loïc remet en place la bouteille et la coupe et reporte au fond la chaise et le coussin, puis se tient à l'écart.

PLUCHARD.

C'est juste!... j'oubliais qu'il ne saurait y avoir rien de commun entre mademoiselle Jocelyne de Kerkabiou et moi... *queue rouge!...*

JOCELYNE.

Ah! Monsieur... vous avez une bien cruelle mémoire!...

PLUCHARD, avec amertume.

Pas plus cruelle que la torture que j'ai subie...

Air *d'Aristippe.*

N'est-ce donc pas une honteuse lutte
Que d'écraser, pour user de ses droits,
Un pauvre acteur, tremblant quand il débute,
Quand il est là suppliant et sans voix?
Avec énergie.
Ah! c'est affreux!

JOCELYNE.

Oui, Monsieur, je le crois.

PLUCHARD, articulant à peine.

Frapper les gens quand ils sont sans défense...
C'est une horreur! c'est une lâcheté!...

JOCELYNE, prête à défaillir.

Hélas! Monsieur, j'en fais l'expérience
Même avant d'avoir débuté.

Pluchard fait un mouvement involontaire d'intérêt.

LOÏC, à Pluchard, en s'approchant de lui.

Ah! Monsieur, vous n'avez pas été gentil...

Pluchard s'éloigne avec humeur.

JOCELYNE, prêtant l'oreille vers le fond.

On vient, je crois... où cacher tant d'humiliations!

LOÏC, bas, à Jocelyne.

Venez, ma pauvre demoiselle, par le petit escalier, vous ne rencontrerez personne.

Loïc et Jocelyne sortent par la gauche.

SCÈNE VII

PLUCHARD, *puis* UN DOMESTIQUE, *ensuite* KERNEVEL.

PLUCHARD, d'abord seul, se promenant avec agitation, très-ému, mais triomphant.

Ah! je... je n'espérais pas...— J'ai... j'ai bien pris ma revanche!... (Il essuie une larme.) Je l'ai vue, là... suppliante, à mes p.... je l'ai écras... — Je suis bien content... oh! mais, bien... (Tout à coup et dominé par l'émotion.) Non, j'étouffe! j'étouffe!

Il tombe assis près du guéridon.

UN DOMESTIQUE, annonçant du fond.

Monsieur Kernevel!

PLUCHARD, se relevant tout à coup.

Qu'il entre! ah! qu'il entre! (Le domestique sort.) Il arrive à point, celui-là!... je vais bien l'arranger!... (Par réflexion.) Mais non, je ne peux pas... quel dommage qu'il y ait une police correctionnelle!

KERNEVEL, entrant vivement par le fond.

Mon cher Annibal, je vois à l'empressement que

vous mettez à me recevoir, que, si vous avez changé de nom, vous n'avez pas oublié le mien.

PLUCHARD, avec une politesse froide.

Le principal mérite d'un acteur, Monsieur, c'est la mémoire !

KERNEVEL.

Oh! vous en avez tant d'autres!...

PLUCHARD.

Je tiens à vous prouver que je possède surtout celui-là.

KERNEVEL, gaiement.

Tant mieux, morbleu! tant mieux.

PLUCHARD, à part.

Il ne comprend pas, le cuistre !

KERNEVEL.

Vous savez que je suis votre directeur?

PLUCHARD.

On me l'a dit.

KERNEVEL.

Et mon premier soin est de venir vous trouver, vous, l'enfant chéri du public, vous, la clef de voûte de mon théâtre!... J'ai déjà parlé de vous aux auteurs... vous n'aurez que de bons rôles... quoique tous les rôles soient bons quand ils sont joués par vous...

PLUCHARD.

Vous vous trompez; les rôles sont comme les directeurs; il y en a de bons, il y en a de mauvais, il y en a d'exécrables; il y en a qui ne méritent pas qu'un galant homme leur ôte son chapeau.

KERNEVEL, naïvement.

Des rôles?

PLUCHARD, *avec ironie.*

Oui... des rôles. (*A part.*) Il ne comprend pas, le cuistre...

KERNEVEL.

Je choisirai les vôtres, et nous n'aurons ensemble que d'excellents rapports.

PLUCHARD, *se posant, les bras croisés, devant Kernevel.*

Ah ça! mais vous ne vous souvenez donc pas de ce qui m'est arrivé à Saint-Brieuc... Côtes-du-Nord?

KERNEVEL, *légèrement.*

Ah! ah! vous pensez encore à cette folie?... Entre amis, on se fait des farces... et je vous regarde comme mon ami.

PLUCHARD, *appuyant.*

Oui, je le suis... et un fidèle encore; car depuis ce jour-là...

AIR : *Aux braves hussards du deuxième.*

Quand, par malheur, tombé dans la rivière,
Un homme jett' des cris de désespoir,
Je cours soudain, bercé par un' chimère,
Par le désir de vous apercevoir. (*bis.*)
Un homme est-il écrasé dans la foule,
J'accours encor, pensant toujours à ça,
Et, par hasard, quand un' maison s'écroule,
Je m'écrie : Il n'était pas là !
Quoi ! mon ami, grand Dieu ! n'était pas là !

Allongeant la mesure du dernier vers.

Quoi ! ce cher ami, cet excellent Kernevel, grand Dieu ! n'était pas là !

KERNEVEL, *cherchant à rire.*

Ah! ah! c'est charmant!

PLUCHARD.

...st-ce pas?...

Il rit aussi.

KERNEVEL.

Allons, que diable! oubliez une mauvaise plaisanterie...

PLUCHARD, ironiquement, mais de façon à ce que Kernevel puisse s'y méprendre.

Et embrassons-nous!

KERNEVEL, franchement.

Volontiers.

PLUCHARD, le repoussant rudement.

Mais j'aimerais mieux embrasser... la religion mahométane... et courir le macadam, à pied avec des babouches...

KERNEVEL, stupéfait.

Quoi!

PLUCHARD, poursuivant son idée.

De maroquin jaune...

KERNEVEL.

Comment?

PLUCHARD, de même.

Serin!

KERNEVEL, après avoir fait un mouvement de vive contrariété.

Mais enfin, nous sommes destinés à vivre ensemble, puisque mon privilége porte textuellement que les engagements faits par mon prédécesseur subsistent.

PLUCHARD.

Excepté le mien!

KERNEVEL, stupéfait.

Pas possible!

PLUCHARD.

J'ai contracté avec un brave et digne homme, plein de probité, plein d'honneur...

KERNEVEL.

Mais...

PLUCHARD.

Je ne vous critique pas. Incapable de tromper personne....

KERNEVEL.

Eh bien!...

PLUCHARD.

(Je ne vous critique pas.) Mais sous la réserve que, si son successeur n'était pas dans les mêmes conditions, je deviendrais libre... (Je ne vous critique pas.) Je m'en vais.

KERNEVEL, désespéré.

Je suis ruiné... c'est un assassinat!

PLUCHARD.

C'est bien aimable à vous d'avoir cette idée-là... (Avec assentiment.) Monsieur Kernevel, elle ajoute un grand charme à ma retraite.

KERNEVEL, suppliant.

Mon cher Annibal...

PLUCHARD.

AIR : *Disposez, Monsieur Sans-Gêne.*

Nous ferions mauvais ménage,
Vous arrivez, je m'en vais.
On n'enferma jamais
Deux tigres dans la même cage.

KERNEVEL.

Quel est cet enfantillage ?
Vous voudriez me quitter ?
Vous resterez, je gage...

ANNIBAL.

Qui, moi? rester ?

Mieux vaut cent fois,
Je crois,
La destinée
Infortunée
D'un forçat de Toulon,
Ou d'un auteur de l'Odéon.
Non ! non ! non ! non !

KERNEVEL, à part, désespéré.

Avant six mois,
Je crois,
Ma destinée
Est terminée !
Il perd donc la raison ?
C'est une affreuse trahison !
Non ! non ! non ! non !

Pluchard passe à droite à la fin de l'ensemble.

KERNEVEL.

Eh bien !... voyons... je vois ce que c'est... Vous voulez une petite augmentation, n'est-ce pas? allons, parlez... je suis prêt à faire un sacrifice... que voulez-vous?

PLUCHARD, avec fermeté.

Je veux quitter le théâtre le jour où vous en prendrez la direction...

KERNEVEL, désolé.

Non ; je ne sortirai pas d'ici que vous n'ayez changé de résolution !

PLUCHARD, tranquillement.

Ah ! alors, je vais donner congé, je vous cède la place...

Il remonte vers la droite.

KERNEVEL, le suivant.

Un mot... un seul !

PLUCHARD, se retournant.

Saint-Brieuc !... (il ouvre la porte et se retourne encore) Côtes-du-Nord !

Il sort par la droite.

SCÈNE VIII

KERNEVEL, *puis* MADAME JOLIBOIS.

KERNEVEL, d'abord seul et désolé.

Il m'échappe!... un homme qui, quand il joue, fait monter la recette de mille francs!... Naturellement, en demandant le privilége, j'avais compté là-dessus... j'étais sûr de m'enrichir, et, à présent, que faire?... quel moyen employer?

MADAME JOLIBOIS, entrant vivement par le fond. Elle tient des papiers à la main.

Ah!... voilà mes papiers!... je n'ai pas perdu de temps!

KERNEVEL, allant vivement à elle.

Ah! Madame... seriez-vous madame Annibal?

MADAME JOLIBOIS.

Non, Monsieur... mais je suis sur le bord de l'être; voici mon acte de naissance, mon contrat de mariage, l'acte de décès de Jolibois... (Elle donne des baisers à ce dernier papier.) Pauvre Jolibois!

KERNEVEL, avec empressement.

Vous êtes la prétendue d'Annibal? quel bonheur! nos intérêts sont les mêmes.

MADAME JOLIBOIS.

Comment, les mêmes... j'imagine que vous n'avez pas de prétentions sur sa main.

KERNEVEL.

Écoutez! vous tenez à l'avenir artistique d'Annibal?

MADAME JOLIBOIS.

Si j'y tiens?... comme à mes prunelles, Monsieur..., le rêve de toute ma vie, c'est de porter le nom d'un homme célèbre, d'un artiste!

KERNEVEL.

Eh bien! Annibal veut quitter le théâtre... il rompt son engagement.

MADAME JOLIBOIS.

Sac à papier! qu'est-ce que vous me dites-là?

KERNEVEL.

Il vient de me signifier sa retraite, à moi, son directeur.

MADAME JOLIBOIS.

Mais autant que j'épouse le premier venu, alors!... Comment! voilà un homme qui est tout badigeonné de gloire, et il s'amuse à se gratter pour qu'il n'en reste rien.

KERNEVEL.

C'est insensé!

MADAME JOLIBOIS.

Ah! que je ne suis pas comme ça!... Si jamais j'avais eu l'honneur d'être embrassée par Napoléon, je ne me serais plus débarbouillée de ma vie!... voilà mon caractère!

KERNEVEL.

Unissons nos efforts!

MADAME JOLIBOIS, lui prenant les mains avec effusion.

Unissons-les, mon cher Monsieur!

AIR : *Grand Dieu ! quelle aventure ! (Un Monsieur et une Dame).*

ENSEMBLE.

MADAME JOLIBOIS.

Unissons par adresse
Nos efforts et nos vœux ;
Sa gloire et ma tendresse
Y gagn'ront toutes deux !

KERNEVEL.

Unissons par adresse
Nos efforts et nos vœux ;
Et sa gloire et ma caisse
Y gagn'ront toutes deux !

MADAME JOLIBOIS.

C'est d' sa gloir' que je suis jalouse,
Tous mes projets seraient déçus !
Quand c'est son talent que j'épouse,
Il irait mettre un éteignoir dessus !

Reprise de l'ensemble.

Unissons par adresse, etc.

A la fin de l'ensemble, madame Jolibois donne une poignée de main à Kernevel et lui parle bas avec animation.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PLUCHARD ET LOIC. *Ils entrent par la droite.*

PLUCHARD, en entrant, à Loïc, avec intérêt.

Et tu dis qu'elle est malheureuse?

LOÏC.

Bien malheureuse !

MADAME JOLIBOIS, apercevant Pluchard.

Ah ! le voilà !

PLUCHARD, à Kernevel.

Encore ici, Monsieur?

KERNEVEL, bas, à madame Jolibois, après avoir salué Pluchard, comme s'il se retirait.

Madame, je n'espère qu'en vous.

MADAME JOLIBOIS, à Pluchard.

Eh ben! je viens d'en apprendre de belles! (A Kernevel.) Venez, directeur, venez; je trouverai bien le moyen de le contraindre à rester votre pensionnaire!

PLUCHARD.

Je suis curieux de le connaître!

MADAME JOLIBOIS, à Pluchard.

On vous le montrera!...

Elle sort avec Kernevel par le fond.

SCÈNE X

PLUCHARD, LOIC.

PLUCHARD, vivement et avec intérêt soutenu pendant toute la scène.

Achève ce que tu disais... Jocelyne...

LOÏC.

Ah! Monsieur, avez-vous été méchant avec elle? vous qui êtes si bon... et c'est une Bretonne!... vous n'êtes donc plus Breton?

PLUCHARD, vivement.

Tu me gronderas plus tard... parle-moi d'elle... de Jocelyne.

LOÏC.

Ruinée, Monsieur!

PLUCHARD.

Ruinée!

LOÏC.

Et c'est pour soulager sa vieille mère infirme qu'elle veut jouer la comédie.

PLUCHARD.

Par dévouement!... et j'ai pu...

LOÏC.

Oui, Monsieur, vous étiez son seul espoir... aussi, ne sachant à quel saint se vouer, elle se désole...

PLUCHARD, vivement.

Cours, cherche-la, découvre sa retraite... Je veux la voir.

LOÏC.

Ça ne sera pas long... je l'ai retenue...

Il va à la porte de gauche.

PLUCHARD.

Il l'a retenue!... ah! brave Loïc!

SCÈNE XI

PLUCHARD, JOCELYNE, LOIC.

LOÏC, faisant entrer Jocelyne qui est tremblante.

L'orage est passé... n'ayez pas peur!

Il va chercher un siége pour Jocelyne.

PLUCHARD, allant vivement à Jocelyne, avec un grand respect.

Venez, Mademoiselle, venez... (Prenant des mains de Loïc un siége.) Non, Loïc, c'est à moi, à moi seul... de servir mademoiselle Jocelyne, et je suis trop honoré...

Il approche la chaise; Jocelyne refuse avec un geste gracieux; alors Pluchard fait un signe à Loïc, qui reporte la chaise au fond et sort par la gauche.

JOCELYNE, touchée.

Monsieur Pluchard !

PLUCHARD, plein de confusion.

Ah ! Mademoiselle !... moi qui suis de Nantes... j'ai agi envers vous comme si j'étais... des environs...

JOCELYNE.

A quoi bon rappeler ?

PLUCHARD.

Pour m'en souvenir ; car je veux employer ma vie à effacer ce qu'il y a d'abominable dans ma conduite... vous qui méritez d'être honorée comme une madone...

JOCELYNE.

Oh !

PLUCHARD, vivement.

Comme une madone ! (Geste de modestie de Jocelyne.) Oh ! vous pouvez m'injurier, je ferai chorus avec vous... allez, commencez, ça me fera plaisir...

Il se croise les bras.

JOCELYNE, avec grâce.

L'accueil que vous me faites en ce moment m'a fait oublier l'autre...

PLUCHARD, vivement.

Oublier ! (A part.) Faut-il qu'elle soit bonne !... (Haut.) Ah ! Mademoiselle... faut-il que vous soyez... (Changeant tout à coup d'intention.) Non, voyez-vous, j'ai voulu faire de la dignité avec vous, et j'ai été bête comme un animal que je suis !... de la dignité !... un comique ! je suis sorti de mon emploi et j'ai été stupide ! (Avec simplicité et expression.) Voudriez-vous accepter quelque chose... avec un peu de sucre... (Il se dirige vers la

console à gauche et revenant à Jocelyne.) Du vin... ordinaire, dans un verre... ordinaire?

JOCELYNE, touchée et avec grâce.

Merci!

PLUCHARD.

Bien vrai?

JOCELYNE, gracieusement.

Bien vrai!

PLUCHARD.

Mais comment se fait-il donc, mon Dieu, que vous ayez pris la résolution, si contraire aux idées de votre famille, d'entrer au théâtre?

JOCELYNE.

C'est bien simple, M. Kernevel avait, à ce qu'il paraît, des prétentions à ma main (avec ménagement) et un des moyens qu'il employa contre vous, fut cette... rencontre au spectacle...

PLUCHARD.

Je sais le reste... je puis même dire : j'ai reçu le reste!... passons!...

JOCELYNE.

Non, Monsieur, souffrez que j'en parle; car je vous ai paru cruelle... (Geste affirmatif de Pluchard.) Je l'ai bien senti depuis... et cependant, je n'étais que folle, étourdie... c'était la première fois que j'entrais dans une salle de spectacle; tout y était pour moi un objet de surprise et d'amusement... mais sans méchante intention... (Mouvement de surprise de Pluchard.) Oh!... je vous le jure... (Joie muette de Pluchard.) Et pourtant, j'ai besoin de votre pardon...

PLUCHARD.

Oh!

Il étend les mains sur la tête de Jocelyne avec une émotion comique.

JOCELYNE.

M. Kernevel crut son triomphe assuré... il demanda ma main... je la lui refusai... et mon refus devint la cause de notre ruine.

PLUCHARD.

Comment?

JOCELYNE.

Mon père nous avait légué des dettes mal définies envers la famille Kernevel... Après mon refus de l'épouser, M. Kernevel nous fit un procès... il était avocat... il gagna. Ma mère vint à Paris pour y suivre l'appel du jugement, espérant qu'il serait cassé.

PLUCHARD, vivement.

Kernevel?

JOCELYNE.

Le jugement.

PLUCHARD.

Ah! c'est dommage.

JOCELYNE.

Il n'en fut rien.

PLUCHARD, avec regret.

Ni l'un, ni l'autre, alors? Ah! la justice!... pourquoi a-t-elle une balance, cette femme-là? Il est vrai qu'on ne voit jamais rien dedans. Continuez!...

JOCELYNE.

Nous étions sans ressources... bientôt ma mère, vaincue par le chagrin, tomba malade... elle est infirme, Monsieur...

PLUCHARD, avec chagrin.

Allons... bon... il ne manquait plus que ça.

JOCELYNE.

Je cherchai des écolières de musique... c'est chez

l'une d'elles que je vis l'honnête homme qui dirige votre théâtre, il m'offrit un engagement, j'acceptai .. pour ma mère.

PLUCHARD, touché.

C'est bien, ça... c'est ma foi... bien !

JOCELYNE.

Mais j'attendais tout de la bienveillante protection de votre directeur... (Avec chagrin.) Elle me manque maintenant.

PLUCHARD, avec simplicité.

Et vous avez compté sur moi?

JOCELYNE.

On me l'avait fait espérer, du moins.

PLUCHARD.

Mais, ma pauvre demoiselle, je n'appartiens plus au théâtre... je le quitte dans huit jours.

JOCELYNE, avec douleur.

Ah !

PLUCHARD.

J'ai rompu, parce que je ne veux pas avoir de rapports avec ce Kernevel...

JOCELYNE, douloureusement.

Vous avez raison, mais moi, j'ai ma mère... il faut que j'y reste... sans guide et sans appui contre un danger qui me menace.

PLUCHARD.

Un danger?

JOCELYNE.

L'habilleuse vient de m'apporter le costume que je dois revêtir ce soir pour mon début, et, dans ce costume, j'ai trouvé une lettre.

PLUCHARD, vivement.

Une lettre? dans un costume? Au fait, c'est moins étonnant que si le costume était dans... Et de qui?

JOCELYNE, lui remettant la lettre.

Elle n'est pas signée.

PLUCHARD.

Ah! la vilaine écriture... (Lisant.) « Quelqu'un qui vous aime et qui désire être aimé de vous, vous jettera, ce soir, un bouquet... Si, après l'avoir ramassé, vous en respirez le parfum, ce sera un consentement à combler tous ses vœux! » — Ah! le polisson... ah! le chenapan... mais vous ne le flairerez pas.

JOCELYNE.

Et si ce jeune homme... car je suis sûre que c'est un jeune homme.

PLUCHARD.

C'est vraisemblable... quoique...

JOCELYNE.

S'il me siffle, moi qui suis si inexpérimentée... si peu sûre de moi...

PLUCHARD, vivement.

Vous siffler, vous?... mais je saute sur lui, je le découpe, et je vous apporte ses débris... ce sera affreux...

JOCELYNE.

Ah!...

PLUCHARD.

Mais ne craignez rien... je vous soutiendrai... je vous encouragerai... je veux que vous soyez applaudie, et vous le serez...

JOCELYNE, avec bonheur

Ah! Monsieur...

PLUCHARD.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Je vois d'ici la salle entière
Sourire au talent gracieux ;
Vos premiers pas dans la carrière
Seront des pas victorieux :
Croyez-en mon cœur... et vos yeux.

Avec un sentiment de crainte bienveillante.

Mais cette carrière profane
Où, ce soir, vous vous élancez...

Avec force.

C'est un bagne!...

Mouvement d'effroi de Jocelyne; Pluchard reprend d'un ton prophétique.

Où je vous condamne
A vingt ans de bravos forcés !

JOCELYNE.

Ah! Monsieur, quel espoir vous me donnez là!

PLUCHARD.

Vous verrez!... Je vais vous faire répéter... ici... mais, pour vous familiariser avec votre personnage, mettez-en le costume... c'est très-important!

JOCELYNE.

Oui, mais plus tard, si ce monsieur me persécute... vous ne serez plus au théâtre... et alors...

PLUCHARD, vivement.

Mais j'y serai! oh! j'y serai! Vous courez un danger, et je vous abandonnerais? Ce serait lâche et petit! Pour déjouer tous les projets, je veillerai comme une duègne espagnole, comme une affreuse vieille femme; je vais contracter un nouvel engagement.

JOCELYNE.

Ah ! Monsieur, que vous êtes bon !

PLUCHARD.

Bon ?... Ah ! ben oui... vous ne me connaissez guère... Bon ?... (Il va agiter une sonnette, qui est sur la console de gauche.) Mais c'est comme ça ; parce qu'on ne veut pas être méchant, on passe pour bon ; c'est déplorable ! Allez vous habiller, allez !

Loïc entre par la gauche.

JOCELYNE, avec reconnaissance.

J'y vais, Monsieur, j'y vais.

Elle passe près de Loïc.

PLUCHARD.

Loïc, tu diras à Sophie d'accompagner mademoiselle Jocelyne, et de l'aider à sa toilette.

JOCELYNE.

Merci ! merci !

Elle va à la porte de gauche.

LOÏC, à Jocelyne.

Qu'est-ce que je vous avais dit ?

Ils sortent par la porte de gauche.

SCÈNE XII

PLUCHARD, *puis* MADAME JOLIBOIS.

PLUCHARD, d'abord seul, avec exaltation.

Et elle me remercie !... elle... qui me fait aimer le théâtre... Oh ! j'ai un but maintenant !... Comme je vais m'efforcer de plaire au public... Je vais tâcher d'être bête... pour avoir du crédit, pour que ma protection lui soit efficace... Mais renouer avec ce

Kernevel... ah! ça me coûte!... Eh ben! c'est bien fait... j'ai été dur avec elle... je me flagelle, je me mortifie... je ne l'ai, ma foi, pas volé!

MADAME JOLIBOIS, entr'ouvrant la porte du fond, et d'un ton sentimental.

Annibal!

PLUCHARD, sans se retourner.

Tiens, c'est ma propriétaire, je l'avais oubliée.

MADAME JOLIBOIS, de même, en entrant, en faisant deux pas.

Annibal, vous m'aimez?

PLUCHARD.

Après?

MADAME JOLIBOIS, de même.

Vous ne voudriez pas me faire de la peine?

PLUCHARD.

Ensuite?

MADAME JOLIBOIS.

J'ai promis de *m'entreposer* dans l'intérêt de l'art.

PLUCHARD.

Entreposez-vous.

MADAME JOLIBOIS, descendant la scène, et comme prenant un parti.

Annibal, je suis tout miel ou tout vinaigre.

PLUCHARD.

Le miel est agréable, mais je ne déteste pas un filet de vinaigre dans certains cas.

MADAME JOLIBOIS.

Je suis un agneau ou... un chat... Dans ce moment-ci (avec force) c'est l'agneau qui parle.

PLUCHARD.

Ce phénomène ne s'était pas produit depuis La Fontaine.

MADAME JOLIBOIS.

Certes, il n'est pas dans la nature qu'une femme se jette aux genoux d'un homme...

PLUCHARD.

Non.

MADAME JOLIBOIS.

Mais moi, je m'en moque... et, s'il ne faut que ça pour que vous restiez au théâtre, je m'y précipite.

Elle fait un mouvement pour s'agenouiller.

PLUCHARD, la retenant.

Eh ben!... eh ben!... vos désirs, ma belle propriétaire, ne sont-ils pas des ordres pour moi?...

MADAME JOLIBOIS, vivement.

Vous gardez votre engagement?

PLUCHARD.

Faites venir le directeur. (A part.) J'aime mieux ça.

MADAME JOLIBOIS, l'embrassant.

Vous êtes un amour!

PLUCHARD, se défendant.

Quoi donc! quoi donc!

MADAME JOLIBOIS, à part.

Il m'adore, j'en étais sûre! ah! les artistes! ils ont tous de ça... (elle met la main sur son cœur) plus ou moins... ceux qui en ont! (Elle va vivement à la porte du fond.) Venez!... j'ai parlé pour vous; c'est arrangé... Cupidon l'emporte!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, KERNEVEL.

KERNEVEL, entrant par le fond.

Ah! monsieur Annibal... que de reconnaissance.

Pluchard s'assied près du guéridon.

PLUCHARD, froidement.

Asseyez-vous.

KERNEVEL, hésitant.

Oh!

MADAME JOLIBOIS, vivement.

Le grand homme vous dit de vous asseoir.

KERNEVEL, allant chercher une chaise au fond, et venant s'asseoir au milieu.

Quelles que soient vos conditions... un homme de votre talent...

PLUCHARD, brusquement.

Laissez là mon talent; je connais le vôtre, et je ne vous en dis rien.

KERNEVEL.

Je vous écoute.

MADAME JOLIBOIS, à Kernevel, avec vivacité.

Alors, taisez-vous.

Elle remonte et passe à droite, en laissant le guéridon entre Pluchard et elle.

PLUCHARD.

Vous avez parmi vos pensionnaires une... jeune personne, que je connais... que vous avez connue aussi à Saint-Brieuc.

KERNEVEL.

Ah! oui... la petite Jocelyne, qui débute ce soir.

PLUCHARD, appuyant.

Mademoiselle Jocelyne de Kerkabiou!

KERNEVEL, un peu interdit.

Oui, mademoiselle Jocelyne de...

PLUCHARD.

Je vois à vos dispositions bienveillantes que vous la protégerez d'une façon toute spéciale...

KERNEVEL.

Sans doute, et dès que cela vous complaît.

MADAME JOLIBOIS, regardant Pluchard.

Complaît!... Quel est ce mot de conducteur d'omnibus?

PLUCHARD, à Kernevel.

Enfin, vous entendez lui faire une position honorable, qui la mette à l'abri du besoin... qu'elle n'aurait jamais dû connaître; et ceci, particulièrement, doit lui valoir vos sympathies!

KERNEVEL.

Certainement.

MADAME JOLIBOIS, à Pluchard, en s'accoudant sur le guéridon.

Ah! mais dites donc, avec quelle chaleur vous parlez de cette demoiselle!

PLUCHARD.

Qu'est-ce que ça vous fait, puisque je vous épouse?

MADAME JOLIBOIS.

A la bonne heure, mais cependant...

PLUCHARD, à Kernevel.

Que gagne-t-elle?

KERNEVEL.

Une misère... huit cents francs... (Avec intention.) Mais comme je tiens à ce qu'elle sache que je m'intéresse à elle, j'ai l'intention de porter ses appointements à...

PLUCHARD.

A six mille francs, c'est très-bien.

KERNEVEL.

Comment?

MADAME JOLIBOIS.

Six mille francs... mazette!

PLUCHARD.

Je suis charmé que cela vienne de vous, car je me serais fait scrupule de vous fixer un chiffre.

KERNEVEL, à part.

Ce scrupule! (Haut, et se levant.) Permettez... elle n'a encore aucun talent.

PLUCHARD.

Cela viendra; je me charge de son éducation théâtrale.

Kernevel reporte sa chaise au fond.

MADAME JOLIBOIS, à Pluchard.

De son éducation! Ah çà! mais vous lui portez donc un intérêt... usuraire, à c'te petite.

PLUCHARD.

Mais qu'est-ce que ça vous fait, puisque je vous épouse?

MADAME JOLIBOIS.

Ce que ça me fait... ce que ça me fait? ça me fait!

KERNEVEL, redescendant.

Eh bien!... je consens à ce que vous voulez... (A part.) Cela sert mes projets. (Haut.) Pour commencer, nous lui choisirons un rôle facile et joli... j'en sais un qui lui va merveilleusement... dans une pièce que j'ai fait déposer chez vous et dont je vois le manuscrit, là, sur cette table... vous l'avez lu?

PLUCHARD, vivement et prenant le manuscrit du bout du doigt par la faveur qui le noue.

Seriez-vous l'auteur de cette chose?

MADAME JOLIBOIS, à part, riant.

Ah! ça tombe bien!

KERNEVEL, jouant la modestie.

Pas précisément... mais j'ai donné quelques con-

seils à l'auteur... un pauvre diable... vous concevez, je l'ai désintéressé.

PLUCHARD, se levant, le manuscrit à la main.

Je comprends, vous avez acheté de l'esprit.

KERNEVEL.

Oh !

PLUCHARD.

Il n'y a pas de mal... à quoi servirait la fortune, si ce n'était à acheter... ce dont on a besoin?

MADAME JOLIBOIS, riant.

Ah ! c'est bon, ça !

Pluchard lui fait signe de se taire.

KERNEVEL.

Oh ! mais j'ai fait à l'ouvrage de nombreux changements de ma main, et je serais charmé d'avoir votre avis.

PLUCHARD.

Monsieur... la pièce est assez exécrable...

Mouvement de Kernevel.

MADAME JOLIBOIS, riant.

Ah ! ah ! ah !

PLUCHARD.

Mais il y a une bonne situation ; c'est celle dans laquelle le père qui a confié sa fille à un de ses amis, s'aperçoit qu'il veut la séduire.

KERNEVEL, vivement.

Oui, n'est-ce pas? il y a là une tirade... jolie?

PLUCHARD, brusquement.

Elle est absurde, votre tirade ! (Madame Jolibois rit.) Comment! le père découvre la coquinerie de son ami, et là où il faut une chaleureuse indignation, vous lui faites faire des calembours?... (Madame Jolibois

hausse les épaules.) Moi, voici comment j'entends cette situation...

Il parcourt le manuscrit.

KERNEVEL.

Cinquième acte, scène huitième.

PLUCHARD.

Je ne fais pas les phrases... je m'attache au sens seulement. Écoutez bien... Que vois-je?... cette affreuse écriture!...

KERNEVEL.

C'est la mienne.

PLUCHARD, à part, en tirant de sa poche la lettre que Jocelyne lui a remise et dont il compare l'écriture à celle du manuscrit.

Celle de la lettre que Jocelyne a reçue... c'est lui!... (Haut et vivement, à Kernevel.) Ah! misérable gueux! et tu oses te présenter devant moi après avoir tenté de séduire une pauvre enfant dont tu devais être le protecteur et l'appui!... (Remontant un peu et indiquant la porte du fond.) Va-t'en! profite de la porte... c'est le vrai moment!

MADAME JOLIBOIS.

Voilà de la passion! c'est superbe!

KERNEVEL.

Quelle chaleur! ah! ah! ah!

PLUCHARD.

Tu ris?... mais justifie-toi donc!... voyons, j'attends, je t'écoute! As-tu pu croire qu'elle répondrait à tes agaceries de satyre?... Mais alors tu es donc encore plus bête que tu n'es lâche!

MADAME JOLIBOIS.

Ah! bravo!

KERNEVEL.

C'est admirable! ah! ah! ah!

PLUCHARD.

Quoi! bravo! quoi, admirable!... (A lui-même.) Mais il ne comprend donc rien, ce gredin-là? (Il place sous les yeux de Kernevel et tout ouvert le billet que Jocelyne lui a remis.) Reconnais-tu ton écriture?

KERNEVEL, qui jusque-là n'a pas cessé de rire et s'arrêtant tout à coup stupéfait.

Quoi!

MADAME JOLIBOIS.

Ah! l'auteur est bien dans le sentiment aussi.

PLUCHARD, jetant loin de lui le manuscrit.

Comprends-tu maintenant qu'il ne s'agit pas de ta misérable pièce; cette jeune fille vénérable, c'est Jocelyne! ce ridicule séducteur gris-pommelé... c'est toi. (Très-vite.) Toi, toi, toi!

KERNEVEL.

Monsieur!...

MADAME JOLIBOIS, à Pluchard.

Vous ne jouez donc pas une scène?

PLUCHARD.

Jouer une scène!... mais c'en est une que je lui fais, à lui! ma fureur, c'est une vraie fureur, à moi! (Il a saisi Kernevel au collet.) Voyez comme je le secoue...

KERNEVEL.

Monsieur, vous allez me déchirer!

PLUCHARD, le faisant pirouetter.

Je vais le déchirer; ce n'est pas de l'imitation, ça!

KERNEVEL.

Vous m'étranglez!

PLUCHARD, le secouant toujours.

Je l'étrangle; c'est nature, ça!

MADAME JOLIBOIS, qui a passé à gauche.

Arrêtez! il abîme son directeur.

PLUCHARD.

Lui, mon directeur!

KERNEVEL.

Monsieur Annibal, revenez à vous.

PLUCHARD.

A moi, oui; à vous, jamais... je vous lâche!

Il repousse vivement Kernevel, qui trébuche.

KERNEVEL, tombant sur un siége près du guéridon.

Ah! grand Dieu!

MADAME JOLIBOIS.

Quitter le théâtre pour une petite péronnelle...

PLUCHARD.

Vous la respecterez, sacrebleu! Je plane sur elle, savez-vous!

MADAME JOLIBOIS.

Je vous interdis de planer sur personne!

PLUCHARD.

Qu'est-ce que ça vous fait, puisque je vous épouse?

MADAME JOLIBOIS.

Ah! mais minute... je vous ai offert ma main parce que vous avez du talent... et vous voulez le mettre au porte-manteau?... Mais, Monsieur, un comédien qui ne joue plus la comédie, je le regarde ᴖmme un quinquet qui n'est pas allumé... ça n'est ı à rien.

PLUCHARD.

Comment, un quinquet?... cette comparaison manque de clarté... expliquez-vous ?

MADAME JOLIBOIS.

Je ne veux rien de vous, ni votre cœur, ni votre nom de Pluchard, ni même cette... bourrache que vous pourrez faire infuser, encadrer, empailler à votre aise...

Elle jette la fleur à terre, et remonte la scène.

PLUCHARD, ramassant la fleur avec joie.

Oh ! merci !

MADAME JOLIBOIS, redescendant un peu.

Il me remercie...

PLUCHARD.

Puisque je reste garçon...

KERNEVEL, désolé.

Il quitte le théâtre !

MADAME JOLIBOIS.

Ah ! je suis hors de moi... (A Kernevel.) Monsieur Kernevel, laissons-le se refroidir, venez ; mais je vous déclare que, si vous ne le faites pas changer d'avis, je flanque le feu à votre boutique !

KERNEVEL, se relevant.

Madame !

Ils remontent tous deux.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LOIC, *puis* JOCELYNE.

LOÏC, à Pluchard, en entrant par le fond.

Monsieur, c'est cette demoiselle qui vient pour répéter son rôle.

PLUCHARD, à part.

Ah! pauvre enfant... j'ai bien arrangé ses affaires! la voilà sans protection contre ce sacripant!

JOCELYNE, elle paraît au fond, vêtue d'un charmant costume de bacchante; elle remet son burnous à Loïc, qui est auprès de la porte; — à Pluchard.

Me voilà, Monsieur.

PLUCHARD, avec admiration.

Qu'elle est jolie!... Ah! sapristi! elle est jolie...

JOCELYNE, descendant la scène.

Eh bien, Monsieur, êtes-vous content de ce costume de bacchante?

PLUCHARD, avec entraînement.

Si je le suis?... c'est-à-dire que je suis...

KERNEVEL, qui, depuis l'entrée de Jocelyne, l'a lorgnée curieusement.

Vous êtes ravissante... on n'a jamais rien vu de plus séduisant!

PLUCHARD, à part.

Comme il l'examine!... mais si elle joue la comédie, chacun aura donc le droit...

Il fait le geste de lorgner.

JOCELYNE, à Pluchard.

Eh bien, Monsieur?...

PLUCHARD, avec brusquerie.

Ce costume vous va mal... ces épaules... c'est abominable... cachez... cachez...

Il prend le burnous des mains de Loïc et le met sur les épaules de Jocelyne.

JOCELYNE, interdite.

Comment?

PLUCHARD, brusquement.

Vos jambes... c'est affreux à voir!

JOCELYNE.

Hein?

PLUCHARD, de même.

Vous êtes laide! cachez... cachez...

Il cherche à faire descendre le burnous.

JOCELYNE.

Ah! mon Dieu!

PLUCHARD, il tire le burnous par le bas; le burnous quitte les épaules de Jocelyne et tombe.

Allons, bon! (A Kernevel et à madame Jolibois.) Ne regardez pas.

Il relève le burnous et le remet sur les épaules de Jocelyne.

MADAME JOLIBOIS.

Comment! ne regardez pas...

PLUCHARD.

Allez-vous-en! nous ne répéterons pas...

JOCELYNE.

Et ma danse, ma bacchanale... vous n'avez pas vu.

PLUCHARD, brusquement.

On en a trop vu... vous ne danserez pas! vous serez mauvaise! on vous sifflera.

JOCELYNE, désolée.

Est-il possible?

KERNEVEL.

Je soutiens, moi, que Mademoiselle est charmante, je réponds de son succès.

PLUCHARD, à Jocelyne.

Ne l'écoutez pas, c'est l'anonyme au bouquet... vous dansez sur le bord d'un précipice.

JOCELYNE.

Grand Dieu!

MADAME JOLIBOIS, venant près de Pluchard.

Vous ne voulez donc pas qu'elle joue la comédie?

PLUCHARD, avec animation.

Non, Madame, car je plane sur elle.

MADAME JOLIBOIS.

Ah çà! mais, il plane toujours, il a donc des actions dans les hirondelles?

PLUCHARD.

Je suis son protecteur, sa sauvegarde! et je la livrerais à toutes les indiscrétions des binocles!...

Air : *Je voulais bien* (*Fra Diavolo*).

Je ne veux pas! (*bis.*)
Une rose au soleil se fane.
Je ne veux pas! (*bis.*)
Au public livrer tant d'appas,
Je ne veux pas; (*ter.*)
Pour qu'un admirateur profane,
Perçant ce tissu diaphane,
Dis' : V'là c' qu'elle a, v'là c' qu'elle n'a pas.
Avec une énergie croissante.
Je ne veux pas! (4 *fois.*)
Non! non!
Je ne veux pas! (*bis.*)

KERNEVEL, passant près de Pluchard.

Vous oubliez que Mademoiselle est engagée, et que moi seul...

JOCELYNE, avec regret.

C'est vrai, j'ai signé.

PLUCHARD.

Elle a signé! Ah! les jeunes filles sont bêtes... pour la plupart! (A Kernevel.) Eh bien! écoutez... Déchirez l'engagement de mademoiselle et je conserve le mien.

KERNEVEL.

Voilà qui est parlé... j'accepte !

MADAME JOLIBOIS, à Kernevel avec joie.

Ah ! je savais bien que pour moi il resterait comédien !

JOCELYNE, désolée, à Pluchard.

Et ma mère, Monsieur?

PLUCHARD, bas à Jocelyne.

Elle sera la mienne... voulez-vous?

JOCELYNE, avec joie.

Quoi !... ah !

PLUCHARD, bas, à Jocelyne.

Chut ! pas de sentiment !... plus tard... mais pas en public, je n'ai pas l'habitude... ça ferait rire.

MADAME JOLIBOIS, allant à Pluchard, et lui présentant la main.

Annibal, ma main est à vous !

PLUCHARD, gaiement.

Que diable voulez-vous que j'en fasse? j'ai déjà celle de mademoiselle, cela suffit à mon ambition.

MADAME JOLIBOIS.

Quoi ! vous qui la trouviez si laide !

PLUCHARD, vivement.

Laide ! regardez-la donc... Elle est jolie, charmante, adorable !... Je la trouve bien faite... mais pour un homme seul.

MADAME JOLIBOIS.

Le monstre ! Je comprends pourquoi il la retire du théâtre.

PLUCHARD, gaiement.

Vous comprenez. (A Jocelyne.) Elle comprend ! Cachez, cachez.

Il ferme le burnous de Jocelyne.

KERSEVEL, riant.

Il ne veut pas qu'on admire les perfections de sa femme!

MADAME JOLIBOIS.

Cet égoïsme! ah! ces artistes, ça n'a rien là.

PLUCHARD.

Depuis quand un avare donne-t-il à tout le monde la clef de son magot? (Montrant Jocelyne.) Et voilà mon magot, à moi!

MADAME JOLIBOIS.

Ah! comme il l'arrange!

PLUCHARD.

C'est-à-dire, non!... c'est moi qui suis le sien! c'est moi qui suis son magot!...

MADAME JOLIBOIS.

Au fait, il y en a en Chine, pourquoi n'y en aurait-il pas en France?

PLUCHARD, au public

AIR : *Je pars, déjà de toutes parts* (*Une Nuit de la Garde nationale*).

L'auteur,
Messieurs, m'a fait bien peur !
Me poser en grand acteur !
Dans quel rôle
On m'enrôle!
Ah! je sens trop, en le créant,
Que je suis malséant
Sous l'habit d'un géant!
Ce point convenu,
Reconnu,
Je me suis souvenu
Que, dans mon humeur triste,
J'ai dit que les succès,
Les bravos, les bouquets
N'étaient que des hochets
Sans valeur pour l'artiste.
Mais c'était une bêtise,

Un lazzi, même assez sot...
Par état il faut que j'en dise :
Ah ! n'allez pas me prendre au mot !
Je proteste,
Je conteste
Et j'atteste
Qu'un bravo,
Qui me prouve
Qu'on m'approuve,
La main sur son cœur.
Ici trouve
Un écho.
Si nous avons votre suffrage,
Pour notre orgueil, point de danger,
Car avec nous les auteurs de l'ouvrage
Modestement sauront bien s'arranger.
Par des bravos de toute espèce
Accablez-nous... point de frayeurs !...
Nous croirons que c'est pour la pièce,
Eux diront : C'est pour les acteurs !
Enfin, par un partage égal,
Que le public en masse,
En nous jugeant en face,
Proclame, indulgent tribunal,
Par un gai bacchanal,
Un succès... général !

TOUS.

Et faisant un partage égal,
Que le public en masse, etc.

FIN D'UNE QUEUE ROUGE.

L'OMELETTE FANTASTIQUE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,
le 22 août 1842.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BOYER

1. M. Sainville. — 2. M. Ravel. — 3. Madame Grassot. — 4. Madame
upuis. — 5. Mademoiselle Eugénie Byron.

L'OMELETTE FANTASTIQUE

Le théâtre représente une pièce du premier étage de la maison de Durandin. Porte d'entrée au fond. Deux portes latérales. Une croisée à gauche donnant sur la rue. Du même côté, une armoire à porte-manteaux et un guéridon. Sur l'avant-scène, à droite, Rose est occupée à mettre deux couverts sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE, *seule.*

Il n'y a que quinze jours que je suis dans cette maison-ci, et je m'ennuie déjà à Auteuil comme si j'y étais depuis quinze ans!... D'abord, monsieur, qui a cinquante-cinq ans, et qui m'a l'air d'un vieux farceur, profite toujours de ce que madame a les talons tournés pour me conter un tas de fariboles! Il me donne de petites tapes sur les joues en ricanant. C'est pas qu'il soit vilain, il est bien dans ce qu'il est; c'est un gros réjoui... Mais, c'est drôle, je n'ai jamais pu me rendre compte de ça, j'aime mieux les *jeune-homme.* Et j'ai bien tort, à la manière dont Cotillard agit envers moi, rester des huit jours sans me donner de ses nouvelles. Ah!

AIR *de l'Apothicaire.*

Quand j' pense à c' coquin d' Cotillard,
A ses procédés condamnables,

34.

Et qu' je l' compare à ce vieillard,
J' dis qu' les anciens sont plus aimables;
Du moins, pour plaire ils font des frais,
Et l'on trouv' du feu sous les cendres,
Les homm's, c'est l' contrair' des poulets :
C'est les vieux qui sont les plus tendres.

Quoique ça, je lui ai écrit de venir déjeuner ce matin. Madame est partie avant-hier, samedi, pour aller passer deux jours chez sa sœur, à Bellevue. De son côté, monsieur m'a dit qu'il me donnait *campo* pour toute la journée de lundi, de manière que Cotillard et moi nous aurons tout le temps de jaser. Mais viendra-t-il? Il est fier, lui, un teneur de livres... Ah! j'ai choisi trop au-dessus de moi, mais j'ai toujours eu un faible pour les hommes qui ont des gants. (On entend sonner.) On sonne! (Elle court à la fenêtre.) C'est lui! (Haut.) Tournez le bouton, Cotillard, la porte est ouverte. (A elle-même.) J'étais sûre qu'il viendrait; oh! il m'aime encore!

SCÈNE II

COTILLARD, ROSE.

Cotillard est pâle, il marche comme un homme exténué; il est mouillé.

COTILLARD, entrant.

Une chaise ou la mort! Bonjour, Rose, bonjour, ma chère amie!

Il s'assied.

ROSE.

Dans quel état que vous êtes donc, mon Dieu!

COTILLARD.

Il est vrai de dire que je suis peu propre à me présenter dans un bal.

ROSE.

S'il est Dieu permis d'être mouillé comme ça !

COTILLARD.

Et fatigué !... Depuis hier matin je ne me suis pas assis.

ROSE.

Vous avez passé la nuit sur pied ?

COTILLARD.

Comme un peuplier.

ROSE.

Comment ? pour venir de Paris à Auteuil ?

COTILLARD, avec sentiment.

Rose, mon cœur est à toi, mais je meurs de faim ; je te prie d'avoir pitié de l'estomac d'un teneur de livres sans place.

ROSE.

Pauvre Cotillard ! Je reviens dans la minute ; votre omelette est toute préparée ; il n'y a plus qu'à la faire.

COTILLARD, avec bonheur.

Cher ange ! que les bénédictions du ciel tombent sur toi... aux fines herbes !...

ROSE.

Bien entendu !

COTILLARD.

Va !

ROSE.

Et toujours pas de place ?

COTILLARD.

Toujours ! à moins que je ne considère la place Vendôme comme ma propriété... (riant) ce qui est une utopie. Rose sort.

SCÈNE III

COTILLARD, *seul, se secouant.*

Suis-je trempé! (Il aperçoit une brosse sur le guéridon.) Ah! voici une brosse qui me tombe du ciel. (Il se brosse.) Autrefois, c'était de la manne qui venait de là; aujourd'hui, ce sont des brosses: tout est changé. (Il ôte son habit, l'étend sur un siége auprès de la table et continue son monologue, la brosse à la main et en s'essuyant de temps en temps.) Me voici donc à Auteuil! Parbleu! l'événement qui m'y a conduit est fantastique: hier, c'était la fête à Ville-d'Avray; j'avais promis à Nathalie de l'y conduire, une modiste charmante, que j'aime... que j'aimais!... à en perdre la tête... mais, réflexions faites, je suis parti tout seul. Je prends le chemin de fer, et j'arrive à Ville-d'Avray avec la rapidité d'un oiseau... qui serait venu à pied. J'ai toujours eu un penchant assez prononcé pour les joies de banlieue; je me livre donc à la danse... Ah! sacrebleu! je m'en suis donné. J'étais mort! j'avais dansé trois fois avec une femme charmante, vingt ou vingt-deux ans, tournure gracieuse, maintien modeste, langage fleuri, pinçant du subjonctif avec une grande distinction, un peu fluette; j'en suis fâché, car je ne déteste pas les fortes femmes; je n'ai jamais pu envisager la statue de la ville de Marseille, sur la place Louis XV, sans être... troublé, mais c'est un objet d'art, je me prie de ne point songer à cette chimère. Cette dame était là en famille, avec sa sœur et un vieux monsieur, qui, je crois, est le beau-frère, triplement décoré de

cheveux blancs, d'un ruban de la Légion d'Honneur et d'un nez du même ordre, si j'en dois juger par sa couleur. J'avais déjà hasardé quelques galanteries avec ma danseuse lorsque, pendant la pastourelle, voilà un orage... qui fond sur nous!... Un orage un jour de fête! (D'un air de dédain.) Mais l'autorité est si insouciante! Il était onze heures du soir, les vents avaient dispersé et éteint les lanternes, la famille de ma danseuse avait disparu dans la tourmente. Nous étions dans l'obscurité la plus complète, cette dame jetait des cris de désespoir. — Madame, lui dis-je, avec une certaine grâce, il n'y a aucun coucou à espérer à l'heure qu'il est, daignez accepter mon bras... — Monsieur, me répondit-elle, je suis touchée de votre délicatesse, mais je ne demeure pas à Ville-d'Avray. — Eh! que m'importe, Madame! demeurassiez-vous à Calcutta ou aux îles Baléares... — Ah! Monsieur, je ne demeure pas si loin. J'avoue que je le pensais .. Bref, elle accepte en tremblant, et nous voilà en route. On dit que l'obscurité encourage les amants, c'est possible; mais quand on est mouillé jusqu'aux os... aussi je n'ai jamais bien compris comment les poissons multipliaient d'une façon si extravagante. Après deux heures de marche, nous arrivons à Bellevue (c'est là qu'elle demeure), j'espérais me ressuyer un peu dans les bras... de sa famille, lorsque, crac! elle me ferme la porte au nez, à une heure du matin! par une pluie battante! dans un pays dont j'ignore la topographie! et il faisait noir que le diable aurait marché sur sa queue!... Que faire? j'étais dans la situation de Noé pendant le déluge... et je n'avais pas d'arche! Je cherchais

partout un asile, une pierre pour reposer ma tête, j'en trouve une, je m'assieds dessus... Fatalité! cette pierre était concave, la pluie en avait fait une cuvette; je me relevai immédiatement, mais trop tard! Enfin, le jour parut, et j'en profitai pour revenir à Paris, lorsque voulant allumer mon cigare à Sèvres... oh! bonheur! je reconnus dans le papier qui brûlait la lettre d'invitation de Rose, qu'elle avait datée du 21 août 18042 (voilà un zéro un peu aventuré, par exemple!); n'importe! l'intention est bonne, et ma foi, je me dirigeai sur Auteuil, village poétique, illustré par Boileau et La Fontaine, deux noms qui sont assez en harmonie avec la situation aquatique où je me trouve. M'y voici (il reprend son habit) exténué de fatigue, de faim, et n'ayant pour tout souvenir de ma nuit que l'expectative d'un rhume, et ce mouchoir que ma belle compagne de route m'avait prêté pour abriter mon chapeau, et que j'ai oublié de lui rendre. Oh! je donnerais je ne sais quoi pour savoir le nom de cette ingrate! (Il regarde le coin du mouchoir.) Un *A* et un *D*, qui diable ça peut-il être?...

AIR : *Oui, pour rester sage.*

Ce chiffre stupide
N'a rien de lucide;
On peut, sur ce guide,
Se tromper vingt fois.
Est-ce Anna Dervière?
Aglaé Dorgère?
Agathe Dampierre?
Alix Dusauchois?
Augusta Defroque?
Atala Delboque?
Amanda Dufloque?
Anaïs Darras?

Est-ce Auror' Debraine?
Angéliqu' Duchêne?
Antoinett' Dufrêne?

(Comme par inspiration.) Ah !

Alexandr' Dumas?

(En riant.) Oh ! qu'est-ce que je dis? c'est bête!

Dans les A, dans les D,
Égaré, non guidé,
J'interrog' ce mouchoir
Sans rien savoir.
Pour avoir ce secret,
J' donn'rais tout sans regret,
Mêm' c't habit d' drap d'Elbeuf...
Pour un tout neuf!

Il remet son habit.

SCÈNE IV

ROSE, COTILLARD.

ROSE, apportant un plat.

Voilà, mon pauvre Cotillard; ne vous impatientez pas, j'ai été fermer la porte de la rue, crainte de surprise... Mais, mon Dieu! qu'est-ce qu'il vous est donc arrivé?

COTILLARD.

Rien, rien... si je te contais cela, tu verserais des larmes, et je déteste voir pleurer une femme... surtout quand je vais manger.

Il prend le plat des mains de Rose, l'examine avec convoitise, et le pose sur la table en s'apprêtant à s'asseoir.

ROSE.

Eh bien ! au dessert, vous me direz ça.

COTILLARD.

Oui, oui... au dessert.

ROSE.

Une chose seulement, mon chéri, et cette place que vous espériez avoir, où ça en est-il?

COTILLARD, revenant vers Rose.

Aujourd'hui, à trois heures, je dois me présenter chez la personne à laquelle je suis recommandé par notre ancien patron, M. Bougimel... j'ai sa lettre...

ROSE.

Ah! Dieu! si vous pouviez être placé!... Moi, d'abord, il faut que vous me trouviez une condition à Paris.

COTILLARD.

Comment?... il n'y a que quinze jours que tu es ici.

ROSE.

Oui, mais, je ne peux pas vivre comme ça... moi à Auteuil, vous à Paris... je suis trop malheureuse; je suis jalouse comme un chat maigre, et vous me faites peut-être des traits.

COTILLARD, avec sentiment.

Moi, Rose?... Oh! j'en suis incapable... ce matin encore, je relisais ta lettre avec bonheur; elle me brûlait (à part) les doigts!

Il se place à la table et déplie sa serviette. On entend sonner au dehors.

ROSE, interdite.

On sonne!

COTILLARD.

Je suis obligé d'en convenir.

ROSE, allant à la fenêtre.

Ah! mon Dieu!

COTILLARD.

Quoi donc!

ROSE.

C'est madame! Je reconnais le cabriolet!

COTILLARD.

Ta dame? Que le diable la patafiole!

ROSE.

Cachez-vous, ou je suis perdue!

COTILLARD.

Mais où?

ROSE.

Là, dans ce cabinet... vite, vite...

Elle sort.

COTILLARD, mettant dans sa poche la serviette qu'il avait passée à sa boutonnière.

Me cacher! et sans avoir rien pris!... O destin! destin! est-ce que tu ne vas pas me laisser un peu tranquille? (Il regarde la table d'un air de convoitise.) Tantale, Tantale, au milieu des omelettes!

Il se cache dans le cabinet.

SCÈNE V

MADAME DURANDIN, ROSE.

ROSE.

Ah! Madame! je suis t'y contente de vous voir revenue.

MADAME DURANDIN.

Mais vous avez été bien longtemps à m'ouvrir.

ROSE.

Ah! Madame, c'est que quand je suis comme ça

toute seule à la maison, je barricade toutes les portes, je suis peureuse... et il y a tant de mauvais sujets.

MADAME DURANDIN.

Comment? un déjeuner servi?...

ROSE.

Oui, Madame.

MADAME DURANDIN.

Je le vois bien.

ROSE, avec embarras.

Ah! c'est que samedi, quand madame est partie, monsieur m'a dit comme ça que monsieur et madame ne reviendraient que ce soir.

MADAME DURANDIN.

Et c'est pour cela que vous avez préparé le déjeuner.

ROSE.

Oh! non, Madame... mais monsieur m'a dit : « Vous pouvez sortir lundi, mais pour le cas où je reviendrais, vous aurez soin de disposer une volaille froide. »

MADAME DURANDIN.

Ah! et alors vous avez fait une omelette?

ROSE.

C'est que... je l'aime, et alors...

MADAME DURANDIN.

Je ne vous gronde pas pour cela.

ROSE.

Madame est bien bonne... Si madame veut passer dans sa chambre.

MADAME DURANDIN.

C'est inutile, je ne changerai pas de toilette au-

jourd'hui... Préparez mon chocolat, je déjeunerai ici.

ROSE, à part.

Ah! sainte Vierge! et ce pauvre Cotillard qui drogue là-dedans!... Comment le faire sortir?... (Haut.) Dans l'instant, Madame. (En sortant.) Ah! les maîtres! les maîtres!... rentrer comme ça sans prévenir... si ça n'est pas une indignité!... Pauvre chat!

Elle sort.

SCÈNE VI

MADAME DURANDIN, COTILLARD *caché.*

MADAME DURANDIN, à elle-même.

Quelle nuit, bon Dieu! et si mon mari savait à quel danger je me suis exposée pour une maudite fête de village... lui qui m'a si impérieusement défendu d'y aller! Que de reproches! Aurait-il tort? Eh! mon Dieu! non. C'est moi qui suis une folle, une imprudente... et je serais désespérée qu'il l'apprît; avec son caractère bougon, il m'en parlerait pendant six mois. Ah! si je ne fais pas une maladie, je devrai au sort de belles actions de grâces... Mais débarrassons-nous de ce chapeau, de cette écharpe, que ma sœur m'a prêtés.

Elle ôte son chapeau, son écharpe, et va les porter au fond du théâtre, sur un fauteuil.

COTILLARD, entr'ouvrant la porte.

Je n'entends plus rien... Rose aura emmené la dame pour me donner le temps de m'échapper, saisissons le joint.

Il sort brusquement du cabinet.

MADAME DURANDIN, jetant un cri.

Oh! ciel!

COTILLARD, stupéfait.

La dame à l'averse!

MADAME DURANDIN.

Vous ici, Monsieur?

COTILLARD.

Moi ici, Madame.

MADAME DURANDIN.

Mais comment se fait-il?

COTILLARD.

Oui, comment se fait-il?... C'est-à-dire, non, c'est vous qui me le demandez. Comment cela se fait?

MADAME DURANDIN.

Oui, Monsieur.

COTILLARD, à part.

Ne compromettons pas cette malheureuse Rose... (Haut.) Vous me le demandez, Madame? Eh bien! je vais vous le dire... (A part.) Du toupet, ici... (Haut.) Madame, quand on vous a vue une fois, quand on a passé près de vous trois heures à la danse et trois heures à la pluie, pensez-vous qu'on puisse jamais l'oublier? (Avec force.) Jamais!...

MADAME DURANDIN.

Mon Dieu! Monsieur, je vous assure que vous m'effrayez beaucoup.

COTILLARD.

Ne craignez rien, Madame, je suis un jeune homme très-bien.

MADAME DURANDIN.

Mais, enfin!...

COTILLARD.

Oui, Madame, vous avez fait naître en moi une de ces passions... Je vous l'ai dit en passant devant la manufacture de Sèvres...

MADAME DURANDIN.

Je ne me rappelle pas...

COTILLARD, avec humeur.

Où on fait de la porcelaine... une de ces passions qui détériorent tout le moral d'un individu.

MADAME DURANDIN.

Eh bien! Monsieur?...

COTILLARD.

Madame, lorsque hier, ou plutôt aujourd'hui, car il était trente-cinq minutes du matin, vous me fermâtes au nez la porte de votre maison de Bellevue, je proférai un serment... un serment auprès duquel le serment des Horaces... et celui du Jeu de Paume ne sont que des puérilités....

MADAME DURANDIN, avec crainte.

Quel est donc ce serment, Monsieur?...

COTILLARD, avec énergie.

Ce serment, Madame, c'est celui de vous suivre partout, ah!... de m'attacher à vos pas, ah!... de vous devenir horriblement importun, ah!...

MADAME DURANDIN.

Mais, Monsieur...

COTILLARD.

Ne craignez rien, Madame, je suis un jeune homme très-bien... Oui, vous êtes veuve, vous me l'avez dit en passant devant le petit chemin qui mène à la Verrerie.

MADAME DURANDIN.

Je ne m'en souviens pas...

COTILLARD, avec humeur.

Où on fait des bouteilles... Oui, Madame, vous avez perdu votre mari, je suis veuf de ma place, nos positions sont exactement semblables, le ciel nous a créés l'un pour l'autre ! ça va, ça marche, nous nous allons.

MADAME DURANDIN.

Monsieur, vous m'avez rendu hier un important service, je ne le nie pas.

COTILLARD.

Ni moi.

MADAME DURANDIN.

Mon souvenir était avec vous.

COTILLARD.

Ah ! il a dû être bien mouillé alors.

MADAME DURANDIN.

Mais le prix que vous attachez à ce service en essayant de me compromettre...

COTILLARD.

Moi? jamais!... Je vous aime ! je n'ai rien obtenu de vous que ce mouchoir.

MADAME DURANDIN, vivement, et voulant le reprendre.

Monsieur, ce mouchoir, je vous l'ai prêté, en effet... mais j'espère que vous voudrez bien me le rendre.

COTILLARD.

Vous le rendre !... un objet qui vous a appartenu, qui est marqué de votre chiffre... oh ! Madame, demandez-moi un de mes bras, une jambe, ma tête... je la jette à vos pieds... mais ce mouchoir chéri...

(Il baise le mouchoir, s'éponge avec et le remet dans sa poche.) Il m'est sacré !...

MADAME DURANDIN, interdite.

Ainsi, Monsieur, cet objet que vous ne possédez que par surprise, vous prétendriez vous en faire une arme contre moi?...

COTILLARD, avec dignité.

Incapable, Madame... je suis un jeune homme très-bien... je suis petit, je suis brun, je suis sec; mais, vous compromettre, jamais !...

MADAME DURANDIN.

Mais enfin, Monsieur, que prétendez-vous?

COTILLARD, avec entraînement.

Ce que je prétends?...

En apercevant Rose, il s'arrête tout à coup.

SCÈNE VII

MADAME DURANDIN, COTILLARD, ROSE.

ROSE, apportant le chocolat.

Ah ! mon Dieu !

Elle s'arrête au fond.

COTILLARD, à part.

Rose !... Continuons mon travail... (Haut, à madame Durandin.) Madame, comme ancien correspondant de monsieur votre père, et puisque vous l'exigez, j'accepte.

Mouvement de surprise de madame Durandin et de Rose.

MADAME DURANDIN.

Quoi donc, Monsieur?

COTILLARD.

Oui, j'accepte, par obéissance, le déjeuner que vous voulez bien m'offrir, et je ne vous cache pas que je me sens fort disposé...

ROSE, à part.

Il connaissait madame ! ..

MADAME DURANDIN, avec embarras.

Monsieur... (A part.) Il a un aplomb qui m'épouvante !... (Haut.) Certainement, c'est me faire beaucoup d'honneur...

COTILLARD, à part.

Et à moi de plaisir...

ROSE, le regardant.

Les bras me tombent!... (Bas, à madame Durandin.) Madame... je ne savais pas que... vous aviez ce Monsieur à déjeuner...

MADAME DURANDIN, à elle-même.

Je l'ignorais aussi.

ROSE.

Car... je vous prie de croire que je ne l'ai pas vu entrer...

MADAME DURANDIN.

Je le sais, Rose.

ROSE, à part, et de plus en plus étonnée.

Elle le sait... Comment?...

COTILLARD, à Rose, en lui donnant sa canne et son chapeau, qu'elle place ensuite dans un coin.

Ah ça! la bonne... allez donc faire votre service, ma chère amie... Je n'aime pas les domestiques curieuses...

ROSE, stupéfaite.

Comment?...

COTILLARD, bas à Rose.

Je détourne les soupçons.

ROSE, d'un air satisfait.

Ah !... (A part.) Est-il malicieux !...

MADAME DURANDIN.

Rose, laissez-nous... Je vous sonnerai quand j'aurai besoin de vous.

AIR *de Stratonice.*

ENSEMBLE

ROSE.

Ah ! mon cœur se rassure,
N'allons pas le trahir ;
Sortons, car ma figure
Pourrait le démentir.

MADAME DURANDIN.

L'effroyable aventure !
Et comment en sortir ?
Ah ! je suis, je le jure,
Tout près de défaillir !

COTILLARD.

L'étonnante aventure,
Rose va me haïr ;
Mais, dans la conjoncture,
N'allons pas la trahir.

SCÈNE VIII

MADAME DURANDIN, COTILLARD.

MADAME DURANDIN, d'un air piqué.

Eh bien ! Monsieur... vous devez être satisfait?

COTILLARD.

Pas complétement, mais je le suis.

MADAME DURANDIN.

Grâce au despotisme que vous exercez ici, sans

ménagements, sans générosité... car vous voyez que nous ne sommes que deux femmes dans cette maison, me voilà compromise aux yeux de ma domestique.

COTILLARD.

Nullement, je vous assure, Madame. Je le suis beaucoup plus que vous.

MADAME DURANDIN.

Qu'entendez-vous par là?

COTILLARD.

Rien qui puisse vous faire tort. Mais, enfin, Madame, il fallait bien détourner les soupçons. Pouvais-je dire à votre femme de chambre : J'adore votre maîtresse, quoique je ne la connaisse que depuis hier?... C'eût été une bêtise. Maintenant, je prétends...

MADAME DURANDIN.

Quoi!

COTILLARD.

Déjeuner, d'abord... L'omelette est brûlante, et vous ne pouvez nier que je l'aie bien gagnée... hein?

Il rit.

MADAME DURANDIN, avec hésitation.

Eh bien! Monsieur, prenez place...

COTILLARD.

Oh! oui, et après déjeuner je veux éterniser ce délicieux tête-à-tête.

MADAME DURANDIN.

Quoi! Monsieur, vous avez la prétention de rester ici?

COTILLARD, avec tendresse.

Oui, pour vous peindre mon amour... mais quand

j'aurai déjeuné, car je tombe d'inanition. Je ne pourrais rien peindre.

MADAME DURANDIN.

Monsieur, j'ai pu, dans un moment d'embarras, commettre une inconséquence, mais je vous crois trop galant homme...

COTILLARD.

Parfaitement galant, Madame... je suis un jeune homme très-bien... mais vous êtes veuve, vous ne risquez donc rien...

MADAME DURANDIN.

Je suis... veuve, assurément, mais je ne suis pas libre...

COTILLARD.

Comment?... (A part.) Je comprends, un tuteur, un protecteur, un Cromwel...

MADAME DURANDIN.

Et j'ai de graves raisons pour qu'on ignore de quelle manière notre connaissance s'est faite.

COTILLARD.

Soyez tranquille, Madame, il ne le saura jamais. (A part.) Je vais donc déjeuner!

Il s'assied après avoir conduit madame Durandin à la table; il déplie sa serviette et s'apprête à manger, lorsqu'on entend parler au dehors.

MADAME DURANDIN, effrayée.

Grand Dieu!

COTILLARD.

Une voix mâle!

MADAME DURANDIN, de même.

C'est lui!

COTILLARD, avec éclat.

Cromwel?... Il veut entrer tout botté dans le Parlement!

MADAME DURANDIN, avec effroi.

Sauvez-vous, Monsieur!

COTILLARD.

Que je me sauve? mais par où? Je ne peux pas m'envoler!

MADAME DURANDIN, lui désignant l'armoire.

Là! là!

COTILLARD, stupéfait.

Comment?

MADAME DURANDIN, ouvrant l'armoire. Un porte-manteau est cloué en dedans, sur la porte.

AIR *du Parnasse des Dames.*

De grâce, entrez dans cette armoire!

COTILLARD.

C'est me mettre dans un étau!
Voilà, pour le coup, une histoire...

Avec surprise.

Eh! mais... c'est un porte-manteau!

MADAME DURANDIN.

Entrez! cédez à ma prière...

COTILLARD.

A-t-on vu de pareils guignons?
C'est un plat qui n'est pas vulgaire;
Un t'neur de livr's... aux champignons!

Et à jeun! à jeun!

Il entre vivement dans l'armoire en mettant encore sa serviette dans sa poche.

MADAME DURANDIN.

Comment le faire échapper? Ah! cachons mon trouble, il trahirait mon imprudence.

Elle sort par une porte latérale, à droite.

SCÈNE IX

DURANDIN, *entrant d'un air satisfait;* COTILLARD *caché.*

DURANDIN.

Elle va venir! Je viens de la voir descendre du célérifère... Quelle ruse infernale! J'écris à la marchande de modes de ma femme de venir aujourd'hui pour s'entendre avec elle sur la forme d'un chapeau qu'elle veut commander, Adèle est à Bellevue... j'ai donné *campo* à la bonne pour toute la journée, et grâce à cette clé, que j'ai eu la précaution de garder, je vais donc pouvoir exprimer à cette petite modiste la flamme qu'elle a allumée en moi à travers les vitres de son magasin.

COTILLARD, entr'ouvrant l'armoire.

Quel est cet hippopotame?

DURANDIN.

On a beaucoup parlé d'un certain duc de Richelieu qui possédait une foule de secrets pour se faire bien venir du beau sexe. Je doute... oui, je doute fort que, de son temps, il ait jamais rien imaginé de plus capital. (Il regarde la table.) J'ai bien fait de dire à Rose de préparer un déjeuner. J'avais ma petite idée... (On entend sonner.) On sonne! c'est elle, sans doute! (Il va à la fenêtre. On entend une voix qui dit : Madame Durandin?) C'est ici, ma belle enfant! Tournez le bouton, la porte est ouverte. (Avec joie.) La voilà! Je dois le dire... j'éprouve quelque chose de bien particulier.

Il va au fond, comme pour attendre Nathalie.

COTILLARD, *passant sa tête par la porte de l'armoire.*

Pas moyen de s'esquiver !... Suis-je donc destiné, grand Dieu, à finir mes jours dans cette armoire?... Si, du moins, je pouvais me procurer quelques subsistances pour y passer gaiement ma vie ! *(Il se dispose à prendre quelque chose sur la table, lorsqu'il entend Durandin.)* Impossible ! c'est la tour d'Ugolin que cette armoire !

Il referme la porte de l'armoire.

SCÈNE X

DURANDIN, NATHALIE, COTILLARD, *caché.*

DURANDIN.

Entrez, belle enfant; Madame ne peut pas tarder à revenir.

NATHALIE.

Ah ben ! je suis joliment vexée de ça, par exemple !

DURANDIN.

Moi, pas ! puisque cela vous force à l'attendre... eh ! eh !

Il se frotte les mains.

NATHALIE.

C'est joliment galant, ce que vous me dites là, savez-vous?

DURANDIN.

C'est encore plus sincère.

NATHALIE.

Tiens ! tiens !

COTILLARD, *entr'ouvrant l'armoire.*

Nathalie ! mon ancienne !

Il referme l'armoire.

NATHALIE.

Vous êtes le papa à cette dame?

DURANDIN.

Nullement.

NATHALIE.

Son domestique, alors?

DURANDIN.

Comment, son domestique?

NATHALIE.

Dame! Est-ce que je sais, moi?

DURANDIN.

Je suis... le... petit cousin de la dame qui vous a fait demander, et vous comprenez combien je suis heureux de la remplacer... auprès d'une si jolie femme.

NATHALIE.

Comment, la remplacer? Mais nous ne faisons pas de chapeaux d'homme.

COTILLARD, entr'ouvrant l'armoire.

Elle vient ici avec un rhinocéros! ah!

Il referme l'armoire avec indignation.

DURANDIN.

Non, mais je dis que vous êtes si jolie... que vous avez l'air si...

NATHALIE.

Si quoi?

DURANDIN, cherchant son expression.

Si... jolie... que je vous trouve... ma foi...

NATHALIE, d'un air railleur.

Vous me trouvez?...

DURANDIN, avec aplomb.

Jolie.

NATHALIE.

Ah ben! vous n'aurez qu'un sou! vous dites toujours la même chose.

DURANDIN, à lui-même.

Je n'aurai qu'un sou! elle est charmante! (D'un air galant.) Nous avons l'habitude d'entendre des galanteries, n'est-ce pas, petite mère?

NATHALIE.

Bien sûr que je ne vous ai pas attendu pour ça, mon cher!

COTILLARD, entr'ouvrant l'armoire.

Elle l'appelle son cher!... oh!

Il referme l'armoire.

DURANDIN.

Vous devez avoir faim?

NATHALIE.

Non, j'ai pris mon café ce matin avec ces demoiselles, mais j'ai gobé tant de poussière en route que j'ai la *pipie*, parole d'honneur!

DURANDIN, à part.

J'aime ce langage naïf: elle a la *pipie!*

COTILLARD, ouvrant l'armoire.

Moi qui la croyais si sobre!... elle va gobelotter avec ce buffle?... Ah!

Il referme la porte.

DURANDIN.

En attendant Madame, vous allez déjeuner là, sans façons... n'est-ce pas?

NATHALIE.

Par exemple! je ne déjeune pas comme ça avec des personnes, sans savoir...

DURANDIN.

On peut accepter ça d'un ami. Nous sommes de vieilles connaissances!...

NATHALIE, le regardant avec attention.

Eh! mais... attendez donc! Il me semble que je vous remets. C'est vous qui se promène quelquefois sur le trottoir?...

DURANDIN.

Moi-même! Vous m'avez remarqué?... O doux aveu!

NATHALIE.

Ah! sapristi! je me disais aussi : V'là une tête que j'ai vue sur les épaules de quelqu'un.

DURANDIN.

C'était sur les miennes. Je pourrais dissimuler, mais... c'était sur les miennes.

NATHALIE.

Et pourquoi donc, mon Dieu?

DURANDIN, à lui-même.

Elle m'appelle son Dieu!

NATHALIE.

Pourquoi donc que vous restez comme ça des heures à flagorner dans la rue?

DURANDIN.

Pourquoi? vous me demandez pourquoi?... Mais mettons-nous à table. Une aile de poulet, ça ne se refuse pas. (Regardant sur la table.) Tiens! une omelette!... Moi, qui avais recommandé... (A Nathalie.) Mais c'est égal... à la campagne... en usez-vous?

NATHALIE.

Merci! l'omelette et moi, nous ne pouvons pas nous souffrir... D'ailleurs, je n'ai pas faim.

DURANDIN, à part.

Sotte de Rose!

Ils s'asseoient devant la table, Durandin très-rapproché de Nathalie.

NATHALIE.

Comme on se retrouve! Ces demoiselles vous appellent le patapouf.

DURANDIN, un peu déconcerté.

Ah !... J'aimerais mieux une autre dénomination, mais, enfin... Vous me demandiez pourquoi je me promène quelquefois sur votre trottoir... Parce que je me suis dit : Voilà une jeune personne charmante; je suis sûr qu'elle n'est pas appréciée dans son magasin... elle ne l'est pas!

NATHALIE.

Ah! c'est bien vrai, ça! Madame est si exigeante!

DURANDIN.

Là! voyez-vous? On lui fait faire des courses...

NATHALIE.

Toute la journée.

DURANDIN.

On expose sa vertu à des rencontres... quelquefois dangereuses.

NATHALIE.

Pas plus tard qu'hier, j'ai été suivie, dans la rue de Rivoli, par un être qui m'a dit des choses... ah!... à faire dresser les cheveux... d'un cheval.

DURANDIN.

Vous voyez bien! Aussi je me suis dit : Si cette pauvre jeune personne, qui a l'air si modeste, si ...é, car je suis sûr que vous êtes d'une ...stinguée...

NATHALIE.

Mon père est bedeau à Luzarches.

DURANDIN.

Je le pensais ! Aussi je me disais : Si cette jeune personne, dont le papa doit être bedeau à Luzarches, avait un magasin à elle, qui lui appartînt, elle ne sortirait plus ainsi, elle ne serait plus exposée à des avanies.

NATHALIE, soupirant.

Je trouverais à me marier... mais... l'argent...

DURANDIN, d'un air confidentiel.

L'argent ne vous manquera pas.

NATHALIE.

Comment ça ?

DURANDIN.

Je veux... vous aider dans votre établissement.

NATHALIE, étonnée.

Ah bah !

COTILLARD, indigné, entr'ouvrant l'armoire.

Si je m'écoutais, je sauterais sur lui !

DURANDIN.

Oui, je veux que vous soyez heureuse, bien heureuse.

COTILLARD, refermant l'armoire.

Mais il se défendrait, le vieux singe !

NATHALIE.

Comment ! sans me connaître, vous me mettriez à même d'épouser mon prétendu ?

DURANDIN.

Vous avez un prétendu ? (A part.) Ah ! diable !

NATHALIE.

Eh ! mon Dieu ! oui ! un brave garçon, un employé

sans emploi, mais amoureux... Ah! il en est insupportable! Et c'est à vous que je devrais mon établissement! Ah! ciel de Dieu!

DURANDIN.

Permettez! Je veux bien vous établir, vous, mais pas ce monsieur. Je ne le connais pas, je ne l'aime pas, je n'ai aucun motif pour l'aimer; au contraire, même, il me semble que j'aurais quelque plaisir à le frapper, tandis que vous... une fois à la tête d'une maison, vous pouvez prétendre aux plus riches partis...

NATHALIE.

Vous croyez?

DURANDIN.

J'en suis sûr; je m'y connais, j'ai du goût.

COTILLARD, entr'ouvrant l'armoire.

C'est une exception. Les melons trop mûrs n'en ont plus.

Il referme l'armoire.

NATHALIE.

Et vous m'achèterez un fonds pour ça?

DURANDIN.

Uniquement.

NATHALIE, se levant.

Ah ben! on peut dire que vous êtes un bien bon vieux, vous! par exemple! ah! voilà un fameux vieux!

DURANDIN, impatienté.

Un vieux, un vieux!

NATHALIE.

Et qu'on en a empaillé qui ne vous valent pas... Et je vous promets de vous aimer comme un père... comme un grand-père... comme...

DURANDIN.

Assez... assez... C'est tout ce que je demande, oui, mon enfant, une place dans votre souvenir... (il lui prend les mains) dans votre cœur.

NATHALIE, étonnée.

Tiens! tiens!...

COTILLARD, passant la tête.

Il lui prend les mains, et elle ne lui flanque pas une giffle! Ah!

Il referme l'armoire avec indignation.

NATHALIE.

Ah! c'te promesse que vous me faites là, ça me fait une impression...

DURANDIN, à part.

Elle est émue, voilà le moment. Je vais chercher des comestibles et du champagne. (Haut.) Aimez-vous le champagne?

NATHALIE.

Si je l'aime? Je crois bien! Je n'en ai bu qu'une fois; ça m'a rendue gaie. Je me suis habillée en homme, j'ai mis tout le magasin en révolution.

DURANDIN, à part.

Quelle chance! Je lui prêterai un de mes paletots. Je vais chercher le Champenois!

Il sort.

SCÈNE XI

COTILLARD, NATHALIE.

NATHALIE.

V'là une drôle d'histoire qui m'arrive! Et si Cotillard le savait...

COTILLARD, *paraissant tout à coup.*

Il le sait.

NATHALIE, *jetant un cri d'étonnement.*

Cotillard !

COTILLARD, *furieux.*

Oui, c'est moi ! oui, c'est moi !

NATHALIE.

Par quel hasard êtes-vous ici ?

COTILLARD.

Et vous? C'est comme ça que vous m'attendez pour aller à la campagne. Que venez-vous faire ici?

NATHALIE.

Moi? je viens pour un chapeau !

COTILLARD.

Quelle est cette jonglerie ?

NATHALIE.

Parole d'honneur ! Et j'attends la dame.

COTILLARD.

Vous venez me conter à moi, à moi, de pareilles billevesées ?

Il lui prend violemment le bras.

NATHALIE, *effrayée.*

Mon Dieu ! Mais vous me faites peur !

COTILLARD, *lui secouant le bras.*

Et quand je dis billevesées... je devrais dire de pareilles calembredaines ! Ce serait plutôt le mot, le mot serait meilleur; je suis fâché de ne l'avoir pas dit... Ah ! voilà bien les femmes !

NATHALIE, *tremblante.*

Mais je ne vous reconnais plus, vous, qui, ordinairement, êtes doux comme un mouton.

COTILLARD, avec véhémence.

Oui, je suis doux comme un mouton, comme deux mou... comme tren..., comme un troupeau de moutons; mais ce n'est pas une raison pour que je me laisse manger sur le dos le peu de laine que j'y puis avoir.

NATHALIE.

Qui est-ce qui vous parle de ça?

COTILLARD.

Vous êtes venue ici avec le gros reptile!

NATHALIE.

Je ne savais pas son nom; mais ce M. Reptile est le cousin de la dame qui m'a fait demander.

COTILLARD, avec indignation.

Son cousin?... Où avez-vous pris des cousins de cet âge-là?

NATHALIE.

Dame! c'est peut-être son oncle.

COTILLARD.

Encore moins. Un oncle! (Riant amèrement.) On n'en porte plus, des oncles!

NATHALIE.

Enfin, je n'en sais rien, moi. Vous êtes impatientant, à la fin!

COTILLARD.

Et tu ne vois pas, infortunée, quels sont les projets de cet affreux capricorne?

NATHALIE, jetant un cri.

Ah! qu'est-ce que vous me dites là, Cotillard!

COTILLARD.

Il est allé chercher du champagne?

NATHALIE.

C'est vrai !

COTILLARD.

Du champagne ! Eh bien ! je suis arrivé à temps !

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Pauvre perdrix, simple et tremblante,
Grâce au breuvage meurtrier,
Ta vertu tombait expirante
Dans les filets du braconnier !
Il la mettait dans son carnier !
Le champagn' c'est le plomb qui frappe...
Quand le chasseur est aux aguets,
La perdrix roug' quelqu'fois s'échappe,
Mais la perdrix grise, jamais !

NATHALIE.

Pour qui me prend-il donc, cet être-là? Ah ! ça crie vengeance !

COTILLARD.

Oui, ça la crie ; oui, ça la crie ! et nous allons le punir !

NATHALIE.

Mais comment?

COTILLARD, avec force.

Précipitons-nous sur son omelette aux fines herbes !

NATHALIE.

Y pensez-vous ?

COTILLARD.

Ah ! oui, j'y pense... et depuis longtemps !

NATHALIE,

Mais il va revenir, M. Reptile !

COTILLARD.

Qu'il revienne! qu'il revienne! (A part.) Elle croit que c'est son nom. Il n'y a pas de mal. J'avoue que ma position est fausse! mais mon appétit est si vrai! Ça se balance...

Il s'assied.

NATHALIE, s'asseyant aussi.

Vous le voulez? Je m'en rapporte à vous.

COTILLARD, à part.

Enfin, je te tiens, omelette fantastique!

Il se dispose à manger.

SCÈNE XII

COTILLARD, NATHALIE, MADAME DURANDIN; *puis* ROSE, *puis* DURANDIN.

MADAME DURANDIN, entr'ouvrant la porte de côté, et apercevant Cotillard et Nathalie à table.

O ciel!

DURANDIN, tenant une bouteille d'une main, un plat de l'autre et un homard sous le bras.

Un homme! (Apercevant madame Durandin.) Adèle!

ROSE, entrant avec une assiette.

Que vois-je!

MADAME DURANDIN.

Une femme!

COTILLARD.

Cette omelette est inabordable!

AIR d'*Amanda.*

ENSEMBLE.

DURANDIN.

Quelle étrange aventure !
Comment est-il ici ?
Quelle est cette figure ?
Que veut dire ceci ?

ROSE et MADAME DURANDIN.

Quelle étrange aventure !
Comment est-elle ici ?
Quelle est cette figure ?
Que veut dire ceci ?

NATHALIE.

Quelle étrange aventure !
Que se pass'-t-il ici ?
De crainte, je le jure,
Mon cœur est tout transi !

COTILLARD.

L'étonnante aventure !
Je comprends leur souci,
Et ne sais, je le jure,
La fin de tout ceci !

DURANDIN, *impérieusement.*

Monsieur, je ne vous connais pas!

COTILLARD, *tranquillement.*

J'en gémis.

DURANDIN.

Comment êtes-vous ici?

COTILLARD.

Assez mal.

DURANDIN.

Je ne vous demande pas comment vous vous trouvez ici; je vous demande comment... vous vous y trouvez...

COTILLARD.

Pas bien.

DURANDIN, criant.

Comment y êtes-vous venu ?

COTILLARD.

Par le bois de Boulogne.

DURANDIN, exaspéré.

Ah! c'est par trop fort!

COTILLARD, d'un ton décidé.

Eh bien! je vais m'expliquer.

MADAME DURANDIN, à part.

Il va me trahir!

ROSE, à part.

Je perds ma place.

COTILLARD.

Je vais tout vous dire. Il y aura des victimes.

DURANDIN.

Monsieur, je vous prie de vous taire!

COTILLARD.

Mais cependant vous m'interrogez.

DURANDIN.

Silence! (A part.) La modiste aura parlé.

COTILLARD, à part.

J'aime mieux cela. (Haut.) Monsieur...

DURANDIN.

Pas d'explication! Je ne veux pas de scandale. Il y a des femmes ici...

MADAME DURANDIN.

Non! pas d'explications...

DURANDIN, à sa femme.

Viens, ma poule, je devine que cet homme dirait des monstruosités, des calomnies... car il a une bien mauvaise figure!

AIR du *Tic-tac*.

Oui, Monsieur, nous nous retirons,
Nous partons par prudence ;
Mais je conserve l'espérance
Que bientôt nous nous reverrons.

MADAME DURANDIN, à son mari.

Point de querelle !

DURANDIN.

Viens, mon Adèle.

Il remonte et pose sur la table les mets dont il est chargé.

MADAME DURANDIN, à Cotillard.

C'est un secret ;
Soyez discret !

Elle sort.

ROSE, de même.

Expliquez-moi cela.

NATHALIE, de même.

Que vous dit-elle ?

COTILLARD, à part.

Comment sortir de là ?

ROSE, à Cotillard.

Vous m' payerez ça !

NATHALIE, parlé.

Il cause à la bonne !... Ah ! l'horreur d'homme !...

ENSEMBLE.

DURANDIN.

Oui, Monsieur, nous nous retirons, etc.

ROSE et NATHALIE.

Ah ! les gueux d'homm's, les polissons !
Ayez donc confiance !
Ils sont tous deux de connivence.
C'est la plus noir' des trahisons !

COTILLARD.

Oui, Monsieur, nous en causerons,
Et bientôt, je le pense,
Car je conserve l'espérance
Qu'en ces lieux nous nous reverrons.

SCÈNE XIII

COTILLARD, NATHALIE.

COTILLARD, à lui-même.

La position est rude !

NATHALIE, le regardant d'un air stupéfait.

C'est donc comme ça?... Vous parlez à la bonne? Elle vient de vous dire que vous lui payeriez ça !

COTILLARD.

Je ne tiens aucun compte des propos de domestiques.

NATHALIE.

C'est donc pour ça qu'après vous avoir attendu hier toute la sainte journée, je vous retrouve à Auteuil, dans une armoire?

COTILLARD.

Un homme sans place se met où il peut.

NATHALIE.

Vous avez parlé à la bonne.

COTILLARD.

Tu ne vois pas que c'était pour détourner les soupçons?

NATHALIE.

Quoi?

COTILLARD.

Eh! oui. Va la trouver, cette bonne ; je ne sais pas son nom ; je crois qu'on l'appelle Blanche, (cherchant) ou Rose, enfin, une femme de couleur. Dis-lui d'être prudente ; dis-lui que tu m'as rencontré ici par hasard... dis-lui que tu es ma tante...

NATHALIE.

[illegible]

COTILLARD.

[illegible] ma sœur, ma parente; enfin, dis-lui [illegible]dras, mais qu'elle ne fasse pas d'es-[illegible]

NATHALIE.

[illegible] elle est donc jalouse?

COTILLARD.

[illegible] une couleuvre.

NATHALIE.

[illegible] l'aimez donc?

COTILLARD.

Pas de récriminations!... Va!

NATHALIE, *avec menace.*

Ah! je vois clair, Cotillard!

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Malheureus's femmes que nous sommes!

COTILLARD.

Cher amour, qu'oses-tu penser?

NATHALIE.

Sont-ils menteurs ces coquins d'hommes!
Ah! quel malheur qu'on n' puiss' pas s'en passer,
Ou qu'on n' puiss' pas du moins les remplacer!
C'est un' scélératess' profonde!
Dire... Ah! vraiment, ça fait pitié!...
Que les trois quarts et d'mi du monde
Trompent l'autre moitié.

(*En sortant.*) Je saurai à quoi m'en tenir! Eh bien!... il ne lui en faut guère!

SCÈNE XIV

COTILLARD, *seul.*

Quelle avanie ! Je suis dans un pétrin tel que celui de la boulangerie des Invalides n'est qu'une boîte à dominos auprès. N'importe, allons au plus pressé, attaquons cette omelette ! (il se remet à table) cette illusion aux fines herbes qui me fascine depuis ce matin... Ah ! à nous deux, ma gaillarde.

SCÈNE XV

DURANDIN, COTILLARD.

DURANDIN, à lui-même.

Ma femme ne se doute de rien ; rejoignons ce malotru.

COTILLARD, exaspéré.

Ah ! décidément, cette omelette est un feu follet.

DURANDIN.

Je suis là, Monsieur.

COTILLARD.

Moi aussi.

DURANDIN.

Alors, nous sommes là tous les deux.

COTILLARD.

C'est la remarque douloureuse que je faisais. Après ?

DURANDIN.

Comment ? après ! D'abord, Monsieur, je vous prie de ne point manger chez moi.

COTILLARD.

Oh! chez vous! chez vous! c'est ce qu'il faudra voir.

DURANDIN, élevant la voix et forçant Cotillard de quitter la table.

Oui, chez moi. Ma maison n'est point un restaurant.

COTILLARD.

A qui le dites-vous, sacrebleu!

Cotillard met par distraction sa serviette dans sa poche, comme il y a mis les deux premières.

DURANDIN, l'arrêtant et s'emparant de la serviette.

Permettez, permettez... Cette serviette est à moi, Monsieur. Vous vous êtes introduit ici frauduleusement, et je ne serais nullement fâché de savoir qui vous êtes.

COTILLARD, avec aplomb.

Membre correspondant de la Société des Enfants d'Apollon.

DURANDIN.

Ce n'est pas une position sociale, et cela ne me dit point quel motif vous amène.

COTILLARD.

L'amour, Monsieur.

DURANDIN.

Comment, l'amour?

COTILLARD, avec force.

Oui, l'amour, l'amour; mais vous ne le connaissez pas, vous; vous ne savez pas ce que c'est que l'amour.

DURANDIN.

Pardonnez-moi : un petit blond, bouclé; un petit ---nu-pieds qui a des ailes et une arbalète... d'une

main il caresse, et de l'autre il déchire... En terre cuite.

COTILLARD.

Eh bien! oui, c'est l'amour qui m'amène.

DURANDIN.

Et pour qui, s'il vous plaît?

COTILLARD.

Pour une femme, bien entendu!

DURANDIN.

Laquelle?

Cotillard tire de sa poche une serviette qu'il prend pour son mouchoir et s'essuie avec.

DURANDIN, s'en emparant.

Encore!

COTILLARD, surpris.

Tiens! tiens!... Oui, Monsieur, pour une femme, et je vous trouve bien hardi, dans la position où vous êtes placé avec la modiste, d'oser me questionner sur ce chapitre délicat. (A part.) Il est bon, le monsieur!

DURANDIN, hors de lui.

Monsieur!

COTILLARD.

Oui, je le répète, pour une dame (il tire de sa poche la troisième serviette, qu'il prend encore pour son mouchoir) et je déclare à tous les échos que vous la fatiguez, cette dame... que vous l'ennuyez...

DURANDIN, sautant sur la serviette.

Encore une! Vous avez donc fouillé dans mes armoires?

COTILLARD, tout surpris, à lui-même.

Décidément, on en a bourré mes poches! ..

DURANDIN.

Quelle abomination ! Sortez !

COTILLARD.

C'est à vous de sortir ! Ah ! ah !

DURANDIN.

A moi? Ah !

Il pose sur le guéridon les serviettes qu'il avait successivement placées sur son bras gauche.

AIR : *Ah ! c'est trop fort.*

ENSEMBLE.

Ah ! c'est trop fort, oui, c'est abominable!
Quoi ! me chasser de ma propre maison !
Mais quel est donc ce petit misérable?
Ce furieux a perdu la raison !

COTILLARD.

Ah ! c'est trop fort, oui, c'est abominable !
Sortez, Monsieur, sortez de la maison !
Oui, je connais votre projet coupable,
Et dans l'instant vous m'en rendrez raison !

Oui, vieux farceur, oui, vieux Sardanapale,
Voici ma cart'...

DURANDIN.

Voilà la mienne aussi !

Ils échangent leurs cartes. Madame Durandin arrive au bruit.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MADAME DURANDIN.

MADAME DURANDIN.

Ciel ! un duel !... quel est donc ce scandale?

COTILLARD, à madame Durandin.

Laissez ! je vais vous délivrer de lui.

Cotillard, fort animé, s'apprête à faire sortir Durandin.

DURANDIN, cherchant à se dégager.

Ma femme, va chercher la force publique... J'invoque l'appui des lois.

COTILLARD, confondu.

Sa femme ! Elle m'a fourré dedans. Je joue le rôle d'une queue rouge.

DURANDIN, impérieusement.

Évacuez mon immeuble !...

COTILLARD.

Monsieur, permettez... Je croyais... j'avais quelque raison de croire que madame était veuve.

DURANDIN, vivement.

De mon vivant !... Je voudrais bien savoir ce qui a pu vous autoriser à concevoir cette opinion... funèbre !...

COTILLARD.

Je ne sais pas, moi... mais... j'ai connu autrefois une brune... qui était veuve... et alors...

DURANDIN.

Et vous en avez conclu que toutes les brunes sont veuves?... Ah ! voilà qui est fabuleux !... Je ne puis contenir mon indignation, quand je vois de pareilles bêtises éclore devant moi !... (A sa femme.) Il te taxe de veuve... Comment trouves-tu ça ?

COTILLARD, avec une intention marquée.

J'espère que Madame daignera plaider ma cause...

MADAME DURANDIN, balbutiant.

Moi !... mais... je ne... vous connais pas...

Durandin va chercher le chapeau de Cotillard, le lui donne et lui montre la porte.

COTILLARD.

Quelle indignité !... Je sors, Monsieur... (Il cherche le nom, et regarde machinalement la carte que lui a donnée Durandin.) Monsieur... Durandin !... (A lui-même.) Quoi ! Durandin ! l'homme auquel je suis recommandé?...

DURANDIN, lui indiquant impérieusement la porte.

Porte, s'il vous plaît!

ENSEMBLE.

COTILLARD.

Ah! c'est trop fort!... oui, c'est abominable!
Me renier!... c'est une trahison!
C'est un hasard à jamais déplorable!
Restons, du moins, restons dans la maison.

DURANDIN.

Ah! c'est trop fort!... etc.

MADAME DURANDIN.

Ah! son audace est vraiment incroyable!
Venir ainsi déranger ma maison!
Mais, d'où vient donc cette scène effroyable,
Et de quoi donc veut-il avoir raison?

Cotillard sort un moment, et se cache ensuite dans la chambre à droite.

DURANDIN.

Je suis hors de moi!... Voilà ce qu'on peut appeler un insolent animal!...

MADAME DURANDIN.

Ah! j'espère, mon ami, que vous ne reverrez pas ce monsieur?

DURANDIN.

Il m'a provoqué en duel... je suis forcé de me mesurer, et de lui faire mordre le plus de poussière possible.

MADAME DURANDIN.

Non, mon ami, non; je ne veux pas que vous le revoyiez... (A part.) Il parlerait!...

DURANDIN.

Et tu ne le connais pas?

MADAME DURANDIN.

Du tout!

DURANDIN.

Tu ne l'as jamais vu?

MADAME DURANDIN.

Jamais!... Je l'ai trouvé ici, attablé sans façon.

DURANDIN.

C'est inouï!... Veux-tu que je te dise ma pensée?... C'est un homme qui a trop déjeuné. Il ne m'inspire qu'une confiance très-mitigée... d'autant plus que je crois le reconnaître.

MADAME DURANDIN.

Vous l'aviez déjà vu!

DURANDIN.

Oui, oui... plus je fouille dans mes souvenirs... Je me promenais au Jardin-des-Plantes, il y a deux mois... il était en garde national... il essaya de me persuader que la trompe de l'éléphant était en caoutchouc. Je le remets parfaitement..... Cet homme ne mérite aucune confiance... Et puis, cette qualité qu'il a prise d'enfant d'Apollon... que c'est joli! Un enfant d'Apollon qui me vole trois serviettes!... D'abord, Apollon est mort célibataire... Ce ne peut donc être qu'un fils naturel d'Apollon... Et puis, cette audace!... venir me dire qu'il vient ici par amour.

MADAME DURANDIN, émue.

Il vous a dit cela?

DURANDIN.

En propres termes... Et il donne des rendez-vous chez moi!... Ah ça! mais, ce plat pied, ce pied plat prend donc ma maison pour le bois de Romainville... ce bois charmant où les amants trouvent mille agréments?...

MADAME DURANDIN.

Quelle horreur!

DURANDIN.

Mais, quel est donc le nom de cet audacieux polisson?... (Il cherche la carte.) Jules Cotillard, teneur de livres, Planche-Mibray-*Street*. (Il jette un cri d'étonnement.) Ah! ah! ah! la farce est excellente!... Ah! ah! ah! j'en rirai jusqu'à la fin de mes jours... Ah! ah! ah!

Il s'assied en riant aux éclats.

MADAME DURANDIN, étonnée.

Qu'avez-vous donc?

DURANDIN.

Et je ne m'arrêterai qu'à l'heure des repas... Ah! ah! ah! C'est le teneur de livres qui m'a été recommandé par Bougimel... Il venait pour moi...

MADAME DURANDIN, fort étonnée.

Pour vous?

DURANDIN.

Pas pour autre chose... Et moi qui croyais...

MADAME DURANDIN, à part.

Ainsi, il a voulu se jouer de moi!...

DURANDIN.

Bougimel m'a bien dit que c'était un farceur, un drôle de corps... Mais pourquoi diable aussi ne m'a-t-il pas décliné son nom!...

MADAME DURANDIN.

C'est abominable!

DURANDIN.

Je suis désolé de l'avoir maltraité... Il paraît que c'est un précieux commis... Bougimel m'a dit que je pouvais m'absenter sans crainte.

MADAME DURANDIN.

Oh! n'importe, mon ami... j'espère que, quelles que soient les qualités de ce monsieur, vous ne le prendrez pas chez vous.

COTILLARD, à part, entr'ouvrant la porte.

Elle plaide contre moi !

DURANDIN.

Pourquoi?

MADAME DURANDIN.

Un homme qui s'est conduit d'une manière si inconvenante !

COTILLARD, à part.

Ah !

MADAME DURANDIN.

Qui s'est joué de ma bonne foi !...

COTILLARD.

Arborons le drapeau de la révolte !...

Il agite, à travers la porte entrebâillée, le mouchoir qu'il a attaché au bout de sa canne.

MADAME DURANDIN, effrayée.

Mon mouchoir!...

DURANDIN.

Mais, mon Dieu ! c'est de la prévention!

MADAME DURANDIN.

C'est possible... Certainement, ce jeune homme est très-bien... (le mouchoir disparaît vivement) et je le crois incapable... Faites ce que vous voudrez !...

DURANDIN.

Non, non, non !... Je vois que cela te déplaîrait, je ne le prendrai pas... Allons, non, je ne le prendrai pas.

Le mouchoir reparaît.

MADAME DURANDIN, à part.

C'est une violence affreuse! Il me menace!... (Haut.) Mais, puisque je ne m'y oppose plus... puisqu'on vous répond de lui, puisqu'on vous assure qu'il est délicat, intelligent... Ces employés-là sont rares...

DURANDIN.

Ah ça! entendons-nous! Tu me dis de le prendre et de ne pas le revoir... Tu veux donc que je le prenne les yeux fermés?... Bon pour un instant, mais je ne peux pas...

MADAME DURANDIN.

Eh! mon Dieu! je suis plus embarrassée que vous!

DURANDIN.

Dois-je le prendre? dois-je le chasser?...

COTILLARD, agitant très-vivement le mouchoir.

Le grand jeu ici!

MADAME DURANDIN.

Prenez-le! prenez-le! je vous en conjure!

DURANDIN.

Mais je ne demande pas mieux... S'il était là, je lui dirais : Vous convenez à ma femme, c'est une affaire arrangée.

COTILLARD, passant sa tête sous le bras de Durandin et se trouvant nez à nez avec lui.

Merci, vertueux Durandin, soyez béni!

DURANDIN.

Quoi! vous étiez là?

COTILLARD.

Mais oui... Permettez-moi de me précipiter dans

vos quatre bras et d'y demeurer quelques instants. (S'avançant vers madame Durandin.) Madame!

DURANDIN, l'arrêtant.

Non! dans les miens!... Restez-y plus longtemps, j'aime mieux ça!

Ils s'embrassent.

SCÈNE XVII

ROSE, MADAME DURANDIN, DURANDIN, COTILLARD, NATHALIE.

ROSE, à Nathalie.

Il embrasse monsieur, à présent?

COTILLARD, à Durandin.

J'avais cette lettre de recommandation à vous remettre... On me dit chez vous que vous êtes parti pour votre maison d'Auteuil... Que fais-je! Je prends mes jambes à mon cou, chose matériellement impossible, mais c'est un mot qui se dit...

DURANDIN.

C'est un mot qui se dit!... Il a, ma foi, raison, le mot se dit.

COTILLARD.

Vous voyez bien... j'arrive... je trouve ici mademoiselle, que je ne connais pas.

NATHALIE, scandalisée.

Ah!

COTILLARD, bas, à Nathalie.

C'est pour détourner les soupçons. (Haut.) Elle m'apprend qu'elle est marchande de modes et qu'elle attend madame...

NATHALIE.

Oui, Madame, je suis de chez madame Hocquet; je venais de sa part pour prendre vos ordres, et j'étais en train d'en causer avec M. Reptile, lorsque monsieur...

DURANDIN, étonné.

Qui ça, M. Reptile?

COTILLARD, à Durandin.

Elle se trompe... elle ne vous connaît pas!

MADAME DURANDIN, à Cotillard.

Ah ! et c'est pour aider mademoiselle à m'attendre que vous déjeuniez avec elle?

COTILLARD, bas, à madame Durandin.

C'était pour détourner les soupçons... quand j'ai su que vous n'étiez pas veuve !

MADAME DURANDIN, à part.

Il a de l'esprit!

Elle remonte la scène.

DURANDIN.

En effet, c'est louche, ça... Vous déjeuniez avec mademoiselle?

COTILLARD, bas, à Durandin.

Je savais que votre femme était ici... je connaissais vos projets sur Nathalie...j'ai tout pris sur mon compte, malheureux homme, pour détourner les soupçons!

DURANDIN, haut.

Je vous donne 2,000 francs, la table et le logement. (A sa femme.) Nous faisons nos conventions. Dès demain, je vous remets les livres, la caisse, tout! Je suis sûr que nous nous entendrons parfaitement.

COTILLARD, regardant madame Durandin.

Je l'espère.

ROSE, bas, à Cotillard.

Ainsi, vous ne connaissiez ni madame, ni mademoiselle ?

COTILLARD.

Pas le moins du monde !

ROSE.

Je comprends, c'était...

COTILLARD.

Pour détourner les soupçons. (A madame Durandin.) Madame, je suis bien coupable...

MADAME DURANDIN, avec embarras.

Mais...

COTILLARD, l'interrompant.

Mais vous avez laissé tomber votre mouchoir ; permettez-moi de vous le rendre.

MADAME DURANDIN.

Il a de la délicatesse.

COTILLARD, bas.

Et de la discrétion.

DURANDIN.

Allons, à table ! mon cher ami, à table ! Aimez-vous l'omelette?... Elle est brûlante !

COTILLARD, avec force.

Si je l'aime?... Ah ! grand Dieu !

DURANDIN.

Rose ! quatre couverts, et lestement !

ROSE.

Oui, Monsieur !

